1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 211
Sala Grande
Scansia 10 Palchetto 1
N.° d'ord. 15

Patet - X - 16

569162

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIEME.

Nouvelle Edition.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

QUOIQUE le Public n'attende pas de moi une apologie ſur la promtitude avec laquelle je le ſers, je me croi néanmoins obligé de lui rendre compte de mon travail, & de lui expliquer comment, au lieu d'un ſeul Volume de mon Hiſtoire, qui eſt le tribut annuel que j'avois coutume de lui paier, je me prépare cette année à lui en fournir deux. En voici déja un qui paroit; & j'eſpére que vers le mois d'Août, il ſera ſuivi d'un autre. Il peut y avoir quelque lieu d'en être ſurpris, & de douter ſi c'eſt aſſez reſpecter le Public, que de ſe hâter ainſi de lui donner Livre ſur Livre, ſans paroitre avoir pris tout le tems néceſſaire pour les travailler & les polir comme il convient. *En 1733.*

Je ſerois fâché qu'on me ſoupçonnât d'une pareille négligence, que je

regarde comme directement contraire au devoir d'un Ecrivain. Je ne le ſerois guére moins qu'on attribuât cette promtitude à une heureuſe fécondité de génie, à une grande facilité de compoſition, à un fonds de connoiſſances amaſſé de longue main. Je ne me reconnois point, ou peu, à tous ces traits.

Il eſt vrai, & le Public ne me ſaura pas mauvais gré de cet aveu, que pour répondre à ſon eſtime & à ſon attente, je me livre tout entier à mon Ouvrage, que j'en fais mon unique affaire, que j'y donne tout mon tems & tous mes ſoins, & que j'écarte ſévérement toute autre occupation, parce que celle-ci me paroit dans l'ordre de la Providence, & que j'ai lieu de croire, par le ſuccès que Dieu y a donné juſqu'ici, que c'eſt à quoi il m'appelle, & le travail qu'il m'impoſe.

Mais ce qui a avancé cette année mon ouvrage au-delà de la meſure ordinaire, ſont les ſecours conſidérables que j'ai tirés de pluſieurs Livres ſur les principales matiéres dont traitent les deux Volumes qui ſuivent le quatriéme. A ce prix il eſt aiſé de de-

venir Auteur, & l'on gagne bien du tems quand on trouve une partie de la beſogne faite par d'excellens Ouvriers; & qu'il ne reſte qu'à l'adopter, & à en faire uſage comme de ſon propre bien. C'eſt la poſſeſſion où je me ſuis mis dès le commencement, & dont il ſemble que le Public m'a paſſé titre.

Outre ces ſecours, j'en trouve d'autres qui ne ſont pas moins importans; dont le Public ſouffrira que je lui rende ici compte, parce que ma reconnoiſſance ne peut pas demeurer muette plus lontems. J'ai l'avantage de paſſer près de quatre mois de ſuite au voiſinage de Paris dans une agréable campagne, qui me fournit tout ce que je puis déſirer & pour le travail, & pour le délaſſement: la bonne compagnie, la converſation, le bon air, la promenade, des prairies enchantées, un bord de riviére toujours amuſant, une vûe douce & qui ſe préſente toujours avec un nouveau plaiſir, &, ce qui fait l'aſſaiſonnement de tout le reſte, une pleine & entiére liberté.

Deux Freres, (Monſieur l'Abbé & Monſieur le Marquis d'Asfeld) qui ſe

ſont tous deux également diſtingués, chacun dans leur profeſſion, par un mérite rare & ſolide, me ſont auſſi tous deux d'un ſecours infini pour mon Ouvrage. L'un qui a fait & ſoutenu des ſiéges, & qui s'eſt trouvé à pluſieurs actions, (le Public ſait avec quel ſuccès) veut bien que je lui liſe les principales batailles dont je fais mention dans mon Hiſtoire, & par là m'épargne beaucoup de fautes & de bévûes groſſiéres, telles que Polybe en releve un grand nombre dans les Ecrits du Philoſophe Calliſthéne, qui avoit accompagné Alexandre le Grand dans ſes glorieuſes campagnes, & qui s'étoit mal à propos ingéré de décrire les expéditions guerriéres de ce Conquérant où il n'entendoit rien, ſans avoir pris la précaution de conſulter les gens du métier.

Polyb. l. 12. p. 662-666.

L'autre Frére, l'un de mes plus anciens & de mes plus intimes amis, qui, outre la ſcience profonde de la Théologie, & la connoiſſance des Ecritures où il excelle, poſſéde nos Hiſtoriens grecs & latins auſſi bien qu'aucune perſonne que je connoiſſe, & qui paroit n'avoir rien oublié de tout ce qu'il a lu, a la patience de

lire & de relire tous mes Ouvrages avant qu'ils paroiſſent en public, & ne refuſe pas de me donner ſes remarques, de me faire part de ſes vûes, de me communiquer ſes réflexions; & il m'en fournit d'excellentes. Je ſens bien que la tendre amitié dont il m'honore depuis lontems, entre pour beaucoup dans toutes les peines qu'il veut bien ſe donner pour perfectionner mon Ouvrage: mais je lui dois ce témoignage, que l'amour du bien public, qui fait l'un des principaux caractéres de ces deux Freres, y a encore plus de part; & ce ſentiment, loin de rien diminuer de ma reconnoiſſance, la rend encore plus vive, & j'oſe dire plus religieuſe.

Qu'on juge, après cela, ſi Colombe ne doit pas être pour moi un ſéjour agréable & utile en même tems. Je voudrois que ce fût encore la coutume, comme autrefois, d'inſcrire ſes Ouvrages du lieu où on les a compoſés. Je mettrois à la tête des miens, DE MA MAISON DE COLOMBE: car le Maître de celle-ci veut que je la regarde comme mienne. Je lui deſire pour récompenſe, moins la graiſſe de la terre, que la roſée du ciel; & *E Columbano meo.*

je ſouhaite de tout mon cœur, trop heureux ſi j'y pouvois contribuer en quelque choſe, qu'il ait la conſolation de voir ſes aimables enfans croître ſous ſes yeux de plus en plus en ſageſſe & en grace devant Dieu & devant les hommes.

HISTOIRE

HISTOIRE
ANCIENNE
DES PERSES
ET
DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

De la Religion.

On a pu remarquer juſqu'ici, & on le remarquera encore dans la ſuite, que dans tous les ſiécles & dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes & quelque oppoſées qu'elles aient été par leurs caractéres, leurs inclinations, leurs mœurs, ſe trouvent toutes réunies dans un point eſſentiel, qui eſt le ſentiment intime d'un culte dû à un Être ſu-

prême, & des pratiques extérieures qui ſervent à manifeſter ce ſentiment au-dehors. Dans quelque pays qu'on ſe tranſporte, on y trouve des prêtres, des autels, des ſacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuſes, des temples, ou des lieux conſacrés à la religion. Par tout on aperçoit chez les peuples un reſpect & une crainte pour la Divinité, des hommages & des honneurs qui lui ſont rendus, un aveu public de leur entiére dépendance à ſon égard dans toutes leurs entrepriſes, dans tous leurs beſoins, dans tous leurs périls. Incapables de pénétrer par eux-mêmes dans l'avenir, & de s'aſſurer des ſuccès, on les voit attentifs à conſulter la Divinité par les oracles, & par d'autres voies ſemblables, & à mériter ſa protection par des priéres, des vœux, des offrandes. C'eſt par cette autorité ſuprême qu'ils croient mettre un ſceau inviolable à la ſolennité des Traités : c'eſt elle qu'ils font intervenir dans les ſermens : c'eſt à elle que par les imprécations ils confient & abandonnent la punition des crimes & des perfidies qui échapent à la connoiſſance ou au pouvoir des hommes. Dans tous les beſoins particuliers, voiages, mariages, maladies, la Divinité eſt invoquée. C'eſt par là que commencent & finiſſent tous les repas. Nulle guerre ne ſe décla-

re, nul combat ne ſe donne, nulle entrepriſe ne ſe forme, ſans avoir auparavant imploré ſon ſecours; & la gloire des ſuccès lui eſt toujours raportée par des actions de graces publiques, & par l'oblation des plus précieuſes dépouilles, que l'on ne manque jamais de mettre à part, comme appartenantes de droit à la Divinité.

On ne voit point de variété ſur le fond de cette croiance. Si quelques particuliers, gâtés par une mauvaiſe philoſophie, oſent de tems en tems s'élever contre cette doctrine, ils ſont auſſitôt déſavoués par un cri public, & demeurent ſeuls, ſans faire corps, & ſans former de ſecte. Tout le poids de l'autorité publique tombe ſur eux, juſqu'à mettre leur tête à prix; & ils ſont regardés par-tout comme des hommes exécrables, & comme des peſtes de la ſociété civile, avec qui l'on ne peut conſerver aucun commerce.

Un conſentement ſi général, ſi uniforme, ſi conſtant de toutes les nations de l'univers, que ni l'intérêt des paſſions, ni les faux raiſonnemens de quelques philoſophes, ni l'autorité & l'exemple de certains Princes n'ont jamais pu affoiblir ni faire varier; ce conſentement n'a pu venir que d'un premier principe qui fait partie de la nature de

l'homme, d'un ſentiment intime gravé dans le fond de ſon cœur par l'Auteur de ſon être, & d'une tradition primordiale, auſſi ancienne que le monde même.

Voila l'origine & la ſource de la religion des Anciens, véritablement digne de l'homme, s'il avoit pu ſe tenir à la ſimplicité & à la pureté de ces premiers principes. Mais les erreurs de l'eſprit & les vices du cœur, funeſtes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement altéré ces principes. Ce ne ſont plus que de courtes lueurs & des étincelles brillantes, qu'une dépravation générale n'a pu éteindre, mais incapables de diſſiper la nuit profonde & noire qui régne preſque par-tout, & qui ne préſente qu'abſurdités, que folies, qu'extravagances, que licence de mœurs & de déſordres; en un mot, qu'un amas monſtrueux d'égaremens & de diſſolutions.

Eſt-il rien de plus admirable que ces principes qu'établit [a] Cicéron; qu'avant tout il faut être perſuadé qu'il y a

a Sit hoc jam principio perſuaſum civibus: Dominos eſſe omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur eorum geri judicio ac numine; eoſdemque optimè de genere hominum mereri; & qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, qua mente qua pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem..... Ad divos adeunto caſte. Pietatem adhibento, opes amovento. *Cic. de leg. lib. 2. n. 15. & 19.*

un Être ſuprême qui régle tous les événemens de l'univers, & qui diſpoſe de tout en maître & en arbitre ſouverain : que c'eſt lui qui comble de biens le genre humain ; qu'il pénétre & connoît ce qui ſe paſſe de plus intime dans le fond de nos cœurs : qu'il traite les gens de bien & les impies, chacun ſelon leurs mérites ? Que le vrai moien de ſe rendre la Divinité favorable & de lui plaire, n'eſt pas d'emploier les richeſſes ni la magnificence dans le culte qu'on lui rend, mais de lui préſenter un cœur pur & chaſte, & d'avoir pour elle un ſincére & profond reſpect ?

Ces ſentimens ſi ſublimes & ſi religieux étoient l'effet des réflexions de quelques particuliers, attentifs à étudier le cœur de l'homme, & à remonter aux premiers principes de ſon inſtitution, dont ils conſervoient encore d'heureux reſtes. Mais le corps de la religion, l'eſprit de ſes fêtes & de ſes cérémonies, l'ame de la Théologie payenne, dont les Poétes étoient les maîtres & les docteurs, l'exemple même des dieux, dont les paſſions violentes, les avantures ſcandaleuſes, les crimes abominables, étoient célébrés dans les cantiques, & propoſés en quelque ſorte à l'imitation auſſi bien qu'au culte des peuples : tout cela certainement n'étoit pas capable

d'éclairer l'eſprit des hommes, ni de les former aux bonnes mœurs.

Il eſt remarquable que dans les plus grandes ſolennités de la religion payenne, dans les Myſtéres les plus ſacrés & les plus vénérables, loin qu'on y aperçût rien qui portât à la vertu, à la piété, à la pratique des devoirs les plus eſſentiels de la vie commune; l'autorité des loix, la force impérieuſe de la coutume, la préſence des Magiſtrats, le concours de tous les Ordres de l'État, l'exemple des peres & des meres, tout entraînoit dès l'enfance une nation entiére à un culte impur & ſacrilége, ſous le nom & comme ſous la ſauvegarde de la religion même, comme on le verra bientôt.

Après ces réflexions générales ſur le paganiſme, il eſt tems d'entrer dans le détail de ce qui regarde en particulier la religion des Grecs. Je réduirai cette matiére, infinie par elle-même, à quatre articles, qui ſont, 1°. les fêtes; 2°. les oracles, les augures, les divinations; 3°. les jeux & les combats; 4°. les ſpectacles & les repréſentations de théatre; & je ne prendrai dans chaque article que ce qui me paroitra le plus digne de la curioſité du Lecteur, & qui aura le plus de raport à l'hiſtoire. Je ne parle point des ſacrifices, parce que j'en ai donné ailleurs une idée ſuffiſante.

Maniére d'enſeigner, Tome I.

ARTICLE PREMIER.

DES FÊTES.

IL SE célébroit dans les différentes villes de la Gréce, & ſur-tout à Athénes, un nombre infini de fêtes : je n'en raporterai ici que trois, qui ſont les plus célébres ; ſçavoir, les Panathénées, les fêtes de Bacchus, & les fêtes Eleuſiennes.

§. I. *Panathénées.*

CETTE fête ſe célébroit à Athénes en l'honneur de Minerve, déeſſe tutélaire de cette ville, à qui elle donna ſon * nom, auſſi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'inſtitution en étoit ancienne. Elle s'appelloit d'abord ſimplement *les Athénées :* mais depuis que Théſée eut réuni dans une ſeule ville les différens bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *Panathénées.* Il y en avoit de deux ſortes : les grandes, & les petites, qui ſe célébroient à peu-près avec les mêmes cérémonies : les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus.

* Αθήνη.

On repréſentoit dans ces fêtes trois ſortes de combats : ceux de la courſe, les gymniques, ceux de muſique ; & l'on comprend dans ces derniers les

combats de poéſie. Dix Commiſſaires, choiſis des dix tribus, préſidoient à ces combats, en régloient la forme, & en diſtribuoient les récompenſes. La fête duroit pluſieurs jours.

Le matin du premier jour il ſe faiſoit une courſe à pié, où les contendans portoient chacun un flambeau allumé, qu'ils ſe donnoient de main en main, par un échange mutuel, ſans interrompre leur courſe. Ils partoient du Céramique, fauxbourg d'Athénes, & traverſoient toute la ville. Celui qui arrivoit au but ſans avoir laiſſé éteindre ſon flambeau, remportoit le prix. L'après-midi la même courſe ſe faiſoit à cheval.

Le combat gymnique, ou des Athlétes, ſuccédoit à la courſe. Le lieu de cet exercice étoit ſur les bords de l'Iliſſe, petite riviére qui paſſe dans Athénes, & va ſe rendre dans la mer au Pirée.

Ce fut Périclès qui, le premier, inſtitua le combat de Muſique. On y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui ſacrifiérent leur vie pour délivrer Athénes de la tyrannie des Piſiſtratides, & on y joignit dans la ſuite l'éloge de Thraſybule, qui chaſſa les trente Tyrans. Les diſputes étoient très-vives, non-ſeulement entre les Muſiciens, mais encore plus entre les Poé-

res; & c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On ſait qu'Eſchyle mourut de regret d'avoir vû la palme adjugée à Sophocle, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Ces combats étoient ſuivis d'une proceſſion générale, où l'on portoit avec grande pompe & grande cérémonie un voile brodé d'or, où étoient tracées artiſtement les actions guerriéres de Pallas contre les Titans & les Géans. Ce voile étoit attaché à un vaiſſeau qui portoit le nom de la déeſſe. Ce vaiſſeau, équipé de voiles & de mille rames, étoit conduit par terre depuis le Céramique, juſqu'au temple Eleuſinien, non par des chevaux ou des bêtes de ſomme, mais par des machines cachées, apparemment dans le fond du vaiſſeau, qui faiſoient mouvoir les rames, & gliſſer le vaiſſeau; où il y avoit ſans doute pluſieurs perſonnes qui faiſoient jouer les machines. *Philoſtrat. in Herod. Sophiſt. lib. 2. p. 549.*

La marche étoit auguſte & majeſtueuſe. On voioit à la tête les vieillards, qui portoient en main des branches d'olivier, θαλοφόροι; & l'on choiſiſſoit ceux qui étoient les mieux faits, & d'une meilleure ſanté. Des Dames Athéniennes, auſſi fort âgées, les accompagnoient dans le même équipage.

Les hommes faits & robuſtes for-

moient le ſecond corps. Ils étoient en armes avec des boucliers & des lances, ſuivis des étrangers établis à Athénes, qui portoient un hoiau, c'eſt-à-dire, un inſtrument propre à remuer la terre. Après eux marchoient les femmes Athéniennes de même âge, accompagnées des femmes étrangéres, qui portoient des vaſes propres à puiſer de l'eau.

Le troiſiéme rang étoit compoſé de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, tirées des meilleures familles de la ville. Les garçons étoient en caſaque, la tête couverte de couronnes, & ils chantoient une hymne particuliére en l'honneur de la déeſſe. Les filles portoient des
Κανηφόροι. corbeilles, où étoient renfermées les choſes ſacrées, néceſſaires pour cette cérémonie, & couvertes d'un voile pour en dérober la vûe aux ſpectateurs. Celui qui avoit en dépôt ces choſes ſacrées, devoit, pluſieurs jours avant que d'y toucher, & de les diſtribuer aux vierges Athéniennes, avoir gardé une exacte [a] continence; ou plutôt, comme le dit Démoſthéne, toute ſa vie & toute ſa conduite devoient avoir été un modéle parfait de vertu & de pureté. C'étoit un grand honneur pour une fille

a Οὐχὶ προειρημένον ἡμερῶν ἀριθμὸν ἁγνεύειν μόνον, ἀλλὰ τὸν βίον ὅλον ἁγνευκέναι. *Demoſth. in extrema Ariſ.*

d'être choiſie pour ce noble & auguſte miniſtére, & un affront inſupportable d'en être jugée indigne. Nous avons vû qu'Hipparque fit cet affront à la ſœur d'Harmodius, ce qui anima extrêmement les conjurés contre les Piſiſtratides. Ces vierges Athéniennes étoient ſuivies de jeunes filles étrangéres, qui portoient pour elles des paraſols & des ſiéges.

Des enfans, de l'un & de l'autre ſexe, faiſoient la clôture de cette pompe.

Il étoit ordonné de faire chanter dans cette auguſte cérémonie, par ceux qui étoient appellés ῥαψῳδοὶ, des vers d'Homére, preuve éclatante de l'eſtime qu'on faiſoit des ouvrages de ce Poéte, même par raport à la religion : c'étoit Hipparque, fils de Piſiſtrate, qui le premier avoit introduit cette coutume.

J'ai remarqué ailleurs que ce fut dans les combats gymniques de cette fête, qu'un Héraut prononça à haute voix que le peuple d'Athénes avoit accordé une couronne d'or au célébre médecin Hippocrate, pour marque de reconnoiſſance des ſervices ſignalés qu'il avoit rendus à l'État pendant la peſte. *Troiſiéme Volume de l'Hiſt. Anc. p. 508.*

Dans cette fête, le peuple d'Athénes ſe mettoit lui & toute la République ſous la protection de Minerve, déeſſe tutélaire de la ville, & lui demandoit

toutes ſortes de proſpérités. Depuis la bataille de Marathon, on faiſoit dans ces vœux publics une mention expreſſe des Platéens, & on les joignoit en tout à ceux d'Athénes.

§. II. *Fêtes de Bacchus.*

LE CULTE de Bacchus avoit été apporté d'Égypte à Athénes. On y avoit établi pluſieurs Fêtes à l'honneur de ce dieu : deux ſur-tout, qui étoient plus connues que toutes les autres, appellées les Grandes & les Petites Fêtes de Bacchus. Celles-ci étoient comme une préparation aux premiéres. Elles ſe célébroient en pleine campagne, vers le
Anvéc. tems de l'autonne, & s'appelloient *Lenea*, d'un mot grec, qui ſignifie preſſoir. Les Grandes étoient nommées or-
Dionyſus. dinairement *Dionyſia*, d'un des noms de ce dieu ; & ſe célébroient dans la ville vers le printems.

Dans les unes & dans les autres on donnoit au peuple des Jeux, des Spectacles, des repréſentations de Théatre, ce qui ſe faiſoit avec un grand concours & une grande magnificence, comme on le verra dans la ſuite. C'étoit pour lors que les Poétes diſputoient entr'eux le prix de la poéſie, en ſoumettant au jugement des arbitres nommés

pour cet effet les piéces ſoit tragiques ſoit comiques, qu'ils avoient compoſées, & que l'on repréſentoit devant le peuple.

Ces Fêtes duroient pluſieurs jours. Ceux qui y étoient initiés imitoient tout ce qu'il a plu aux Poétes de feindre du dieu Bacchus. Ils ſe couvroient de peaux de bêtes; tenoient en main des thyrſes, c'eſt-à-dire, des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; avoient des tymbales, des cors, des ſiſtres, & d'autres inſtrumens propres à faire beaucoup de bruit; portoient ſur la tête des couronnes de branche de lierre, de vigne, & d'autres arbres conſacrés à Bacchus. Les uns repréſentoient Siléne, les autres Pan, les autres des Satyres, tous habillés en maſcarades. Pluſieurs étoient montés ſur des ânes : d'autres traînoient des * chévres pour les immoler. Hommes & femmes, traveſtis de la ſorte, paroiſſoient en public & le jour & la nuit, contrefaiſant les ivrognes, danſant d'une maniére tout-à-fait indécente, & couroient en foule ſur les montagnes, & dans les forêts, pouſſant des cris & des hurlemens terribles; les femmes ſur-tout qui paroiſſoient plus forcenées que les hommes, & qui toutes hors d'elles-mêmes & tranſ-

* *On immoloit les chévres, parce qu'elles ruinent les vignes.*

portées de *fureur, appelloient à grands cris le dieu dont on célébroit la fête : Εὐοῖ Βάκχε, ou Ὦ Ἴακχε ou Ἰὸβακχε, ou Ἰὼ Βάκχε.

Cette troupe de Bacchantes étoit ſuivie de ce qu'il y avoit dans la ville de Vierges plus reſpectables par leur naiſſance, appellées κανηφόροι, parce qu'elles portoient ſur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampres & de lierre.

On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la derniére obſcénité, & dignes du dieu qui vouloit être ainſi honoré. Tous les Spectateurs entroient dans les mêmes diſpoſitions, & étoient ſaiſis du même eſprit. Ce n'étoient que danſes, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voila ce que tout un peuple, qui a paſſé pour l'un des plus ſages de la Gréce, non-ſeulement ſouffroit, mais admiroit & pratiquoit. Je dis tout un peuple : car [a] Platon, en parlant des Bacchanales, dit en termes formels qu'il avoit vû toute la ville d'Athénes plongée dans l'ivrognerie.

Liv. lib. 39. n. 8-19. Tite-Live nous apprend que cette li-

* *C'eſt cette fureur des Bacchantes qui faiſoit appeller ces Fêtes* Orgia. ὀργὴ, ira, furor.

[a] Πᾶσαν ἐθυασάμην τὴν πόλιν περὶ τὰ Διονύσια μεθύουσαν. *Lib. 1. de Leg. pag. 637.*

cence des Bacchanales s'étant gliſſée ſecrettement à Rome, les plus affreux déſordres s'y commettoient à la faveur des ténébres de la nuit, auſſi bien que du religieux & inviolable ſecret qu'on exigeoit avec les plus terribles imprécations de toutes les perſonnes qui ſe faiſoient initier dans ces impurs & abominables myſtéres. Le Sénat en aiant été averti, arréta le cours de ces Fêtes ſacriléges ſous les plus griéves peines, & en bannit abſolument l'exercice, d'abord de Rome, puis de toute l'Italie. Ces exemples nous montrent [a] combien une religion mal entendue, qui couvre du nom reſpectable de la Divinité les plus grands crimes, eſt capable de faire illuſion à l'eſprit humain.

§. III. *Fête d'Eleuſis.*

Il n'y a rien dans toute l'antiquité payenne de plus célébre que la fête de Cérès d'Eleuſis. Les cérémonies de cette fête étoient appellées par excellence les *myſtéres*, comme étant, dit Pauſanias, autant au-deſſus de toutes les autres, que les dieux ſont au-deſſus des hommes. On en raporte l'origine & l'établiſſe- *Lib.* 10. *p.* 670.

a Nihil in ſpeciem fallacius eſt quàm prava religio, ubi deorum numen prætenditur ſceleribus. *Liv. ibid. n.* 16.

ment à Cérès même, laquelle, ſous le régne d'Erechthée, étant à Eleuſis, petite ville de l'Attique, pour chercher ſa fille Proſerpine que Pluton avoit enlevée, & aiant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un promt reméde par l'invention du blé dont elle gratifia les habitans. Elle ne leur [a] enſeigna pas ſeulement à faire uſage du blé, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeller ſes myſtéres θεσμοφορία, & *Initia*; & c'eſt à ces premiéres & heureuſes leçons que l'antiquité fabuleuſe attribuoit le caractére de douceur, de politeſſe, & d'urbanité qui régnoit ſinguliérement à Athénes.

Ces Myſtéres étoient diviſés en petits & grands Myſtéres, dont les premiers ſervoient de préparation aux autres. Les petits ſe célébroient au mois Antheſté-

a Multa eximia, divinaque videntur Athenæ tuæ peperiſſe, atque invitam hominum attuliſſe: tum nihil melius illis myſteriis, quibus ex agreſti immanique vita exculti ad humanitatem & mitigati ſumus, initiaque ut appellantur, ita re vera principia vitæ cognovimus. *Cic. lib.* 2. *de leg. n.* 36. Teque, Ceres, & Liberа, quarum ſacra, ſicut opiniones hominum ac religiones ferunt, longè maximis atque occultiſſimis ceremoniis continentur: à quibus initia vitæ atque victus, legum, morum, manſuetudinis, humanitatis exempla hominibus & civitatibus data ac diſpertita eſſe dicuntur. *Id. Cic in Verr. de ſupplic. n.* 186.

rion ; qui répond à Novembre ; les grands, au mois Boédromion, qui répond à celui d'Août. Les Athéniens ſeuls y étoient reçus. Tout ſexe, tout âge, toute condition y avoient droit. Les Étrangers en étoient abſolument exclus. Il falut qu'Hercule, Caſtor, & Pollux ſe fiſſent adopter par des Athéniens, pour y être admis : encore ne le furent-ils qu'aux petits Myſtéres. Je m'arrêterai principalement aux grands, qui ſe célébroient à Eleuſis.

Ceux qui demandoient à y être initiés, étoient obligés de ſe purifier auparavant par les petits Myſtéres, en ſe lavant dans la riviére d'Iliſſe, en faiſant certaines priéres, offrant des ſacrifices, & ſur-tout en vivant dans la continence pendant un intervalle de tems qui leur étoit marqué. On emploioit ce tems à les inſtruire des principes & des élémens de la doctrine ſacrée des grands Myſtéres.

Quand le tems de s'y faire initier étoit venu, on les faiſoit entrer dans le temple, & la cérémonie ſe faiſoit de nuit, pour inſpirer plus de reſpect & de fraieur. Là ſe paſſoient des choſes bien merveilleuſes. On avoit des viſions, on entendoit des voix extraordinaires, un grand éclat de lumiére diſſipoit tout d'un coup les ténébres, & diſparoiſſant

bientôt apres, augmentoit l'horreur de la nuit : des ſpectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre achevoient de répandre la terreur. Le Récipiendaire, glacé de crainte, & tout couvert de ſueur, écoutoit en tremblant la lecture de certains livres myſtérieux, ſi pourtant en cet état il pouvoit rien écouter. Ces cérémonies nocturnes donnoient lieu à bien des déſordres, que la loi auſtére du ſilence impoſée aux Initiés, ſervoit à couvrir [a], comme le marque ſaint Grégoire de Nazianze. Que ne peut point la ſuperſtition ſur l'eſprit humain, quand une fois l'imagination eſt échaufée ? Celui qui préſidoit à la cérémonie s'appelloit *Hierophantes*, & il étoit revétu d'un habit ſingulier ; il ne lui étoit point permis de ſe marier. Le premier qui fit cette fonction, & que Cérès même en inſtruiſit, fut Eumolpus, dont les ſucceſſeurs par cette raiſon ſont nommés *Eumolpides*. Il avoit trois Collégues : l'un qui tenoit un flambeau ; un Héraut, deſtiné apparemment à prononcer certaines paroles myſtérieuſes ; & un troiſiéme, qui ſervoit à l'autel.

Δαδοῦχος.

Κήρυξ.

Outre ces Officiers, il y avoit un des premiers Magiſtrats de la ville, prépoſé

a Οἶδεν Ἐλευσὶν ταῦτα σιωπῆς ὄντων ἀξίων, ἐπεταχὺ δὲ τῶν σιωπωμένων, καὶ τάει. *Orat. de Sacra lumin.*

pour veiller à l'exacte obſervance des cérémonies de cette fête. Il s'appelloit *Le Roi.* C'étoit un des neuf Archontes. Βασιλεὺς.
Il étoit chargé du ſoin d'offrir les priéres & les ſacrifices. Le peuple lui donnoit quatre Adjoints : dont l'un étoit Ἐπιμελητὴς.
choiſi dans la famille des Eumolpides, le ſecond dans celle des Céryces, & les deux derniers dans deux autres familles. Enfin dix autres miniſtres le ſoulageoient dans toutes ſes fonctions, & ſur-tout dans celle d'offrir les ſacrifices, d'où ils Ἱεροποιοὶ.
tirérent leur nom.

Les Athéniens faiſoient initier leurs enfans de l'un & de l'autre ſexe dans ces myſtéres, de fort bonne heure, & ſe ſeroient regardés comme criminels s'ils les avoient laiſſé mourir ſans leur procurer cet avantage. L'opinion commune étoit que cette cérémonie étoit un engagement à mener une vie plus pure & plus réglée, qu'elle attiroit une protection particuliére des déeſſes au ſervice *Cérès & Proſerpine.*
deſquelles on s'étoit dévoué, & qu'elle procuroit même pour l'autre vie un bonheur plus complet & plus aſſuré; au lieu que ceux qui n'avoient point été initiés, outre les maux qu'ils avoient à craindre pour cette vie, étoient condannés, après leur deſcente aux enfers, à demeurer éternellement dans la boue & dans l'ordure. Diogéne le Cynique n'en

Diog. Laert. lib. 6. p. 389. croioit rien ; & comme ſes amis l'exhortoient, par la crainte d'un tel malheur, à ſe faire initier avant ſa mort : » Quoi ! dit-il, Agéſilas & Epaminondas ſeront dans la boue & le fumier, » pendant que les plus vils Athéniens, » parce qu'ils auront été initiés, auront » une place diſtinguée dans les Iles des » bienheureux ! » Socrate ne fut pas plus crédule. Il ne ſe fit point initier dans ces Myſtéres ; & peut-être fut-ce une des raiſons qui rendirent ſa religion ſuſpecte.

Ceux qui n'étoient pas initiés ne pouvoient pas entrer dans le temple de Cérès ; & l'on voit dans Tite-Live que deux *Liv lib. 31. n. 14.* Acarnaniens y étant entrés le jour de la fête, en ſuivant la foule, quoique ce fût par mégarde & ſans mauvais deſſein, furent mis impitoiablement à mort. C'étoit auſſi un crime capital de divulguer les ſecrets & les myſtéres de cette fête. C'eſt pour cette raiſon que Diagore le Mélien fut proſcrit, & ſa tête miſe à prix. Il en penſa couter la vie au poéte Eſchyle, pour en avoir parlé trop ouvertement dans quelqu'une de ſes tragédies. Ce fut auſſi ce qui cauſa la diſgrace d'Alcibiade. On [a] fuioit

a Eſt & fideli tuta ſilentio
Merces. Vetabo, qui Cereris ſacrum
Vulgarit Arcanæ, ſub iiſdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat phaſelum. *Horat. Od. 2. lib. 3.*

comme un maudit & comme un excommunié quiconque avoit violé ce ſecret. Pauſanias, en pluſieurs endroits, où il parle du temple d'Eleuſis, & des cérémonies qui s'y pratiquoient, s'arrête tout court, & marque qu'il n'en peut pas dire davantage, parce qu'il a eu en ſonge une viſion qui le lui a défendu. *Lib. 1. p. 26. & 71.*

Cette fête, la plus célébre de toute l'antiquité profane, duroit neuf jours. Elle commençoit le quinziéme du mois Boédromion. Après quelques cérémonies obſervées les premiers jours, & quelques ſacrifices offerts aux déeſſes, le quatriéme vers le ſoir, ſe faiſoit la proceſſion de la Corbeille, qui étoit portée ſur un [a] char traîné lentement par des bœufs, & ſuivi d'une grande troupe de femmes Athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles myſtérieuſes, remplies de diverſes choſes qu'on tenoit fort cachées, & couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie repréſentoit la corbeille où Proſerpine avoit mis les fleurs qu'elle venoit de cueillir lorſque Pluton l'enleva.

Le cinquiéme jour étoit appellé *le jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour hommes & femmes en por-

a Tardaque Eleuſinæ matris volventia plauſtra.
Virgil. Georg. lib. 1. verſ. 163.

toient, pour imiter l'action de Cérès, qui, aiant allumé un flambeau au feu du mont Etna, alloit errant de côté & d'autre pour chercher sa fille.

Le sixiéme jour étoit le plus célébre de tous. Il s'appelloit *Iacchus :* c'est le même que Bacchus, fils de Jupiter & de Cérès. On portoit la statue de ce dieu en grande cérémonie. Il étoit couronné de myrte, & tenoit un flambeau à la main. La procession partoit du Céramique, passoit à travers lês places de la ville, & continuoit sa marche jusqu'à Eleusis. Le chemin qui y conduisoit, s'appelloit *la voie sacrée.* On passoit la riviére du Céphise sur un pont. Cette procession étoit très-nombreuse, & il s'y trouvoit ordinairement jusqu'à trente mille personnes. Le temple d'Eleusis, où elle se rendoit, étoit assez grand pour contenir toute cette multitude; & Strabon dit qu'il avoit l'étendue des théatres, où l'on sait qu'il tenoit beaucoup plus de monde. Tout le chemin retentissoit du son des trompettes, des clairons, & des autres instrumens. On chantoit des hymnes à l'honneur des déesses, & ce chant étoit accompagné de danses & de marques de joie extraordinaires. La route que j'ai marquée, par la voie sacrée & par le Céphise, étoit la route ordinaire. Mais depuis que les

Herod. l. 8. cap. 65.

Lib. 9. p. 395.

Lacédémoniens, dans la guerre du Péloponnéſe, eurent fortifié Décélie, les Athéniens furent obligés de conduire leur proceſſion par mer. Alcibiade rétablit l'ancienne coutume.

Le ſeptiéme jour étoit conſacré par les Jeux & les combats Gymniques. La récompenſe du vainqueur étoit une meſure d'orge, apparemment parce que c'étoit à Eleuſis que Cérès avoit d'abord enſeigné le moien de faire venir l'orge, & d'en uſer. Les deux jours ſuivans étoient deſtinés à certaines cérémonies particuliéres, qui ſont peu importantes & peu remarquables.

Pendant que cette fête duroit, il étoit défendu, ſous de très-grandes peines, d'arréter qui que ce fût pour le mettre en priſon, ni même de préſenter aux Juges aucune requête. Elle ſe célébroit réguliérement de cinq ans en cinq ans, c'eſt-à-dire, après quatre ans révolus; & l'hiſtoire ne marque point qu'elle ait jamais été interrompue, ſi ce n'eſt lors de la priſe de Thébes par Alexandre le Grand. Les Athéniens, tout prêts alors de célébrer les grands myſtéres, furent tellement affligés de la ruine de cette ville, qu'ils ne purent ſe réſoudre, dans un ſi grand deuil, à ſolenniſer une fête qui ne reſpiroit que la joie & l'allégreſſe. Elle continua juſques ſous les Empe-

Plut. in Alex. p. 671.

Zozim. Hiſt. lib. 4.

reurs chrétiens. Valentinien avoit réſolu de l'abolir : mais Prétextat, Proconſul de la Gréce, lui repréſenta d'une maniére ſi vive & ſi touchante la douleur que cauſeroit à tous les peuples l'abolition de cette fête, qu'il la laiſſa encore ſubſiſter. On croit que ce fut le grand Théodoſe qui l'abolit entiérement, auſſi bien que toutes les autres cérémonies payennes.

ARTICLE SECOND.

Des Augures, des Oracles, &c.

RIEN n'eſt plus commun dans l'hiſtoire ancienne, que d'entendre parler d'oracles, d'augures, de divinations. On ne faiſoit point de guerres, on n'envoioit point de colonies, on n'entreprenoit, ſoit en public ſoit en particulier, aucune affaire qui fût de quelque conſéquence, ſans avoir auparavant conſulté les dieux. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, Egyptiens, Aſſyriens, Grecs, Romains : ce qui marque ſans doute, comme je l'ai déja obſervé, qu'elle venoit d'une ancienne tradition, & qu'elle avoit pris ſon origine dans la Religion même, & dans le culte du vrai Dieu. En effet, on ne peut douter qu'avant le déluge

déluge Dieu ne manifeſtat aux hommes ſes volontés en différentes maniéres, comme il l'a fait depuis à ſon peuple; tantôt par lui-même & de vive voix, tantôt par le miniſtére des anges, ou par des prophétes qu'il inſpiroit, d'autres fois par des apparitions ou par des ſonges. Quand les enfans de Noé ſe partagérent en différens pays, ils y portérent cette tradition qui s'y conſerva toujours, mais qui fut altérée & corrompue par les ténébres de l'idolâtrie. Aucun des Anciens n'inſiſte plus ſur la néceſſité de conſulter les dieux en tout par les augures & par les oracles, que Xénophon, & il fonde cette néceſſité, comme je l'ai remarqué ailleurs plus d'une fois, ſur un principe puiſé dans les lumiéres de la raiſon la plus épurée. Il repréſente en pluſieurs endroits que l'homme, par lui-même, ignore le plus ſouvent ce qui lui eſt utile ou pernicieux; que loin de pouvoir percer dans l'avenir, le préſent même échape à ſa vûe, tant elle eſt courte & bornée; qu'il eſt arrêté dans ſes plus grands projets par les plus légers obſtacles; que la Divinité ſeule, à qui tous les ſiécles ſont ouverts, peut lui faire connoître ſûrement l'avenir; qu'elle ſeule peut lui faciliter le ſuccès de ſes entrepriſes; & qu'il eſt raiſonnable de croire qu'elle ac-

corde ſes lumiéres & ſa protection à ceux qui lui rendent un hommage plus pur, qui l'invoquent dans tous les tems avec plus de conſtance & de fidélité, & qui la conſultent avec plus de ſincérité & de bonne foi.

§. I. *Des Augures.*

QUELLE honte pour la raiſon humaine, qu'un principe ſi lumineux l'ait conduite à des raiſonnemens ſi pitoiables ſur tout ce qui concerne la ſcience des Augures & des Aruſpices, & lui en ait fait embraſſer avec un reſpect aveugle les puérilités les plus ridicules! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'État du chant d'un oiſeau, du côté droit ou gauche où il a été aperçu, de l'avidité des poulets à manger, de l'inſpection des entrailles des bêtes; du bon état & de l'intégrité du foie, qui, ſelon eux, diſparoiſſoit quelquefois tout-à-coup, & ne laiſſoit aucune trace ni aucune marque qu'il eût jamais ſubſiſté! Ajoutez à toutes ces obſervations ſuperſtitieuſes les rencontres fortuites, les paroles dites au hazard, & enſuite tournées en bon ou mauvais préſage, les preſſentimens, les prodiges, les monſtres, les éclipſes, les cométes, tous les phénoménès extraordinaires, les accidens imprévus, & une infinité d'autres choſes pareilles.

Comment a-t-il pu arriver que tant de grands hommes, tant d'illuſtres Généraux, tant d'habiles Politiques, & même tant de ſavans Philoſophes, aient donné de bonne foi dans des réveries ſi abſurdes ? Plutarque ſur-tout, ſi eſtimable d'ailleurs, me fait pitié par ſon aſſerviſſement aux uſages les plus inſenſés des cérémonies payennes, & par ſa ridicule crédulité pour les ſonges, les ſignes, les prodiges. Il avoue quelque part qu'il s'abſtint long-tems de manger des œufs, à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Plut. Symposi. lib. 2. Quæſt. 3. p. 635.

Les plus ſenſés d'entre les Payens ſavoient bien ce qu'il faloit penſer de tout ce qui regarde l'art de la divination, & ils en parloient entre eux, & ſouvent même en public, de la maniére du monde la plus mépriſante, & la plus propre à en faire ſentir le ridicule. Caton, ce grave Cenſeur, ne croioit pas qu'un Aruſpice en pût regarder un autre ſans rire. Annibal admira la ſimplicité de Pruſias, à qui il conſeilloit de donner la bataille, & qui en étoit détourné par l'inſpection des entrailles d'une victime. Quoi ! lui dit-il, vous en croiez plutôt le foie d'une bête, qu'un vieux Capitaine comme moi ? Marcellus, qui avoit été cinq fois Con-

Cic. lib. 1. de Divin. n. 5.

Ibid. n. 52.

Ibid. n. 77.

ſul, & qui étoit Augure, diſoit avoir trouvé un bon moien de ne pas être arrêté par le vol ſiniſtre des oiſeaux, c'étoit de tenir ſa litiére bien cloſe & bien fermée.

Cicéron s'en explique ſans ambiguité & ſans ménagement. Perſonne n'étoit plus capable d'en parler pertinemment que lui, comme le marque Monſieur Morin, dans la diſſertation qu'il a faite ſur ce ſujet. Adopté dans le Collége des Augures, il avoit eu la connoiſſance de leurs ſecrets les plus cachés, & toutes les facilités poſſibles pour étudier cette ſcience à fond; & il paroit qu'il l'avoit fait par les deux livres qu'il nous a laiſſés de la divination, où l'on peut dire qu'il a épuiſé la matiére. Dans le ſecond, où il réfute ſon frere Quintus qui avoit pris le parti des Augures, il combat & détruit ſes faux raiſonnemens avec une force, & en même tems avec une fineſſe & une délicateſſe de raillerie, qui ne laiſſent rien à déſirer; & il démontre par des preuves plus convaincantes les unes que les autres l'inutilité de cet art, ſa fauſſeté, ſes contrariétés, ſon impoſſibilité. [a] Ce

Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tom. I. pag. 291.

[a] Errabat multis in rebus antiquitas: quam vel uſu jam, vel doctrina, vel vetuſtate immutatam videmus. Retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates reipub. mos, religio, diſ-

qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'au milieu de tout cela, il ne laiſſe pas de blâmer les Généraux & les Magiſtrats, qui, dans les occaſions importantes, en avoient mépriſé les pronoſtics, & de ſoutenir que cet uſage, tout abuſif qu'il étoit ſelon lui, devoit cependant être reſpecté par raport à la religion & à la prévention des peuples.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici fait voir que le paganiſme étoit partagé en deux ſortes d'hommes, qui détruiſoient preſque également la religion; les uns par le reſpect ſuperſtitieux & aveugle qu'ils témoignoient pour les augures, les autres par le mépris irréligieux avec lequel ils s'en moquoient.

Le principe des premiers, fondé d'un côté ſur l'ignorance & l'impuiſſance de l'homme dans les affaires de la vie, & de l'autre ſur la preſcience de la Divinité & ſa providence toute-puiſſante, étoit vrai : mais la conſéquence qu'ils en tiroient pour les augures étoit fauſſe. Ils auroient dû montrer qu'il étoit certain que la Divinité avoit elle-même établi ces ſignes exté-

ciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Nec verò non omni ſupplicio digni P. Claudius, L. Junius Conſules, qui contra auſpicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus. *Divin. lib. 2. n. 70. 71.*

rieurs, pour manifeſter ſes deſſeins, & qu'elle s'étoit engagée à y être fidéle en toutes les occaſions. Mais il n'y avoit rien de tel. Ces augures & ces aruſpices étoient l'effet & l'invention de l'ignorance, de la témérité, de la curioſité, & de toutes les paſſions de l'homme, qui prétendoit interroger Dieu, & l'obliger à lui répondre ſur toutes ſes phantaiſies, & ſur ſes entrepriſes les plus injuſtes.

Les autres qui, dans le fond, ne croioient rien de tout ce que la ſcience des Augures preſcrivoit, ne laiſſoient pas d'obſerver ces puériles cérémonies par politique, afin de mieux s'aſſujettir l'eſprit des peuples, & de les conduire à leurs fins par la ſuperſtition. Mais par le mépris qu'ils faiſoient des Augures, & par la conviction intime où ils étoient de leur fauſſeté, ils étoient conduits à nier la providence divine, & à mépriſer la religion même, qu'ils regardoient comme inſéparable de toutes ces abſurdités, qui la rendoient en effet ridicule, & indigne de tout homme ſenſé.

Les uns & les autres ſe ſont conduits de la ſorte, parce qu'aiant méconnu le Créateur, & n'aiant pas profité de la lumiére naturelle, qui devoit le leur faire connoitre & adorer, ils ont mérité d'être livrés à leurs propres téné-

bres & à un ſens réprouvé ; & ſi la véritable religion ne nous avoit éclairés, nous donnerions encore aujourd'hui dans les mêmes ſuperſtitions.

§. II. *Des Oracles.*

NUL PAYS ne fut plus riche ni plus fertile en oracles que la Gréce : je ne parlerai que de ceux qui étoient les plus connus.

L'oracle de Dodone, ville ſituée chez les Moloſſes dans l'Epire, étoit fort célébre. Jupiter y rendoit ſes réponſes, ſoit par * les chênes parlans, ſoit par les colombes qui avoient auſſi leur langage, ſoit par les baſſins d'airain retentiſſans, ſoit par la bouche des Prêtres & des Prêtreſſes.

Les oracles de Trophonius dans la Béotie, quoiqu'il ne fût qu'un ſimple Héros, avoient une grande réputation. Après beaucoup de cérémonies préliminaires, comme de ſe laver dans le fleuve, d'offrir des ſacrifices, de boire d'une

Pauſan. lib. 9. pag. 602-604.

* *On attachoit au haut des chênes certains inſtrumens, leſquels agités par le vent, ou d'une autre maniére, rendoient un ſon confus. Servius remarque que le même mot, en langue Theſſalienne, ſignifioit* colombe & devinereſſe ; *ce qui avoit donné lieu à la tradition fabuleuſe des colombes qui parloient. Il étoit aiſé d'exciter du bruit dans ces baſſins d'airain, par quelque voie ſecrette, & de faire ſignifier à ce bruit confus & inarticulé tout ce qu'on vouloit.*

eau appellée *Lethé*, parce qu'elle faiſoit tout oublier ; on deſcendoit dans ſon antre ſur de petites échelles par un trou aſſez étroit. Quand on y étoit deſcendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit auſſi fort étroite. On ſe couchoit à terre : on prenoit dans chaque main de certaines compoſitions de miel, qu'il faloit néceſſairement porter : on paſſoit les piés dans l'ouverture de la petite caverne, & auſſitôt on ſe ſentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de viteſſe. C'étoit là que l'avenir ſe déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniére. Les uns voioient, les autres entendoient. On ſortoit de là tout étourdi, & tout hors de ſoi, & on étoit placé dans la chaiſe de Mnemoſyne, déeſſe de la Mémoire. On avoit grand beſoin de ſon ſecours pour ſe ſouvenir, dans un ſi grand trouble, de ce qu'on avoit vû ou entendu, ſuppoſé qu'on eût vû ou entendu quelque choſe. Pauſanias, qui avoit été lui-même conſulter cet oracle, & qui avoit paſſé par toutes ces cérémonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample. Plutarque y ajoute encore quelques circonſtances particuliéres, que j'omets pour éviter une ennuieuſe longueur.

Plut. de gen. Soc. p. 590.

Herod. lib. 1. cap. 157.

Le temple & l'oracle *des Branchides*

dans le voiſinage de Milet, ainſi appellé de Branchus fils d'Apollon, étoit fort ancien, & extrêmement reſpecté par tous les Ioniens & les Doriens de l'Aſie. Xerxès, à ſon retour de Gréce, fit brûler le temple après que les Prêtres lui en eurent livré les tréſors. Ce Prince, en récompenſe, leur accorda un établiſſement dans le fond de l'Aſie, pour les mettre à l'abri de la vengeance des Grecs. Après la fin de la guerre, les Miléſiens rétablirent ce temple avec une magnificence, qui, ſelon Strabon, ſurpaſſoit celle de tous les autres temples de la Gréce. Quand Alexandre le Grand eut défait Darius, il détruiſit abſolument la ville où les Prêtres Branchides s'étoient établis, & où leurs deſcendans demeuroient encore actuellement, puniſſant dans les enfans la perfidie ſacrilége des peres.

Strab. l. 14. pag. 634.

Tacite raporte une choſe bien ſinguliére, mais peu vraiſemblable, de l'Oracle de Claros, ville d'Ionie dans l'Aſie Mineure près de Colophon. » Ger-» manicus, dit-il, alla conſulter Apol-» lon de Claros. Ce n'eſt point une » femme qui y rend les oracles comme » à Delphes, mais un homme qu'on » choiſit dans de certaines familles, & » qui eſt preſque toujours de Milet. » Il ſuffit de lui dire le nombre & les

Tacit. Annal. lib. 2. cap. 54.

» noms de ceux qui viennent le con-
» ſulter : enſuite il ſe retire dans une
» grote, & aiant pris de l'eau d'une
» ſource qui y eſt, il répond en vers
» ſur ce que les conſultans ont dans
» l'eſprit, quoique le plus ſouvent il
» ſoit très-ignorant, & ne ſache ce que
» c'eſt que de verſifier. On diſoit qu'il
» avoit prédit à Germanicus une prom-
» te mort, mais en termes obſcurs &
» envelopés, comme cela eſt ordinaire
» aux oracles.

Je paſſe un grand nombre d'autres oracles, pour venir au plus fameux de tous : on ſent bien que je veux parler de celui d'Apollon à Delphes. Il y étoit honoré ſous le nom de *Pythien*, nom qui vient ou du ſerpent Python qu'il avoit vaincu & tué, ou d'un mot grec qui ſignifie interroger, πυθέσθαι, parce que c'étoit là qu'on alloit le conſulter. De-là vient que la Prétreſſe de Delphes étoit appellée *la Pythie*, & les Jeux qu'on y célébroit *Pythiens*.

Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide en Achaïe. Elle étoit ſur la pente & vers le milieu de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. Diodore dit qu'il y avoit ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortoit une exhalaiſon

Lib. 14. pag. 427. 428.

qui faiſoit danſer les chévres, & qui montoit à la tête. Un berger curieux de connoitre la cauſe d'un effet ſi extraordinaire, s'en étant approché, ſe ſentit tout d'un coup ſaiſi de mouvemens violens, & prononça des mots, que ſans doute il n'entendoit point, mais qui prédiſoient l'avenir. D'autres firent la même épreuve. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voiſinage. On n'approcha plus de ce trou qu'avec reſpect. On conclut qu'il y avoit quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon. Une Prétreſſe fut établie pour en recevoir les effets. On plaça ſur le trou un trépié, appellé par les latins *cortina*, peut-être à cauſe de la peau qui le couvroit. C'eſt de-là qu'elle rendoit ſes oracles. Autour de cet antre ſe forma inſenſiblement la ville de Delphes. On y bâtit un temple, qui dans la ſuite devint très-magnifique; & la réputation de cet oracle effaça preſque, ou du moins ſurpaſſa de beaucoup celle de tous les autres. *Corium.*

On ſe contenta dans les commencemens d'une ſeule Pythie. Elle ſuffiſoit pour lors à ceux qui venoient conſulter l'oracle, & qui n'étoient pas encore en grand nombre. Mais dans la ſuite, lorſque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une ſeconde pour monter ſur le trépié alternativement avec la

première ; & une troiſiéme pour les remplacer en cas de mort ou de maladie. Il y avoit auſſi d'autres miniſtres qui accompagnoient la Pythie dans le ſanctuaire, dont les plus conſidérables
Πρόφηται. étoient appellés prophétes. C'étoient eux qui prenoient ſoin des ſacrifices, & qui en faiſoient l'examen. C'étoit à eux qu'on adreſſoit ſes demandes, ſoit qu'on les fît de vive voix, ſoit qu'on les écrivît ſur des tablettes ; & c'étoit d'eux que l'on recevoit les réponſes, comme il ſera dit dans la ſuite.

Au reſte, il ne faut pas confondre la Pythie avec la Sibylle de Delphes. Les Anciens nous repréſentent cette derniére comme une femme vagabonde, qui alloit de contrée en contrée débiter ſes prédictions. Elle étoit en même tems la Sibylle de Delphes, d'Erythres, de Babylone, de Cumes, & de beaucoup d'autres endroits, parce qu'elle avoit ſéjourné dans tous ces lieux-là.

La Pythie ne pouvoit prophétiſer, qu'elle n'eût été enivrée par la vapeur qui ſortoit du ſanctuaire d'Apollon. Cette vapeur miraculeuſe ne l'enivroit pas en tout tems & en toute occaſion. Le dieu n'étoit pas toujours en humeur de l'inſpirer. D'abord il ne le faiſoit qu'une fois par an. On obtint dans la ſuite qu'il inſpireroit la Pythie une fois

le mois. Tous les jours n'étoient pas convenables, & il y en avoit où il n'étoit pas permis de conſulter l'oracle. A l'occaſion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un oracle digne de remarque. Il étoit allé à Delphes pour conſulter le dieu; & la Prétreſſe, qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre, qui étoit vif dans tout ce qu'il vouloit, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria: *Ah! mon fils, on ne peut te réſiſter:* ou bien, *Ah! mon fils, tu es invincible.* A ces mots, Alexandre s'écria de ſon côté qu'il ne vouloit point d'autre oracle, & qu'il étoit content de ce qu'il venoit d'entendre.

Plut. in Alex. p. 672.

Ἀνίκητος εἶ παῖ.

La Pythie, avant que de monter ſur le trépié, s'y diſpoſoit par de longs préparatifs, des ſacrifices, des purifications, un jeûne de trois jours, & beaucoup d'autres cérémonies. Le dieu annonçoit ſa venue en ſecouant lui-même un laurier qui étoit devant la porte du temple, & faiſant trembler le temple juſqu'aux fondemens.

Dès [a] que la vapeur divine, comme

a Cui talia fanti
Ante fores, ſubitò non vultus, non color unus,
Non comptæ manſere comæ, ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore dei. *Virg. Æn. lib. 6. v. 46-51.*

un feu pénétrant, s'étoit répandu dans les entrailles de la Prétreſſe, on voioit ſes cheveux ſe dreſſer ſur ſa tête : ſon regard étoit farouche, ſa bouche écumoit, un tremblement ſubit & violent s'emparoit de tout ſon corps : elle reſſentoit tous les ſymptômes d'une perſonne * agitée de fureur. Elle proféroit par intervalles quelques paroles mal articulées, que les prophétes recueilloient avec ſoin. Ils les arrangeoient, & leur donnoient la liaiſon & la ſtructure néceſſaire. Lorſqu'elle avoit été un certain tems ſur le trépié, ils la ramenoient dans ſa cellule, où elle étoit ordinairement pluſieurs jours à ſe remettre de

* *Entre pluſieurs marques que Dieu donne dans ſes Ecritures, pour diſcerner ſes oracles de ceux du démon, la fureur que Virgile attribue à la Pythie*, & rabie fera corda tument, *en eſt une.* » *C'eſt* » *moi, dit Dieu, qui fais* » *voir la fauſſeté des prè-* » *dictions des devins, &* » *qui force ceux qui ſe* » *mêlent de deviner à* » *prendre tous les mou-* » *vemens des inſenſés &* » *des furieux.* « Irrita faciens ſigna divinorum, & ariolos in furorem vertens. *Iſai.* 44. 25. *Au lieu que le caractére propre & conſtant des prophétes du vrai Dieu, étoit de rendre les réponſes divines d'un ton égal & modéré, & avec une noble tranquillité. Une autre marque diſtinctive, c'eſt que les démons rendent leurs oracles dans des lieux ſecrets, à l'écart, dans l'obſcurité des antres; & Dieu rend les ſiens en plein jour, & devant tout le monde.* Non in abſcondito locutus ſum, in loco terræ tenebroſo. *Iſ.* 45. 19. Non à principio in abſcondito locutus ſum. *Iſ.* 46. 16. *Ainſi Dieu n'a permis au démon d'imiter ſes oracles, qu'en lui impoſant des conditions qui pouvoient ſervir à reconnoître la différence des vrais & des faux.*

ſes fatigues; & ſouvent, dit Lucain, une mort prompte étoit le prix ou la peine de ſon enthouſiaſme. *Lib. 1.*

Numinis aut pœna eſt mors immaturâ recepti,
Aut pretium.

Les prophétes avoient ſous eux des poétes qui mettoient les oracles en vers; & ces vers ſouvent étoient aſſez mauvais, ce qui donnoit lieu de dire qu'il étoit étonnant qu'Apollon, qui préſidoit au chœur des Muſes, inſpirât ſi mal ſa Prétreſſe. Mais Plutarque nous apprend que ce n'étoit point ce dieu qui compoſoit les vers des oracles. Il échaufoit l'imagination de la Pythie, il allumoit dans ſon ame cette vive lumiére qui lui dévoiloit tout l'avenir. Les paroles qu'elle proféroit dans le feu de ſon enthouſiaſme, n'aiant ni liaiſon ni ſtructure, & ne ſortant, pour ainſi dire, que par élans du fond de ſon eſtomach, ou plutôt du ventre, les prophétes les recueilloient avec ſoin, & les donnoient enſuite aux poétes pour les mettre en vers. Or Apollon les abandonnoit à leur génie & à leurs talens naturels. Et il en faut dire autant de la Pythie, lorſqu'elle-même compoſoit les vers, ce qui étoit rare, mais arrivoit quelquefois. Le fonds de l'oracle étoit inſpiré par Apollon, la ma- Ἐγγαστριμυθὸς.

niére de l'exprimer étoit de la Prétreſſe; ſouvent néanmoins les oracles ſe donnoient en proſe.

Le caractére ordinaire des oracles étoit [a] l'ambiguité, &, s'il eſt permis de parler ainſi, l'entortillement, enſorte qu'une même réponſe pût convenir à pluſieurs événemens tout différens, & ſouvent même oppoſés. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent point connoitre par eux-mêmes l'avenir, couvroient leur ignorance, & ſe jouoient de la crédulité des payens. Lorſque Créſus, prêt d'attaquer les Médes, conſulta l'oracle de Delphes ſur le ſuccès de cette guerre, on lui répondit *qu'en paſſant le fleuve Halys, il ruineroit un grand empire.* Quel empire? Le ſien, ou celui des ennemis? C'étoit à lui à deviner: mais quel que dût être le ſuccès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il en faut dire autant de la réponſe du même dieu à Pyrrhus.

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Je la raporte en latin, parce que l'équivoque, qui marque également que Pyr-

a Quòd ſi aliquis dixerit multa ab idolis eſſe prædicta: hoc ſciendum, quòd ſemper mendacium junxerint veritati, & ſic ſententias temperarint, ut ſeu boni, ſeu mali quid accidiſſet, utrumque poſſit intelligi. *Hieronym. in cap. 42. Iſaiæ. Il cite les deux exemples de Créſus & de Pyrrhus.*

rhus peut vaincre les Romains, & les Romains Pyrrhus, ne ſubſiſte plus dans la traduction. A la faveur de pareilles ambiguités, le dieu ſe tiroit toujours d'affaire, & n'avoit jamais tort.

Il faut pourtant avouer que quelquefois auſſi la réponſe des oracles étoit claire & circonſtanciée. J'ai raporté, dans l'hiſtoire de Créſus, la ruſe qu'il emploia pour s'aſſurer de la véracité des oracles, qui fut de leur faire demander par ſes ambaſſadeurs ce qu'il faiſoit dans un certain tems. L'oracle de Delphes répondit en vers, qu'il faiſoit cuire une tortue avec un agneau dans un vaſe d'airain; & cela étoit ainſi. L'Empereur Trajan emploia une pareille épreuve par raport au dieu d'Héliopolis, en lui envoiant une lettre * cachetée, à laquelle il demandoit réponſe. L'oracle, pour toute réponſe, commanda qu'on lui envoiât un papier tout blanc, bien plié & bien cacheté. Trajan l'aiant reçu, en fut dans l'admiration, en voiant une réponſe ſi ſemblable à la lettre qu'il avoit envoiée, & dans laquelle il ſavoit lui ſeul qu'il n'avoit rien écrit. La [a] faci-

Macrob. lib. 1. Saturnal. cap. 23.

* *Les billets cachetés que l'on mettoit ſur l'autel du dieu, ſans les ouvrir, étoient une des maniéres dont on conſultoit les oracles.*

a Omnis ſpiritus ales. Hoc & angeli, & demones. Igitur momento ubique ſunt: totus orbis illis

lité merveilleuſe qu'ont les démons de ſe tranſporter preſque en un moment en différens lieux, fait qu'ils ont pu rendre par eux-mêmes les deux derniéres réponſes que je viens de raporter, & prédire dans un pays ce qu'ils avoient vû dans un autre. C'eſt le ſentiment de Tertullien.

Que ſi l'on raporte quelques oracles que l'on aſſure avoir été ſuivis d'un événement précis, on peut penſer que Dieu, pour punir l'aveugle & ſacrilége crédulité des payens, a quelquefois permis que les démons euſſent connoiſſance de l'avenir, & le prédiſſent aſſez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élevée au deſſus de la raiſon humaine, eſt ſouvent atteſtée par les divines Écritures.

On demande ſi les oracles, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans l'hiſtoire profane, doivent être attribués à l'opération du démon, ou ſimplement à la malice & à la fourberie des hommes. Un médecin Hollandois, nommé Van-andale, a ſoutenu ce dernier parti, & Monſieur de Fontenelle, encore jeune

locus unus eſt : quid ubi geratur tam facilè ſciunt quàm enuntiant. Velocitas divinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur..... Ceterùm teſtitudinem decoqui cum carnibus pecudis Pythius eo modo renuntiavit, quo ſupra diximus. Momento apud Lydiam fuerat. *Tertull. in Apolog.*

pour lors, adopta ſon ſentiment, dans la perſuaſion où il étoit (c'eſt lui-même qui parle ainſi) qu'il étoit indifférent pour la vérité du chriſtianiſme que les oracles fuſſent l'ouvrage des démons, ou une ſuite d'impoſtures. Le P. Baltus Jéſuite, Profeſſeur de l'Écriture-Sainte dans l'Univerſité de Strasbourg, les a réfuté l'un & l'autre par un Écrit très-ſolide, où il démontre invinciblement par le conſentement unanime des Peres de l'Égliſe, que les démons agiſſoient véritablement dans les oracles, & où il attaque avec force & ſuccès la téméraire hardieſſe du Médecin Anabaptiſte, qui révoquant en doute la capacité & le diſcernement de ces ſaints Docteurs, travailloit ſourdement à effacer de l'eſprit des fidéles la haute idée qu'ils doivent avoir des Maîtres de l'Égliſe, & à donner atteinte à une autorité ſi reſpectable, qui embarraſſe tous ceux qui s'écartent des principes de l'ancienne tradition. Or, s'il y en a une certaine & conſtante, c'eſt celle dont il s'agit ici, puiſqu'elle eſt ſoutenue & atteſtée par tous les Peres de l'Égliſe & tous les Auteurs Eccléſiaſtiques de tous les ſiécles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'idolâtrie en général, & des oracles en particulier.

Ce ſentiment n'empêche pas de croi-

re que ſouvent il y avoit de la fraude & de l'impoſture de la part des prêtres ou prétreſſes dans les réponſes des oracles. Le démon n'eſt il pas le pere & le maître du menſonge ? Nous avons vû dans l'hiſtoire Grecque que plus d'une fois la Prétreſſe de Delphes s'étoit laiſſé corrompre par des préſens. C'eſt ainſi qu'elle perſuada aux Lacédémoniens d'aider ceux d'Athénes à chaſſer les Tyrans ; qu'elle fit dépouiller de la roiauté Démarate, pour faire entrer à ſa place Cléoméne ; qu'elle avoit préparé un oracle pour appuier la fourberie de Lyſandre, lorſqu'il entreprit à Sparte de changer la ſucceſſion à la roiauté ; & je ſerois aſſez porté à croire que Thémiſtocle, qui ſentoit de quelle importance il étoit d'agir ſur mer contre les Perſes, inſpira au dieu la réponſe qu'il donna *de ſe défendre dans des murs de bois.* Démoſthéne, perſuadé que les oracles étoient d'ordinaire ſuggérés par la paſſion ou par l'intérêt, & ſoupçonnant avec raiſon Philippe de les avoir fait parler en ſa faveur, diſoit avec eſprit que la Pythie *philippiſoit* ; & il faiſoit reſſouvenir les Athéniens & les Thébains que Périclès & Epaminondas, au lieu de préter l'oreille & de s'amuſer aux frivoles réponſes de l'oracle, vain épouvantail des lâches & des

Plut. in Demoſth. p. 854.

timides, ne consultoient & n'écoutoient que la raison pour prendre leur parti & pour l'exécuter.

Le même P. Baltus examine avec un pareil succès un second point de dispute, qui regarde la cessation des oracles. Monsieur Van-an-dale, pour combattre avec quelque avantage une vérité si glorieuse à Jesus-Christ destructeur de l'idolâtrie, avoit falsifié le sentiment des Peres, en leur faisant dire que *les oracles cessérent précisément au moment de la naissance de Jesus-Christ.* Le savant Apologiste des Peres montre qu'ils ont tous enseigné que les oracles avoient cessé après la naissance de Jesus-Christ & la prédication de son Évangile, non pas tout d'un coup, mais à mesure qu'il a été connu des hommes, & que sa doctrine salutaire s'est répandue dans le monde. Le sentiment unanime des Peres est confirmé par le témoignage irréprochable d'un grand nombre de payens, qui sont d'accord avec les Peres sur le tems où les oracles ont cessé.

Quel honneur ne faisoit point à notre sainte religion ce silence imposé aux oracles par la victoire de Jesus-Christ! Le premier venu d'entre les chrétiens avoit ce pouvoir. Tertullien, dans une de ses apologies, défie les payens d'en

Tertull. in Apolog.

faire l'épreuve, & conſent qu'on faſſe mourir un chrétien qui ne pourra pas obliger ces donneurs d'oracles à avouer qu'ils ne ſont que des démons. Lactance nous apprend que tout chrétien, par le ſigne de la croix ſeulement, les rendoit muets. Tout le monde ſait que Julien l'Apoſtat, étant venu à Daphné fauxbourg d'Antioche pour conſulter Apollon, ce dieu, malgré tous les ſacrifices que l'Empereur lui offrit, demeura muet, & ne recouvra la parole que pour répondre à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il s'en faloit prendre à de certains morts enterrés dans le voiſinage. Ces morts étoient des martyrs chrétiens, & entr'autres ſaint Babylas.

Lib. de verra ſapient. c. 27.

Ce triomphe de la religion chrétienne nous doit faire comprendre quelle obligation nous avons à Jeſus-Chriſt, & en même tems à quelles ténébres tout le genre humain, avant lui, avoit été livré. On [a] voioit chez les Carthagi-

a Tam barbaros, tam immanes fuiſſe homines, ut parricidium ſuum, id eſt tetrum atque execrabile humano generi facinus, ſacrificium vocarent. Cùm teneras atque innocentes animas, quæ maximè eſt ætas parentibus dulcior, ſine ullo reſpectu pietatis extinguerent, immanitatemque omnium beſtiarum, quæ tamen fœtus ſuos amant, feritate ſuperarent. O dementiam inſanabilem! Quid illis iſti dii ampliùs facere poſſent ſi eſſent iratiſſimi, quàm faciunt propitii? Cùm ſuos cultores parricidiis inquinant, orbitatibus mactant, humanis ſenſibus ſpoliant. *Lactant. lib. 1, cap. 21.*

nois les peres & les meres, plus cruels que les bêtes mêmes, livrer impitoiablement leurs enfans, & les villes ſe dépeupler tous les ans de leur plus floriſſante jeuneſſe, pour obéir à l'ordre barbare de leurs oracles & de leurs dieux. On choiſiſſoit à leur gré des victimes de toute ſorte d'état, de ſexe, d'âge, & de condition. Ces ſanglantes exécutions étoient honorées du nom de ſacrifices, & ſervoient à leur rendre leurs dieux propices. Quel plus grand mal, s'écrie Lactance, pouvoient-ils leur cauſer dans leur plus furieuſe colére, que de dépouiller ainſi leurs adorateurs de tout ſentiment d'humanité, de leur faire égorger à eux-mêmes leurs propres enfans, & de ſouiller leurs mains ſacriléges par de ſi exécrables parricides ?

Mille fourberies, mille fauſſetés, découvertes évidemment à Delphes & par-tout ailleurs, n'avoient point deſſillé les yeux des hommes, ni diminué en rien le crédit des oracles. Il ſubſiſta pendant plus de deux mille ans, & fut porté à un point qui ne ſe conçoit pas, & cela dans l'eſprit des plus grands hommes, des philoſophes les plus éclairés, des Princes les plus puiſſans, & généralement chez tous les peuples les mieux policés, & qui ſe piquoient le

plus de prudence & de politique. On peut juger de ce crédit par la magnificence du temple de Delphes, & par les richeſſes immenſes que la crédulité des peuples & des Rois y avoit accumulées.

Herod. lib. 2. cap. 180. & l. 5. c. 62. Le temple de Delphes aiant été brûlé vers la LVIIIe Olympiade, les Amphictyons, ces Juges célébres de la Gréce, ſe chargérent du ſoin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte à trois cens talens, c'eſt-à-dire, à neuf cens mille livres. Les villes de la Gréce devoient fournir cette ſomme. Les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatriéme partie, & firent pour cela une quête de tous côtés juſques dans les pays étrangers. Amaſis, pour lors roi d'Égypte, auſſi bien que les Grecs qui habitoient dans ſon pays, les aidérent de ſommes conſidérables. Les Alcméonides, famille puiſſante d'Athénes, ſe chargérent de la conduite de l'édifice, & le firent plus magnifique qu'on ne ſe l'étoit propoſé dans le modele, y aiant beaucoup mis du leur.

Gygès, roi de Lydie, & Créſus, l'un de ſes ſucceſſeurs, enrichirent le temple de Delphes d'un nombre incroiable de préſens. A leur exemple, pluſieurs autres Princes, pluſieurs villes, &

même

même pluſieurs riches particuliers, y avoient entaſſé, comme à l'envi les uns des autres, trépiés, vaſes, tables, boucliers, couronnes, chars & ſtatues d'or & d'argent de toutes grandeurs, & d'un nombre auſſi bien que d'un prix infinis. Les ſeuls préſens que Créſus avoit faits en or au temple de Delphes, montoient, ſelon Hérodote, à plus de deux cens cinquante-quatre talens; c'eſt-à-dire, à ſept cens ſoixante & deux mille livres de notre monnoie; & ceux d'argent n'alloient peut-être pas à moins. La plupart de ces préſens ſubſiſtoient encore du tems d'Hérodote. Diodore de Sicile, en y joignant ceux des autres Princes, les fait monter à dix mille talens, c'eſt-à-dire, à trente millions.

Herod. l. 1. cap. 50. 51.

Diod. l. 16. pag. 453.

Parmi les ſtatues d'or que Créſus conſacra dans le temple de Delphes, il y mit celle de ſa boulangére; & en voici la cauſe. Alyatte, pere de Créſus, s'étant marié en ſecondes noces, & aiant eu des enfans de ſa ſeconde femme, la marâtre ſongea à ſe défaire de ſon beau-fils, pour faire tomber la couronne à l'un de ſes enfans. Elle engagea la boulangére à mettre du poiſon dans l'un de ſes pains, qui devoit être ſervi au jeune Prince. Celle-ci, à qui un tel crime fit horreur, (elle n'auroit point dû y préter en aucune ſorte ſon miniſ-

Plut. de Pyth. orat. p. 401.

tére) en fit donner avis à Créſus. Le pain empoiſonné fut ſervi aux enfans mêmes de la Reine, & leur mort aſſura la couronne au ſucceſſeur légitime. Quand il fut monté ſur le trône, il voulut marquer ſa reconnoiſſance à ſa bienfaitrice, & lui érigea une ſtatue d'or dans le temple de Delphes. Mais, peut-on dire, une perſonne d'une ſi baſſe condition méritoit-elle un ſi grand honneur? Oui, répond Plutarque, & à plus juſte titre que tous ces conquérans & tous ces héros tant vantés, qui ne ſont devenus fameux qu'à force de meurtres & de carnages.

Il n'eſt pas étonnant que des richeſſes ſi immenſes aient tenté l'avarice des hommes, & aient expoſé Delphes à pluſieurs pillages. Sans parler de ceux qui ſont plus anciens, Xerxès, qui entra dans la Gréce avec un million d'hommes, eſſaia de s'emparer des dépouilles de ce temple. Plus de cent ans après, les Phocéens, proches voiſins de Delphes, le pillérent à différentes repriſes. Le deſir de profiter de ces riches dépouilles, fut l'unique ſujet de la troiſiéme irruption que les Gaulois firent dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Le dieu protecteur de Delphes, ſi l'on en croit les Hiſtoriens, défendit quelquefois ſon temple par des prodi-

ges merveilleux; & quelquefois auſſi, ſoit impuiſſance, ſoit diſtraction, il ſe laiſſa piller. Néron étant allé viſiter ce temple ſi fameux dans tout l'univers, & y aiant trouvé à ſon gré cinq cens belles ſtatues de bronze, tant d'hommes illuſtres que de dieux, qui avoient été conſacrées à Apollon, (celles d'or & d'argent avoient apparemment diſparu) il les enleva, & les aiant fait charger ſur ſes vaiſſeaux, il les emporta avec lui à Rome.

Si l'on eſt curieux de s'inſtruire plus à fond de ce qui regarde les oracles & les richeſſes du temple de Delphes, on peut conſulter quelques diſſertations ſur ce ſujet, imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *Troiſ. Tome* dont j'ai fait bon uſage à mon ordinaire.

ARTICLE TROISIÉME.

Des Jeux & des Combats.

Les Jeux & les Combats faiſoient partie de la religion, & entroient dans preſque toutes les fêtes des Anciens; & par cette raiſon ils doivent ici trouver leur place. Soit qu'on en conſidére l'origine, ou qu'on en examine le but, il ne doit pas paroitre étonnant qu'ils aient eu un ſi grand cours parmi les peuples les plus policés.

Hercule, Théſée, Caſtor & Pollux,

& les plus grands Héros de l'antiquité, non-ſeulement en furent les inſtituteurs ou les reſtaurateurs, mais ils ſe firent encore une gloire d'en pratiquer eux-mêmes les exercices, & un mérite d'y réuſſir. Vainqueurs des monſtres & des ennemis publics du genre humain, ils ne crurent pas ſe rabaiſſer en aſpirant aux victoires qu'on remporte dans ces combats, ni que les nouvelles couronnes dont on ceignoit leurs têtes dans ces Jeux ſolennels fiſſent perdre aux anciennes leur éclat & leur verdure. Auſſi voions-nous que ces Combats & ces Jeux faiſoient la matiére des vers des plus fameux poétes, qui en s'immortaliſant eux-mêmes par la beauté de leur poéſie, prétendoient bien auſſi procurer une immortalité de gloire à ceux dont ils célébroient les victoires. De-là vint cette ardeur qui alluma dans toute la Gréce un ſi vif deſir de marcher ſur les pas de ces anciens héros, & de ſe ſignaler comme eux dans ces combats publics.

Une raiſon plus ſolide, & puiſée dans la nature même de ces combats & des peuples qui s'y appliquoient, lui donna du cours. Les Grecs, naturellement guerriers, & attentifs à former également le corps & l'eſprit de leur Jeuneſſe, avoient introduit ces exerci-

ces, & les avoient mis en honneur, pour préparer les jeunes gens à la profeſſion des armes, pour fortifier leur ſanté, pour les rendre plus robuſtes, les faire à la fatigue, les rendre plus fermes dans les combats où l'on s'approchoit de près, parce qu'alors il n'y avoit pas d'armes à feu, & où la force du corps décidoit ordinairement de la victoire. Ces exercices athlétiques leur tenoient lieu de ce qu'eſt à l'égard de notre Nobleſſe la danſe, l'art de faire des armes, de voltiger, de monter à cheval : mais ils ne ſe bornoient pas à la bonne grace, ni aux agrémens de la taille & de la contenance; ils vouloient y joindre la force.

Il eſt vrai que ces exercices, ſi illuſtres par leurs auteurs, & ſi utiles par le but qu'on s'y propoſa d'abord, donnérent lieu aux maîtres publics qui les enſeignoient à la Jeuneſſe, & qui les pratiquoient avec plus de ſuccès, d'en faire montre & oſtentation, de s'y livrer entiérement, d'en outrer les pratiques, d'y joindre des raffinemens de l'art, de faire aſſaut les uns contre les autres par une vaine émulation, & de les faire dégénérer en une profeſſion de gens, qui, ſans avoir d'autre occupation, ni d'autre mérite, ſe donnoient en ſpectacle au public, & cherchoient

à le divertir. C'eſt ainſi à-peu-près que nous voions nos maîtres à danſer, dont l'objet naturel & primitif étoit d'apprendre aux jeunes gens à marcher & à ſe préſenter avec grace, que nous les voions monter ſur les théatres, exécuter des balets en habits de comédiens, faire des ſauts, des cabrioles, des mouvemens affectés & outrés. Nous verrons dans la ſuite ce que les gens ſages penſoient de ces ſortes d'athlétes, & de ces maîtres de lutte.

Il y avoit quatre Jeux ſolennels dans la Gréce : LES OLYMPIQUES, ainſi appellés d'Olympie, autrement dite Piſe, ville de l'Elide dans le Péloponnéſe, auprès de laquelle ils ſe célébroient après quatre ans pleins & révolus en l'honneur de Jupiter Olympien; LES PYTHIQUES, conſacrés à Apollon, ſurnommé * Pythien, à cauſe du ſerpent Python qu'il avoit tué, & célébrés de même de quatre ans en quatre ans; LES NÉMÉENS, qui tiroient leur nom de Némée, ville & forêt dans le Péloponnéſe, & qui furent établis ou renouvellés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt Némée : ils ſe célébroient de deux ans en deux ans; enfin LES ISTHMIQUES, qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe, de quatre ans en quatre ans, en l'honneur de

* *On apporte pluſieurs raiſons de ce mot.*

Neptune, dont Théſée fut le reſtaurateur, & qui continuérent même après la ruine de Corinthe. Afin qu'on pût aſſiſter à ces ſpectacles avec plus de tranquillité & de ſûreté, il y avoit, pendant tout le tems qu'ils duroient, une ſuſpenſion d'armes dans la Gréce, & toutes les hoſtilités y ceſſoient. *Pauſan. lib. 2. pag. 88.*

Dans ces Jeux, qu'on célébroit avec une magnificence incroiable, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuſe multitude de ſpectateurs & de combattans, on ne donnoit pour toute récompenſe qu'une ſimple couronne, d'olivier ſauvage, aux Jeux Olympiques; de laurier, aux Jeux Pythiques; d'ache verd, aux Jeux Néméens; & d'ache ſec, aux Jeux Iſthmiques. Les Inſtituteurs de ces Jeux avoient voulu parlà faire entendre que l'honneur ſeul en devoit être le but, & non un bas & vil intérêt. Et de quoi n'étoient pas capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe! Auſſi nous avons vu que durant la guerre des Perſes, Tigrane, l'un des Chefs les plus conſidérables de l'armée de Xerxès, aiant oui parler de ce qui faiſoit le prix des Jeux de la Gréce, il ſe tourna vers Mardonius qui commandoit l'armée, & s'écria, frapé d'étonnement: [a] *Ciel!* *Apium.* *Herod. lib. 8. cap. 26.*

[a] Παπαὶ, Μαρδόνιε, κόιους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες

avec quels hommmes nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire. Cette exclamation, que Xerxès regarda comme l'effet d'une timide lâcheté, étoit pleine de sens & de jugement.

Plin. lib. 16. cap. 4. C'est sur le même principe qu'à Rome, pendant qu'on accordoit en d'autres occasions des couronnes d'or & d'un fort grand prix, on persévéra toujours constamment à ne donner à celui qui avoit sauvé la vie à un citoien qu'une couronne de feuilles de chêne. » O mœurs dignes d'une éternelle mé» moire, s'écrie Pline, en raportant cette louable coutume ! » O grandeur » vraiment Romaine, de n'avoir point » voulu mettre de prix à un service qui » en effet n'en a point, de n'y avoir » attaché d'autre récompense que celle » de l'honneur, & d'avoir cru en de» voir écarter sévérement tout motif » de lucre & d'intérêt ! *O mores aeternos, qui tanta opera honore solo donaverint; & cùm reliquas coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint, clara professione servari quidem hominem nefas esse lucri causa.*

Entre tous les Jeux de la Gréce, les Olympiques tenoient sans contredit le

μαχιμωτέρους ἡμέας, οἳ ὑπὲρ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς.

premier rang ; & cela pour trois raiſons. Ils étoient conſacrés à Jupiter, le plus grand des dieux : ils avoient été inſtitués par Hercule, le plus grand des héros : enfin, on les célébroit avec plus de pompe & de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un plus grand nombre de ſpectateurs, qu'on y voioit accourir de toutes parts.

Si l'on en croit Pauſanias, les femmes n'y étoient point admiſes : il y avoit peine de mort contre celles qui auroient oſé s'y préſenter ; & pendant tout le tems que duroient les Jeux, il leur étoit défendu même d'approcher du lieu où ils ſe célébroient, & de paſſer au-delà du fleuve Alphée. Une ſeule eut la hardieſſe de violer cette loi ; & s'étant déguiſée, ſe gliſſa parmi ceux qui exerçoient les Athlétes. Elle fut citée en Juſtice, & auroit ſubi la peine marquée par la loi : mais les Juges, en faveur de ſon pere, de ſes freres, & de ſon fils, qui tous avoient remporté la victoire aux Jeux Olympiques, lui pardonnérent ſa faute, & lui ſauvérent la vie. *Pauſan. lib. 5. pag. 297.*

Cette loi étoit fort conforme aux mœurs des Grecs, chez qui les Dames étoient fort retenues, paroiſſoient rarement en public, avoient un appartement ſéparé qu'on appelloit *le Gy-*

nécée, & ne mangeoient jamais à table avec les hommes quand il s'y trouvoit des étrangers. Certainement la bienséance demandoit qu'elles ne fussent point admises à de certains Jeux, comme à la Lutte, au Pancrace, & à quelques autres, où les Athlétes combattoient nuds.

Lib. 6. pag. 582. Le même Pausanias dit, dans un autre endroit, qu'une femme, Prétresse de Cérès, avoit une place honorable dans ces Jeux, & que le spectacle n'en étoit point interdit aux Vierges. Je ne puis deviner la raison d'une pareille bizarrerie, qui ne me paroit pas même croiable.

Les Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit dans ces Jeux : ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ne croioient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus loin ses desirs. Cicéron nous [a] assure qu'elle étoit pour eux, ce que l'ancien Consulat, dans toute la splendeur de son origine, étoit pour les Romains. Et il dit en un autre endroit [b], que vaincre à Olympie, c'étoit presque, dans le point de

a Olympiorum victoria, Græcis Consulatus ille antiquus videbatur. *Tuscul. Quæst. lib. 2. n. 41.*

b Olympionicam esse, apud Græcos prope majus fuit & glorioſius, quàm Romæ triumphasse. *Pro Flacco, num. 31.*

vûe des Grecs, quelque choſe de plus grand & de plus glorieux, que de recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Mais Horace parle de ces ſortes de victoires dans des termes encore plus forts : il [a] ne craint point de dire qu'elles élevoient les vainqueurs au-deſſus de la condition humaine; ce n'étoient plus des hommes, c'étoient des dieux.

Nous verrons dans la ſuite les honneurs extraordinaires qu'on rendoit au vainqueur, dont un des plus intéreſſans étoit de dater l'année par ſon nom. Rien en effet n'étoit plus capable de faire faire tant d'efforts & de dépenſes, que l'aſſurance où l'on étoit d'immortaliſer ſon nom, qui dans la ſuite des ſiécles devoit ſe trouver dans tous les faſtes, & à la tête de tous les actes paſſés pendant l'année de la victoire. Ajoutez à ce motif la joie de ſavoir que leurs louanges ſeroient célébrées par les poétes les plus fameux, & feroient l'entretien des plus illuſtres aſſemblées : car ces Odes étoient chantées dans toutes les maiſons, & faiſoient une partie de la joie des repas. Quel éguillon plus

a Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos. *Od.* 1. *lib.* 1.
Sive quos Elea domum reducit
Palma cœleſtes. *Od.* 2. *lib.* 4.

puiſſant pour des gens qui n'avoient d'autre but que la gloire humaine !

Je me bornerai ici aux Jeux Olympiques qui duroient pendant cinq jours, & j'expoſerai de la maniére la plus briéve qu'il me ſera poſſible tout ce qui a raport aux différens combats qui entroient dans ces Jeux. Monſieur Burette a traité en partie cette matiére dans pluſieurs diſſertations qui ſont imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où l'on voit la pureté, la clarté, l'élégance de ſtyle jointes à une profonde érudition. Je m'approprie ſans ſcrupule toutes les richeſſes de mes Confreres; & dans ce que je viens de dire des Jeux Olympiques, j'ai fait bon uſage des Remarques de feu Monſieur l'Abbé Maſſieu ſur les Odes de Pindare.

Les combats qui faiſoient la meilleure partie de l'appareil & de la ſolennité des Jeux publics, ſont le Pugilat, la Lutte, le Pancrace, le Diſque, la Courſe. On y joint auſſi l'exercice du ſault, celui du Trait, celui du Cerceau (*Trochus*,) mais comme ils étoient peu importans & peu célébres, je me contente de les indiquer ici. Pour bien déméler les circonſtances de ces Exercices & de ces Jeux, il eſt néceſſaire auparavant d'expoſer ce qui concerne les Athlétes.

§. I. *Des Athlétes.*

LE NOM d'*Athlétes* eſt dérivé du mot grec ἆθλος, qui ſignifie *travail*, *combat*. On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient à deſſein de pouvoir diſputer les prix dans les Jeux publics. L'art qui les formoit à ces combats, s'appelloit *Gymnaſtique*, à cauſe de la nudité des Athlétes.

Ceux que l'on deſtinoit à la profeſſion d'Athléte, fréquentoient, dès leur plus tendre jeuneſſe, les Gymnaſes ou Paleſtres, qui étoient des eſpéces d'Académies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étoient ſous la direction de différens Maîtres, qui emploioient les moiens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des Jeux publics, & pour les former aux combats. Leur régime de vie étoit très-dur & très-auſtére. Ils n'étoient nourris, dans les premiers tems, que de figues ſéches, de noix, de fromage mou, & d'un pain groſſier & peſant, μάζα. Le vin leur étoit abſolument interdit, & la continence commandée, ce qu'Horace exprime ainſi: *Art. poet. verſ. 412.*

Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit,
Abſtinuit venere & vino.

Saint Paul ſe ſert de la comparaiſon des Athlétes, pour exhorter à une vie ſobre & pénitente les Corinthiens, près de la ville deſquels ſe célébroient les Jeux Iſthmiques. *Les Athlétes*, leur dit-il, *gardent en toutes choſes une exacte tempérance*, & cependant *ce n'eſt que pour gagner une couronne corruptible; au lieu que nous en attendons une incorruptible.* [a] Tertullien emploie la même penſée pour animer les Martyrs par la comparaiſon de ce que l'eſpérance de la victoire faiſoit ſouffrir aux Athlétes, & par la vûe des durs & pénibles exercices où ils étoient aſſujettis, de la gêne & de la contrainte continuelle où ils paſſoient les plus belles années de leur vie, & de la privation volontaire où ils ſe réduiſoient de tout ce qui flate plus vivement les paſſions. Il eſt vrai que dans la ſuite les Athlétes ne gardérent pas toujours un régime ſi dur, & qu'ils y ſubſtituérent une voracité & une molleſſe de vie qui en étoient bien éloignées.

1. *Corinth.* 9 25.

Les Athlétes, avant les exercices, ſe faiſoient huiler * & froter par des onctions & des frictions propres à commu-

* *Les Officiers, employés à ce miniſtére, s'appelloient* Aliptæ.

a Nempe enim & Athletæ ſegregantur ad ſtrictiorem diſciplinam, ut robori ædificando vacent; continentur à luxuria, à cibis lætioribus, à potu jucundiore: coguntur, cruciantur, fatigantur. *Tertull. ad Martyr.*

niquer à leur corps une grande ſouplesſe. Ils ſe couvroient d'abord d'une eſpéce de ceinture, de tablier, ou d'écharpe pour paroitre plus décemment dans les combats : mais dans la ſuite, l'avanture d'un Athléte, à qui la chute de cette écharpe fit perdre la victoire, donna occaſion de ſacrifier la pudeur à la commodité, en retranchant ce reſte d'habillement. Cette nudité n'étoit d'uſage parmi les Athlétes que dans certains exercices, tels que la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, & la Courſe à pié. Ils faiſoient, dans les Gymnaſes, une eſpéce de noviciat pendant dix mois, pour ſe perfectionner par un travail aſſidu dans tous les exercices, en préſence de ceux que la curioſité ou l'oiſiveté conduiſoit à cette ſorte de ſpectacle. Mais, lorſque la célébration des Jeux Olympiques approchoit, on redoubloit les travaux des Athlétes qui devoient y paroitre.

Avant que d'être admis à combattre, il faloit qu'ils ſubiſſent encore d'autres épreuves : par raport à la naiſſance, on ne recevoit que les Grecs ; aux mœurs, elles devoient être ſans reproche ; à la condition, il faloit être libre. On n'admettoit aucun étranger parmi ceux qui devoient combattre aux Jeux Olympiques ; & lorſqu'Alexandre, fils d'Amyn- *Herod. lib. 5. cap. 22.*

tas roi de Macédoine, ſe préſenta pour y diſputer le prix, ſes concurrens, ſans aucun reſpect pour la dignité roiale, s'oppoſérent d'abord à ſa réception, le regardant comme Macédonien, & par conſéquent comme barbare & comme étranger à leur égard; en ſorte qu'il ne put ſe faire agréer de ceux qui préſidoient à ces Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme que ſa maiſon étoit originaire d'Argos.

On appelloit *Agonothétes*, *Athlothétes*, *Hellanodiques*, ceux qui préſidoient aux Jeux. Ils écrivoient ſur un Regître le nom & le pays des Athlétes qui s'enrolloient pour ainſi dire, & à l'ouverture des Jeux, un Héraut proclamoit publiquement ces noms. On leur faiſoit préter ſerment qu'ils obſerveroient très-religieuſement toutes les loix preſcrites dans chaque ſorte de combat, & qu'ils ne feroient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. La fraude, l'artifice, & la violence outrée, étoient abſolument interdits aux combattans; & la maxime ſi généralement reçue ailleurs, qu'il importe peu qu'on vainque ſon ennemi par tromperie ou par courage, étoit bannie de ces combats. On ne doit pas confondre ici l'adreſſe d'un Athléte rompu dans toutes les ſoupleſſes

Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat?

de ſon art, qui ſait eſquiver à propos, qui donne ſubtilement le change à ſon adverſaire, & qui profite des moindres avantages, avec la lâche ſupercherie d'un autre, qui, ſans nul égard pour les loix preſcrites, emploie les moiens les plus injuſtes pour vaincre ſon concurrent. Le ſort régloit les rangs de ceux qui, dans chaque eſpéce de combat, devoient diſputer le prix.

Il eſt tems de mettre nos Athlétes aux mains, & de parcourir les différentes ſortes de combats où ils s'exerçoient.

§. II. *De la Lutte.*

LA LUTTE eſt un des plus anciens exercices dont nous aions connoiſſance, puiſqu'elle étoit pratiquée dès le tems des Patriarches; témoin la lutte de l'Ange contre Jacob, qui ſoutint ſi vigoureuſement l'attaque de l'Ange, que celui-ci, ſentant bien qu'il ne pouvoit terraſſer un ſi rude Athléte, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuiſſe, lequel ſe deſſécha auſſitôt. *Gen.* 32. 24.

La lutte chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, s'exerçoit dans les commencemens avec plus de ſimplicité, moins d'art, & d'une maniére plus naturelle, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient plus de part que la ruſe. Théſée y joignit une adreſſe

plus étudiée, plus réguliére, plus rafinée, plus méthodique; & il fut le premier qui établit des écoles publiques, appellées *Paleſtres*, où des maîtres l'enſeignoient aux jeunes gens.

Les Lutteurs, avant que de combattre, ſe faiſoient frotter rudement le corps, & ſe faiſoient oindre d'huile, ce qui contribuoit à donner de la force & de la ſoupleſſe aux membres. Mais, comme ces onctions, en rendant le cuir des Lutteurs trop glissant, leur ôtoient la facilité de ſe colleter & de ſe prendre au corps avec ſuccès, ils remédioient à cet inconvénient, tantôt en ſe roulant ſur la pouſſiére de la Paleſtre, tantôt en ſe couvrant réciproquement d'un ſable très-fin, réſervé pour cet uſage dans les Xiſtes, c'eſt-à-dire, dans les portiques des Gymnaſes.

Les Lutteurs, ainſi préparés, en venoient aux mains. On les apparioit deux à deux, & il ſe faiſoit quelquefois pluſieurs luttes en même tems. Le but que l'on ſe propoſoit dans cette ſorte de lutte où l'on combattoit de pié ferme, étoit de renverſer ſon adverſaire, & de le terraſſer. Pour cela ils emploioient la force & la ruſe: ce qui ſe réduiſoit à s'empoigner réciproquement les bras, à ſe tirer en avant, à ſe pouſſer & à ſe renverſer en arriére, à ſe donner des contorſions

& s'entrelacer les membres, à ſe prendre au collet & à ſe ſerrer la gorge juſqu'à s'ôter la reſpiration, à s'embraſſer étroitement & ſe ſecouer, à ſe plier obliquement & ſur les côtés, à ſe prendre au corps & s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des béliers, & à ſe tordre le cou. Parmi les tours de ſoupleſſe & les ruſes ordinaires aux Lutteurs, c'étoit un avantage conſidérable de ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte, ce que nous appellons *ſupplanter, donner le croc en jambes.* C'eſt ce qui a fait dire à Plaute dans ſon *Pſeudolus*, en parlant du vin : [a] *C'eſt un dangereux Lutteur, il s'attaque d'abord aux piés.* Le terme grec ὑποσκελίζειν & περιζειν, & le terme latin *ſupplantare*, ſemblent marquer qu'une de ces ruſes étoit de prendre, en s'abaiſſant, l'adverſaire ſous la plante des piés, & en l'élevant de le renverſer.

Telle étoit la Lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chute ou le renverſement de l'un des deux combattans. Mais, lorſqu'il arrivoit que l'Athléte terraſſé entraînoit dans ſa chute ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe

a Captat pedes primùm, luctator dolosus eſt.

roulant l'un ſur l'autre, & s'entrelaçant en mille façons, juſqu'à ce que l'un des deux, gagnant le deſſus, contraignît ſon adverſaire à demander quartier, & ſe confeſſer vaincu. Il y avoit une troiſiéme eſpéce de Lutte, nommée Ἀκροχειρισμὸς, parce que les Athlétes n'y emploioient que l'extrémité de leurs mains, ſans ſe prendre au corps comme dans les deux autres eſpéces, & cet exercice ſervoit comme de prélude à la véritable lutte. Il conſiſtoit à ſe croiſer les doits, en ſe les ſerrant fortement; à ſe pouſſer, en joignant les paumes des mains; à ſe tordre les doits, les poignets, & les autres jointures des bras, ſans ſeconder ces divers efforts par le ſecours d'aucun autre membre; & la victoire demeuroit à celui qui obligeoit ſon concurrent à demander quartier.

Il faloit combattre trois fois de ſuite, & terraſſer au moins deux fois ſon antagoniſte, pour être jugé digne de la palme.

Iliad. l. 23. v. 708. &c. On trouve dans Homére une deſcription de la Lutte d'Ajax & d'Ulyſſe; dans Ovide, de celle d'Hercule & d'Achéloüis; dans Lucain, de celle d'Hercule & d'Antée; dans la Thébaïde de Stace, la lutte de Tydée & d'Agyllée.

Ovid. Metamorph. lib. 9. v. 31. &c.

Pharſal. lib. 4. v. 612.

L. 6. v. 847.

Les Athlétes qui ont acquis chez les Grecs le plus de réputation à la lutte, ſont Milon de Crotone, dont j'ai rapor-

té ailleurs l'hiſtoire avec quelque étendue, & Polydamas. Ce dernier, ſeul & ſans armes, tua ſur le mont Olympe un lion des plus furieux, ſe propoſant en cela Hercule pour modéle. Une autre fois aiant ſaiſi un taureau par l'un des piés de derriére, cet animal ne put échaper qu'en laiſſant la corne de ſon pié dans la main de cet Athléte. Lorſqu'il retenoit un chariot par derriére, le cocher fouettoit inutilement ſes chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus, roi de Perſe, ſur le bruit de cette force prodigieuſe de Polydamas, le voulut voir, & le fit venir à Suſe. On lui mit en tête trois ſoldats de la garde du Prince, de ceux que les Perſes appelloient *immortels*, & qui paſſoient pour les plus aguerris. Notre Athléte ſe battit contre eux trois, & les tua. *Pauſan. lib. 6. pag. 353.*

§. III. *Du Pugilat.*

Le Pugilat eſt un combat à coups de poing, d'où il tire ſon nom. Les combattans couvroient leurs poings d'armes offenſives, appellées *Ceſtes*; & leur tête, d'une eſpéce de calotte, deſtinée à garantir ſur-tout les temples & les oreilles, comme les parties les plus expoſées aux coups, & à en amortir la violence. Les Ceſtes étoient des eſpéces de gantelets & de mitaines, compoſés de pluſieurs

courroies ou bandes de cuir, qu'on fortifioit par des plaques de cuivre, de fer, ou de plomb. Ils ſervoient à affermir les mains de l'Athléte, & à rendre les coups plus violens.

Quelquefois les Athlétes en venoient d'abord aux gourmades, & ſe chargeoient rudement dès l'entrée du Pugilat. Quelquefois ils paſſoient les heures entiéres à ſe harceler & à ſe fatiguer mutuellement par l'extenſion continuelle de leurs bras, chacun frapant l'air de ſes poings, & tâchant d'empécher par cette ſorte d'eſcrime les approches de ſon adverſaire. Lorſqu'ils ſe battoient à outrance, ils en vouloient ſur-tout à la tête & au viſage; c'étoient auſſi ces parties qu'ils prenoient le plus de ſoin de garantir, ſoit en ſe dérobant aux coups, ſoit en les parant. Quand un Athléte venoit de toute l'impétuoſité & de toute la roideur de ſon corps ſe jetter contre ſon adverſaire pour le fraper, il y avoit une adreſſe merveilleuſe à eſquiver le coup par un promt & léger détour, qui faiſoit tomber l'Athléte imprudent par terre, & lui enlevoit la victoire.

Quelque acharnés que fuſſent les combattans l'un contre l'autre, l'épuiſement où les jettoit une trop longue réſiſtance les réduiſoit ſouvent à la néceſſité de prendre quelque tréve. Ils ſuſpendoient

donc de concert le Pugilat pour quelques momens, qu'ils emploioient à ſe remettre de leurs fatigues, & à eſſuier la ſueur dont ils étoient tout trempés: après quoi ils revenoient une ſeconde fois à la charge, & continuoient à ſe battre, juſqu'à ce que l'un des deux, laiſſant tomber ſes bras de foibleſſe & de défaillance, fît connoitre qu'il ſuccomboit à la douleur ou à l'extrême laſſitude, & qu'il demandoit quartier, ce qui étoit s'avouer vaincu.

Entre les combats gymniques, le Pugilat étoit un des plus rudes & des plus périlleux, puiſqu'outre le danger d'y être eſtropiés, les Athlétes y couroient riſque de la vie. Quelquefois on les voioit tomber morts ou mourans ſur l'aréne. Cela étoit plus rare & n'arrivoit que lorſque le vaincu s'opiniâtroit trop lontems à ne pas avouer ſa défaite: mais d'ordinaire ils ſortoient du combat le viſage tellement défiguré, qu'ils en étoient preſque méconnoiſſables, remportant avec eux de triſtes marques de leur vigoureuſe réſiſtance, telles que des boſſes & des contuſions ſur le viſage, un œil hors de la tête, les dents & les mâchoires briſées, ou quelque autre fracture encore plus conſidérable.

On trouve dans les Poétes, ſoit grecs, ſoit latins, pluſieurs deſcriptions du Pu-

gilat. Dans Homére, celui d'Epée & d'Euryale: dans Théocrite, celui de Pollux & d'Amycus: dans Apollonius de Rhodes, le même Pugilat de Pollux & d'Amycus: dans Virgile, celui de Darès & d'Entellus: dans Stace & dans Valerius Flaccus, de pluſieurs combattans.

Dioſcor. Idyl. 22. *Argonautic. lib. 2.* *Æneid. lib. 5.* *Thebaïd. lib. 6.* *Argonaut. lib. 4.*

§. IV. *Du Pancrace.*

Le Pancrace étoit ainſi appellé de deux mots grecs, qui marquent que, pour y réuſſir, toute la force du corps y étoit néceſſaire. Il étoit compoſé de la lutte & du pugilat, qui s'y réuniſſoient, le Pancrace empruntant de l'une les ſecouſſes & les contorſions, & apprenant de l'autre l'art de porter des coups avec ſuccès, & de les éviter. Dans la lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le pugilat de ſe colleter: mais dans le Pancrace, non-ſeulement on avoit droit d'emploier toutes les ſecouſſes & toutes les ruſes pratiquées dans la lutte; on pouvoit encore emprunter le ſecours des poings & des piés, même des dents & des ongles, pour vaincre ſon adverſaire.

παγκράτος.

Ce combat étoit des plus rudes & des plus dangereux. Un Pancratiaſte aux Jeux Olympiques (il s'appelloit Arrichion ou Arrachion) ſe ſentant près à être ſuffoqué par ſon adverſaire qui l'avoit

Pauſan. lib. 8. pag. 520.

l'avoit saisi à la gorge, & dont il avoit attrapé le pié, lui cassa l'un des orteils, & par l'extrême douleur qu'il lui fit l'obligea de demander quartier, dans l'instant qu'Arrichion lui-même expiroit. Les Agonothétes couronnérent Arrichion, & le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il étoit. Philostrate nous a laissé une description très-vive d'un tableau qui représentoit ce combat. *Icon. lib. 2; imag. 6.*

§. V. *Du Disque ou Palet.*

Le Disque étoit une sorte de palet, de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus souvent de pierre, de plomb, ou d'autre métail, comme le fer & le cuivre. Ceux qui s'exerçoient à ce combat, s'appelloient *Discoboles*, c'est-à-dire, Jetteurs, Lanceurs de disque. L'épithéte de κατωμάδιος, c'est-à-dire, *que l'on porte sur l'épaule*, qu'Homére donne à cet instrument, fait assez connoitre qu'il étoit d'une telle pesanteur; que les mains seules n'auroient pu suffire pour le transporter d'un lieu à un autre, & qu'il n'y avoit que les épaules qui pussent soutenir pendant quelque tems un pareil fardeau. *Iliad. l. 23; v. 431.*

Le but de cet exercice, comme de presque tous les autres, étoit de fortifier le corps, & de rendre les hommes plus robustes, & plus propres à porter le

poids des armes, & à en faire uſage. A la guerre on étoit ſouvent obligé de porter des fardeaux qui nous paroiſſent aujourd'hui exceſſifs, ſoit en vivres, en faſcines, en palliſſades; ſoit pour l'eſcalade des murs, lorſque pluſieurs aſſiégeans, pour en égaler la hauteur, montoient ſur les épaules les uns des autres.

Les Athlétes, lorſqu'ils vouloient pouſſer le Diſque, prenoient la poſture la plus propre à favoriſer cette impulſion; c'eſt-à-dire, qu'ils avançoient un de leurs piés, ſur lequel ils courboient tout le corps. Enſuite, balançant le bras chargé du Diſque, ils lui faiſoient faire pluſieurs tours preſque horiſontalement, pour le chaſſer avec plus de force: après quoi ils le pouſſoient de la main, du bras, &, pour ainſi dire, de tout le corps, qui ſuivoit en quelque ſorte la même impreſſion. La victoire étoit pour celui qui avoit pouſſé ſon diſque plus loin que tous les autres.

Les peintres & les ſculpteurs les plus fameux de l'antiquité, en s'étudiant à repréſenter au naturel l'attitude des Diſcoboles, ont laiſſé à la poſtérité divers chefs-d'œuvres de leur art. Quintilien vante extrêmement une ſtatue de ce genre, que le célébre Myron avoit travaillée avec un ſoin infini, [a] *Qu'y a-t-il*

[a] Quid tam diſtortum ille diſcobolos Myronis? & elaboratum, quàm eſt? *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

de plus travaillé, dit-il, *& qui exprime mieux les contorſions d'un Athléte s'exerçant à lancer le palet, que le diſcobole de Myron ?*

§. VI. *Du Pentathle.*

LES GRECS donnoient ce nom à l'aſſemblage de cinq ſortes d'exercices agoniſtiques. L'opinion la plus commune ſur les exercices qui compoſoient le *Pentathle*, y met la Lutte, la Courſe, le Saut, l'exercice du Diſque, & celui du Javelot. On croit que cette ſorte de combat ſe décidoit en un ſeul jour, & quelquefois même en une ſeule matinée; & que pour en mériter le prix qui étoit unique, il faloit être vainqueur à tous ces divers exercices.

Les deux exercices du *Saut* & du *Javelot*, dont le premier conſiſtoit à ſauter légérement par deſſus un certain eſpace plus ou moins long, & l'autre à lancer le javelot à une certaine diſtance & dans un endroit marqué ; ces deux exercices, dis-je, contribuoient à perfectionner le ſoldat, & à lui donner de l'agilité dans le combat, & de l'adreſſe pour lancer le javelot & les traits.

§. VII. *De la Courſe.*

ENTRE les différens exercices que cultivoient avec tant de ſoin les Athlétes

pour ſe donner en ſpectacle dans les Jeux publics, la Courſe étoit celui qui tenoit le premier rang : c'étoit par là que commençoient les Jeux Olympiques, & ce ſeul exercice en faiſoit même d'abord toute la ſolennité.

On appelloit en général *ſtade* chez les Grecs l'endroit où les Athlétes s'exerçoient entre eux à la Courſe, & celui où ils combattoient ſérieuſement pour le prix. Comme la lice ou la carriére deſtinée aux Jeux Athlétiques n'avoit d'abord qu'un * ſtade de longueur, elle prit le nom de ſa propre meſure, & s'appella *le ſtade*, ſoit qu'elle eût préciſément cette étendue, ſoit qu'elle fût beaucoup plus longue; & l'on comprit ſous cette dénomination, non-ſeulement l'eſpace parcouru par les Athlétes, mais encore celui qu'occupoient les ſpectateurs des combats gymniques. Le lieu où combattoient les Athlétes, s'appelloit *ſcamma*, parce qu'il étoit plus bas & plus enfoncé que le reſte. Des deux côtés du ſtade, & ſur l'extrémité, régnoit une levée ou une eſpéce de terraſſe, remplie de ſiéges & de bans, où étoient aſſis les ſpectateurs.

* *Le ſtade eſt une meſure itinéraire des Grecs, qui ſelon Hérodote, lib. 2. cap. 149. étoit de ſix cens piés, & ſelon Pline, l. 2. c. 23. de ſix cens vingt-cinq piés. Ces deux Auteurs peuvent ſe concilier par l'inégalité du pié Grec & du pié Romain : outre que la longueur du ſtade eſt comptée diverſement, ſelon la diverſité des tems & des lieux.*

Les trois parties remarquables du ſtade étoient l'entrée, le milieu, l'extrémité.

L'entrée de la carriére d'où partoient les Athlétes, étoit marquée d'abord par une ſimple ligne tracée ſuivant la largeur du ſtade. On y ſubſtitua enſuite une eſpéce de barriére, qui n'étoit qu'une ſimple corde, tendue au-devant des chars & des chevaux ou des hommes qui devoient courir. Quelquefois elle étoit de bois. L'ouverture de cette barriére étoit le ſignal qui avertiſſoit les Coureurs de partir. *Carceres.*

Le milieu du ſtade n'étoit remarquable que par cette circonſtance, qu'on y plaçoit ordinairement les prix deſtinés aux vainqueurs. Saint Chryſoſtome tire de-là une belle comparaiſon. *Comme les Rois*, dit-il, *dans les courſes de chevaux & dans les autres combats, expoſent au milieu du ſtade & à la vûe des combattans les couronnes qui leur ſont deſtinées, de même le Seigneur, par l'organe des Prophétes, a placé au milieu de la carriére les prix qu'il propoſe à ceux qui auront le courage de s'en ſaiſir.* *Homil. 55. in Matth. c. 16.*

A l'extrémité du ſtade étoit un but, qui terminoit la courſe des coureurs à pié. Dans la courſe des chars & dans la courſe à cheval, il n'étoit queſtion que de tourner pluſieurs fois autour du but ſans s'y arréter, pour regagner enſuite l'autre

extrémité de la lice d'où l'on étoit parti.

Il y avoit trois ſortes de courſes : la courſe des chars, la courſe à cheval, la courſe à pié. Je commencerai par la derniére, comme la plus ſimple, la plus naturelle, & la plus ancienne.

1. *De la courſe à pié.*

Les Coureurs ſe rangeoient tous ſur une même ligne, en quelque nombre qu'ils fuſſent, après avoir tiré au ſort la place qu'ils y devoient occuper. En [a] attendant le ſignal pour partir, ils préludoient, pour ainſi dire, par divers mouvemens qui réveilloient leur ſoupleſſe & leur légéreté : ils ſe tenoient en haleine par de petits ſauts & par de petites excurſions, qui étoient comme autant d'eſſais de l'agilité & de la viteſſe de leurs jambes. Le ſignal étant donné, on les voioit voler vers le but avec une rapidité que l'œil avoit peine à ſuivre, & qui devoit ſeule décider de la victoire. Car les loix agoniſtiques leur défendoient, ſous des peines infamantes, de ſe la procurer par aucun mauvais moien.

Dans la ſimple courſe du ſtade, il ne

a Tunc ritè citatos
Explorant acuuntque gradus, variaſque per artes
Inſtimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo ſidunt, nunc lubrica forti
Pectora collidunt plauſu, nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec-opino fine reponunt.
Statius, Thebaid. lib. 6. v. 587. &c.

s'agiſſoit que de parcourir une ſeule fois l'étendue de cette carriére, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur, c'eſt à-dire, celui qui étoit arrivé le premier. Dans la courſe nommée Δίαυλος, les Athlétes parcouroient deux fois la longueur du ſtade; c'eſt-à-dire, qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barriére. Enfin il y avoit une troiſiéme ſorte de courſe, appellée Δόλιχος, qui étoit la plus longue de toutes, comme ſon nom le marque, & qui étoit compoſée de pluſieurs *Diaules*. On parcouroit quelquefois vingt-quatre ſtades par diverſes allées & venues, en tournant douze fois autour de la borne qui ſervoit de but.

Il y a eu dans l'antiquité, tant chez les Grecs, que chez les Romains, des coureurs qui ſe ſont rendus célébres par leur viteſſe. On admiroit, dit Pline, comme quelque choſe de merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les 1140 ſtades qu'il y a d'Athénes à Lacédémone, juſqu'à ce que l'on vit Anyſtis de cette derniére ville, & Philonide coureur d'Alexandre le Grand, faire en un jour 1200 ſtades en allant de Sicyone à Elis. On appelloit ces coureurs ἡμεροδρόμους, comme on le voit dans l'endroit où Hérodote parle de Phidippide. Sous le conſulat de Fonteius & de Vipſanus du

Plin. lib. 7. cap. 20.

57 lieues.

60 lieues.

Herod. lib. 6. cap. 106.

tems de Néron, un enfant de neuf ans
30 lieues. fit 75000 pas en courant depuis midi jusqu'au ſoir. Pline ajoute que l'on voioit de ſon tems certains coureurs parcourir
Plus de 53 lieues. dans le Cirque l'eſpace de 160000 pas. L'admiration d'une viteſſe ſi prodigieuſe
Val Max. lib. 5. cap 5. augmentera (continue-t-il) ſi l'on fait réflexion, que lorſque Tibére ſe rendit en Germanie auprès de ſon frere Druſus malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de vingt-quatre heures,
67 lieues. quoique le trajet ne fût que de 200000
* *Il n'avoit avec lui qu'un guide & un Officier.* pas, & qu'il courût à trois * chaiſes de poſte avec une extrême diligence.

2. *De la Courſe à cheval.*

LA COURSE ſimple du cheval monté par un cavalier étoit moins célébre chez les Anciens, mais ne laiſſoit pas d'être recherchée par les perſonnes les plus conſidérables, & par les Rois mêmes, & de leur procurer une grande gloire lorſqu'ils étoient vainqueurs. La premiére Ode de Pindare célébre une pareille victoire remportée par Hiéron roi de Syracuſe, à qui le Poéte donne pour titre Κέλης, c'eſt-à-dire *Vainqueur à la courſe équeſtre.* C'eſt le nom qu'on donne aux chevaux montés ſeulement par un cavalier, κέλητες. Quelquefois le cavalier menoit en courant un autre cheval par la bride. On appelloit ces che-

vaux *deſultorii*, & les cavaliers *deſultores*; parce qu'après un certain nombre de courſes ils changeoient de cheval, & ſautoient habilement de l'un ſur l'autre. Il faloit pour cela une adreſſe merveilleuſe, ſur-tout dans un tems où l'on n'avoit pas encore l'uſage des étriers. Ces chevaux étoient ſans ſelle, ce qui rendoit encore le ſaut plus difficile. Il [a] ſe trouvoit auſſi dans les troupes Africaines de ces cavaliers appellés *deſultores*, qui ſautoient d'un cheval ſur un autre quand la néceſſité le requéroit, c'étoient ordinairement des Numides.

3. *De la Courſe des Chariots.*

CETTE SORTE de courſe étoit de tous les exercices & de tous les combats des Jeux anciens le plus renommé, & celui qui faiſoit le plus d'honneur. Il ne paroitra pas étonnant que cela fût ainſi, ſi l'on en conſidére l'origine. On voit clairement qu'elle venoit de la coutume conſtante des Princes, des Héros, & des plus grands hommes, de combattre à la guerre de deſſus les chariots : la lecture ſeule d'Homére en fournit une infinité d'exemples. Cette coutume ſuppoſée,

a Nec omnes Numidæ in dextro locati cornu, ſed quibus deſultorum in modum binos trahentibus equos, inter acerrimam ſæpe pugnam, in recentem equum ex feſſo armatis tranſultare mos erat: tanta velocitas ipſis, tamque docile equorum genus eſt. *Liv. lib.* 23. *n.* 29.

on ſent bien qu'il convenoit à ces Héros d'avoir des cochers extrêmement habiles pour conduire leurs chars, puiſque c'étoit de cette habileté principalement que dépendoit la victoire: auſſi ne confioit-on ce ſoin anciennement qu'à des perſonnes de la premiére conſidération. De là naiſſoit une louable émulation d'y exceller par deſſus les autres, & une ſorte de néceſſité de s'y exercer beaucoup, pour y réuſſir. La nobleſſe des perſonnes qui ſe ſervoient de chars, annoblit, comme il arrive toujours, l'exercice qui leur étoit particulier. Les autres exercices étoient propres ou aux ſimples ſoldats, comme la lutte & la courſe à pié, ou aux ſimples cavaliers, comme la courſe à cheval: au lieu que l'uſage des chars dans les batailles avoit toujours été réſervé aux Princes & aux Généraux d'armée.

Tous ceux donc qui ſe préſentoient aux Jeux Olympiques pour la courſe des chariots, étoient des perſonnes conſidérables, ou par leurs richeſſes, ou par leur naiſſance, ou par leurs emplois & leurs grandes actions. Les Rois mêmes aſpiroient à cette gloire avec beaucoup d'empreſſement, perſuadés que le titre de Vainqueur dans ces combats ne le cédoit guére à celui de conquérant, & que la palme Olympique rehauſſoit de beau-

coup l'éclat du ſceptre & du diadême. Les Odes de Pindare nous marquent que c'eſt ainſi que penſoient Gélon & Hiéron rois de Syracuſe. Denys, qui y régna lontems après, porta encore plus loin qu'eux cette ambition. Philippe, roi de Macédoine, faiſoit graver ſur ſes monnoies ces ſortes de victoires, & il en paroiſſoit auſſi flaté que de celles qu'il remportoit ſur les ennemis de l'Etat. Tout le monde ſait la réponſe d'Alexandre le Grand à ce ſujet. Comme ſes amis lui demandoient un jour s'il ne ſe préſenteroit pas à ces Jeux pour y diſputer le prix de la courſe : *Oui*, dit-il, *ſi j'y trouve des Rois pour antagoniſtes.* Ce qui montre qu'il n'auroit pas dédaigné ces combats, s'il avoit trouvé des rivaux dignes de lui. *Plut. in Alex. p. 666.*

Les chars étoient attelés le plus ordinairement de deux ou de quatre chevaux rangés de front : *bigæ*, *quadrigæ*. Quelquefois on mettoit des mules à la place des chevaux, & le char pour lors s'appelloit ἁπήνη. Pindare, dans la cinquiéme Ode du premier livre, célébre un Pſaumis qui avoit remporté une triple victoire, ſavoir dans la courſe d'un char attelé de quatre chevaux, τετρίππῳ ; dans la courſe d'un char attelé de mules, ἁπήνῃ ; & dans la courſe ſimple du cheval, κέλητι. C'eſt ce que porte le titre de cette Ode.

Ces chars, à un certain ſignal, partoient tous enſemble du lieu qu'on appelloit *carceres*. Le ſort avoit réglé leur place, ce qui n'étoit pas indifférent pour la victoire, parce que devant tourner autour d'une borne, celui qui avoit la gauche en étoit plus près que ceux qui étoient à la droite, & qui par conſéquent avoient un plus grand cercle à parcourir. Il paroit par pluſieurs endroits de Pindare, & ſur tout par celui de Sophocle que je citerai bientôt, que l'on faiſoit douze fois le tour du ſtade. Celui qui avoit plus tôt achevé le douziéme tour, étoit le vainqueur. Le grand art étoit de prendre le point le plus propre pour tourner autour de la borne. Car, ſi le conducteur du char s'en approchoit trop, il couroit riſque de s'y briſer : & s'il s'en éloignoit trop auſſi, ſon antagoniſte le plus voiſin pouvoit le couper, & prendre le devant.

On ſent bien que ces courſes de chariots ne ſe faiſoient pas ſans quelque danger. Car, [a] comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il faloit friſer le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot étoit mis en piéces, & celui qui le conduiſoit pouvoit être dangereuſement bleſſé, comme on en voit un exemple

a Metaque ſervidis Evitata rotis. *Horat. Od.* 1.

dans l'Electre de Sophocle, qui fait une admirable deſcription d'une courſe de chariots où dix perſonnes combattoient enſemble. Le faux Oreſte, au douziéme & dernier tour qui devoit décider de la victoire, n'aiant plus qu'un antagoniſte à vaincre parce que tous les autres avoient été mis hors de combat, eut le malheur de briſer une de ſes roues contre la borne, & étant tombé du char embarraſſé dans les rênes des chevaux, ils le traînérent avec violence, & le mirent en piéces. Mais cela arrivoit fort rarement. C'eſt pour éviter ce danger que Neſtor donne les avis ſuivans à ſon fils Antiloque, qui alloit diſputer le prix de la courſe des chars. » Fais, mon cher fils, » lui dit-il, approcher de la borne tes » chevaux le plus près qu'il te ſera poſ- » ſible. Pour cet effet, toujours penché » ſur ton char, gagne la gauche de tes » rivaux, & en animant ton cheval qui » eſt hors de la main, lâche-lui les rê- » nes, pendant que le cheval qui eſt ſous » la main doublera la borne de ſi près, » qu'il ſemblera que le moieu de la roue » l'aura raſée : mais prens bien garde de » ne pas donner dans la pierre, de peur » de bleſſer tes chevaux, & de mettre » ton char en piéces.

Hom. Iliad. l. 23. v. 334-341.

Le char d'Antiloque n'étoit attelé que de deux chevaux.

Le P. de Montfaucon propoſe une difficulté qui lui paroit fort conſidéra-

ble, ſur l'arrangement de ceux qui diſputoient enſemble le prix à la courſe des chars. Ils partoient tous à la vérité de la même ligne & en même tems, & en cela l'avantage étoit égal. Mais celui à qui le ſort avoit aſſigné la premiére place, étant plus près du but, quand il arrivoit au bout de la carriére, & n'aiant qu'un petit demi-cercle à décrire pour tourner autour de la borne, avoit moins de chemin à faire que le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme, ſur-tout lorſque les chariots étoient attelés de quatre chevaux, ce qui laiſſoit un long eſpace entre le premier & les autres, & les obligeoit à décrire autour de la borne un demi-cercle beaucoup plus long. Cet avantage réitéré douze fois, ce qui arrivoit en effet ſi l'on ſuppoſe qu'il falût parcourir douze fois toute l'étendue du ſtade, donnoit au premier une ſupériorité qui ſembloit devoir lui aſſurer infailliblement la victoire ſur tous ſes concurrens. Il me ſemble que la viteſſe des chevaux, jointe à l'habileté du conducteur, pouvoit réparer ce dommage en devançant le premier, & en prenant ſa place, ſinon dans le premier tour, du moins dans ceux qui ſuivoient. Car il ne faut pas croire que dans la ſuite de la courſe les combattans gardaſſent toujours le même rang dans lequel ils

étoient partis. Cet ordre changeoit ſouvent pluſieurs fois dans un aſſez court intervalle de tems, & c'étoient ces variétés & ces viciſſitudes qui faiſoient tout le plaiſir du ſpectateur.

Il n'étoit pas néceſſaire que ceux qui aſpiroient à la victoire entraſſent dans la lice, & conduiſiſſent eux-mêmes le char. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent préſens au ſpectacle, ou même qu'ils envoiaſſent les chevaux deſtinés à mener le char: mais dans l'un & dans l'autre cas il faloit d'abord faire inſcrire ſur les regîtres les noms de ceux pour qui les chevaux devoient combattre, ſoit dans la courſe des chars, ſoit dans la ſimple courſe à cheval.

Dans le tems que Philippe venoit de prendre la ville de Potidée, on dit qu'il lui arriva en même tems trois couriers: dont le premier lui apprit que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par ſon lieutenant Parménion; le ſecond, qu'il avoit remporté le prix de la courſe des chevaux de ſelle aux Jeux Olympiques; & le troiſiéme, que la Reine étoit accouchée d'un fils. Plutarque ſemble inſinuer que Philippe fut également touché de ces trois nouvelles. *Plut. in Alex. p. 666.*

Hiéron envoia à Olympie des chevaux pour y diſputer le prix, & y fit dreſſer pour eux un pavillon ſuperbe. C'eſt dans cette occaſion que Thémiſto- *Plut. in Themiſt. p. 124.*

cle fit un diſcours aux Grecs pour leur perſuader qu'il faloit enlever ce pavillon du Tyran qui avoit refuſé de ſecourir les Grecs contre l'ennemi commun, & empécher ſes chevaux de courir avec les autres. On n'eut pas d'égard apparemment à la remontrance de Théniſtocle; & nous voions dans une ode de Pindare compoſée à ſon honneur, qu'il remporta le prix dans la courſe équeſtre.

Plut. in Alcib. pag. 196. Perſonne n'a jamais porté ſi loin qu'Alcibiade l'ambition de briller dans les Jeux publics de la Gréce, où il ſe diſtingua d'une maniére éclatante par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars. Car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même, qui ait envoié comme lui ſept chars en même tems aux Jeux Olympiques. Il y remporta le premier, le ſecond, & le troiſiéme prix, honneur que perſonne n'avoit jamais eu avant lui. Le fameux poéte Euripide célébra ſes victoires par une ode dont Plutarque nous a conſervé un fragment. Ce vainqueur, après avoir fait des ſacrifices ſomptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit aſſiſté aux Jeux. On a de la peine à comprendre comment les richeſſes d'un particulier pouvoient ſuffire à une dépenſe ſi énorme. Mais An-

tisthéne, disciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voioit, nous apprend que plusieurs villes des Alliés fournissoient à Alcibiade comme à l'envi tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir une si incroiable magnificence; équipage, chevaux, tentes, victimes, viandes les plus exquises, vins les plus délicats, en un mot tout ce qu'il faloit pour sa table & pour son train. Le passage est remarquable, car cet Auteur assure que cela ne se fit pas seulement lorsqu'Alcibiade alla aux Jeux Olympiques, mais à toutes les expéditions de guerre, & à tous les voiages qu'il faisoit. » Toutes les » fois, dit-il, qu'Alcibiade alloit en voia- » ge, il se servoit de quatre villes des Al- » liés comme de ses servantes. Ephése » lui fournissoit les tentes aussi magnifi- » ques que celles des Perses; Chio nour- » rissoit ses chevaux; Cyzique donnoit » les victimes & la viande pour sa table; » & Lesbos le vin, avec toutes les autres » choses néceſſaires pour sa maison.

Je ne dois pas omettre ici, en parlant des Jeux Olympiques, que les Dames étoient admises à y disputer la couronne aussi bien que les hommes, & que plusieurs d'entr'elles y remportérent le prix. Cynisca, sœur d'Agésilas roi de Lacédémone, fut la premiére qui ouvrit cette nouvelle carriére de gloire aux person- *Pausan lib. 3. pag. 172.*

nes de ſon ſexe, & elle fut proclamée victorieuſe dans la courſe des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire, qui juſques-là n'avoit point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat poſſible. On érigea dans Sparte un monument ſuperbe à l'honneur de Cyniſca, & les Lacédémoniens, peu ſenſibles d'ailleurs aux graces de la poéſie, chargérent un poéte de tranſmettre à la poſterité ce nouveau triomphe, & d'en éterniſer la mémoire par une inſcription en vers. Elle-même conſacra dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux, où étoit auſſi repréſenté le cocher qui les conduiſoit, preuve certaine qu'elle n'avoit pas conduit elle-même le char. On y ajouta dans la ſuite le tableau de Cyniſca peint de la main du fameux Apelle, & l'on orna le tout de pluſieurs inſcriptions en l'honneur de la noble & courageuſe Spartaine.

Pag. 171.

Pag. 188.

Id. lib. 5. *pag.* 309.

Id. lib. 6. *pag.* 344.

§. VIII. *Honneurs & récompenſes accordés aux vainqueurs.*

CES HONNEURS & ces récompenſes étoient de plus d'une eſpéce. Les acclamations, dont les ſpectateurs honoroient la victoire des Athlétes, étoient comme le prélude des prix qui leur étoient deſtinés. Ces prix étoient différentes couronnes, ſelon la différence

des lieux où ſe célébroient ces combats, d'olivier ſauvage, de pin, d'ache, de laurier; & cette diſtribution a fort varié ſelon les ſiécles. Ces différentes couronnes étoient toujours accompagnées de palmes, que les vainqueurs portoient de la main droite. Cet uſage, ſelon Plutarque, venoit peut-être de la propriété qu'a le palmier de ſe redreſſer avec d'autant plus de force, qu'on a fait plus d'effort pour le courber; ce qui eſt un ſymbole de la vigueur & de la réſiſtance d'un Athléte qui a mérité le prix. Comme il pouvoit remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvoit auſſi y gagner pluſieurs prix, & y recevoir plus d'une couronne & plus d'une palme. *Sympoſ. l. 8. quæſt. 4.*

Quand le vainqueur avoit reçu la couronne & la palme, un Héraut, précédé d'un Trompette, le conduiſoit dans tout le ſtade, & proclamoit à haute voix le nom & le pays de celui qu'il faiſoit comme paſſer en revûe devant le peuple, qui redoubloit alors ſes acclamations & ſes applaudiſſemens.

Quand il retournoit dans ſa patrie, tous ſes citoiens alloient au-devant de lui. Revétu des marques de ſa victoire, & monté ſur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte,

mais par une bréche que l'on faiſoit exprès à la muraille. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe.

La cérémonie du triomphe athlétique ſe terminoit preſque toujours par quelques feſtins, ſoit aux dépens du public pour les vainqueurs & leurs parens ou amis, ſoit aux dépens des particuliers, qui régaloient non ſeulement leurs parens & leurs amis, mais ſouvent une partie des ſpectateurs. Alcibiade, après s'être acquité des ſacrifices dûs à Jupiter Olympien, ce qui étoit toujours le premier ſoin du vainqueur, traita toute l'aſſemblée. Léophron en uſa de même, au raport d'Athénée, qui ajoute qu'Empédocle d'Agrigente aiant vaincu aux mêmes Jeux, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire un bœuf avec une pâte compoſée de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſentérent.

Plut. in Alcib. pag. 196.

Lib. 1, p. 3.

Un des plus honorables priviléges qu'on accordoit aux Athlétes vainqueurs, étoit le droit de preſſéance dans les Jeux publics. A Sparte, le Roi les prenoit ordinairement dans les expéditions militaires pour combattre au-

près de ſa perſonne, & pour le garder, ce qui étoit regardé avec raiſon comme un grand honneur. Un autre privilége, où l'utile ſe trouvoit joint à l'honorable, c'étoit celui d'être nourris le reſte de leurs jours aux dépens de leur patrie. Afin que cette dépenſe ne devînt point trop à charge à l'Etat, Solon réduiſit la penſion d'un Athléte vainqueur aux Jeux Olympiques à cinq cens dragmes, celle d'un vainqueur aux Jeux Iſthmiques à cent, & ainſi des autres à proportion. Le vainqueur & la patrie regardoient moins cette penſion comme un ſecours fourni à l'indigence de l'Athléte, que comme une marque d'honneur & de diſtinction. Ils étoient exemtés auſſi de toute charge & de toute fonction civile.

Diog. Laert. in Solon. p. 37.

250 *livres.*

50 *livres.*

La célébration des Jeux finie, un des premiers ſoins des Magiſtrats qui y préſidoient, étoit d'inſcrire ſur le regître public le nom & le pays des Athlétes qui avoient remporté les prix, & de marquer l'eſpéce de combat d'où chacun d'eux étoit ſorti vainqueur. Celui de la courſe des chariots avoit la préférence ſur tous les autres. Et de là vient que les Hiſtoriens, qui dattoient par les Olympiades, comme Thucydide, Denys d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile, & Pauſanias, déſignoient preſque toujours chaque Olympiade par le nom &

la patrie de l'Athléte vainqueur à la courſe.

Les louanges des Athlétes victorieux étoient, chez les Grecs, un des principaux ſujets de la poéſie Lyrique. C'eſt ſur quoi roulent, comme l'on ſait, toutes les Odes de Pindare, partagées en quatre livres, chacun deſquels porte le nom des Jeux où ſe ſont ſignalés les Athlétes dont les victoires ſont célébrées dans ces poémes. A la vérité le Poéte, pour enrichir ſa matiére, améne ſouvent au ſecours de l'Athléte, incapable de lui inſpirer ſeul tout l'enthouſiaſme dont il a beſoin, les dieux, les héros, & les princes qui ont quelque raport au ſujet qu'il traite, & qui peuvent le ſoutenir dans l'eſſor où il s'abandonne. Le poéte Simonide, avant Pindare, s'étoit exercé dans ce genre d'écrire, & méloit ainſi dans ſes piéces les louanges des dieux & des héros à celles des Athlétes dont il chantoit les victoires. On raconte à ce propos, qu'un Athléte vainqueur au Pugilat, (il ſe nommoit Scopas,) aiant fait marché avec Simonide pour un poéme ſur cette victoire, le Poéte, ſelon la coutume, après avoir loué de ſon mieux l'Athléte, s'engagea dans une longue digreſſion, où il s'étendoit ſur les louanges de Caſtor & de Pollux. Scopas, content en apparence de la piéce de Simo-

Cic. de Orat. lib. 2. n. 352. 353.
Phædr. lib. 2. fab. 24.
Quintil. lib. 11. cap. 2.

nide, ne lui paia cependant que le tiers de la ſomme dont ils étoient convenus, le renvoiant pour le reſte aux Tyndarides qu'il avoit ſi bien célébrés. Il en fut bien paié en effet, s'il en faut croire l'hiſtoire. Car dans le feſtin que donna l'Athléte, comme on étoit à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de pouſſiére, & tout trempés de ſueur, étoient à la porte qui le demandoient avec empreſſement. A peine avoit-il mis le pié hors de la chambre pour les aller trouver, que le plancher tombant tout à coup accabla de ſes ruines l'Athléte & tous les conviés.

La ſculpture ſe joignoit à la poéſie pour éterniſer le nom des Athlétes. On érigeoit des ſtatues en l'honneur des vainqueurs, ſur-tout des Olympioniques, dans le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois auſſi dans celui de leur naiſſance : & c'étoit ordinairement la patrie du vainqueur qui en faiſoit les frais. Parmi ces ſtatues d'Athlétes qui décoroient Olympie, on en trouvoit pluſieurs de jeunes enfans qui avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques âgés ſeulement de dix ou douze ans. On élevoit de ces monumens non ſeulement aux Athlétes, mais encore aux chevaux, à la viteſſe deſquels ils étoient redevables de la couronne ago-

Lib. 6. pag. 368. niſtique; & Pauſanias témoigne que cela ſe fit pour une cavale entre autres, nommée *Aura*, dont l'hiſtoire mérite d'être raportée. Phidolas qui la montoit, étant tombé au commencement de la courſe, ſa cavale continua de courir comme ſi elle avoit été conduite. Elle paſſa toutes les autres: au bruit des trompettes, qu'on faiſoit retentir ſur-tout vers la fin de la courſe pour animer les combattans, elle redoubla de force & de courage, tourna autour de la borne; & comme ſi elle avoit ſenti qu'elle remportoit la victoire, elle alla ſe préſenter devant les Directeurs des Jeux. Les Eléens déclarérent Phidolas vainqueur, & lui permirent d'ériger un monument pour lui-même & pour ſa cavale qui l'avoit ſi bien ſervi.

§. IX. *Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux ſpectacles.*

AVANT que de terminer ce qui regarde les Combats & les Jeux qui étoient en ſi grand honneur dans la Gréce, je prie le Lecteur de faire une réflexion qui ſervira à faire connoitre combien, ſur la matiére que je traite, le caractére des Grecs étoit différent de celui des Romains.

Le divertiſſement le plus ordinaire de ceux-ci, & le ſexe naturellement tendre & compatiſſant y aſſiſtoit en foule, étoit le

le combat des gladiateurs, & celui des hommes contre les ours & les lions, où le cri des bleſſés & des mourans, & le ſang humain qui couloit de toutes parts, fourniſſoient un agréable ſpectacle à tout un peuple, qui repaiſſoit ſes yeux homicides du cruel plaiſir de voir des hommes s'entretuer de ſang froid, & de faire déchirer par les bêtes féroces, dans le tems des perſécutions, des vieillards, des enfans, des femmes, de tendres vierges, dont l'âge & la foibleſſe excitent ordinairement la compaſſion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Gréce, ces combats étoient abſolument inconnus, & ils n'y furent introduits dans quelques villes que depuis que la Gréce fut tombée ſous la domination des Romains. Encore les Athéniens, dont le caractére propre étoit la douceur & l'humanité, ne les admirent jamais dans leur ville; & comme on leur propoſoit d'y établir un combat de gladiateurs, pour ne pas céder en ce point à ceux de Corinthe: *Renverſez donc auparavant*, s'écria un Athénien * du milieu de l'aſſemblée, *renverſez l'autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miſéricorde.*

Lucian. in vit. Demonact. p. 1014.

* *C'étoit Démonax, célébre philoſophe, dont Lucien avoit été diſciple, & qui fleuriſſoit ſous l'Empereur Marc-Aurèle.*

Il faut avouer qu'ici les Grecs l'emportent infiniment ſur les Romains pour la conduite & la ſageſſe : je parle d'une ſageſſe payenne. Les uns & les autres, perſuadés que la multitude, trop dépendante des ſens pour trouver de quoi s'amuſer & ſe délaſſer ſuffiſamment dans ce qui ne touche que l'eſprit, ne pouvoit guére être remuée que par des objets ſenſibles, ſongérent à la divertir par des jeux & des ſpectacles, & par un appareil extérieur capable de fraper les ſens. Chaque nation, dans cet établiſſement, montra & ſuivit ſon penchant & ſon naturel.

Les Romains, nourris dans la guerre & dans les combats, conſervérent toujours malgré la politeſſe dont ils ſe piquoient, quelque choſe de leur ancienne férocité : & c'eſt pour cela que le ſang & le meurtre, dans leurs ſpectacles publics, loin de leur inſpirer de l'horreur, faiſoient leur plus agréable divertiſſement.

La pompe orgueilleuſe des triomphes partoit de la même ſource, & ne marquoit pas moins d'inhumanité. Pour obtenir cet honneur, il faloit prouver qu'on avoit tué huit ou dix mille hommes de compte fait. Ces dépouilles que l'on portoit avec tant d'oſtentation, annonçoient qu'une infinité d'honnêtes familles avoient été réduites à la derniére miſére. Cette troupe innombrable de cap-

tifs, étoient des perſonnes libres peu de jours auparavant, ſouvent pleines d'honneur, de mérite, & de vertu. Ces ſimulacres de villes priſes, apprenoient qu'on avoit pillé, ſaccagé, brulé des villes opulentes, & qu'on en avoit exterminé ou mis aux fers les habitans. Enfin rien n'étoit plus inhumain que de traîner devant le char d'un ſimple citoien de Rome des Princes & des Rois enchaînés, & d'inſulter ainſi publiquement à leur malheur & à leur humiliation.

Les arcs de triomphe érigés ſous les Empereurs, où l'ennemi paroiſſoit les fers aux piés & aux mains, ne pouvoient être auſſi que l'effet d'un orgueil féroce & d'un faſte inhumain, qui vouloit éterniſer la honte & la douleur des nations ſubjuguées.

La joie des Grecs, après la victoire, étoit bien plus modeſte. Ils érigeoient des trophées, mais de bois, c'eſt-à-dire, d'une matiére peu durable, & que le tems avoit bientôt conſumée; & il étoit défendu de les renouveller. La raiſon qu'en apporte Plutarque eſt bien admirable. [a] Après que le tems avoit détruit & aboli les marques de diſſenſion & d'inimitié qui avoient diviſé les peuples, c'eût été, *Plut. in Quæſt. Rom. p. 273.*

a Ὅτι τῷ χρόνῳ τὰ σημεῖα τῆς πρὸς τοὺς πολεμίους διαφορᾶς ἀμαυρώντος, αὐτὸς ἀναλαμβάνειν καὶ καινοποιεῖν ἐπιφθονόν ἐστι καὶ φιλαπεχθήμον.

dit-il, un acharnement de haine odieux & barbare, que de ſonger à les rétablir de nouveau, pour perpétuer le ſouvenir des anciennes diſcordes, qui ne pouvoient être trop tôt enſevelies dans le ſilence & l'oubli. Et il ajoute que les trophées de pierre & d'airain qu'on ſubſtitua depuis à ceux de bois, ne firent pas d'honneur à ceux qui en introduiſirent la coutume.

Plut. in Lacon. Apophthegm. p. 211.

J'aime à voir la douleur peinte ſur le viſage d'Agéſilas après une victoire conſidérable où un grand nombre des ennemis, c'eſt-à-dire, des Grecs, étoient demeurés ſur la place. J'aime à lui entendre prononcer avec des ſoupirs & des ſanglots ces paroles pleines de modération & d'humanité : » O malheureuſe Gréce, » de s'arracher à elle même & de faire » ainſi périr tant de braves citoiens, qui » auroient ſuffi pour vaincre tous les » barbares !

Le même eſprit de modération & d'humanité régnoit dans les ſpectacles des Grecs. Leurs fêtes n'avoient rien de triſte ni d'affligeant. Tout s'y terminoit par la joie, par l'amitié, par la concorde. Car c'étoit là un des grands avantages que la Gréce tiroit de ces Jeux ſolennels & de ces aſſemblées générales. Les Républiques ſéparées par la diſtance des pays & par la diverſité des intérêts, aiant de tems en tems occaſion de ſe voir réunies dans

un même lieu au milieu de la joie & des feſtins, ſe lioient plus étroitement enſemble, connoiſſoient leurs forces, s'animoient contre les barbares & contre les ennemis communs de leur liberté, & ſe réconcilioient par la médiation de quelque République amie. Le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes ſacrifices, les mêmes exercices, le même culte, tout cela contribuoit à unir ces petits peuples Grecs en une ſeule & puiſſante nation, & à y conſerver le même eſprit, les mêmes principes, le même zéle pour la liberté, & le même amour des arts & des ſciences.

ARTICLE IV.

Des combats d'eſprit, des ſpectacles, & des repréſentations de Théatre.

J'AI RÉSERVÉ pour la fin une derniére eſpéce de combats, qui ne dépendoient en aucune ſorte de la force, de l'agilité, de l'adreſſe du corps, & qu'on peut appeller avec raiſon des combats d'eſprit, où les Orateurs, les Hiſtoriens, les Poétes faiſoient épreuve de leur habileté, & ſoumettoient leurs productions à la critique & au jugement du Public. L'émulation, dans ces ſortes de diſputes, étoit d'autant plus vive & d'autant plus allumée, qu'il s'y agiſſoit d'une victoire qui

pouvoit être regardée comme infiniment préférable à toutes les autres, parce qu'elle touche l'homme de plus près, qu'elle eſt fondée ſur des qualités perſonnelles & intérieures, & qu'elle décide du mérite de l'eſprit & de la capacité, qui ſont des avantages qu'on ambitionne avec le plus de vivacité, & dont on eſt le moins diſpoſé à céder la gloire aux autres.

C'étoit un grand honneur, & en même tems un plaiſir bien ſenſible pour des Ecrivains, avides pour l'ordinaire de louanges & d'applaudiſſemens, d'avoir ſû réunir en leur faveur les ſuffrages d'une aſſemblée auſſi nombreuſe & auſſi choiſie qu'étoit celle des Jeux Olympiques, où ſe trouvoit raſſemblé ce qu'il y avoit de plus beaux génies dans la Gréce, & les plus capables de juger de l'excellence d'un ouvrage. Ce théatre étoit également ouvert à l'hiſtoire, à l'éloquence, à la poéſie.

Lucian. in Herod. pag. 611. Hérodote lut ſon hiſtoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Gréce qui y étoit aſſemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna aux neuf livres qui la compoſent les noms des neuf Muſes; & qu'on crioit par-tout quand il paſſoit, *Voilà celui qui a ſi dignement écrit nos hiſtoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés ſur les barbares.*

Toutes les bouches de ceux qui avoient aſſiſté à ces Jeux, furent comme autant de trompettes, qui firent enſuite retentir toute la Gréce du nom & de la gloire de ce célébre Hiſtorien.

Lucien, qui a écrit le fait que je viens de raporter, ajoute, qu'à l'exemple d'Hérodote, pluſieurs Sophiſtes & Rhéteurs allérent à Olympie faire la lecture des harangues qu'ils avoient compoſées, trouvant cette voie la plus courte & la plus ſûre pour ſe faire en peu de tems une grande réputation. Plutarque obſerve que Lyſias, fameux orateur d'Athénes, & contemporain d'Hérodote, récita aux Jeux Olympiques une harangue, dans laquelle il félicitoit les Grecs comme de l'action la plus glorieuſe qu'ils euſſent faite, de ce que s'étant réunis & réconciliés enſemble ils avoient humilié la puiſſance de Denys le Tyran.

Plut. de vit. dec. Orat. p. 836.

On peut juger de l'empreſſement des Poétes à ſe ſignaler dans ces Jeux ſolennels par celui de ce même Denys. Ce Prince, qui avoit la folle vanité de ſe croire le plus excellent Poéte de ſon tems, avoit chargé des Lecteurs, qui s'appelloient en grec ῥαψῳδοὶ, d'aller à Olympie faire la lecture de pluſieurs piéces de vers de ſa façon. Quand on commença à prononcer les vers du Poéte Roi, la voix forte & ſonore du Lecteur

Diod. lib. 14. pag. 318.

fit faire un profond ſilence, & il fut écouté d'abord avec une grande attention, qui diminua toujours à proportion qu'on avançoit, & ſe changea enfin en riſées & en huées, tant les vers parurent pitoiables. Il ſe conſola de cette diſgrace par la victoire qu'il remporta peu de tems après à Athénes dans la fête de Bacchus, où il fit repréſenter une Tragédie qu'il avoit compoſée.

Diod. lib. 15. pag. 384.

Ce qui ſe paſſoit aux Jeux Olympiques par raport aux diſputes entre les Poétes, n'eſt rien en comparaiſon de l'ardeur & de l'émulation qui régnoit à Athénes ſur ce ſujet. C'eſt ce qui me reſte à expoſer, & par où je terminerai cette matiére, & ce qui me fournira une occaſion de donner aux Lecteurs une idée abrégée des ſpectacles & des repréſentations du Théatre ancien. Ceux qui voudront étudier pleinement cette matiére, la trouveront traitée à fond dans un Ouvrage donné depuis peu au Public par le R. P. Brumoi, Jéſuite: Ouvrage rempli d'une profonde & ſage érudition, & de réflexions toutes neuves, tirées de la nature même des poémes dont il y eſt parlé. J'en ferai grand uſage, & ſouvent même ſans le citer, comme c'eſt aſſez mon ordinaire.

§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les repréſentations de théatre. Emulation des Poétes pour y diſputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.*

NUL PEUPLE n'a jamais témoigné tant d'ardeur ni tant de vivacité pour les repréſentations de théatre que les Grecs, & ſur-tout les Athéniens. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt que jamais nul autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'eſprit, & n'a porté ſi loin l'amour de l'éloquence & de la poéſie, le goût des ſciences, la juſteſſe du ſentiment, la fineſſe de l'oreille, & même la délicateſſe ſur tous les rafinemens du langage. [a] Une ſimple vendeuſe d'herbes à Athénes s'aperçut, par la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. Le commun du peuple apprenoit par cœur les tragédies d'Euripide. Le génie de chaque nation ſe peint par ſes occupations & par ſes plaiſirs. La grande occupation & le grand plaiſir des Athéniens étoit de s'entretenir d'ouvrages d'eſprit, & de juger des piéces dramatiques qui ſe jouoient par autorité publique pluſieurs fois l'année, ſur-tout aux fêtes de Bacchus. C'étoit dans ces jours que les poétes Tragiques & Co-

a Artica anus Theophraſtum, hominem alioqui diſertiſſimum, annotata unius affectatione verbi, hoſpitem dixit. *Quintil. lib.* 8. *c.* 1.

miques disputoient le prix. Les premiers donnoient leurs piéces quatre à quatre, excepté Sophocle, qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule piéce chaque fois pour disputer au concours.

Il y avoit des Juges ou Commissaires nommés par l'Etat pour juger du mérite des piéces soit comiques soit tragiques, avant que de les publier dans les Fêtes. On les jouoit devant eux, & même en présence du peuple, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les Juges donnoient leurs suffrages, & la piéce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, & représentée avec toute la pompe possible aux frais de la République. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisiéme rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures piéces qui avoient la préférence: mais dans quel tems, la brigue, le caprice, l'ignorance, & le préjugé n'ont ils pas eu lieu? Elien entre en mauvaise humeur contre les Juges, qui, dans une pareille dispute, n'assignérent que la seconde place à Euripide, & il les accuse ou d'avoir jugé sans lumiére, ou de s'être laissés corrompre par argent. Il est aisé de concevoir quelle ardeur d'émulation ces disputes & ces récompenses publiques excitoient parmi les

Ælian. lib. 2. cap. 8.

Poétes, & combien elles contribuoient à la perfection où la Gréce a porté les piéces Dramatiques.

On appelle poéme Dramatique celui par lequel on fait parler & agir ſur le théatre les perſonnages mêmes, à la différence du poéme Epique, où le Poéte ne fait que raconter de ſon chef indirectement & de ſuite les avantures de ceux dont il parle. Il eſt naturel d'aimer les beaux récits des événemens qui intéreſſent des perſonnes illuſtres, ou des nations entiéres: voila l'origine du poéme Epique. Mais on eſt tout autrement touché d'entendre ces perſonnages eux-mêmes, d'être appellé dans la confidence de leurs plus ſecrets ſentimens, & d'être le témoin, l'auditeur, & le ſpectateur de leurs réſolutions, de leurs entrepriſes, de leurs ſuccès heureux ou malheureux. Lire & voir une action ſont deux choſes bien différentes. Un Acteur touche infiniment plus qu'une ſimple lecture. Il parle en même tems aux yeux & à l'eſprit. Le ſpectateur, agréablement trompé par cette peinture & cette imitation ſi approchante de la vérité, oublie que c'eſt une repréſentation: il croit voir la choſe même. Voila ce qui a fait naître le poéme Dramatique, qui comprend la Tragédie & la Comédie.

On pourroit y ajouter le poéme *Satyrique*, nom tiré des *Satyres*, divinités

champêtres qui en faiſoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre*, ſorte de poéſie médiſante qui ne reſſemble en rien à celle-ci, & qui lui eſt fort poſtérieure. Le poéme Satyrique n'eſt ni Tragédie ni Comédie : mais il tient le milieu entre l'une & l'autre, & participe de leurs caractéres. Chaque poéte joignoit ordinairement une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit dans la diſpute des prix, pour tempérer par l'agrément & la gaieté qui y régnoient le grave & le ſérieux des autres piéces. Il ne nous reſte qu'un ſeul modéle de ce poéme ancien, qui eſt le Cyclope d'Euripide. Je me renfermerai ici dans ce qui regarde la Tragédie & la Comédie. Elles avoient pris naiſſance l'une & l'autre chez les Grecs. Auſſi les regardoient-ils comme des fruits nés de leur cru, dont ils ne pouvoient ſe raſſaſier. Cette avidité alloit encore plus loin dans Athénes qu'ailleurs. Ces deux poémes, qui furent lontems compris ſous le nom général de Tragédie, y prirent peu à peu des accroiſſemens, qui les portérent à une entiére perfection.

§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y ſont diſtingués à Athénes : Eſchyle, Sophocle, Euripide.*

AVANT THESPIS il y avoit eu pluſieurs Poétes Tragiques & Comiques: mais com-

me ils n'avoient rien changé à la premiére ébauche de ce ſpectacle, & que Theſpis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poéme. Avant lui la Tragédie n'étoit qu'un tiſſu de contes bouffons, faits en ſtyle comique, & mélés parmi les chants du Chœur qui entonnoit les louanges de Bacchus : car c'eſt aux Fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la Tragédie doit ſa naiſſance.

La Tragédie, informe & groſſiére en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Deſpréaux Art poétique, chant 3.

Theſpis y fit pluſieurs changemens, qu'Horace, après Ariſtote, a marqués dans ſon art poétique. Le [a] premier fut de promener ſes Acteurs dans une charette, au lieu qu'auparavant ils chantoient par-tout où ils ſe trouvoient : l'autre, de les barbouiller de lie, au lieu qu'auparavant ils jouoient ſans avoir rien ſur le viſage : enfin, il jetta dans le Chœur un perſonnage, qui pour le délaſſer, & pour lui donner le tems de reprendre haleine, ré-

a Ignotum Tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

citoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre ; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite aux ſujets des Tragédies.

Theſpis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.

An. M. 3440. Av. J. C. 564. *Plut. in Solon. p. 95.* Theſpis vivoit du tems de Solon. On ſait que ce ſage Légiſlateur lui voiant repréſenter ſes piéces, marqua ſon mécontentement en frapant la terre de ſon bâton, dans la crainte qu'il avoit que ces fictions & ces menſonges poétiques ne paſſaſſent bientôt des repréſentations du théatre dans les contrats, & dans toutes les affaires ſoit publiques ſoit particuliéres.

Il n'eſt pas ſi aiſé d'inventer, que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Theſpis avoit déja faits à la Tragédie, donnérent lieu à Eſchyle d'en faire de nouveaux, & de plus conſidérables. Il étoit né à Athénes la premiére an-
An. M. 3464. Av. J. C. 540. née de la 60e Olympiade. Il embraſſa la profeſſion des armes dans un tems où les Athéniens comptoient preſque autant de
An. M. 3514. Av. J. C. 490. héros que de citoiens. Il ſe trouva aux journées de Marathon, de Salamine, de Platée ; & il y fit ſon devoir. Mais ſon génie l'appelloit ailleurs, & le fit entrer dans une carriére qui ne devoit pas lui procurer moins de gloire, & où d'abord

il fut ſans concurrens. En eſprit ſupérieur, il entreprit de réformer, on pourroit preſque dire de créer de nouveau la Tragédie, qui l'a toujours reconnu en effet pour ſon inventeur & ſon pere. Le P. Brumoi explique dans une diſſertation pleine d'eſprit & de bon ſens, comment Eſchyle puiſa dans les poémes Epiques d'Homére la véritable idée de la Tragédie. Ce Poéte en effet avoit coutume de dire que ſes piéces n'étoient que des reliefs des feſtins étalés dans l'Iliade & l'Odyſſée.

La Tragédie prit donc ſous lui une nouvelle forme. Il [a] donna un maſque à ſes Acteurs; les habilla de robes traînantes; leur chauſſa le brodequin; au lieu de charette, fit bâtir un théatre médiocrement exhauſſé, & changea entiérement le ſtyle, qui devint grave & ſérieux, au lieu qu'il étoit auparavant enjoué & burleſque.

Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages :
D'un maſque plus honnête habilla les viſages :
Sur les ais d'un théatre en public exhauſſé,
Fit paroitre l'Acteur de brodequin chauſſé.

Mais ce n'étoit là que l'extérieur & comme le corps de la Tragédie. Ce qui en fait l'ame, & ce qu'Eſchyle y ajouta de plus important & de plus eſſentiel, c'eſt

a Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

la vivacité de l'action par le dialogue des acteurs qu'il introduisit sur le théatre ; c'est le jeu des grandes passions, & surtout de la pitié & de la terreur, qui en troublant & agitant l'ame par un spectacle touchant ou terrible, lui causent un doux plaisir par ce trouble même & cette agitation : c'est le choix d'un sujet grand, noble, intéressant, renfermé dans les justes bornes par l'unité d'action, de lieu, & de tems ; enfin c'est la conduite & l'ordonnance de la piéce entiére, qui par l'ordre & par un heureux enchaînement d'intrigues, tient l'esprit du spectateur en suspens jusqu'au dénouement, qui lui rend sa tranquillité, & le renvoie content.

Avant Eschyle le Chœur étoit déja établi, puisqu'il faisoit seul, ou presque seul, ce qu'on appelloit la Tragédie. Il ne l'en exclut donc pas, mais au contraire il crut devoir l'y incorporer, [a] comme Chœur pour chanter entre les Actes, ce qui tenoit lieu de délassement ; & comme personnage mélé dans l'action, soit pour donner d'utiles conseils & de salutaires

a Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis,
Et regat iratos, & amet peccare timentes.
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis.
Ille regat commissa, deosque precetur & oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

inſtructions, ſoit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, ſoit pour être le dépoſitaire des ſecrets & le vengeur de la religion mépriſée, ſoit enfin pour ſoutenir tous ces caractéres enſemble, comme le dit Horace. Le Coryphée, c'eſt-à-dire la principale perſonne qui le conduiſoit, & qui étoit à la tête des autres, prenoit la parole pour eux.

Dans une piéce d'Eſchyle, nommée *les Euménides*, ce poéte repréſente Oreſte dans l'enfoncement du théatre, environné de Furies endormies par Apollon. Il faloit que leur figure fût extrêmement hideuſe & horrible, puiſqu'on raporte que dès que ces Furies vinrent à ſe réveiller, & à paroitre tumultuairement ſur le théatre, où elles faiſoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent bleſſées de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors compoſé de cinquante Acteurs. On le réduiſit depuis cet accident à quinze par une loi expreſſe, & depuis à douze.

J'ai marqué qu'un des changemens, qu'Eſchyle apporta à la tragédie, fut le maſque qu'il donna à ſes Acteurs. Ces maſques de théatre ne reſſembloient point du tout aux nôtres, qui ne ſervent qu'à couvrir le viſage; c'étoit une eſpéce de caſque qui couvroit toute la tête, & qui, outre les traits du viſage, repréſentoit encore

la barbe, les cheveux, les oreilles, & juſqu'aux ornemens que les femmes emploioient dans leur coéfure. Les maſques varioient ſelon la différence des piéces qu'on jouoit ſur leur théatre. On trouve cette matiére traitée à fond dans une diſſertation de l'Académie des Belles-Lettres, qui eſt de Monſieur Boindin.

Mémoires de l'Academ. des Belles-Lettres, T. 4.

Man. d'enſeigner, T. 4.

Je n'ai jamais pu comprendre, & je l'ai marqué ailleurs en parlant de la prononciation, comment l'uſage des maſques a pu durer ſi lontems ſur le théatre des Anciens. Car certainement il ne ſe pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroit principalement ſur le viſage, qu'on peut regarder comme le ſiége & le miroir de tous les ſentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas ſouvent que le ſang, ſelon qu'il eſt mis en mouvement par les différentes paſſions, tantôt couvre le viſage d'une ſubite & modeſte rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colére; quelquefois, en ſe retirant, le laiſſe pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable ſérénité? Tout cela ſe marque & ſe peint ſur le front & ſur les joues. Le maſque, en couvrant le viſage, lui ôte ce langage ſi énergique, & le prive d'une eſpéce d'ame & de vie, qui le rend l'interpréte fidéle de tous les ſentimens du cœur. Je ne ſuis donc pas étonné de

la remarque que fait Cicéron en parlant de Roſcius par raport à l'action. [a] » Nos » anciens, dit-il, jugeoient mieux que » nous, lorſqu'ils ne donnoient pas leur » approbation entiére à Roſcius même, » parce qu'il prononçoit ſous le maſque.

Eſchyle étoit en poſſeſſion de la gloire du Théatre, & emportoit preſque ſeul tous les ſuffrages, lorſqu'un jeune rival parut ſur la ſcéne, & vint lui diſputer la palme : c'étoit Sophocle. Il naquit à Colone, bourg de l'Attique, la 2e année de la 71e Olympiade. Son pere étoit forgeron, ou maître d'une forge. Son coup d'eſſai fut un coup de maître. Lorſqu'à l'occaſion des os de Théſée que Cimon avoit trouvés & fait reporter à Athénes, on y eut établi une diſpute de Poétes tragiques, Sophocle entra en lice avec Eſchyle, & l'emporta ſur lui. Le vieux Athléte, chargé juſques-là d'un grand nombre de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la derniére. Il ſe retira de dépit en Sicile chez le roi Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontens d'Athénes. Il y mourut peu de tems après, d'une mort bien ſinguliére, ſelon le récit de Suidas qui paroit bien fabuleux. Comme il dormoit en pleine

An. M. 3509. Av. J. C. 495.

An. M. 3534. Av. J. C. 470.

[a] Quo meliùs noſtri illi ſenes, qui perſonarum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 221.

campagne la tête nue, un aigle, prenant ſa tête chauve pour une roche, y laiſſa tomber une tortue, qui la lui briſa. De 90 ou 70 Tragédies au moins qu'il avoit compoſées, il ne nous en reſte que ſept.

Il n'en eſt pas échapé davantage à l'injure des tems de celles de Sophocle, qui montoient à 117, & ſelon d'autres à 130. Il conſerva juſqu'à une extrême vieilleſſe toute la force & toute la vivacité de ſon eſprit, comme il parut bien dans une affaire qu'on lui ſuſcita. Ses enfans peu dignes d'un tel pere, prétendant qu'il étoit tombé en démence, & l'aiant appellé en Juſtice, demandérent qu'il fût interdit, & qu'on lui ôtât le maniement de ſon bien. Pour toute défenſe, il lut une piéce qu'il compoſoit actuellement, (c'étoit l'*Edipe à Colonc*) laquelle charma tous les Juges. Il gagna ſa cauſe tout d'une voix, & ſes enfans, déteſtés par tout le barreau, n'en remportérent que la honte & l'infamie dûe à une ſi criante ingratitude. Il fut couronné vingt fois. Quelques-uns diſent qu'il rendit l'ame en récitant ſon Antigone, faute de pouvoir reprendre ſon haleine après un effort violent pour prononcer de ſuite une longue période: d'autres, que la joie de ſe voir déclaré vainqueur contre ſon eſpérance le fit expirer ſur le champ. On mit ſur ſon tombeau la figure d'un eſſein d'Abeilles, pour perpétuer le

nom d'Abeille que la douceur de ſes vers lui avoit procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées ſur ſes lévres, lorſqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90 ans, la 4e année de la 93e Olympiade, après avoir ſurvécu de ſix ans à Euripide, qui étoit plus jeune que lui. AN. M. 3599. AV. J. C. 405.

Ce dernier étoit né la premiére année de l'Olympiade 75 à Salamine, où Mnéſarque ſon pere & ſa mere Clito s'étoient retirés quand Xerxès préparoit ſa grande expédition contre la Gréce. Il s'attacha d'abord à la philoſophie, & eut entre autres pour maître le célébre Anaxagore. Mais le danger que courut celui-ci, qui penſa être la victime de ſes ſentimens philoſophiques, le fit tourner du côté de la poéſie. Il ſe trouva pour le Théatre un talent qu'il ignoroit ; & il le mit ſi heureuſement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous avons parlé. Ses [a] piéces ſe ſentent bien de l'étude profonde qu'il avoit faite de la philoſophie. Elles ſont remplies d'excellentes maximes ſur les mœurs : & c'eſt ſur-tout par cet endroit que Socrate de ſon tems, & lontems après lui [b] Cicéron, faiſoient un ſi grand cas d'Euripide. AN. M. 3524. AV. J. C. 480.

a Sententiis denſus, & in iis quæ à ſapientibus ſunt, penè ipſis eſt par. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

b Cui (Euripidi) tu quantum credas neſcio : ego certè ſingulos ejus verſus ſingula teſtimonia puto *Epiſt.* 8. *lib.* 14. *ad famil.*

On ne peut trop remarquer ni trop louer l'extrême délicateſſe que montroient en de certaines occaſions les ſpectateurs Athéniens, & leur attention à conſerver le reſpect pour les bonnes mœurs, pour la vertu, pour les bienſéances, pour la juſtice. Il eſt étonnant de voir avec quelle vivacité ils réprimoient ſur le champ d'une voix unanime tout ce qu'ils ſoupçonnoient s'en écarter, & en rendoient le poéte reſponſable, quoiqu'il ſemblât avoir une excuſe bien légitime, n'attribuant ces ſentimens qu'à des perſonnages connus pour vicieux, & pour animés par des paſſions injuſtes.

Senec. Epiſt. 115. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richeſſes, qu'il terminoit par cette penſée: *Les richeſſes ſont le ſouverain bonheur du genre humain; & c'eſt avec raiſon qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Tout le Théatre ſe récria, & il auroit été chaſſé de la ville ſur le champ, s'il n'eût prié qu'on attendît la fin de la piéce, où le Panégyriſte des richeſſes périſſoit miſérablement.

On voulut auſſi lui ſuſciter une affaire très ſérieuſe ſur une réponſe qu'il fait faire à Hippolyte. La nourrice de Phédre lui repréſentoit qu'un ſerment inviolable l'engageoit au ſilence. *Ma langue a prononcé le ſerment*, réplique-t-il, *mais mon cœur n'y a point conſenti.* Cette diſtinction

ne manquoit pas de couleur, parce que le ſerment que la nourrice avoit exigé d'Hippolyte par avance, l'obligeoit à faire un crime énorme, & qui intéreſſoit l'honneur du Roi, ſavoir la paſſion inceſtueuſe de Phédre. Cependant cette diſtinction parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion & de la ſainteté du ſerment, qui alloit à bannir de la ſociété & du commerce de la vie toute ſincérité & toute bonne foi.

Cette[a] autre maxime qu'avance Etéocle dans la tragédie intitulée *Les Phéniciennes*, & que Céſar avoit toujours dans la bouche, n'eſt pas moins pernicieuſe : *S'il faut jamais violer la juſtice, ce doit être quand il s'agit d'un trône ; dans tout le reſte à la bonne heure qu'on la reſpecte.* C'eſt pour Etéocle, ou plutôt pour Euripide, dit Cicéron, un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a préciſément de plus criminel. Etéocle eſt un tyran, qui parle en tyran, & qui juſtifie ſon injuſte conduite par une fauſſe maxime ; & il n'eſt pas étonnant que Céſar, né avec un eſprit de tyran & auſſi injuſte, ait

a Ipſe autem ſocer (Cæſar) in ore ſemper græcos verſus Euripidis de Phœniſſis, habebat, quos dicam ut potero, inconditè fortaſſe, ſed tamen ut res poſſit intelligi :

Nam ſi violandum eſt jus, regnandi gratia Violandum eſt : aliis rebus pietatem colas.

Capitalis Eteocles, vel potius Euripides, qui id unum, quod omnium ſceleratiſſimum fuerat, exceperit. *Offic. l.* 3. *n.* 82.

fait valoir la ſentence d'un Prince auquel il reſſembloit. Mais il eſt remarquable que Cicéron s'en prenne au Poéte même, & lui faſſe un crime d'avoir laiſſé avancer ſur le théatre un principe ſi pernicieux.

Plut. in vit. dec. Orat. pag. 841.

Lycurgue l'Orateur, qui vivoit du tems de Philippe & d'Alexandre le Grand, pour ranimer l'ardeur des Poétes Tragiques, fit ériger au nom du peuple trois ſtatues d'airain à Eſchyle, Sophocle, & Euripide; & aiant fait décrire toutes leurs piéces, il ordonna qu'elles fuſſent gardées ſoigneuſement dans les archives publiques, d'où on les tiroit de tems en tems pour en faire la lecture, parce qu'il n'étoit pas permis aux Comédiens de les repréſenter ſur le théatre.

Le Lecteur attend ſans doute, qu'après ce que je viens de dire des trois Poétes qui ont inventé, poli, & perfectionné la Tragédie, je lui marque les principaux traits qui les caractériſent, & qui forment la différence de leur ſtyle. Le P. Brumoi le fera à ma place, & beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Après avoir établi comme un principe qui ne peut guére être révoqué en doute, que c'eſt le Poéme Epique, c'eſt-à-dire Homére, qui a fraié la route aux Poétes Tragiques; & avoir montré, en étudiant la nature de l'eſprit humain, comment & par quels degrés cette heureuſe imitation

a été conduite à ſa fin : il peint les trois Poétes dont il s'agit avec des couleurs fort brillantes.

La Tragédie, à l'aide d'Eſchyle ſon premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade : c'eſt le *magnum loqui* dont parle Horace. Peut-être même Eſchyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'eſt point la trompette d'Homére : c'eſt quelque choſe de plus. Sa diction trop fiére, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois giganteſque, ſemble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de ſon génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son eſprit Tragique paroit ſouvent ſe ſoutenir plutôt ſur des échaſſes, que ſur le cothurne qu'il inventa.

Sophocle entendit bien mieux la véritable nobleſſe de la diction du Théatre. Auſſi imita-t-il de plus près celle d'Homére, en verſant ſur ſon ſtyle, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, aſſez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroitre en public avec dignité, comme s'explique Horace.

Euripide prit un ſtyle moins éloigné de l'uſage ordinaire, quoique noble; &

il parut aimer mieux y répandre de la tendreſſe & de l'élégance, que de la force & de la grandeur.

De même, dit le P. Brumoi dans un autre endroit, que Corneille, après s'être ouvert une carriére toute nouvelle & des routes inconnues aux Anciens, ſemble un aigle qui s'élance juſqu'aux nues par la ſublimité, par la force, par la ſuite non interrompue & par la rapidité de ſon vol; de même que Racine, en ſuivant les traces des Anciens d'une maniére nouvelle, imite les cignes, qui tantôt planent, tantôt s'élévent, tantôt s'abaiſſent à propos avec une grace qui ne convient qu'à eux: ainſi voit-on qu'Eſchyle, Sophocle, & Euripide, ont leur marche & leur conduite toute particuliére. Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, eſt un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices: le ſecond eſt * un canal qui arroſe des jardins délicieux: & le troiſiéme, un fleuve qui ne ſuit pas toujours ſa courſe & de droit fil, mais qui aime à ſerpenter dans les prairies émaillées de fleurs.

C'eſt ainſi que le P. Brumoi caractériſe

* *Je ne ſai ſi l'idée* d'un canal qui arroſe des jardins délicieux, *eſt bien propre à déſigner Sophocle, dont le caractére propre & perſonnel eſt la nobleſſe, la grandeur, l'élévation. Celle d'un fleuve impétueux & rapide, dont les eaux en coulant avec force excitent un grand bruit, n'eût-elle pas mieux convenu?*

les trois Poétes à qui le Théatre Athénien doit ſa perfection pour la Tragédie. Eſchyle [a] la tira de ſon premier cahos, & la fit paroitre au jour avec quelque éclat: mais chez lui elle ſe ſent encore de la rudeſſe & de la groſſiéreté des commencemens, qui pour l'ordinaire n'ont pas beaucoup d'art, ni beaucoup d'ordre. Sophocle & Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur de la Tragédie. Le premier, comme on l'a déja dit, a un ſtyle plus noble & plus majeſtueux, l'autre eſt plus tendre & plus touchant: tous deux ſont parfaits, & dans cette diverſité de caractéres, on ne ſait auquel on doit accorder la palme. Les Savans ont toujours été partagés à leur ſujet, comme on l'eſt parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont illuſtré notre Théatre Tragique, & l'ont égalé à celui d'Athénes.

J'ai dit que ce qui domine dans les piéces d'Euripide eſt le tendre & le touchant. Alexandre de Phéres, le plus cruel de tous les Tyrans, l'éprouva bien. Cet homme barbare, qui faiſoit jouer devant lui les Troades d'Euripide, ſe ſentit ſi attendri, qu'il ſortit avant la fin de la piéce, avouant qu'il avoit honte qu'on le vît pleurer des malheurs d'Hector & d'An- *Plut. in Pelop. p. 293.*

[a] Tragœdias primus in lucem Æſchylus protulit, ſublimis, & gravis, & grandiloquus ſæpe uſque ad vitium: ſed rudis in pleriſque, & incompoſitus. *Quintil. lib. 10. cap. 2.*

dromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ſes propres citoiens qu'il avoit égorgés en ſi grand nombre.

Quand je parle de tendre & de touchant, il ne faut pas croire que ce ſoit par raport à une paſſion qui attendrit & amollit les cœurs en les efféminant, & qui preſque ſeule, ou du moins plus que toutes les autres, a lieu ſur notre Théatre à la honte de notre nation, déſavouée en cela par toute l'antiquité, & condannée par les nations voiſines qui ont le plus de réputation d'eſprit & de goût pour les Sciences & les Belles-Lettres. Les deux grands mobiles, propres à remuer les ſpectateurs chez les Anciens, étoient la terreur & la compaſſion. En effet, comme nous raportons tout à notre propre intérêt, quand nous voions des perſonnes reſpectables par leur rang ou par leur vertu accablées de grands maux, la crainte de pareils malheurs, dont nous ſavons que la vie humaine eſt aſſiégée de toutes parts, ſaiſit notre ame, & par un retour ſecret de l'amour propre ſur nous-mêmes nous ſentons nos entrailles s'émouvoir ſur le malheur des autres : outre que l'union [a] que la nature a formée entre nous & nos ſemblables, nous rend ſenſibles à tout ce qui leur arrive. Si l'on examine de près & avec ſoin ces deux paſſions, on reconnoi-

[a] Homo ſum ; humani nihil à me alienum puto.

tra qu'elles ſont les plus profondes, les plus actives, les plus étendues, & les plus générales, embraſſant tous les hommes, grands & petits, riches & pauvres, de quelque âge & de quelque condition qu'ils ſoient. C'eſt donc avec raiſon que les Anciens, accoutumés à conſulter en tout la nature, & à la prendre pour guide, ont cru que la terreur & la compaſſion étoient comme l'ame de la Tragédie, & devoient y dominer. La paſſion de l'amour chez eux n'étoit comptée pour rien, & entroit rarement dans leurs piéces; au lieu qu'on croit que ſans elle les nôtres ne pourroient ſe ſoutenir.

Il n'eſt pas indifférent d'examiner en peu de mots comment cette paſſion, qui a toujours paſſé pour une foibleſſe & une tache dans les grands hommes, s'eſt emparée de notre théatre. Corneille, qui a le premier formé la Tragédie Françoiſe, & que tous les autres ont ſuivi, trouva toute la nation enchantée par la lecture des romans, & peu diſpoſée à rien admirer qui ne leur reſſemblât. Dans le deſir de plaire à ſes ſpectateurs, qui étoient auſſi ſes juges, il chercha à les remuer par l'endroit où ils étoient accoutumés à être ſenſibles, en mélant l'amour dans ſes piéces, & les raprochant par là du goût des romans qui dominoient pour lors. De là vint auſſi cette multitude d'incidens,

d'épiſodes, d'avantures, dont les piéces de nos Tragiques ſont chargées & obſcurcies, ſi contraire à la vraiſemblance qui ne permet pas de raſſembler tant d'événemens ſinguliers & ſurprenans dans le court eſpace de vingt-quatre heures; ſi oppoſée à la ſimplicité des anciens Tragiques; & ſi propre à couvrir par l'aſſemblage de tant de corps étrangers la ſtérilité du génie du Poéte, plus attentif au merveilleux qu'au vrai & au naturel.

Chez les Grecs comme chez les Latins, la Tragédie a adopté & s'eſt approprié le vers Iambe préférablement au vers Héroïque, non ſeulement parce que le vers Iambe a une nobleſſe théatrale qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime, mais parce qu'approchant plus de la proſe, il conſerve aſſez l'air de la poéſie pour flater agréablement l'oreille, & trop peu pour faire ſonger au Poéte qui doit être compté pour rien dans un ſpectacle où d'autres que lui ſont cenſés parler & agir. Monſieur Dacier fait une réflexion bien ſenſée: c'eſt que nôtre Tragédie eſt malheureuſe de n'avoir preſque qu'une ſorte de vers qui ſert en même tems à l'Epopée, à l'Elégie, à l'Idylle, à la Satyre, à la Comédie; au lieu que les langues ſavantes ont beaucoup d'eſpéces de verſification.

Cet inconvénient ſe fait extrêmement

ſentir dans notre Tragédie, qui par là eſt obligée de s'éloigner du naturel & de la vraiſemblance, en faiſant parler dans une converſation familiére des Princes, des Héros, des Rois, des Reines, par des vers pompeux, langage qui les rendroit ridicules s'ils tentoient de l'emploier dans l'uſage de la vie; & obligeant les paſſions les plus impétueuſes à s'exprimer par des cadences, des hémiſtiches, & des rimes, dont la gêne & l'uniformité bleſſeroient ſans doute l'oreille, ſi le charme de la poéſie, la beauté des expreſſions, la vivacité des ſentimens, & peut-être encore plus que tout cela la force impérieuſe de l'habitude n'étoient venu à bout de domter pour ainſi dire notre eſprit, & de lui faire illuſion.

Ce n'eſt donc point le hazard qui a fait choiſir aux Grecs l'Iambe pour la Tragédie: la nature elle-même ſemble leur avoir dicté cette ſorte de vers. Inſtruits par le même maître, ils adoptérent pour les chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la poéſie doit étaler ſes richeſſes, & qu'il ne s'agit plus d'une pure converſation entre de véritables Acteurs. C'eſt un embelliſſement au ſpectacle, & un délaſſement pour le ſpectateur. Ainſi il a falu une poéſie plus relevée, pour la marier avec la danſe & la muſique.

§. III. *Comédie ancienne, moienne, nouvelle.*

PENDANT que la Tragédie ſe perfectionnoit ainſi à Athénes, la Comédie, qui forme la ſeconde eſpéce du poéme Dramatique, qui juſques-là y avoit été fort négligée, commença à être cultivée avec plus de ſoin. L'une & l'autre tire également ſon origine du fonds même de la nature. On eſt vivement touché des dangers, des inquiétudes, des malheurs, en un mot, de tout ce qui intéreſſe les perſonnes illuſtres: c'eſt ce qui a donné naiſſance à la Tragédie. L'homme n'eſt pas moins curieux d'apprendre les avantures, la conduite, les défauts de ſes égaux, qui lui fourniſſent un ſujet de rire & de ſe divertir aux dépens des autres: telle eſt la ſource de la Comédie, qui eſt, à proprement parler, une image de la vie commune. Son but eſt de montrer ſur le théatre les défauts & les vices en y attachant un ridicule qui les rende mépriſables, & ainſi l'inſtruire en le divertiſſant. C'eſt donc le ridicule, c'eſt-à dire la plaiſanterie, qui doit dominer dans la Comédie.

Elle prit à Athénes en différens tems trois différentes formes, tant par le génie des Poétes, que par les loix des Magiſtrats, qui y apportérent divers changemens.

La Comédie [a] qu'Horace appelle *la vieille*, & qu'il dit avoir été poſtérieure à Eſchyle, tenoit quelque choſe de ſa premiére origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des boufonneries & des injures aux paſſans du haut du chariot de Theſpis. Quoique devenue réguliére dans ſon plan, & digne d'un grand théatre, elle n'en étoit pas plus réſervée. Elle repréſentoit des faits véritables, avec les noms, les habits, les geſtes & les airs en maſques, de quiconque il lui plaiſoit de ſacrifier aux huées publiques. Dans un Etat où la politique alloit à démaſquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de ſingularité, ou de friponnerie, la Comédie s'étoit érigée en harangueuſe, en réformatrice, en donneuſe d'avis propres à émouvoir le peuple ſur ſes plus chers intérêts. Nul n'étoit épargné dans une ville auſſi libre, diſons mieux, auſſi libertine que l'étoit alors Athénes. Généraux, Magiſtrats, gouvernement, dieux mêmes, tout étoit livré à la bile ſatyrique des Poétes, & tout étoit bien reçu, pourvû que la Comédie fût réjouiſſante, & aſſaiſonnée du ſel Attique.

Dans une de ces Comédies, non ſeulement le Prêtre de Jupiter paroit déter- *Plautus.*

a Succeſſit vetus his Comœdia non ſine multa laude. *Horat. in Art. poet.*

miné à quitter ſon ſervice, parce qu'on ne lui offre plus de ſacrifices; mais Mercure lui même, mourant de faim, vient chercher condition parmi les hommes, & s'offre à eux pour leur ſervir de portier, ou de cabaretier, ou d'homme d'affaires, ou de guide, ou d'intendant des jeux; en un mot il eſt prêt à tout faire, plutôt que de retourner au ciel. Dans une autre, les mêmes dieux, réduits à une extrême famine depuis que les oiſeaux ont bâti au milieu des airs une ville qui leur coupe les vivres, & qui empêche la fumée de l'encens & des ſacrifices de monter juſqu'au ciel, députérent au nom de Jupiter trois Ambaſſadeurs vers les oiſeaux pour conclure avec eux un Traité d'accommodement à telle condition qu'il leur plaira. La ſale d'audience où les trois dieux affamés ſont reçus, eſt une cuiſine pleine d'excellent gibier, où Hercule, embaumé par l'odeur du rôt plus exquiſe & plus ſucculente que celle de l'encens, demande à établir ſa demeure pour y tourner la broche, & ſervir d'aide de cuiſine au beſoin. On trouve dans les autres piéces d'Ariſtophane mille traits encore plus ſatyriques & plus mordans que ceux-ci contre les principales divinités.

Les oiſeaux.

Je ſuis moins étonné de voir les dieux inſultés de la ſorte par le Poéte, & traités avec le dernier mépris: il n'avoit rien à

craindre de leur part. Mais qu'il ait joué ſur le théatre ce qu'il y avoit à Athénes d'hommes illuſtres & puiſſans, & qu'il ait oſé attaquer le gouvernement même ſans garder aucune meſure ni aucun ménagement, voila ce qui doit ſurprendre.

Cléon, revenu triomphant, contre l'attente publique, de l'expédition de Sphactérie, étoit regardé par le peuple comme le plus grand Capitaine de ſon ſiécle. Ariſtophane, pour démaſquer cet homme vil, fils de corroieur & corroieur lui-même, qui ne s'étoit avancé que par ſa témérité & ſon impudence, eut la hardieſſe d'en faire un ſujet de comédie, ſans redouter ſon crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, & il monta ſur le théatre pour la premiére fois, aucun des Comédiens n'aiant oſé faire ce perſonnage, ni s'expoſer à la vengeance d'un homme ſi redouté. Il ſe barbouilla le viſage de lie faute de maſque, n'aiant trouvé aucun ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon, comme on en faiſoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public. Il lui reproche dans cette piéce le péculat, l'ardeur à s'attirer des préſens, l'adreſſe à ſéduire le peuple; & il lui enleve la gloire de l'action de Sphactérie, où ſon Collégue avoit eu plus de part que lui. *Les Chevaliers.*

Dans les *Acharniens*, il accuſe Lama- *Les Acharniens.*

chus d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres qu'il insinue, des récompenses dûes aux services & à la valeur. Il reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoiens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Il dit nettement que, la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs concitoiens, & à s'enrichir par les délations.

Les Guêpes. La Comédie intitulée *Les Guêpes*, & imitée par M. Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure & le barreau, & les injustices criantes qui se commettoient dans les jugemens.

La paix. Le Poéte, touché de voir la République acharnée opiniatrement à la malheureuse expédition de Sicile, entreprend de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre si ruineuse, & de leur inspirer l'amour d'une paix aussi désirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Gréce entiére.

Nulle piéce ne marque mieux avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler publiquement & en plein théatre des affaires les plus délicates de l'Etat, que la Comédie intitulée *Lyſiſtrata*. On appelloit ainſi la femme d'un des premiers Magiſtrats d'Athénes ; & l'on ſuppoſe qu'elle s'étoit miſe en tête de contraindre la Gréce à faire la paix. Elle raconte elle-même comment, durant le cours de la guerre, les femmes demandant à leurs maris quel étoit le réſultat des délibérations, & ſi l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe méler de leurs affaires. Que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé. Qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations: mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irriter & à les aigrir. Qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, ni de têtes pour gouverner, laſſes de leur patience pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du gouvernement, & de ſauver la Gréce de ſes propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tré- *Lyſiſtrata.*

ſors, » afin, dit-elle, que Piſandre & ſes » pareils, les Quatre-cens Adminiſtra- » teurs, toujours prêts à exciter de nou- » veaux troubles, n'aient plus lieu de re- » muer & de voler. « (Y eut-il jamais une telle hardieſſe ?) Elle prouve que les femmes ſont ſeules capables de rétablir les affaires. La preuve eſt burleſque : c'eſt que les choſes étant auſſi brouillées qu'on les ſuppoſe, le ſexe accoutumé à démêler les échevaux ſaura ſeule en venir à bout par l'adreſſe & la patience. Voila donc la politique Athénienne miſe au-deſſous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire ſiffler leurs maris, qui tenoient le timon du gouvernement.

Tous ces extraits de quelques Comédies d'Ariſtophane, tirés mot à mot pour la plupart du P. Brumoi, m'ont paru fort propres à faire connoitre & le caractére d'Ariſtophane, & le génie de l'ancienne Comédie, qui étoit, comme on le voit, une ſatyre des plus piquantes & des plus mordantes, qui s'étoit miſe en poſſeſſion de ne reſpecter perſonne, & pour qui il n'y avoit rien de ſacré. Il n'eſt pas étonnant que Cicéron blâme, comme il le fait, une liberté ſi licentieuſe & ſi effrénée. Encore, dit-il [a], ſi elle n'étoit tom-

[a] Quem illa non attigit, vel potiùs quem non vexavit ? Cui pepercit ? Eſto, populares homines, im-

bée que ſur de méchans citoiens & ſur de ſéditieux orateurs qui mettoient le trouble dans les aſſemblées, tels que Cléon, Cléophon, Hyperbolus, peut-être auroit-elle été ſupportable. Mais qu'un Périclès, qui depuis pluſieurs années gouvernoit la République en paix & en guerre avec autant d'autorité que de ſageſſe, (il pouvoit ajouter, qu'un Socrate déclaré par Apollon le plus ſage des hommes) ait été joué ſur le théatre, c'eſt comme ſi parmi nous, dit Cicéron, Plaute ou Névius euſſent attaqué les Scipions, ou que Cécilius eût oſé déchirer Caton dans ſes piéces.

Cette liberté nous paroit encore plus choquante à nous, qui ſommes nés & qui vivons dans un gouvernement monarchique, qui laiſſe moins de lieu à la licence. Mais, ſans vouloir juſtifier la conduite d'Ariſtophane, qui certainement ne peut être excuſée, je crois que pour en bien juger il eſt néceſſaire de quitter les préjugés de ſa naiſſance, de ſa nation, de ſon tems, & de ſe tranſporter en eſprit dans ces anciens ſiécles, & dans un Etat

probos, in rempub. ſeditioſos, Cleonem, Cleophontem, Hyperbolùm læſit, patiamur. .. Sed Periclem, cùm jam ſuæ civitati maxima auctoritate plurimos annos, domi & belli præfuiſſet, violari verſibus, & eos agi in ſcena, non plus decuit, quàm ſi Plautus noſter voluiſſet aut Nævius P. & Cn. Scipioni, aut Cæcilius M. Catoni maledicere. *Ex fragm. Cic. de Rep. lib.* 4.

purement démocratique. Il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtophane fût un homme de peu de conſéquence dans ſa République, comme le ſont ici les Poétes qui fourniſſent des piéces comiques au théatre. Le Roi de Perſe en avoit bien une autre idée. On ſait que dans une audience qu'il donnoit à des Ambaſſadeurs Grecs, ſa premiére curioſité fut de demander des nouvelles d'un certain Poéte Comique, (c'étoit Ariſtophane) qui remuoit toute la Gréce, & qui donnoit de ſi utiles conſeils contre lui. Ariſtophane faiſoit ſur le théatre ce que Démoſthéne fit depuis dans les aſſemblées. Les reproches du Poéte à l'égard des Athéniens n'étoient pas moins vifs que ceux de l'Orateur. Il diſoit dans ſes Comédies tout ce qu'il étoit en droit de dire dans la tribune aux harangues. C'étoit au même peuple qu'il parloit, des mêmes affaires d'Etat, des mêmes moiens de réuſſir, des mêmes obſtacles. A Athénes tout le peuple étoit Roi, & chacun avoit ſolidairement la puiſſance ſouveraine. Ils s'en occupoient continuellement : ils aimoient à en parler ſans ceſſe, & à en entendre parler. Les affaires publiques étoient les affaires de chaque particulier, qui vouloit en être inſtruit en toute occaſion, parce qu'à tout moment il avoit à prononcer ſur la paix ou la guerre, ou ſur ſa propre

Ariſtoph. in Acharn.

deſtinée auſſi bien que ſur celle de ſes alliés ou de ſes ennemis. Voila ce qui donnoit lieu aux Poétes Comiques de traiter des affaires d'Etat dans leurs piéces; & loin que le peuple leur en ſût mauvais gré, ou qu'il fût choqué de la maniére dont ils parloient des premiers hommes de la République, c'eſt en cela même qu'il faiſoit conſiſter une partie de ſa liberté.

Trois [a] Poétes ſur-tout illuſtrérent la Comédie appellée *ancienne*, Eupolis, Cratinus, & Ariſtophane. Ce dernier eſt le ſeul dont les piéces ſoient parvenues entiéres juſqu'à nous. Il nous en reſte onze ſeulement d'un bien plus grand nombre qu'il avoit compoſées. Il fleuriſſoit dans le ſiécle des grands hommes de la Gréce, particuliérement de Socrate & d'Euripide, auſquels il ſurvécut. Ce fut ſur-tout durant la guerre du Péloponnéſe qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuſer le peuple, que comme le cenſeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & preſque l'arbitre de ſa patrie.

a Eupolis, atque Cratinus, Ariſtophaneſque poëtæ,
Atque alii, quorum Comœdia priſca virorum eſt,
Si quis erat dignus deſcribi, quòd malus, aut fur,
Quòd mœchus foret, aut ſiccarius, aut alioqui
Famoſus, multa cum libertate notabant.
Horat. Satyr. 4. lib. 2.

On admire en lui une élégance, une fineſſe, une délicateſſe d'expreſſion, en un mot ce ſel & cet eſprit Attique que la langue latine même n'a pu jamais atteindre, & [a] qui ſe fait ſentir dans Ariſtophane plus que dans aucun des Auteurs Grecs. Son talent particulier étoit la raillerie. Perſonne n'a été plus propre que lui à ſaiſir le ridicule dans les hommes qu'il vouloit jouer, ni plus habile à le faire ſentir aux autres, & à le mettre dans tout ſon jour. Mais pour en bien juger, il faudroit être de ſon tems. Le ſel le plus ſubtil de la plupart des railleries anciennes, dit le P. Brumoi, s'évapore à la longue, & ce qu'il en reſte s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émouſſe jamais.

Deux défauts conſidérables qu'on reproche juſtement à ce Poéte, une baſſe boufonnerie, & une groſſiére obſcénité, obſcurciſſent beaucoup ſa gloire, ſi elles ne l'effacent pas entiérement. On tâche inutilement d'excuſer le premier par le caractére de ceux qui aſſiſtoient à ſes piéces, dont le plus grand nombre étoit compoſé de pauvres, d'ignorans, & de la plus baſſe lie du peuple, à qui pourtant il faloit plaire auſſi bien qu'aux ſavans & aux riches. Le goût dépravé du pe-

a Antiqua Comœdia ſinceram illam ſermonis Attici gratiam prope ſola retinet. *Quintil.*

tit peuple qui chaſſa une fois Cratinus & ſa troupe, parce que la ſcéne n'étoit pas aſſez baſſement comique à ſon gré, ne juſtifie nullement Ariſtophane, puiſque Ménandre trouva bien le ſecret de changer ce goût en donnant une ſorte de Comédie non pas à la vérité auſſi modeſte que paroit le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant.

Les obſcénités groſſiéres, dont preſque toutes les Comédies d'Ariſtophane ſont pleines, ne reçoivent aucune excuſe; elles montrent ſeulement juſqu'où alloit & le libertinage des ſpectateurs, & la corruption du Poéte. Quand il les auroit aſſaiſonnées de tout le ſel poſſible, ce qui n'eſt point, ce [a] ſeroit acheter trop cher le plaiſir de rire ſoi-même ou de faire rire les autres, que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté; & c'eſt dans ce cas qu'il eſt vrai de dire, qu'il [b] vaudroit bien mieux n'avoir point du tout d'eſprit, que d'en faire un ſi mauvais uſage. On doit ſavoir gré au P. Brumoi d'avoir été attentif, en donnant une idée de toutes les piéces d'Ariſtophane, à jetter un voile ſur tous les endroits qui pouvoient bleſſer la pudeur. C'eſt une loi indiſpenſable que la religion nous impoſe: mais elle

a Nimium riſûs pretium eſt, ſi probitatis impendio conſtat. *Quint. lib. 6. c. 3.*

b Non pejus duxerim tardi ingenii eſſe, quàm mali. *Id. lib. 1. cap. 3.*

n'eſt pas toujours ſuivie par ceux qui ſe piquent d'érudition, & qui préférent quelquefois le titre de ſavant à celui de chrétien.

L'ancienne Comédie ſubſiſta juſqu'à ce que Lyſandre, s'étant rendu maître d'Athénes, en changea le gouvernement, qui fut remis entre les mains de trente des principaux. Cette liberté ſatyrique du théatre leur déplut, & ils ſongérent à en arréter le cours. La raiſon de ce changement eſt naturelle, & elle appuie la réflexion que j'ai faite auparavant ſur la poſſeſſion où étoient les Poétes de critiquer impunément les premiers de l'Etat. C'étoient alors des Tyrans qui avoient toute l'autorité à Athénes. La Démocratie étoit détruite. Le peuple n'avoit plus de part au gouvernement. Il n'étoit plus roi, il n'étoit plus ſouverain. Il n'avoit plus droit de dire ſon ſentiment ſur les affaires d'Etat, & étoit bien éloigné d'oſer décrier par lui-même ou par le miniſtére des Poétes, les ſentimens & les actions de ſes Maîtres. Il fut donc défendu de nommer perſonne ſur le théatre. Mais la malignité poétique trouva bientôt le ſecret d'éluder l'eſprit de la Loi, & de ſe dédommager de la gêne où mettoit les Auteurs la néceſſité de ſuppoſer des noms feints. Elle ſe mit à ſaiſir le ridicule dans les hommes, & à tracer des caractéres

vrais & reconnoiſſables, de ſorte qu'elle gagna l'avantage de ſatisfaire plus finement la vanité des Poétes, & la malice des ſpectateurs. Elle procura aux uns le plaiſir délicat de ſe faire deviner, & aux autres celui de deviner juſte en nommant les maſques. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis *Mitoienne* ou *Moienne*. Il y en a de cette ſorte auſſi dans Ariſtophane.

Elle dura juſqu'au tems d'Alexandre le Grand, qui aiant achevé de s'aſſurer l'empire de la Gréce par la défaite des Thébains, fut cauſe qu'on réfréna cette licence des Poétes qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'eſt ce qui donna naiſſance à la *nouvelle Comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta ſur le théatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſés.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modéle:
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Deſpr. Art poét. chant 3.

C'eſt là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre. Des 180, ou plutôt, ſelon Suidas, des 80 Comédies qu'il compoſa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. On peut juger

du mérite de l'original par l'excellence de la copie. Quintilien, en parlant de Ménandre, ne craint point de dire [a] que par l'éclat de ſon nom & la beauté de ſes ouvrages il a obſcurci ou plutôt effacé la gloire de tous ceux qui ont écrit dans le même genre. Il remarque, [b] dans un autre endroit, qu'on ne lui rendit pas de ſon tems toute la juſtice qui lui étoit due, comme cela eſt arrivé à beaucoup d'autres; mais qu'il en a été avantageuſement dédommagé par le jugement favorable de la poſtérité à ſon égard. En effet on lui préféroit Philémon, poéte Comique comme lui, qui fleuriſſoit dans le même tems, quoique plus âgé.

§. IV. *Deſcription du Théatre des Anciens.*

J'AI DÉJA remarqué qu'Eſchyle fut le premier qui s'aviſa de conſtruire un théatre permanent & ſolide, & de l'orner de décorations convenables. Il fut d'abord compoſé de planches, auſſi bien que les amphithéatres, qui s'élevoient par dégrés. Mais ceux-ci étant venus un jour à fondre tout à coup parce qu'ils étoient trop

a Atque ille quidem omnibus ejuſdem operis auctoribus abſtulit nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Quidam, ſicut Menander, juſtiora poſterorum, quàm ſuæ ætatis judicia ſunt conſecuti. *Id. lib.* 3. *cap.* 6.

chargés, cet accident engagea les Athéniens, déja fort entêtés de ſpectacles, à élever ces théatres ſuperbes, qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence Romaine. Ce que je vais en dire, regarde preſque également ceux d'Athénes & de Rome; & je l'ai tiré entiérement de la ſavante Diſſertation de M. Boindin ſur le théatre des Anciens, où cette matiére eſt traitée avec beaucoup d'étendue.

Le théatre des Anciens ſe diviſoit en trois principales parties, qui formoient, pour ainſi dire, trois différens départemens: celui des Acteurs qu'ils appelloient en général la Scéne; celui des Spectateurs, qu'ils nommoient particuliérement le Théatre, qui devoit être d'une grande étendue, puiſqu'à Athénes il contenoit plus de trente mille perſonnes; & l'Orqueſtre, qui étoit chez les Grecs le département des Mimes & des Danſeurs, mais qui ſervoit chez les Romains à placer les Sénateurs & les Veſtales. *Mémoires de l'Acad. des Inſcrip. Tom. 1. pag. 136. &c.* *Strab. lib. 9. pag. 395. Herod. lib. 8. cap. 65.*

L'enceinte des théatres étoit d'un côté circulaire, formée par un grand demi-cercle, & quarrée de l'autre. L'eſpace compris dans le demi-cercle, étoit la partie deſtinée aux Spectateurs, où étoient les ſiéges, qui alloient tous en montant par différens étages juſqu'au plus haut faîte du bâtiment. Le quarré long qui étoit vis-à-vis, étoit réſervé pour les Acteurs.

Enfin l'intervalle qui reſtoit au milieu, étoit ce qu'ils appelloient l'Orqueſtre.

Les grands théatres avoient trois rangs de portiques élevés les uns ſur les autres, qui formoient le corps de l'édifice, & qui faiſoient auſſi trois étages de dégrés. Du dernier de ces portiques qui étoit le plus élevé, les femmes voioient le ſpectacle à couvert des injures de l'air & du ſoleil : car le reſte du théatre étoit découvert, & toutes les repréſentations ſe faiſoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf degrés, en comptant le palier qui en faiſoit la ſéparation, & qui ſervoit à tourner à l'entour. Mais comme ce palier tenoit la place de deux degrés, il n'en reſtoit plus que ſept où l'on pût s'aſſeoir, & chaque étage n'avoit par conſéquent que ſept rangs de ſiéges. Ils avoient entre quinze ou dix-huit pouces de haut, & le double à peu près de largeur, afin qu'on y pût être aſſis au large, & ſans être incommodé par les piés de ceux qui étoient au-deſſus, car on n'y avoit point pratiqué de marchepiés.

Tous les étages de degrés étoient diviſés en deux maniéres: dans leur hauteur, par des paliers qui ſéparoient ces étages, & que les Latins nommoient *præcinctiones*; & dans leur circonférence, par des eſcaliers particuliers à chaque étage qui les coupoient en ligne droite, & qui tendant

dant tous au centre du théatre, donnoient aux amas de degrés qui étoient entr'eux la forme de coins, d'où ils étoient appellés *cunei*.

Derriére ces étages de degrés il y avoit des corridors couverts, par où le peuple venoit en foule, & entroit dans le théatre par de grandes ouvertures quarrées, pratiquées dans l'épaiſſeur de la maſſonnerie des degrés. Ces ouvertures s'appelloient *vomitoria*, parce que ces grands trous ſembloient vomir la multitude du peuple qui entroit en foule.

Comme la voix des Acteurs ne pouvoit pas porter juſqu'au bout du théatre, les Grecs ſongérent à y ſuppléer par quelque moien qui en pût augmenter la force, & en rendre les articulations plus diſtinctes. Pour cela ils avoient imaginé des vaſes d'airain placés ſous les degrés du théatre, de maniére que les ſons puſſent fraper l'oreille d'une maniére plus forte & plus diſtincte.

L'Orqueſtre étant ſituée, comme je l'ai marqué, entre les deux autres parties du théatre, dont l'une étoit circulaire, & l'autre quarrée, elle tenoit de la forme de l'une & de l'autre, & occupoit tout l'eſpace qui étoit entre elles. On la diviſoit en trois parties.

La premiére & la plus conſidérable s'appelloit particuliérement l'Orqueſtre,

ὀρχεῖσθαι. d'un mot grec qui ſignifie *danſer*. C'étoit la partie affectée aux Mimes, aux Danſeurs, & à tous les Acteurs ſubalternes qui jouoient dans les entre-actes, & à la fin de la repréſentation.

La ſeconde s'appelloit θυμέλη, parce qu'elle étoit quarrée, & faite en forme d'autel. C'étoit le poſte ordinaire des chœurs.

Enfin, la troiſiéme étoit le lieu où les Grecs plaçoient leur ſymphonie; & ils l'appelloient ὑποσκήνιον, parce qu'il étoit au pié du théatre principal, qu'ils nommoient en général la ſcéne.

Il nous reſte à parler de la troiſiéme partie du théatre, je veux dire de la ſcéne, qui ſe ſubdiviſoit de même en trois autres parties.

La premiére & la plus conſidérable s'appelloit proprement la Scéne, & donnoit ſon nom à tout ce département. C'étoit une grande face de bâtiment, qui s'étendoit d'un côté du théatre à l'autre, & ſur laquelle ſe plaçoient les décorations. Cette façade avoit à ſes extrémités deux petites ailes en retour, qui terminoient cette partie, & de l'une à l'autre deſquelles s'étendoit une grande toile, qui s'abaiſſoit pour ouvrir la ſcéne, & ſe levoit dans les Entre-actes pour préparer le ſpectacle ſuivant.

La ſeconde, que les Grecs nommoient

indifféremment προσκήνιον & λογεῖον, & les Latins *proſcenium* & *pulpitum*, étoit un grand eſpace libre au devant de la ſcéne, où les Acteurs venoient jouer la piéce, & qui par le moien des décorations, repréſentoit une place publique, un ſimple carrefour, ou quelque autre endroit champêtre, mais toujours un lieu à découvert.

La troiſiéme partie étoit un eſpace ménagé derriére la ſcéne, qui lui ſervoit de dégagement, & que les Grecs appelloient παρασκήνιον. C'étoit où s'habilloient les Acteurs, où l'on ſerroit les décorations, & où étoit placée une partie des machines; car les Anciens en avoient de pluſieurs ſortes dans leurs théatres.

Comme il n'y avoit que les portiques & le bâtiment de la ſcéne qui fuſſent couverts, on étoit obligé de tendre ſur le reſte du théatre des voiles ſoutenus par des mats & par des cordages, pour défendre les ſpectateurs de l'ardeur du ſoleil. Mais comme ces voiles n'empéchoient pas la chaleur cauſée par la tranſpiration & les haleines d'une ſi nombreuſe aſſemblée, les Anciens avoient ſoin de la tempérer par une eſpéce de pluie, dont ils faiſoient monter l'eau juſqu'au-deſſus des portiques, & qui retombant en forme de roſée par une infinité de tuyaux cachés dans les ſtatues qui ré-

gnoient autour du théatre, ſervoit non-ſeulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces: car cette pluie étoit toujours de l'eau de ſenteur. Lorſque quelque orage obligeoit d'interrompre les repréſentations, le peuple ſe retiroit dans les portiques qui étoient derriére le théatre.

On ne peut exprimer juſqu'où alloit la paſſion des Athéniens pour ces ſortes de repréſentations. Leurs yeux, leurs oreilles, leur imagination, leur eſprit, tout y étoit ſatisfait. Une des choſes qui leur faiſoit le plus de plaiſir dans les piéces de théatre ſoit tragiques, ſoit comiques, étoit d'y trouver des traits qui euſſent raport aux affaires préſentes de l'Etat, ſoit que le pur hazard leur en fît faire l'application, ou que ce fût l'effet de l'adreſſe des Poétes, qui ſavoient ramener aux affaires préſentes de leur République les ſujets les plus éloignés. Ils entroient par là dans les intérêts du peuple: ils en prenoient occaſion de le flater, d'autoriſer ſes prétentions, de juſtifier & quelquefois auſſi de condanner ſes démarches, de le remplir d'eſpérance, de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire en de certaines rencontres; & par là ſouvent ils s'ouvroient un chemin, non-ſeulement aux applaudiſſemens des ſpectateurs,

mais au crédit dans les affaires & dans les délibérations publiques. Par là le théatre devenoit très-agréable & très-intéreſſant pour le peuple. Ainſi, ſelon quelques Interpréres, Euripide ſut accommoder ſa tragédie de * Palaméde au jugement rendu contre Socrate, & faire voir dans un exemple illuſtre de l'antiquité l'innocence d'un Philoſophe, opprimée par la malignité ſoutenue du pouvoir & du crédit.

Souvent le hazard donnoit lieu à des applications ſubites & imprévues, dont la juſteſſe faiſoit grand plaiſir au peuple. Il ſe récria tout d'une voix ſur un vers d'Eſchyle, qui diſoit à la louange d'Amphiaraüs, *il ne cherche pas à paroître homme de bien, mais à l'être*, & en fit l'application à Ariſtide. La même choſe arriva à Philopémen dans l'aſſemblée des Jeux Néméens. Dans le moment même qu'il y entra, on chantoit ſur le théatre ces vers, *Plut. in Ariſtid. pag. 320.* *Id. in Philop. pag. 302.*

C'eſt lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Tous les Grecs jettérent les yeux ſur Philopémen avec des battemens de mains & des cris de joie, qui marquoient leurs ſentimens à ſon égard.

* *Il n'eſt pas certain que cette piéce ſoit poſtérieure à la mort de Socrate.*

Cic. in Orat. pro Sext. n. 120-123.

C'eſt ainſi qu'à Rome, pendant l'exil de Cicéron, quelques vers [a] du Poéte Accius, où il reproche aux Grecs leur ingratitude d'avoir ſouffert qu'on exilât Télamon; ces vers, dis-je, prononcés par Eſope, le plus habile Acteur de ce tems, tirérent des larmes des yeux de tous les ſpectateurs.

Cic. ad Attic. lib. 2. Epiſt. 19. Valer. Max. lib. 6. cap. 2.

Dans une autre occaſion, mais bien différente, le peuple Romain appliqua à Pompée ſurnommé *le Grand*, quelques vers, dont le ſens étoit: *C'eſt par notre miſére que vous êtes grand. Un jour viendra* (on parle ainſi au peuple) *que vous gémirez de lui avoir confié un ſi grand pouvoir.* On obligea l'Acteur de répéter pluſieurs fois ces vers.

§. V. *Paſſion pour les repréſentations du théatre, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athénes.*

QUAND on compare les beaux tems de la Gréce, où l'Europe & l'Aſie ne retentiſſoient que du bruit des victoires d'Athénes, avec les ſiécles poſtérieurs où la puiſſance de Philippe & d'Alexandre le Grand la réduiſit en une eſpéce de ſervitude, on eſt étonné de voir l'étrange

[a] O ingratifici Argivi, inanes, Graii immemores beneficii,
Exulare ſiviſtis, ſiviſtis pelli, pulſum patimini.

changement qui étoit arrivé dans cette République. L'important eſt d'en approfondir les cauſes, & d'en ſuivre les différens déclins : & c'eſt ce que fait d'une maniére admirable M. de Tourreil dans la belle Préface qui eſt à la tête de ſa traduction des harangues de Démoſthéne.

On ne retrouvoit, dit-il, dans Athénes aucun veſtige de cette politique mâle & vigoureuſe, qui ſait également préparer les bons ſuccès, & réparer les mauvais. Il ne reſtoit qu'un orgueil mal entendu & ſujet à s'évaporer en décrets faſtueux. Ce n'étoient plus ces Athéniens, qui, menacés d'un déluge de barbares, avoient démoli leurs maiſons pour en conſtruire des vaiſſeaux ; & dont les femmes lapidérent celui qui propoſa d'appaiſer le grand Roi par un tribut ou par un hommage. L'amour du repos & du plaiſir avoit preſque étoufé celui de la gloire & de l'indépendance.

Périclès ce grand homme, ſi abſolu que ſes envieux le traitoient de ſecond Piſiſtrate, fut le premier auteur du relâchement & de la corruption. En vûe de ſe concilier l'affection du peuple, il établit que les jours qu'on célébroit des jeux ou des ſacrifices, l'on diſtribueroit un certain nombre d'oboles au peuple ; & que dans les aſſemblées où l'on agitoit des matiéres d'Etat, l'on paieroit à cha-

que particulier une certaine rétribution pour le droit de préſence. Ainſi l'on vit pour la premiére fois des Républicains vendre à la République le ſoin qu'ils prenoient de la gouverner, & compter entre les œuvres ſerviles les plus nobles fonctions de la puiſſance ſouveraine.

Il n'étoit pas difficile de prévoir ce que produiroit un ſi terrible déſordre. On prétendit y remédier par la deſtination d'un fonds pour la guerre, avec défenſe ſur peine de la vie d'ouvrir en aucun cas l'avis d'y toucher pour d'autres uſages. Cet abus ne laiſſa pas de ſubſiſter toujours. Il paroiſſoit tolérable tandis que le citoien, qui vivoit des libéralités publiques, tâchoit de les mériter par un ſervice aſſidu de neuf mois entiers dans les armées. Chacun ſervoit à ſon tour: & qui ſe diſpenſoit d'un tel devoir, étoit irrémiſſiblement puni comme déſerteur. Mais enfin le nombre des contrevenans l'emporta ſur la loi, & l'impunité, à l'ordinaire, ne manqua pas de multiplier les coupables. Des gens accoutumés au ſéjour délicieux d'une ville, où les fêtes & les jeux étoient continuels, conçurent une répugnance inſurmontable pour le travail, qu'ils regardérent comme indigne de perſonnes libres.

Il falut donc trouver à ce peuple fainéant de quoi l'amuſer, & de quoi rem-

plir le vuide d'une vie désoccupée. Ce fut particuliérement ce qui les jetta dans la passion, ou plutôt dans la fureur des spectacles. La mort d'Epaminondas, qui sembloit promettre de grands avantages, acheva de les perdre & de les abymer.
» Leur courage, dit Justin, ne survécut *Justin. lib. 6.*
» pas à cet illustre Thébain. Délivrés d'un *cap. 9.*
» rival qui tenoit leur émulation éveil-
» lée, ils tombérent dans une indolence
» & dans une molleſſe léthargique. Le
» fonds des armemens de terre & de mer
» ſe conſume auſſitôt en jeux & en fêtes.
» La paie du matelot & du ſoldat ſe diſ-
» tribue au citoien oiſif. La vie douce &
» délicieuſe amollit les cœurs. Les repré-
» ſentations du théatre l'emportent ſur
» les exercices du camp. La valeur & la
» ſcience militaire ne ſe comptent pour
» rien. On n'applaudit plus aux grands
» Capitaines : il n'y a d'acclamation que
» pour les bons Poétes, & pour les excel-
» lens Comédiens.

Les choſes étant portées à cet excès, il n'eſt pas mal aiſé de comprendre quelle foule de ſpectateurs couroit aux repréſentations. Comme on n'épargnoit rien pour les embellir, le Théatre emportoit des ſommes exorbitantes. Si l'on ſupputoit exactement, dit Plutarque, ce que coutoit aux Athéniens chaque repréſentation de piéces de théatre, on verroit *Plut. de glor. Athen. pag. 349.*

que les dépenſes faites pour jouer les Bacchantes, les Phéniciennes, les Œdipes, les Antigones, les Médées, les Electres, (ce ſont des tragédies de Sophocle ou d'Euripide) étoient plus grandes que celles qui avoient été emploiées contre les barbares pour la défenſe de la liberté & du ſalut de la Gréce. C'eſt ce qui fit qu'un Lacédémonien, voiant où montoient les frais énormes de ces diſputes de Poétes tragiques, & les peines extraordinaires que ſe donnoient les Magiſtrats prépoſés à la célébration de ces Jeux, s'écria que la ville n'étoit pas ſage, de donner une ſi vive & ſi ſérieuſe application à des choſes ſi frivoles. » Car enfin; » diſoit-il, les jeux ne doivent être que » des jeux; & il n'eſt pas raiſonnable » d'acheter à ſi grands frais un court & » léger délaſſement. Ces ſortes de plaiſirs » ne conviennent, tout au plus, que pour » les tems du repas, & pour certains mo- » mens de loiſir, mais ne doivent en au- » cune ſorte préjudicier au ſoin des af- » faires publiques, ni aux dépenſes qui » y ſont néceſſaires.

Id. Sympoſ. lib. 7 Quæſt. 7. pag. 710.

Choragi.

Après tout, dit Plutarque dans l'endroit que j'ai déja cité, de quelle utilité ont été pour Athénes ces tragédies ſi vantées, & qui font l'admiration de l'univers? Je vois bien que la prudence de Thémiſtocle a environné la ville de bons murs,

De glor. Athen. pag. 348. 349.

que le bon goût & la magnificence de Périclès l'ont embellie & ornée, que la généreuſe hardieſſe de Miltiade a affermi ſa liberté, que la conduite modérée de Cimon lui a valu l'empire & le gouvernement de la Gréce. Si la ſage & ſavante poéſie d'Euripide, ſi la ſublime diction de Sophocle, ſi le haut cothurne d'Eſchyle, ont procuré à la ville d'Athénes de pareils avantages, en la délivrant de quelque grand malheur, ou en la couvrant d'une éclatante gloire, je conſens (c'eſt toujours Plutarque qui parle) qu'on mette en paralléle les piéces dramatiques avec les trophées, le théatre poétique avec le camp martial, les compoſitions des Poétes avec les grandes actions des Généraux d'armée. Qui oſeroit faire une telle comparaiſon? Je vois paroitre ici ſur la ſcéne, non de ſimples Ecrivains, couronnés de lierre, & traînant après eux un bouc ou un taureau, récompenſes & victimes aſſignées à la poéſie tragique : mais d'illuſtres Capitaines, environnés des colonies qu'ils ont fondées, des villes qu'ils ont priſes, des peuples qu'ils ont vaincus. C'eſt pour éterniſer le ſouvenir, non des victoires d'Eſchyle & de Sophocle, mais des fameuſes journées de Marathon, de Salamine, d'Eurymédon, & de tant d'autres, que nous célébrons dans chaque mois

avec tant de pompe pluſieurs fêtes ſacrées.

La concluſion que tire Plutarque de tout ceci, & celle que nous en devons tirer avec lui, c'eſt que c'étoit une grande imprudence pour les [a] Athéniens de faire céder ainſi le devoir au plaiſir, le zéle pour la patrie à la paſſion du théatre, l'application ſérieuſe pour les affaires à de frivoles ſpectacles; & de conſumer en dépenſes inutiles & en de vaines repréſentations de piéces tragiques des fonds deſtinés pour l'entretien des flotes & des armées. La [b] Macédoine, juſques-là obſcure & peu conſidérée, ſut bien profiter de la molle indolence des Athéniens; & Philippe, inſtruit par les Grecs mêmes, ſous qui il fit pendant pluſieurs années un heureux apprentiſſage de guerre, donna bientôt à la Gréce un maître qui l'aſſervit, & lui fit ſubir le joug, comme nous le verrons dans la ſuite.

a Ἀμαρτάνουσιν Ἀθηναῖοι μεγάλα, τὴν σπουδὴν εἰς τὴν παιδιὰν καταναλίσκοντες, τοιούτοις μεγάλων ἀποστολῶν δαπάνας καὶ στρατευμάτων ἑτοίμια καταχορηγοῦντες τοῖς θέατροις.

b Quibus rebus effectum eſt ut inter otia Græcorum ſordidum & obſcurum antea Macedonum nomen emergeret, & Philippus obſes triennio Thebis habitus, Epaminondæ & Pelopidæ virtutibus eruditus, regnum Macedoniæ, Græciæ, & Aſiæ cervicibus, velut jugum ſervitutis imponeret. *Juſtin. l. 6. c. 9.*

LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS,

TYRANS DE SYRACUSE.

DEPUIS que Syracuſe étoit rentrée en poſſeſſion de ſa liberté par l'extinction de la famille de Gélon, il s'étoit paſſé environ ſoixante ans. Les événemens qui occupent cet intervalle dans la Sicile, à l'exception de la guerre que les Athéniens y portérent, ſont peu importans & peu connus : mais en récompenſe, ceux qui ſuivent, ſont tout-à-fait intéreſſans. Je veux parler du régne des deux Denys Tyrans de Syracuſe, qui gouvernérent, le premier trente-huit ans, & le ſecond * douze, ce qui fait en tout cinquante ans. Comme cette hiſtoire eſt entiérement détachée de ce qui ſe paſſoit en même tems dans la Gréce, je la raporterai ici toute de ſuite & ſéparément, en prenant ſeulement la précaution d'avertir que les vingt premiéres années, dont je vais faire l'hiſtoire, concourent à-peu-près avec les vingt derniéres du Volume précédent.

Au reſte, cette hiſtoire va préſenter à

* *Après une interruption de plus de dix ans, il remonta ſur le trône & régna encore deux ou trois ans.*

nos yeux un ſpectacle bien affreux & bien horrible, mais en même tems bien inſtructif. Quand [a] d'un côté nous verrons un Prince, ennemi & oppreſſeur de la liberté, de la juſtice, des loix, fouler aux piés les droits les plus ſacrés de la nature & de la religion, faire ſouffrir les plus durs tourmens à ſes citoiens, décapiter les uns & bruler les autres pour un ſeul mot, ſe nourrir & ſe repaître du ſang humain, & ſatisfaire ſon inhumaine cruauté par le ſupplice de perſonnes de tout âge & de toute condition : quand, dis-je, un tel objet frapera nos yeux, pourrons-nous nous diſſimuler une vérité que le paganiſme même a reconnue, & que Plutarque fait obſerver à l'occaſion des Tyrans de Sicile, & de ceux même dont nous parlons ; que c'eſt dans ſa colére que Dieu donne de tels Princes aux peuples, en ſe ſervant d'impies & de ſcélérats pour punir d'autres ſcélérats & d'autres impies ? D'un autre côté, quand ce même Prince, l'effroi & la terreur de Syracuſe, inquiet lui-même & tremblant pour ſa propre vie, livré jour & nuit à

Plut. Moral. pag. 552. 553.

a Erit Dionyſius illic tyrannus libertatis, juſtitiæ, legum exitium.... Alios uret, alios verberabit, alios ob levem offenſam jubebit detruncari. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap.* 17.

Sanguine humano non tantùm gaudet, ſed paſcitur ; ſed & ſuppliciis omnium ætatum crudeliratem inſatiabilem explet. *Id. de Benef. lib.* 7. *cap.* 19.

ſes remords; ne pourra trouver perſonne dans ſes Etats, pas même ſes femmes ni ſes enfans, à qui il oſe ſe fier: qui de nous ne s'écriera avec Tacite, [a] *Que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'oracle de la ſageſſe a dit, Que ſi on ouvroit le cœur des Tyrans, on le trouveroit déchiré de mille coups, puiſqu'il eſt vrai que les corps ne ſont pas plus tourmentés par les gênes & les ſupplices, que leur eſprit l'eſt au-dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, & par toutes leurs injuſtes & violentes entrepriſes?*

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi. Il aime ſes ſujets, & il en eſt aimé. Il jouit au-dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, & il vit au milieu de ſon peuple comme un pere au milieu de ſes enfans. Quoiqu'il [b] ſache qu'il a le glaive en main pour punir, il craint d'en faire uſage; aime, pour ainſi dire, à en émouſſer la

a Neque fruſtra præſtantiſſimus ſapientiæ firmare ſolitus eſt, ſi recludantur tyrannorum mentes, poſſe aſpici laniatus & ictus; quando, ut corpora verberibus, ita ſæviria, libidine, malis conſultis, animus dilaceraretur. *Tac. Annal. lib. 6. cap. 6.*

b Hæc eſt in maxima poteſtate veriſſima animi temperantia, non cupiditate aliqua, non temeritate incendi; non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives ſuos liceat, experiendo tentare, ſed hebetare aciem imperii ſui.... Quid intereſt inter tyrannum & regem, (ſpecies enim ipſa fortunæ ac licentia par eſt) niſi quòd tyranni in voluptate ſæviunt, reges non niſi ex cauſa ac neceſſitate. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 11.*

pointe ; & il ne ſe réſout à faire épreuve de ſon pouvoir qu'avec une extrême douleur, dans la derniére néceſſité, & ſelon toutes les formes preſcrites par les loix. Mais le Tyran ne punit que par caprice & par paſſion, & il croit, dit Plutarque en parlant de Denys même, [a] n'être véritablement maître & ne gouverner en ſouverain, qu'autant qu'il ſe met au-deſſus des loix, qu'il n'en reconnoit d'autre que ſa volonté, & qu'il ſait ſe faire obéir promtement. Or, continue le même Auteur, quiconque peut tout ce qu'il veut, court grand riſque de vouloir ce qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté & de tyrannie, qui caractériſent particuliérement le premier Denys, on verra dans ſon hiſtoire tout ce qu'une ambition démeſurée, ſoutenue d'un grand courage, d'un eſprit étendu, & de talens propres à gagner la confiance du peuple, eſt capable d'entreprendre pour s'élever à la ſouveraineté ; tous les moiens qu'elle a ſu emploier pour s'y maintenir malgré les efforts de ſes ennemis, & malgré la haine publique ; enfin le bonheur qu'a eu ce Tyran d'éviter pendant un régne de trente-huit ans le péril de tant de

a Ἐφυπολαμβάνειν μάλιστα τῆς ἀρχῆς, ὅταν παρὰ τὰ βέλτιστα ποιῇ δυνάμενον. *Ad Princip. indoct. pag.* 782.

conſpirations formées contre lui, & de tranſmettre tranquillement à ſon fils la tyrannie comme un héritage ſucceſſif, & un bien domeſtique.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire de Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe, qui régna trente-huit ans.

§. I. *Moiens qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuſe.*

DENYS étoit de Syracuſe; ſelon quelques-uns d'une naiſſance noble & illuſtre, ſelon d'autres d'une extraction baſſe & inconnue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe diſtingua par ſon courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Hermocrate, lorſqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuſe, d'où il avoit été exilé par la cabale de ſes ennemis. Le ſuccès de cette entrepriſe ne fut pas heureux. Hermocrate demeura ſur la place. Les Syracuſains n'épargnérent pas ſes complices. Pluſieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit reſté parmi les bleſſés. Le bruit de ſa mort, que ſes proches répandirent exprès, lui ſauva la vie. La *Diod. l. 13. pag. 197.*

Providence auroit épargné bien des maux à Syracuſe, s'il eût expiré ou ſur le champ de bataille, ou dans les ſupplices.

Les Carthaginois avoient déja fait pluſieurs tentatives pour s'établir dans la Sicile, & pour s'y rendre maîtres des principales villes, comme nous l'avons marqué ailleurs. L'heureuſe ſituation de l'île pour leur commerce maritime, la fertilité du pays, la richeſſe des habitans, étoient de puiſſans motifs pour les y attirer. On peut juger de quelques-unes des autres villes, par ce que Diodore de Sicile raporte d'Agrigente. Les temples étoient d'une magnificence extraordinaire, ſur tout celui de Jupiter Olympien, qui avoit trois cens quarante piés de longueur, ſur ſoixante de largeur, & ſix vingts de hauteur. Les portiques ou galeries répondoient pour l'étendue & la beauté au reſte du bâtiment. D'un côté étoit repréſenté le combat des Géans, & de l'autre la priſe de Troie, avec des figures à hauteur naturelle. Il y avoit hors de la ville un Lac creuſé de main d'hommes, qui avoit de circuit ſept ſtades, (plus d'un quart de lieue) & de profondeur trente piés, rempli de poiſſons de toute ſorte, & couvert de cygnes & d'autres oiſeaux aquatiques, ce qui formoit le plus agréable ſpectacle qu'on puiſſe imaginer.

Dans l'Hiſtoire des Carthaginois, Tome I.

Diod. l. 13. p. 203-206.

A-peu-près dans le tems dont nous parlons, Exénéte, vainqueur aux jeux Olympiques, entra en triomphe dans la ville ſur un char magnifique, accompagné de trois cens autres chars, attelés tous de chevaux blancs. L'or & l'argent brilloient ſur les habits : on ne vit jamais rien de plus éclatant. Gellias, le plus riche des citoiens d'Agrigente, avoit fait conſtruire dans ſa maiſon pluſieurs grandes ſales pour y recevoir & y traiter ſes hôtes. Des gens poſtés par ſon ordre aux portes de la ville, invitoient tous les étrangers qui y arrivoient, à venir loger chez leur maître, & les y conduiſoient. Généralement parlant, l'hoſpitalité étoit encore en grand uſage & en grand honneur dans cette ville. Un orage furieux aiant obligé cinq cens cavaliers de s'y refugier, Gellias les reçut chez lui, & leur fournit à tous ſur le champ des habits, dont il avoit toujours grand nombre en réſerve dans ſes garde-meubles. Voila ſavoir faire un digne uſage de ſes richeſſes. Les Hiſtoriens parlent fort de ſon cellier, où il y avoit trois cens tonneaux taillés dans le roc, dont chacun tenoit cent * amphores.

Cette ville ſi riche & ſi opulente fut aſſiégée & priſe enfin par les Carthagi- AN. M. 3598. AV. J. C. 406. *Diod. pag.* 206-212.

* *L'amphore contenoit à-peu-près 28 pintes. Cent amphores font par conſéquent 2800 pintes, c'eſt-à-dire environ dix muids meſure de Paris.*

nois. Sa chute ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cauſe à la lenteur des Syracuſains, qui ne l'avoient ſecourue que foiblement. Denys, qui dès lors étoit uniquement occupé des deſſeins de grandeur qu'il rouloit dans ſon eſprit, & qui travailloit, mais d'une maniére ſourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occaſion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuſe, pour rendre les Magiſtrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans une aſſemblée publique qui s'y tint, pour délibérer ſur l'état préſent des affaires, comme perſonne n'oſoit ouvrir la bouche de peur de s'attirer la diſgrace de ceux qui étoient en place, Denys ſe leva, & prenant la parole, il accuſa hautement les Magiſtrats de trahiſon, & fut d'avis qu'on les dépoſât ſur le champ, ſans attendre que le tems de leur adminiſtration fût expirée. Ils le traitérent de ſéditieux & de perturbateur du repos public, &, comme tel, ils le condannérent, ſelon les loix, à une amende. Il faloit la paier avant que de pouvoir reprendre la parole, & Denys n'étoit pas en état de le faire. Philiſte, l'un des plus riches citoiens, (c'eſt lui qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile, qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous) la paia argent comptant, & l'exhorta à continuer de donner ſes avis ſur les affaires

préſentes avec toute la liberté qui convient à un citoien zélé pour ſa patrie.

Denys reprit donc ſon diſcours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'étoit exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardoit avec raiſon comme un inſtrument néceſſaire dans un gouvernement républicain, ſur-tout par raport aux vûes qu'il avoit de gagner le peuple, & de le faire entrer dans ſes intérêts. Il commença par décrire d'une maniére vive & touchante le malheur d'Agrigente ville alliée & voiſine; la triſte néceſſité où ſes habitans, faute de ſecours, avoient été réduits d'en ſortir de nuit furtivement; les cris & les pleurs des enfans, des vieillards, des malades, qu'ils avoient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce & impitoiable; le meurtre cruel de tous ceux qui avoient été laiſſés dans la ville, que le barbare vainqueur avoit été arracher des temples & des autels des dieux, foible aſyle contre l'impiété & la fureur Punique. Il imputoit tous ces maux à la trahiſon des Chefs, qui au lieu de marcher vers Agrigente, s'étoient retirés avec leurs troupes; à la lenteur criminelle des Magiſtrats, qui s'étoient laiſſé corrompre par l'argent des Carthaginois; à la fierté des Grands & des riches, qui ne ſongeoient qu'à établir leur puiſſance ſur les ruines de la liberté publique. Il repréſen-

toit Syracuſe diviſée comme en deux corps : dont l'un, en honneur & en conſidération, envahiſſoit toutes les dignités, & abſorboit tous les biens ; l'autre obſcur, mépriſé, foulé aux piés, portoit le triſte joug d'une honteuſe ſervitude, comme ſi c'étoient des eſclaves, & non des citoiens. Il finit ſon diſcours en concluant que le reméde à tant de maux étoit de mettre en place des hommes tirés du peuple, dévoués à ſes intérêts, & qui ne pouvant ſe rendre terribles par leur autorité ni par leurs richeſſes, ſeroient uniquement occupés du bien public, & travailleroient ſérieuſement à rétablir la liberté dans Syracuſe.

Ce diſcours fut écouté avec un plaiſir infini, comme tous ceux qui flatent dans les inférieurs le penchant qu'ils ont à ſe plaindre du gouvernement, & fut ſuivi d'un applaudiſſement général du peuple, qui ſe livre toujours aveuglément à ceux qui ſavent le tromper ſous le prétexte ſpécieux de favoriſer ſes intérêts. Tous les Magiſtrats ſont dépoſés ſur le champ : on en ſubſtitue d'autres en leur place, & Denys eſt mis à la tête de ces derniers.

Ce n'étoit-là que le premier pas vers la tyrannie : il ne s'y arréta point. L'heureux ſuccès de ſon entrepriſe lui donna un nouveau courage, & le remplit de confiance. Il ſongea à ſupplanter auſſi les

Chefs de l'armée, & à s'en faire donner le commandement. Le deſſein étoit hardi & périlleux : il s'y prit adroitement, & avant que de les attaquer à viſage découvert, il dreſſa de loin contre eux ſes batteries, en les décriant dans l'eſprit du peuple par le moien de ſes émiſſaires, & travaillant à les lui rendre ſuſpects. Il faiſoit ſemer des bruits ſourds parmi la populace, que ces Chefs entretenoient des intelligences ſecrettes avec les ennemis; qu'on voioit aller & venir ſouvent de part & d'autre des couriers déguiſés; qu'il ſe tramoit ſans doute entre eux quelque complot. Il affectoit de ſon côté de ne point voir ces Chefs, de ne point s'ouvrir à eux ſur les affaires publiques, & de ne leur rien communiquer de ſes deſſeins, comme s'il eût appréhendé de ſe rendre ſuſpect lui-même s'il avoit eu avec eux quelque union & quelque commerce. Les gens ſenſés & prudens n'avoient pas de peine à découvrir où tendoient tous ces ſouterrains, & ils ne s'en taiſoient pas : mais le peuple, prévenu en ſa faveur, ne ceſſoit d'admirer & de louer ſon zéle, & le regardoit comme le protecteur & l'unique défenſeur de ſes droits & de ſa liberté.

Une autre machine qu'il fit jouer à propos, lui fut d'un grand ſecours, & avança extrémement ſes affaires. Il y avoit un grand nombre d'Exilés répandus dans la

Sicile, que la faction des Grands de Syracuſe avoit fait ſortir de la ville en différens tems, & ſous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce ſeroit pour lui qu'une troupe nombreuſe de tels citoiens, que la reconnoiſſance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avoient fait exiler, l'eſpérance de rétablir leurs affaires & de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendroient très-propres à l'exécution de ſes deſſeins & attacheroient pour toujours à ſa perſonne & à ſes intérêts. Il travailla donc ſérieuſement à leur retour. On parloit de mettre ſur pié de nombreuſes troupes pour s'oppoſer aux conquêtes des Carthaginois. Le peuple voioit avec peine la dépenſe où monteroient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture, & de cette heureuſe diſpoſition des eſprits. Il repréſenta qu'il étoit ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie & du Péloponnéſe des troupes étrangéres, pendant que la patrie en pouvoit fournir gratuitement de plus excellentes. Qu'il y avoit un grand nombre de Syracuſains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avoient reçu, avoient toujours retenu le cœur de citoiens ſous la qualité & le nom d'exilés, qui conſervoient pour leur patrie une tendre affection & une fidélité inviolable, & qui avoient

avoient mieux aimé errer de côté & d'autre dans la Sicile ſans établiſſement & ſans ſecours, que de prendre parti dans l'armée des ennemis, quelque avantageuſes que fuſſent les offres qu'on leur faiſoit. Ce diſcours de Denys fit ſur l'eſprit du peuple toute l'impreſſion qu'il pouvoit ſouhaiter. Ses Collégues, qui ſentoient bien où il vouloit aller, n'oſérent le contredire, prévoiant bien que leur oppoſition non ſeulement ſeroit inutile, mais qu'elle ne ſerviroit qu'à irriter le peuple contre eux, & à augmenter encore le crédit de Denys, à qui ſeul elle laiſſeroit tout l'honneur du rappel des Exilés. Leur retour fut donc ordonné, & tous, ſans perdre de tems, revinrent à Syracuſe.

Dans le même tems il vint une députation de Géle, ville ſujette & dépendante de Syracuſe, pour demander qu'on fortifiât la garniſon. Denys s'y tranſporta auſſitôt avec deux mille fantaſſins, & quatre cens chevaux. Il trouva la ville dans une grande émeute. Elle étoit partagée en deux factions, l'une du peuple, l'autre des riches & des puiſſans. Ceux-ci aiant été accuſés dans les formes, furent condannés à mort dans l'aſſemblée, & leurs biens confiſqués au profit du public. Ce qui revint de cette confiſcation ſervit à paier ce qui étoit dû depuis lontems à l'ancienne garniſon commandée par Dexippe Lacé-

démonien; & Denys promit à ceux qu'il avoit amenés de Syracuſe le double de la paie que la ville leur avoit promiſe. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitans de Géle le comblérent de marques d'honneur, & députérent à Syracuſe pour remercier la ville de l'important ſervice qu'elle leur avoit rendu en leur envoiant Denys. Aiant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ſes vûes, il retourna à Syracuſe avec ſon corps de troupes, après avoir promis aux habitans, qui firent tous leurs efforts pour le retenir, qu'il reviendroit bientôt avec un ſecours plus conſidérable.

Il arriva juſtement à Syracuſe dans le tems que le peuple ſortoit du théatre. Tous coururent en foule vers Denys, & lui demandérent avec empreſſement ce qu'il avoit appris des Carthaginois. Il leur répondit d'un air triſte & affligé que la ville nourriſſoit dans ſon ſein d'autres ennemis bien plus dangereux & plus à craindre. Que pendant qu'à Carthage on faiſoit des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuſe, ceux qui étoient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zêle & l'attention des citoiens, & de mettre tout en mouvement à l'approche d'un ſi formidable ennemi, endormoient la ville en l'amuſant par de vains ſpectacles, & laiſſoient manquer du né-

ceſſaire les troupes, dont ils détournoient la paie à leur profit particulier par un brigandage qui étoit la ruine des affaires publiques. Qu'il avoit toujours bien ſenti qu'elle pouvoit être la cauſe d'une telle conduite. Que maintenant ce n'étoit plus ſur de ſimples conjectures, mais ſur des preuves trop certaines, qu'étoient fondées ſes plaintes. Qu'Imilcon, Chef des Carthaginois, lui avoit envoié un Officier, ſous prétexte de traiter du rachat des priſonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de ſi près la conduite de ſes Collégues, & s'il ne vouloit point entrer dans leurs vûes en faveur de Carthage, du moins à ne s'y pas oppoſer. Que pour lui il venoit renoncer au commandement, & abdiquer ſa dignité, pour ne point donner lieu à des ſoupçons fâcheux contre lui, comme s'il étoit de concert & d'intelligence avec les traîtres qui vendoient la République.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes & dans toute la ville, chacun ſe retire chez ſoi plein d'inquiétude & d'allarme. Le lendemain on convoque l'Aſſemblée. Denys renouvelle ſes plaintes contre les Commandans. Elles ſont reçues avec un applaudiſſement général. Quelques-uns dans l'aſſemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à préſent Généraliſſime avec un pouvoir abſolu, & ne pas attendre,

pour en venir à un reméde ſi néceſſaire, que les ennemis ſoient aux portes de Syracuſe. Que la grandeur de la guerre dont ils étoient menacés demandoit un tel Chef. Que c'étoit ainſi qu'autrefois Gélon, nommé Généraliſſime, avoit défait près d'Himére l'armée des Carthaginois, compoſée de trois cens mille hommes. Que pour ce qui regardoit l'accuſation intentée contre les traîtres, on l'examineroit dans une autre aſſemblée : mais que l'affaire préſente ne ſouffroit point de délai. Elle n'en ſouffrit point en effet, & le peuple, qui, lorſqu'il eſt une fois prévenu, ſe laiſſe entraîner à ſon penchant ſans rien examiner, nomma ſur le champ Denys pour Généraliſſime avec un pouvoir abſolu. Dans cette aſſemblée même il fit ordonner une double paie pour les ſoldats, faiſant entendre que l'Etat s'en dédommageroit avantageuſement par les conquêtes qui en ſeroient le fruit. Quand tout cela fut conclu, & l'Aſſemblée finie, les Syracuſains, examinant de ſang froid tout ce qui venoit de ſe paſſer, en furent extrémement ſurpris, comme ſi eux-mêmes n'en avoient pas été les auteurs, & ils comprirent, mais trop tard, qu'en voulant aſſurer leur liberté, ils s'étoient donné un maître.

Denys ſentit bien de quelle importance il étoit de prévenir le repentir du peuple. Il ne lui reſtoit plus qu'un pas à faire

pour arriver à la tyrannie, qui étoit de ſe faire donner des gardes ; & il le fit d'une maniére habile & ruſée. Il propoſa à tous les citoïens qui étoient au-deſſous de quarante ans, & en âge de porter les armes, de ſe rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracuſains en étoient alors les maîtres, & ils y tenoient garniſon. Cette place étoit remplie de ſoldats fugitifs & étrangers, gens fort propres pour l'exécution de ſes deſſeins. Il ſe doutoit bien que la plupart des Syracuſains ne le ſuivroient pas. Il partit, & étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de tems après on entendit un grand bruit dans tout le camp : des gens apoſtés par Denys avoient excité ce tumulte. Il ſuppoſa qu'on lui avoit tendu des embuches, & qu'on avoit voulu l'aſſaſſiner. Plein de trouble & d'allarme il ſe réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, & y paſſe le reſte de la nuit après y avoir allumé beaucoup de feux, & y avoir fait venir ceux des ſoldats qui lui étoient les plus affidés. A la pointe du jour toute la multitude s'aſſemble. Il expoſe, encore ſaiſi de crainte, le danger qu'il a couru, & demande qu'on lui permette de choiſir à ſon gré ſix cens gardes pour mettre ſa perſonne en ſureté. Piſiſtrate lui en avoit donné l'exemple lontems aupara-

vant, & avoit emploié le même artifice quand il ſe fit Tyran d'Athénes. Sa demande paroit fort raiſonnable, & lui eſt accordée. Il choiſit ſur le champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, & leur fait de grandes promeſſes. Il s'attache auſſi d'une maniére particuliére les ſoldats étrangers, en leur parlant avec bonté & familiarité. Il fait pluſieurs changemens dans les troupes pour s'aſſurer des Officiers, & renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défioit. Il fait venir en même tems de Géle une grande partie de la garniſon que lui-même y avoit envoiée, & raſſemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes & de crimes, digne cortége d'un Tyran.

Avec une telle eſcorte il ſe rend à Syracuſe, & y répand la terreur. Les citoiens n'étoient plus en état de s'oppoſer à ſon entrepriſe, ni de lui diſputer ſon autorité. La ville étoit pleine de ſoldats étrangers, & ſe voioit prête à être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouſe la fille d'Hermocrate le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & qui avoit le plus contribué à la défaite des Athéniens; & il donne ſa ſœur en mariage à Polyxéne beau-frere d'Hermocrate. Aiant enſuite convoqué l'aſſemblée, il ſe défit

de Daphnée & de Démarque, qui s'étoient opposés le plus vivement à son usurpation. C'est ainsi que Denys, de simple Greffier à Syracuse & de bourgeois du dernier rang, se rendit maître & Tyran de la plus grande & de la plus opulente ville de la Sicile.

§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltés, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin & un succès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuse: Sa liaison intime avec Dion.*

DENYS eut une rude secousse à essuier dès le commencement. Les Carthaginois aiant assiégé Géle, il marcha au secours de cette ville, & après quelques actions contre l'ennemi qui réussirent mal, il entra dans la place. Il y agit foiblement, & tout le service qu'il rendit aux habitans fut de les faire sortir de nuit, & de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis, d'autant plus qu'ils ne le poursuivirent point, & qu'il y eut peu de ses soldats étrangers de tués. Tout ce qui étoit resté d'habitans à Géle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, se retirérent avec *Diod. l 13. p. 227-231.*

tous les effets qu'ils purent emporter. Ce ſpectacle de vieillards, de femmes, de jeunes filles, de tendres enfans, dont on hâtoit la marche au-delà de leurs forces, toucha de compaſſion les troupes de Denys, & les irrita contre ce Tyran. Celles qu'il avoit fait venir de l'Italie, ſe retirérent dans leur pays. Les Cavaliers de Syracuſe, aiant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ſes étrangers, prirent les devants, & étant entrés dans Syracuſe, marchérent droit au palais du Tyran qu'ils pillérent, & firent eſſuïer à ſa femme toutes ſortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévu leurs deſſeins, les ſuivit de près avec cent cavaliers ſeulement & quatre cens fantaſſins, & aiant fait près
400 *ſtades.* de vingt lieues par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un paſſage. Les plus riches des citoiens accoururent montés à cheval pour lui diſputer l'entrée, mais ils furent envelopés par les ſoldats, & preſque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à ſa rencontre, pilla les maiſons de ſes ennemis, en tua un grand nombre, & en fit ſortir pluſieurs de Syracuſe. Le lendemain matin toutes les troupes de

Denys arrivérent. Les malheureux fugitifs de Géle & de Camarine, aiant en horreur le Tyran, ſe retirérent chez les Léontins. Imilcon aiant envoié un héraut à Syracuſe, conclut le Traité dont il a été parlé dans l'hiſtoire des Carthaginois. Une des conditions fut que Syracuſe demeureroit ſoumiſe à Denys, ce qui confirma tous les ſoupçons qu'on avoit conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus. *Tome I.* AN. M. 3600 AV. J. C. 404.

Ce fut pour lors qu'il ſacrifia à ſon repos & à ſa ſureté tout ce qui lui pouvoit faire ombrage. Il ſavoit qu'après avoir dépouillé les Syracuſains de tout ce qu'ils avoient de plus cher, il ne pouvoit manquer d'en être extrêmement haï, & la crainte des malheurs qu'il devoit en attendre, croiſſoit dans l'uſurpateur à proportion de leur haine. Il regardoit tous ſes nouveaux ſujets comme autant d'ennemis, & il croioit ne pouvoir ſe précautionner contre les dangers qui l'environnoient de toutes parts & qui le ſuivoient par-tout, qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voioit pas qu'en ajoutant la cruauté des ſupplices à l'oppreſſion publique, il ne faiſoit que multiplier ſes ennemis, & les engager, après la perte de leur liberté, à ſauver au moins leur vie en attentant à la ſienne.

Diod. pag. 238-241.

Denys, qui prévoioit que les Syracuſains ne manqueroient pas, pour ſe rétablir dans la liberté, de profiter du repos que leur laiſſoit la paix récemment conclue avec les Carthaginois, n'oublia rien non plus de ſon côté pour affermir ſa domination. Il s'appliqua à fortifier la partie de la ville appellée l'Ile, que ſa ſituation avantageuſe rendoit déja très-forte, & qui pouvoit être gardée par une médiocre garniſon. Il l'environna de bons murs, flanqués d'eſpace en eſpace de pluſieurs tours fort hautes, & la ſépara ainſi du reſte de la ville. Il y bâtit une forte citadelle pour lui ſervir de retraite & d'aſyle en cas d'accident, & y fit conſtruire un grand nombre de boutiques & de galeries, capables de contenir une multitude conſidérable d'habitans.

Pour ce qui regarde les terres, il choiſit les meilleures qu'il donna à ſes créatures & aux Officiers qu'il avoit mis en place, & diſtribua le reſte à proportion égale entre les citoiens & les étrangers, mettant au nombre des premiers les eſclaves qui avoient été affranchis. Il partagea de la même ſorte les maiſons, réſervant celles de l'Ile pour les citoiens qui lui étoient les plus affidés, & pour ſes Etrangers.

Après avoir pris toutes ces précautions pour ſa propre ſureté, il ſongea à ſubjuguer pluſieurs peuples de la Sicile qui

étoient encore libres, & qui avoient donné du ſecours aux Carthaginois. Il commença par le ſiége d'Herbeline. Les Syracuſains qu'il avoit menés avec lui ſe voiant les armes à la main, crurent devoir s'en ſervir pour ſe rétablir en liberté. Comme ils s'attroupoient & concertoient enſemble, un des premiers Officiers qui leur parla durement fut tué ſur le champ : & ce meurtre fut comme le ſignal de la révolte. Ils firent venir auſſitôt d'Etna les Cavaliers qui s'y étoient retirés au commencement de la révolution. Denys, allarmé de ce mouvement, laiſſa le ſiege, & marcha promtement vers Syracuſe pour la contenir dans l'obéiſſance. Les révoltés l'y ſuivirent de près, & s'étant emparés d'Epipole, ils lui fermérent par ce moien toute iſſue dans la campagne. Aiant fait venir du ſecours de leurs alliés par terre & par mer, ils mettent la tête du Tyran à prix, & promettent le droit de bourgeoiſie aux Etrangers qui l'abandonneront. Il en paſſa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitérent fort humainement. Ils font avancer leurs machines, & battent fortement les murs de l'Ile, ſans donner à Denys le tems de reſpirer.

Ce Tyran, réduit aux abois, abandonné par le plus grand nombre des Etrangers, & ſe voiant ſans iſſue du côté de la

Campagne, aſſemble ſes amis pour délibérer avec eux, plutôt ſur le genre de mort qu'il doit choiſir pour terminer glorieuſement ſa carriére, que ſur les moiens de ſe ſauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis ſe partagent, mais enfin celui de Philiſte prévaut, qui étoit qu'il ne faloit point abſolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du tems, députe vers les révoltés, & demande qu'on lui permette de ſortir de la ville avec les ſiens, ce qui lui fut accordé; & on convint de lui donner cinq vaiſſeaux pour emmener ſes gens, & pour emporter ſes effets. Il avoit cependant envoié ſous-main vers les Campaniens qui étoient en garniſon dans les places des Carthaginois, & leur avoit fait offrir des ſommes conſidérables pour le venir tirer du danger où il étoit.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracuſains, qui croioient l'affaire terminée, & le Tyran perdu, avoient déſarmé une partie des troupes, & le reſte agiſſoit fort nonchalamment. L'arrivée des Campaniens, au nombre de douze cens chevaux, ſurprit & allarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'oppoſoient à leur paſſage, ils percent juſqu'à Denys. Trois cens autres ſoldats arrivent en même tems à ſon ſecours. Alors la face des choſes change entiére-

ment. La terreur & le découragement paſſent du côté des Syracuſains. Denys, aïant fait une ſortie, les pouſſe vivement juſques dans la partie de la ville appellée Néapolis. Le carnage ne fut pas conſidérable, parce que Denys avoit défendu de tuer les fuiards. Il fit enſevelir les morts, & fit dire à ceux qui s'étoient retirés à Etna qu'ils pouvoient revenir en toute ſureté, promettant d'oublier abſolument le paſſé. Pluſieurs revinrent, d'autres ne crurent pas devoir ſe fier à la parole du Tyran. Il récompenſa avantageuſement les Campaniens, & les renvoia.

Les Lacédémoniens firent alors, par raport à Syracuſe, une démarche bien indigne de la réputation de Sparte. Ils venoient de ruiner la liberté à Athénes: ils ſe déclaroient ouvertement dans toutes les villes de leur dépendance contre le gouvernement populaire. Ils députérent un de leurs citoiens à Syracuſe, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenoient au malheur de la ville, & pour lui offrir du ſecours, mais en effet pour fortifier Denys dans la réſolution de ſe maintenir dans la tyrannie, eſpérant que ce Prince, devenu fort puiſſant, pourroit leur être d'un grand ſecours. *Pag.* 242.

Ce qui venoit de ſe paſſer à Syracuſe, avoit appris à Denys ce qu'il devoit attendre à l'avenir de ſes ſujets. Pendant que *Pag.* 242.

les habitans de la ville étoient occupés au-dehors à la moiſſon des blés, il viſite leurs maiſons & en enleve toutes les armes. Enſuite il environne la citadelle d'un ſecond mur, équipe un grand nombre de vaiſſeaux, arme beaucoup d'étrangers, & prend toutes les meſures poſſibles pour ſe précautionner contre la mauvaiſe volonté des Syracuſains.

Pag. 245. *&* 246. Après avoir pourvû à ſa ſûreté au-dedans, il ſongea à pouſſer ſes conquêtes au-dehors. Par-là il ne ſe propoſoit pas ſimplement d'accroître ſon domaine & ſes revenus. Il cherchoit encore davantage à rendre ſes ſujets diſtraits ſur la perte de leur liberté, en tournant leur attention contre un ancien ennemi, toujours odieux; & en les occupant de projets éclatans, d'expéditions militaires, d'exploits glorieux, & de l'eſpérance de riches dépouilles. Il comptoit auſſi par ce moien s'attirer l'affection des troupes, & mériter l'eſtime des peuples par la grandeur & le ſuccès de ſes entrepriſes.

Denys ne manquoit ni de courage ni de ruſe, & il avoit toutes les qualités d'un grand Capitaine. Il prit donc, ſoit par force ſoit par trahiſon, Naxe, Catane, Léonte & quelques * autres villes, toutes voiſines de Syracuſe, & qui par cette raiſon étoient à ſa bienſéance. Il traita les unes avec bonté & clémence pour s'at-

**Etna, Enna.*

tirer l'eſtime & la confiance des peuples, abandonna les autres au pillage pour jetter la terreur dans le pays. Les habitans de Léonte furent tranſportés à Syracuſe.

Ces conquêtes allarmérent les villes voiſines, qui ſe voioient menacées du même malheur. Rhége, ſituée en Italie ſur le bord du détroit qui ſépare la Sicile de l'Italie, ſongea à le prévenir. Elle fit entrer dans ſa ligue les exilés de Syracuſe qui étoient en aſſez grand nombre, & engagea les Meſſéniens, ſitués à l'autre côté du détroit, à l'aider d'un puiſſant ſecours. On avoit levé une armée aſſez conſidérable, qui ſe préparoit à marcher contre le Tyran : mais la diſcorde qui ſe mit parmi les troupes, fit avorter cette entrepriſe. Elle ſe termina par un Traité d'union & de paix que Denys conclut avec les deux villes. *Pag.* 267. 268.

Il rouloit depuis lontems dans ſa tête un grand deſſein, qui étoit d'abattre, s'il le pouvoit, dans la Sicile, la puiſſance des Carthaginois, qui mettoit un grand obſtacle à la ſienne, parce que ſes ſujets ou ſes alliés mécontens trouvoient toujours un aſyle ouvert & une retraite aſſurée dans les villes qui étoient de la dépendance de ce peuple. La conjoncture de la peſte qui venoit de ravager Carthage, & qui en avoit extrémement diminué les forces, lui parut une occaſion favorable *Diod. lib.* 14. *pag.* 268-271.

pour l'exécution de ſon deſſein. Mais, en homme de tête, il crut que la grandeur des préparatifs devoit répondre à celle de l'entrepriſe, pour en aſſurer le ſuccès; & il s'y prit d'une maniére qui fait voir l'étendue de ſes vûes, & ſa rare capacité. Il y donna donc tous ſes ſoins & toute ſon application, perſuadé que la guerre qu'il alloit commencer avec une nation des plus puiſſantes qui fuſſent alors, pourroit être de longue durée, & qu'elle auroit des ſuites conſidérables.

AN. M. 3605. AV. J. C. 399. Il commença par faire venir à Syracuſe, tant des villes qui lui étoient ſoumiſes en Sicile, que de la Gréce & de l'Italie, un grand nombre d'artiſans & d'ouvriers de toute ſorte, qu'il invita à ce voiage par l'attrait du gain & de la récompenſe, moien ſûr d'avoir dans chaque genre ce qu'il y a de plus habiles gens. Il fit fabriquer une multitude infinie de toutes ſortes d'armes, épées, javelots, lances, pertuiſanes, caſques, cuiraſſes, boucliers: le tout ſelon l'uſage & la coutume de chacune des nations à qui ces armes étoient deſtinées. Il fit conſtruire auſſi un grand nombre de galéres à trois & à cinq rangs de rames, dont l'invention étoit toute récente, ſans compter les barques & les autres bâtimens néceſſaires pour le tranſport des vivres & des troupes.

Toute la ville, devenue un atelier général, retentiſſoit du bruit des travailleurs. Non ſeulement les veſtibules & les environs des temples, les portiques, les lieux d'exercices, les places publiques, mais encore toutes les maiſons des particuliers qui avoient quelque étendue, étoient remplies d'ouvriers. Denys y avoit établi un ordre merveilleux. Chaque eſpéce d'artiſans, diviſée par rues & par quartiers, avoit ſes inſpecteurs & ſes ſurveillans, dont la préſence & les conſeils avançoient & perfectionnoient le travail. Le Prince lui-même étoit toujours au milieu des ouvriers, les excitant & les animant par des louanges & des récompenſes proportionnées à leur mérite. Selon que chacun d'eux ſe diſtinguoit par ſon habileté & ſon induſtrie, il ſavoit auſſi les diſtinguer par différentes marques d'honneur, juſques-là qu'il en faiſoit manger quelques-uns à ſa table, & affectoit de s'entretenir familiérement avec eux comme avec des amis. [a] On a raiſon de dire que c'eſt l'honneur qui nourrit les arts, & que tous les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, peuvent y être rendus ſenſibles. Un Prince qui ſauroit mettre en mouvement les deux grands reſſorts & les deux puiſſans mobiles de

a Honos alit artes, omneſque incenduntur ad ſtudia gloriæ. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *n.* 4.

l'esprit humain, l'intérêt & la gloire, en y apportant les précautions nécessaires, feroit fleurir en peu de tems dans son roiaume tous les arts & toutes les sciences, & le rempliroit à peu de frais d'hommes excellens en tout genre. C'est ce qui arriva pour lors à Syracuse, où un homme seul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur & une émulation qui ne se peuvent exprimer.

Denys s'appliqua sur-tout à la marine. Il savoit que c'étoit Corinthe qui avoit inventé l'art de construire des galéres à trois & à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuse, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention; & il en vint à bout. Les bois, pour la construction des galéres, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voituroit sur des chariots jusqu'à la mer, & de là à Syracuse dans des vaisseaux, partie du mont Etna, très-fertile pour lors en pins & en sapins. On vit en peu de tems paroitre tout à coup & comme sortir de terre une flote de deux cens galéres; & il en fit radouber plus de cent autres qu'on avoit déja auparavant. Il fit construire de nouveau dans l'enceinte du grand port cent soixante loges, qui pouvoient la plupart contenir chacune deux vaisseaux; & en fit réparer cent cinquante anciennes.

La vûe de tant de galéres bâties ſi promtement, & équipées avec tant de magnificence, faiſoit croire que c'étoit l'ouvrage de la Sicile entiére, qui avoit réuni toutes ſes forces & emploié tous ſes revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jettoit les yeux ſur la multitude incroiable d'armes qui venoient d'être fabriquées, on étoit tenté de croire que cet unique ſoin avoit occupé entiérement Denys, & avoit dû épuiſer ſes tréſors. On comptoit cent quarante mille boucliers, autant de caſques & d'épées, plus de quatorze mille cuiraſſes travaillées avec tout l'art & toute la délicateſſe poſſible. Elles étoient deſtinées pour les cavaliers, pour les Tribuns & les Centurions de l'infanterie, & pour les troupes étrangéres qui gardoient le Prince. Les dards, les traits, les javelots étoient ſans nombre; & les machines de guerre répondoient à tout cet appareil.

La moitié de la flote devoit avoir pour ſa chiourme des citoiens, & l'autre moitié des étrangers. Denys ne ſongea à lever des troupes, que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuſe, & les autres villes de ſa dépendance, lui en fournirent une partie: il lui en vint auſſi beaucoup de la Gréce, & ſur-tout de la Laconie. La paie conſidérable qu'il offroit, fit qu'on

venoit de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions néceſſaires pour faire réuſſir ſon entrepriſe, dont il connoiſſoit toute l'importance, & ſentoit toute la difficulté. Bien inſtruit que tout dépend du zêle & de l'affection des troupes pour leur Général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ſes propres ſujets, que des autres habitans de la Sicile, & il y réuſſit merveilleuſement. Il avoit changé entiérement de façon d'agir depuis un certain tems. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les maniéres gracieuſes & inſinuantes à l'égard de tout le monde, avoient pris la place de cet air hautain & impérieux, & de cette inhumanité qui l'avoient rendu ſi odieux. On ne le reconnoiſſoit plus, & ce n'étoit plus le même homme.

Pendant qu'il preſſoit les préparatifs de la guerre, & qu'il s'appliquoit à s'attirer l'affection de ſes ſujets, il ſongea à gagner auſſi l'amitié de deux puiſſantes villes, Rhége & Meſſine, qui pouvoient mettre obſtacle à ſes grands projets par une puiſſante diverſion. La ligue qu'avoient formé contre lui quelque tems auparavant ces deux villes, quoiqu'elle n'eût point eu de ſuite, lui donnoit de l'inquiétude. Il ſongea donc à s'aſſurer de l'amitié de l'une & de l'autre. Il gratifia les habitans de Meſſine d'un nombre conſidéra-

ble de terres qui étoient dans leur voiſinage & à leur bienſéance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de ſon eſtime & de ſa conſidération pour eux, il leur envoia des Ambaſſadeurs, qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage : car il avoit perdu ſa premiére femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys ſachant que rien n'affermit tant un trône que la vûe d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes deſſeins, qui a les mêmes intérêts, qui peut ſuivre le même plan & garder les mêmes maximes de gouvernement, profita de cet intervalle de tranquillité dont il jouiſſoit, pour contracter un double mariage, afin d'avoir un ſucceſſeur à qui il pût tranſmettre la ſouveraineté qui lui avoit couté tant de travaux & de périls à acquérir.

Ceux de Rhége, à qui Denys s'étoit d'abord adreſſé, aiant tenu conſeil, & lontems délibéré ſur la demande qu'il leur faiſoit, la concluſion fut de ne point accepter l'alliance avec un Tyran, & pour toute réponſe ils lui firent dire qu'ils n'avoient que la fille du bourreau à lui donner. La raillerie étoit ſanglante. Nous verrons dans la ſuite que ce bon mot couta cher à la ville. *Diod. lib. 14. p. 317.*

Les Locriens, à qui Denys envoia les mêmes Députés, ne ſe montrérent pas ſi *Plut. in Dion. p. 959.*

difficiles ni ſi délicats, & lui donnérent pour épouſe Doride, fille d'un de leurs plus illuſtres citoiens. Il la fit venir de Locres dans une galére à cinq rangs de rames, qui étoit d'une magnificence extraordinaire, & où l'or & l'argent brilloient de toutes parts. Il épouſa en même tems Ariſtomaque, fille d'Hipparinus le plus conſidérable & le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & ſœur de Dion, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite : il la fit venir dans ſon palais ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, c'étoit une marque d'honneur très-ſinguliére. Les noces de l'une & de l'autre furent célébrées le même jour avec une joie univerſelle de toute la ville, & accompagnées de feſtins & de préſens d'une magnificence incroiable.

Ce fut contre les mœurs & contre la coutume univerſelle & immémoriale de tous les peuples de l'Occident qu'il épouſa deux femmes en même tems, uſant en cela, comme dans le reſte, de la liberté que prend la tyrannie de ſe mettre au-deſſus de toutes les loix.

Denys parut aimer également ces deux femmes, ſans donner la préférence à l'une ſur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalouſie & de diſcorde. Le peuple de Syracuſe prétendoit que celle de ſon pays fût préférée à l'étrangére : mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiére un

fils à ſon mari, ce qui lui aida beaucoup à ſe ſoutenir contre les cabales & les brigues des Syracuſains. Ariſtomaque fut lontems à devenir groſſe, quoique Denys ſouhaitât avec tant de paſſion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de la Locrienne, l'accuſant d'empécher Ariſtomaque par des maléfices & par des ſortiléges de concevoir.

Ariſtomaque avoit un frere; c'étoit le célébre Dion, qui fut fort bien auprès du Prince. Il dut donc ſon crédit d'abord à la protection de ſa ſœur : mais dans la ſuite, aiant donné des preuves de ſon grand ſens, ſon propre mérite le fit fort aimer & conſidérer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Prince lui donna de ſa confiance, il ordonna à ſes Tréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvû qu'ils vinſſent lui dire le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion avoit naturellement beaucoup de nobleſſe, d'élévation, & de grandeur d'ame. Une heureuſe rencontre ſervit à nourrir en lui & à fortifier encore ces ſentimens. Une eſpéce de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particuliére qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe, y avoit amené Platon, le plus célébre des philoſophes. Dion devint ſon ami & ſon diſciple, &

il profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans une Cour où tout reſpiroit le luxe & les délices, & où l'on faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les diſcours de ce nouveau Maître, & goûté de cette philoſophie qui méne à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ſes lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avoit trouvé de jeune homme ſur qui ſes diſcours euſſent fait tant d'impreſſion, & qui eût ſaiſi avec tant de vivacité tous ſes principes.

Comme Dion étoit jeune & ſans expérience, voiant la facilité avec laqueile Platon l'avoit fait changer d'inclination & de goût, & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il eut la ſimplicité de croire que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys; & dans cette vûe, il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre, & à avoir quelque converſation avec lui. Denys y conſentit. Mais la Tyrannie avoit jetté de trop profondes racines dans ſon eſprit, pour en pouvoir être arrachée. C'étoit [a] comme une forte teinture qui avoit pénétré juſqu'au fond de l'ame,

a Τὴν βαφὴν ἐκ ἀνίεντα τῆς τυραννίδος, ἐν πολλῷ χρόνῳ δ' εὐσποιὸν ἔσαν καὶ δυσέκπλυτον. Δρομαίως δὲ ὀντας ἐπὶ δεῖ τῶν χρήσαν ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. *Plut. in Moral. pag.* 779.

&

& qu'il n'étoit plus poſſible d'effacer.

Quoique le ſéjour de Platon à la Cour n'eût été d'aucun fruit par raport au Tyran, celui-ci ne laiſſa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de ſon eſtime & de ſa confiance, juſques-là qu'il ſupportoit ſans ſe fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit. Denys raillant un jour ſur la maniére de gouverner de Gélon ancien roi de Syracuſe, & diſant par alluſion à ſon nom qu'il avoit été la * riſée de la Sicile; tous les Courtiſans ſe mirent à admirer & à faire valoir la fineſſe & la gentilleſſe de cette plaiſanterie, toute fade & toute plate qu'elle étoit, comme le ſont preſque tous les jeux de mots. Dion prit la choſe ſérieuſement, & oſa lui repréſenter qu'il avoit tort de parler ainſi d'un Prince qui par ſa conduite ſage & équitable avoit donné le modéle d'un parfait gouvernement, & avoit fait goûter aux Syracuſains la puiſſance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *& on ſe fie à vous à cauſe de Gélon : mais à cauſe de vous, l'on ne ſe fiera plus à perſonne.* C'étoit beaucoup pour un Tyran, qu'on pût lui parler ainſi impunément.

Plut. p. 962.

* Γέλως ſignifie *riſée.*

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers ſuccès de cette guerre. Syracuſe réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeſte ſort de la ville de Rhége.*

Diod. l. 14. p. 272-284. DENYS voiant ſes grands préparatifs achevés, & qu'il étoit en état d'entrer en action, s'ouvrit publiquement de ſon deſſein aux Syracuſains, afin de les intéreſſer davantage au ſuccès de cette entrepriſe, & leur dit qu'il ſongeoit à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il repréſenta qu'ils étoient les ennemis perpétuels & déclarés des Grecs, & en particulier de ceux qui habitoient dans la Sicile. Que la peſte qui venoit de déſoler Carthage, étoit une occaſion favorable dont il faloit profiter. Que les peuples aſſervis ſous de ſi durs maîtres, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe déclarer. Qu'il ſeroit glorieux à Syracuſe de faire rentrer dans la poſſeſſion de la liberté les villes Grecques qui gémiſſoient depuis lontems ſous le joug des barbares. Qu'au reſte, en déclarant la guerre préſentement aux Carthaginois, ils ne feroient que les prévenir de quelque tems, puiſqu'auſſitôt que ces peuples auroient réparé leurs pertes, ils ne manqueroient pas de ve-

nir les attaquer avec toutes leurs forces.

Les avis ne furent point partagés. La haine ancienne & naturelle contre les barbares, le dépit & le reſſentiment de ce qu'ils avoient donné un maître à Syracuſe, l'eſpérance qu'aiant les armes en main ils pourroient trouver quelque occaſion de recouvrer leur liberté, réunirent tous les ſuffrages : la guerre fut réſolue d'un commun conſentement, & elle commença dans le moment même. Il y avoit à Syracuſe, tant dans la ville que dans le port, un grand nombre de Carthaginois, qui ſous la bonne foi des traités & de la paix y exerçoient le trafic, & s'y croioient en ſureté. La populace, autoriſée par le Prince, courut, au ſortir de l'aſſemblée, dans leurs maiſons & ſur leurs vaiſſeaux, pilla tous leurs biens, & enleva tous leurs effets. Ils eſſuiérent le même traitement dans toute la Sicile ; & l'on ajouta au pillage des biens le meurtre & le carnage, comme en repréſailles de toutes les cruautés que les barbares avoient exercées contre les vaincus, & pour leur montrer à quoi ils devoient s'attendre s'ils continuoient de faire la guerre avec la même inhumanité.

Après cette ſanglante exécution, Denys envoia un Héraut à Carthage chargé d'une lettre, par laquelle il ſignifioit aux Carthaginois que Syracuſe leur déclaroit AN. M. 3607. AV. J. C. 397.

la guerre s'ils ne retiroient leurs garniſons de toutes les villes Grecques qu'ils occupoient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le Sénat, puis dans l'aſſemblée du peuple, cauſa une grande allarme, ſur-tout à cauſe de l'état pitoiable où la peſte avoit réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, & ſe préparérent à une vigoureuſe défenſe. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, & Imilcon partit ſur le champ pour ſe mettre à la tête de l'armée Carthaginoiſe qui étoit en Sicile.

Denys de ſon côté ne perdit pas de tems. Il ſe mit en marche avec ſon armée qui groſſiſſoit de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venoient de tous côtés. Elle ſe trouva monter à quatre-vingts mille hommes de pié, & trois mille chevaux. La flote étoit compoſée de près de deux cens galéres, & de cinq cens barques, chargées de vivres & de machines de guerre. Il commença la campagne par le ſiége de Motye, place forte des Carthaginois, ſituée près du mont Eryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue, & qui y tenoit par une langue de terre, que les aſſiégés coupérent auſſitôt, pour empécher les approches des ennemis de ce côté-là.

Six ſtades.

Denys aiant laiſſé le ſoin du ſiége à Lep-

tine, qui commandoit la flote, alla avec ſes troupes de terre attaquer les places alliées aux Carthaginois. Allarmées à la vûe d'une armée ſi nombreuſe, elles ſe rendirent toutes, à l'exception de cinq, qui étoient Ancyre, Solos, * Palerme, Ségeſte, & Entella. Il aſſiégea les deux derniéres. * *Panormus.*

Imilcon cependant, pour faire une diverſion, détacha de ſa flote dix galéres, qu'il fit partir de nuit pour aller ſurprendre & attaquer les vaiſſeaux qui étoient reſtés dans le port de Syracuſe. Le Commandant, chargé de cette expédition, entra de nuit dans le port ſans trouver de réſiſtance, & après avoir briſé une grande partie des vaiſſeaux qui s'y rencontrérent, il ſe retira, bien content de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ſes troupes devant Motye, & aiant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs pour faire des levées, il rétablit la langue de terre, & fit avancer par là ſes machines. L'attaque de la place fut des plus vives, & la réſiſtance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les bréches, les aſſiégés ſe défendirent encore lontems avec un courage incroiable, & il falut les pourſuivre & les forcer de maiſon en maiſon. Le ſoldat, irrité d'une défenſe ſi opiniâtre, égorgea tout ce qui ſe

préſentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, ſinon ceux qui ſe réfugiérent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aiſe de s'attacher les troupes par l'attrait & l'eſpérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année ſuivante, & mirent ſur pié une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, ſans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. La flote, commandée par Magon, étoit compoſée de quatre cens galéres, & de plus de ſix cens barques chargées des vivres & des machines. Imilcon avoit donné ſes ordres aux Capitaines des vaiſſeaux dans des lettres cachetées qu'ils ne devoient ouvrir qu'après être ſortis du port. Il avoit pris cette précaution pour tenir ſes deſſeins plus ſecrets, & empécher les eſpions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous étoit à Palerme. La flote y arriva, ſans avoir fait beaucoup de perte dans le trajet. Imilcon prit Eryx par trahiſon, & bientôt après força Motye de ſe rendre. Meſſine lui parut une place importante, parce qu'elle pouvoit favoriſer le trajet des troupes d'Italie en Sicile, & traverſer le paſſage de celles qui venoient du Péloponnéſe. Il s'en rendit maître, après une longue & vigou-

reuſe réſiſtance ; & quelque tems après il la raſa entiérement.

Denys ſe voiant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, s'étoit retiré à Syracuſe. Preſque tous les peuples de Sicile, qui le haïſſoient anciennement, & qui ne s'étoient réconciliés avec lui qu'extérieurement & forcés par la crainte, profitant de cette occaſion, quittérent ſon parti, & embraſſérent celui des Carthaginois. Le Tyran leva de nouvelles troupes, & accorda la liberté aux eſclaves pour les faire ſervir ſur les vaiſſeaux. Son armée montoit à trente mille hommes d'infanterie, & trois mille chevaux; & ſa flote à cent quatre-vingts galéres. Il ſe mit en campagne avec ces forces, & s'éloigna de Syracuſe d'environ huit lieues. Imilcon avançoit toujours avec ſes troupes de terre, & ſa flote le ſuivoit cotoiant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer ſa route ſur le bord de la mer, & fut obligé de prendre un long circuit autour du mont Etna, dont un incendie récent avoit couvert de cendres & de flammes toute la contrée voiſine. Il ordonna à ſa flote de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'étoit un tems favorable pour l'attaquer, pendant qu'elle ſeroit éloignée des troupes de terre ; au lieu que les ſiennes, rangées ſur le rivage, ſeroient en état d'animer &

de ſoutenir ſa flote. Le projet étoit ſagement concerté, mais le ſuccès n'y répondit pas. Leptine, ſon Amiral, s'étant avancé inconſidérément avec trente galéres contre l'avis de Denys, qui lui avoit recommandé ſur-tout de ne point ſéparer ſes forces, en coula d'abord à fond pluſieurs de celles des ennemis : mais ſe voiant envelopé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reſte de la flote en fit autant, & elle fut vivement pourſuivie par les Carthaginois. Magon remplit pluſieurs barques de ſoldats, avec ordre de faire main-baſſe ſur ceux qui tâchoient de ſe ſauver à la nage vers le bord. L'armée de terre qui étoit placée, les voioit périr miſérablement, ſans pouvoir leur donner aucun ſecours. La perte fut grande du côté des Siciliens. Il y eut plus de cent galéres priſes ou briſées, & il périt vingt mille hommes tant dans le combat que dans la fuite.

Les Siciliens qui craignoient de ſe renfermer dans Syracuſe, où ils ne manqueroient pas d'être bientôt aſſiégés, preſſoient Denys de les mener contre Imilcon, qu'une entrepriſe ſi hardie pourroit déconcerter, outre qu'on trouveroit ſes troupes extrêmement fatiguées par la marche forcée qu'elles auroient faite. Cette propoſition lui plut aſſez d'abord : mais aiant fait réflexion que Magon qui

commandoit la flote ennemie, pourroit bien cependant s'avancer vers Syracuſe, & s'en rendre maître, il jugea plus à propos d'y retourner; ce qui lui fit perdre beaucoup de ſes troupes, qui ſe débandérent de côté & d'autre. Imilcon, après une marche de deux journées, arriva à Catane, & y demeura quelques jours, pour faire repoſer ſon armée, & pour radouber les vaiſſeaux de ſa flote qu'une tempête violente avoit fort maltraités.

Il prit, après cela, le chemin de Syracuſe, & fit entrer ſa flote dans le grand port en vainqueur. Plus de deux cens galéres, ornées de dépouilles ennemies, s'avançoient avec une contenance majeſtueuſe, la chiourme faiſant une eſpéce de concert par l'ordre uniforme & réglé avec lequel les rames étoient miſes en mouvement. Elles étoient ſuivies d'un nombre infini de petits bâtimens, de ſorte que le port, quelque vaſte qu'il fût, pouvoit à peine les contenir, & que toute la mer étoit couverte de voiles. D'un autre côté parut en même tems l'armée de terre, compoſée, comme on l'a déja dit, de trois cens mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux. Imilcon plaça ſa tente dans le temple de Jupiter, & l'armée campa aux environs à un peu plus d'une demie lieue de la ville. On juge aiſément quelle allarme & quelle fraieur

Diod. pag 285-296.

12 ſtades.

un tel ſpectacle jetta dans Syracuſe. Le Général Carthaginois fit avancer ſes troupes vers les murs pour préſenter la bataille aux Syracuſains, & en même tems, aiant fait un détachement de cent galéres, il s'empara des deux * ports qui reſtoient. Comme il vit que perſonne ne remuoit, il ſe retira, content pour lors de l'aveu que les ennemis faiſoient de leur foibleſſe. Pendant trente jours il fit le dégât dans le pays, coupant tous les arbres, & ravageant tout. Il ſe rendit maître du fauxbourg d'Achradine, & pilla les temples de Cérès & de Proſerpine. Prévoiant que le ſiége pourroit être de longue durée, il ſe retranche dans ſon camp, & l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, & entre autres celui de Gélon & de Démarate ſa femme qui étoient d'une grande magnificence. Il conſtruit trois forts à quelque diſtance l'un de l'autre : le premier à Plemmyre, le ſecond vers le milieu du port, & le dernier attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin & le blé en ſureté. Il envoie auſſi un grand nombre de petits bâtimens en Sardaigne & en Afrique, pour en amener des vivres.

* *Le petit port, & celui de Trogile.*

Dans le même tems arrive Polyxéne, que Denys ſon beau-frere avoit envoié dès le commencement en Italie & en Gréce pour y amaſſer du ſecours, ame

nant avec lui une flote de trente vaiſſeaux commandée par Pharacide Lacédémonien. Ce renfort, venu fort à propos, ranima les Syracuſains. Aiant aperçu en mer un bâtiment chargé de vivres pour les ennemis, ils détachent cinq galéres, & l'enlévent. Les Carthaginois les pourſuivent avec quarante vaiſſeaux : eux de leur côté font avancer toute leur flote, & aiant engagé le combat ſe rendent maîtres de la galére Amirale, en maltraitent & en prennent vingt-quatre, pourſuivent les autres juſqu'au lieu où toute la flote étoit retirée, & leur préſentent une ſeconde fois le combat, que les Carthaginois, effraiés de l'échec qu'ils venoient de recevoir, n'oſent accepter.

Les Syracuſains, fiers d'une victoire ſi ineſpérée, retournent à la ville emmenant avec eux les galéres qu'ils avoient priſes, & y rentrent comme en triomphe. Enflés par cet heureux ſuccès, qui ne pouvoit être attribué qu'à leur courage, car Denys alors étoit abſent, & étoit allé avec un petit détachement de la flote chercher des vivres, accompagné de Leptine, ils s'animent les uns les autres, & ſe voiant les armes en main, ils ſe reprochent mutuellement leur lâcheté, & pleins d'ardeur ils s'écrient que le tems eſt venu de ſecouer le joug honteux de la ſervitude, & de ſe rétablir dans leur ancienne liberté.

Pendant qu'attroupés enſemble par pelotons, ils tenoient de pareils diſcours, le Tyran arrive, & aiant convoqué l'aſſemblée, il felicite les Syracuſains ſur la victoire qu'ils venoient de remporter, & leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, & de les délivrer de leurs ennemis. Il étoit prêt de renvoier l'aſſemblée, lorſque Théodore, l'un des plus illuſtres citoiens, homme de tête & de main, prit la parole, & oſa ſe déclarer ouvertement en faveur de la liberté. » On nous parle, dit-il, de nous » rendre la paix, de terminer la guerre, » de nous délivrer de nos ennemis. Que » ſignifie ce langage dans la bouche de » Denys? Eſt-ce donc une paix que l'état » de ſervitude où l'on nous réduit? Y a-t-il » pour nous un ennemi plus à craindre » que le Tyran qui opprime notre liber- » té? ou une guerre plus cruelle que celle » qu'il nous fait depuis pluſieurs années? » Qu'Imilcon remporte ſur nous la vic- » toire, content de nous impoſer quel- » ques tributs, il nous laiſſera vivre ſelon » nos loix. Mais le Tyran qui nous aſſer- » vit n'en reconnoit point d'autres que » ſon avarice, ſa cruauté, ſon ambition. » Les temples des dieux pillés par ſes » mains ſacriléges, nos biens livrés en » proie & nos terres abandonnées à ſes ſa- » tellites, nos perſonnes expoſées tous les

» jours aux plus durs & aux plus honteux
» traitemens, le ſang de tant de citoiens
» répandu au milieu de la ville même &
» ſous nos yeux ; voila le fruit de ſon ré-
» gne, & la paix qu'il nous procure. Eſt-
» ce pour maintenir notre liberté qu'il a
» conſtruit cette citadelle ? qu'il l'a envi-
» ronnée de ſi fortes murailles & de ſi
» hautes tours ? qu'il a appellé à ſa garde
» cette troupe d'étrangers & de barbares
» qui nous inſultent impunément ? Juſ-
» qu'à quand, Syracuſains, ſouffrirons-
» nous ces indignités, plus inſupporta-
» bles à des gens de cœur que la mort
» même. Hardis & intrépides contre les
» ennemis du dehors, ſerons-nous tou-
» jours lâches & tremblans en préſence
» du Tyran ? La Providence, qui nous a
» remis nos armes entre les mains, nous
» montre l'uſage que nous en devons faire.
» Sparte & les autres villes alliées, qui ſe
» font gloire d'être libres & indépendan-
» tes, nous regarderoient comme indi-
» gnes de porter le nom de Grec, ſi nous
» avions d'autres ſentimens qu'elles. Fai-
» ſons voir que nous n'avons point dégé-
» néré de nos ancêtres. Si Denys conſent
» à ſe retirer, ouvrons lui les portes, &
» qu'il emporte d'ici tout ce qu'il lui plai-
» ra. Mais s'il perſiſte dans la tyrannie,
» qu'il ſente ce que peut dans des hom-
» mes de courage l'amour de la liberté.

Après ce discours, tous les Syracusains, suspendus entre la crainte & l'espérance, avoient les yeux tournés sur les alliés, & principalement sur ceux de Sparte. Alors Pharacide, qui commandoit leur flote, monta sur la Tribune aux harangues. On s'attendoit qu'un citoien de Sparte se déclareroit en faveur de la liberté. Il fit tout le contraire, & dit que sa République l'avoit envoié pour secourir les Syracusains & Denys contre les Carthaginois, & non pour faire la guerre à Denys, & détruire son autorité. Cette réponse consterna les Syracusains. La garde du Tyran arriva en même tems, & l'assemblée finit. Denys, depuis ce tems-là, sentant plus que jamais ce qu'il avoit à craindre, s'appliqua à gagner le peuple & à s'attacher les citoiens, faisant des présens aux uns, invitant les autres à venir manger avec lui, & affectant de les traiter en toute occasion avec bonté & familiarité.

Plut. in Dion. p. 966. Ce fut apparemment vers ce tems-là que Polyxéne, beau-frere de Denys, dont il avoit épousé la sœur nommée Thesta, s'étant déclaré sans doute contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile pour mettre sa vie en sûreté, & pour ne point tomber entre les mains du Tyran. Denys fit venir sa sœur chez lui, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'aiant sû la fuite que son mari méditoit, elle ne

l'en avoit pas averti. Elle lui répondit ſans s'étonner, & ſans marquer la moindre crainte ; » Vous ai-je donc paru une » femme ſi lâche & d'un cœur ſi bas, que » ſi j'avois ſû la fuite de mon mari, je » n'euſſe pas fait tous mes efforts pour en » être la compagne, & pour partager » avec lui ſes dangers & ſes malheurs ? Je » ne l'ai pas ſûe ; & je me ſerois trouvée » bien plus heureuſe d'être appellée par- » tout la femme de Polyxéne banni, que » d'être appellée ici la ſœur du Tyran. « Denys ne put refuſer ſon admiration à une réponſe ſi pleine de courage ; & tous les Syracuſains furent ſi charmés de la vertu de cette Dame, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conſervérent pendant ſa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'après ſa mort tout le peuple accompagna ſon corps au tombeau, & honora ſes funérailles par un concours extraordinaire.

Du côté des Carthaginois la face des affaires changea tout d'un coup. Ils avoient fait une faute irréparable de ne pas attaquer Syracuſe en arrivant, & de ne pas profiter de l'allarme que la vûe de leur armée & de leur flote également formidables, y avoit répandue. Ici la peſte, qui fut regardée comme une punition du Ciel pour les temples qu'ils avoient pillés

& les tombeaux qu'ils avoient démolis ; ravagea en peu de tems leur armée. J'en ai marqué les étranges ſymptomes dans l'hiſtoire des Carthaginois. Pour ſurcroit de malheur, les Syracuſains, avertis du triſte état où ils ſe trouvoient, les attaquérent en même tems par terre & par mer dès avant le jour. La ſurpriſe, la fraieur, l'empreſſement même avec lequel ils ſe hâtoient de ſe mettre en état de défenſe, jettoient parmi eux le trouble & la confuſion. Ils ne ſavoient de quel côté il faloit porter du ſecours, tout étant également en danger. Beaucoup de vaiſſeaux furent coulés à fond, d'autres preſqu'entiérement briſés, un plus grand nombre encore conſumés par les flammes. Les vieillards, les femmes, les enfans accouroient en foule ſur les murs, pour être témoins de cet affreux ſpectacle, & tendoient les mains vers le ciel rendant graces aux dieux de l'éclatante protection qu'ils donnoient à leur ville. Le carnage fut horrible & dans le camp, & hors du camp, & ſur les vaiſſeaux. La nuit ſeule y mit fin.

Tome I. p. 271.

Imilcon, réduit au déſeſpoir, fit offrir ſous main trois cens mille écus à Denys, pour qu'il lui permît d'emmener de nuit ce qui lui reſtoit de troupes & de vaiſſeaux. Le Tyran, qui étoit bien aiſe de laiſſer aux Carthaginois quelque reſſource pour

300 *talens.*

tenir toujours ſes ſujets dans la crainte, lui accorda cette permiſſion, mais ſeulement pour les citoiens de Carthage. Il partit donc de nuit quatre jours après, avec quarante vaiſſeaux remplis de Carthaginois ſeulement, & laiſſa tout le reſte de ſes troupes. Les Corinthiens, avertis par le bruit & le mouvement des galéres qu'Imilcon prenoit la fuite, en donnérent avis à Denys, qui fit ſemblant de n'en avoir rien appris, & ordonna ſur le champ qu'on les pourſuivît. Mais comme ils virent que l'exécution de ſes ordres traînoit en longueur, ils allérent eux-mêmes à la pourſuite des ennemis, & coulérent à fond quelques-uns des vaiſſeaux de l'arriére-garde.

Denys alors fit ſortir ſes troupes; mais avant leur arrivée, les Siciliens qui étoient au ſervice des Carthaginois, s'étoient retirés, prenant chacun la route de leur pays. Denys, aiant mis des gardes à tous les paſſages, marcha droit au camp des ennemis, quoiqu'il fût encore nuit. Les barbares, qui ſe voioient cruellement abandonnés & trahis par Imilcon & les Siciliens, perdent courage & s'enfuient. Les uns tombent entre les mains des ſoldats qu'on avoit placés aux iſſues, les autres, mettant bas les armes, demandent quartier. Il n'y eut que les Ibériens, qui envoiérent un héraut à Denys, pour ca-

pituler, & il les incorpora dans ſes Gardes. Tout le reſte fut fait priſonnier.

Tel fut le ſort des Carthaginois, qui montre, dit l'Hiſtorien, que l'humiliation ſuit de près l'orgueil, & que ceux à qui leur puiſſance enfle trop le cœur, ſont bientôt forçés à reconnoitre leur foibleſſe. Ces fiers vainqueurs, maîtres de preſque toute la Sicile, qui comptoient déja Syracuſe à eux, & qui étoient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port, inſultant aux Syracuſains, en ſortent maintenant de nuit couverts de honte, traînant avec eux les triſtes débris & les reſtes malheureux de leur flote & de leur armée, & réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avoit reſpecté ni l'aſyle ſacré des temples, ni la ſainteté inviolable des tombeaux, après avoir laiſſé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes ſans ſépulture, va périr miſérablement dans Carthage, vengeant ſur lui-même par ſa mort le mépris qu'il a fait des dieux & des hommes.

Diodore de Sicile.

Denys, qui ſe défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, en écarta dix mille, & ſous prétexte de les récompenſer, leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très-commode, & un établiſſement très-avantageux. Il confia ſa garde à d'autres étrangers, & aux eſclaves qu'il avoit affran-

Diod. l. 14. p. 304-310.

chis. Il fit plusieurs tentatives dans la Sicile, & dans le pays voisin, sur-tout contre ceux de Rhége. Les peuples d'Italie se voiant en danger, formérent une puissante ligue pour arrêter ses conquêtes. Le succès fut assez égal de part & d'autre.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Gaulois, qui peu de mois auparavant avoient brulé Rome, envoiérent des Députés à Denys, pour faire alliance avec lui. Il étoit pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois, l'obligea de retourner en Sicile. *Justin. lib. 20. cap. 5.*

En effet les Carthaginois aiant mis sur pié une nombreuse armée sous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux que les premiers, & qui se terminérent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége, & il y reçut d'abord un échec assez considérable. Mais aiant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoia tous contre leur attente libres & sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, & de dissiper une ligue puissante qui pouvoit faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi aiant gagné par cette action de bonté & de générosité tous *An. M. 3615. Av. J. C. 389. Diod. l. 14. p. 312. 313.*

les habitans du pays, & d'ennemis qu'ils étoient, les aiant rendu ſes amis & ſes alliés, il retourna contre Rhége. Il étoit fort animé contre cette ville à cauſe du refus injurieux qu'elle avoit fait de lui donner une épouſe, & de la réponſe inſolente dont elle avoit accompagné ce refus. Les aſſiégés ſe voiant hors d'état de réſiſter à la nombreuſe armée de Denys, & n'eſpérant de ſa part aucun quartier ſi la ville étoit priſe d'aſſaut, parlérent de capitulation. Il ne ſe rendit pas difficile. Il leur fit
300 *talens.* payer trois cens mille écus, les obligea de lui livrer tous leurs vaiſſeaux qui montoient au nombre de ſoixante & dix, & de lui remettre entre les mains cent otages: après quoi il leva le ſiége. Ce n'étoit pas par bonté & par clémence qu'il en uſoit ainſi, mais pour les perdre plus ſûrement après les avoir affoiblis.

Pag. 317-320. En effet l'année ſuivante, ſous un faux prétexte & un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les aſſiégea de nouveau avec toutes ſes forces, après leur avoir renvoié leurs otages. De part & d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté le deſir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels ſupplices, animoient les troupes. Celles de la ville avoient pour chef Phyton, homme brave & intrépide, que le danger rendoit encore plus courageux. Il faiſoit de fré-

quentes & de rudes ſorties, dans l'une deſquelles Denys reçut une bleſſure, dont il eut bien de la peine à ſe remettre. Le ſiége traînoit en longueur, & avoit déja duré onze mois. Une cruelle famine réduiſit la ville aux derniéres extrémités. Le * médimne de blé ſe vendoit deux cens cinquante livres. Après avoir conſumé tout ce qui leur reſtoit de chevaux & de bêtes de ſomme, ils furent reduits à ſe nourrir de cuirs & de peaux qu'ils faiſoient bouillir, & enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme les bêtes, reſſource que Denys leur ôta bientôt, aiant fait manger par les chevaux tout ce qui reſtoit de verd aux environs de la ville. Il falut enfin céder à la néceſſité. Ils ſe rendirent à diſcrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avoient ſurvécu à la famine, étoient moins des hommes que des ſquélétes. Il fit plus de ſix mille priſonniers, qui furent conduits à Syracuſe. Il renvoia libres ceux qui furent en état de paier par tête cinquante livres, & vendit les autres.

Cinq mines.

Une mine.

Denys fit tomber ſur Phyton tout le poids de ſa colére & de ſa vengeance. Il commença par faire précipiter ſon fils dans la mer. Le lendemain il fit attacher Phyton à l'extrémité des plus hautes ma-

* *Le médimne valoit ſix boiſſeaux Romains, & près de cinq des nôtres.*

chines, pour le donner en ſpectacle à toute l'armée ; & en cet état il lui fit dire que ſon fils avoit été jetté dans la mer. » Il a » été plus heureux que moi d'un jour, » répondit ce pere infortuné. Enſuite il le promena dans toute la ville, le faiſant battre à coups de verges, lui faiſant eſſuier mille outrages, & faiſant crier par un héraut, qu'on traitoit ainſi ce perfide & ce traître pour avoir inſpiré la rébellion à ceux de Rhége ; » Dites plutôt, s'écrioit ce généreux défenſeur de la liberté, que la vûe d'une mort prochaine rendoit encore plus intrépide, » dites que c'eſt ainſi » qu'on traite un fidéle citoien pour avoir » refuſé de livrer ſa ville & ſa patrie au » Tyran. » Ce diſcours, ce ſpectacle tiroit les larmes des yeux de tous les ſpectateurs, & même des ſoldats de Denys. Il craignit que ſon priſonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût aſſouvi ſur lui ſa vengeance, & ſur le champ il le fit précipiter dans la mer.

§. IV. *Paſſion violente de Denys pour la poéſie. Réflexion ſur ce goût du Tyran. Flateries des Courtiſans. Généreuſe liberté de Phyloxéne. Mort de Denys. Ses mauvaiſes qualités.*

Diod. lib. 14. p. 318. DANS UN INTERVALLE que laiſſa à Denys ſon entrepriſe ſur Rhége, ce Prince, qui étoit avide de toute eſpéce de

gloire, & qui ſe piquoit de bel eſprit, envoia à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la paſſion de Denys pour la poéſie & les belles-lettres, étant un des traits qui le caractériſent le plus particuliérement, & d'ailleurs ſe trouvant mélé de bien & de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable, & ce qui mérite auſſi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractére total de ce Tyran, qui tempéroit les vices de ſon ambition & de la tyrannie, par beaucoup de grandes qualités, qu'il n'eſt pas permis de diſſimuler, la vérité de l'hiſtoire demandant qu'on rende juſtice aux plus méchans, parce qu'ils ne ſont pas méchans en tout. Nous avons vû en lui pluſieurs traits dignes certainement de louange, je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs; la douceur avec laquelle il ſouffroit la liberté du jeune Dion, l'admiration qu'il témoigna de la réponſe libre & généreuſe que lui fit ſa ſœur Theſta à l'occaſion de la fuite de ſon mari, les maniéres gracieuſes & populaires qu'il eut en pluſieurs occaſions pour les Syracuſains, la familiarité avec laquelle il

converſoit avec les moindres bourgeois & même avec les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ſes deux femmes, les égards & le reſpect qu'il avoit pour elles. Tout cela marque que Denys avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de généroſité, qu'on ne le penſe ordinairement. Il n'eſt pas Tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phére, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poéſie. Dans les intervalles que lui laiſſoient les affaires, il aimoit à ſe délaſſer par le commerce des gens d'eſprit, & par l'étude des arts & des ſciences. En particulier il aimoit à faire des vers, & s'exerçoit à compoſer des poémes, & ſur-tout des Tragédies. Juſques-là cette paſſion de Denys ne peut-elle pas être excuſée par un endroit qui a certainement quelque choſe de louable : je veux dire par le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, par l'eſtime qu'il témoignoit des Savans, par la pente qu'il avoit à leur faire du bien, & par l'uſage qu'il faiſoit de ſes heures de loiſir ? Ne valoit-il pas mieux qu'il les emploiât à exercer ſon eſprit, & à cultiver les ſciences, que de les emploier à la bonne chére, à la danſe, aux ſpectacles, au jeu, à des converſations frivoles, & à d'autres plaiſirs encore plus pernicieux ? C'eſt la réflexion ſenſée que fit Denys le Jeune

Plut. in Timol. p. 243.

Jeune pendant qu'il étoit à Corinthe. Philippe de Macédoine étant à table avec lui, ſe mit à parler d'un ton railleur & mépriſant des Odes & des Tragédies que Denys ſon pere avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loiſir de les compoſer. Denys lui repartit bruſquement & avec eſprit : *Vous voila bien embarraſſé. Il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres qui nous en faiſons tant à croire, paſſons à boire & à nous divertir.*

Jules Céſar & l'Empereur Auguſte ont cultivé la poéſie, & fait des Tragédies. Luculle avoit ſongé à mettre en vers les mémoires de ſes campagnes. On attribuoit à Lélius & à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, ſur-tout le dernier, les Comédies de Térence, & ce bruit répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne ſervit qu'à les faire encore eſtimer davantage. *Sueton. in Caſ. c. 56. in Aug. c. 85. Plut. in Lucul. p. 492.*

Ces délaſſemens par eux-mêmes n'étoient donc point condannables, & le goût pour la poéſie, renfermé dans de juſtes bornes, ne méritoit point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'étoit que dans ce qu'il prétendoit y exceller par deſſus tous les autres. Il ne pouvoit ſouffrir en rien, ni ſupérieur, ni concurrent. Parce qu'il avoit ſeul la premiére auto-

rité, il s'étoit auſſi accoutumé à croire qu'il avoit ſeul les premiers talens de l'eſprit. En un mot, il étoit Tyran en tout. Cet eſprit de domination & d'empire que lui donnoit ſon rang, étoit une des cauſes de l'eſtime démeſurée qu'il faiſoit de ſon propre mérite. Elle naiſſoit auſſi des applaudiſſemens continuels de ſes courtiſans, & de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conſpiroient à le tromper ſur un article ſi flateur. Et de [a] quoi un Grand, un Miniſtre, un Prince, toujours encenſé, toujours adoré, ne ſe croit-il pas capable ! On ſait que le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, non-ſeulement compoſoit des piéces de théatre, mais qu'il ſe piquoit auſſi d'y exceller, & que ſa jalouſie ſur ce point alla juſqu'à uſer d'autorité pour faire critiquer les piéces de ceux à qui le public, juge équitable & incorruptible ſur ce point, donnoit la préférence ſur lui.

Denys ne faiſoit pas réflexion qu'il y a des choſes eſtimables en elles-mêmes, & qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un Prince de vouloir primer. J'ai déja raporté ailleurs la leçon que Philippe roi de Macédoine fit à ſon fils Alexandre, pour avoir marqué dans

Juvenal. [a] Nihil eſt quod credere de ſe
Non poſſit, cùm laudatur diis æqua poteſtas.

un repas trop d'habileté dans la Muſique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter ſi bien?* C'étoit une faute contre la bienſéance de ſon rang. Si Céſar & Auguſte, en faiſant des Tragédies, s'étoient mis en tête d'égaler Sophocle, ou même de le ſurpaſſer, c'eût été pour eux *un ridicule*, & même *une honte*, que d'y primer. Pourquoi cela? C'eſt qu'un Prince étant obligé par un devoir eſſentiel & indiſpenſable de s'occuper ſans ceſſe des vûes générales du gouvernement, & ſe trouvant chargé d'un détail infini d'affaires particuliéres, qui retentiſſent toutes à lui comme au centre; il ne peut prendre les ſciences que par délaſſement, & par de courts intervalles, qui ne lui donnent pas tout le loiſir néceſſaire pour y exceller au-deſſus de ceux qui s'y donnent tout entiers, & qui en font leur unique étude. Ainſi, quand le public voit un Prince qui affecte de primer en ces ſortes de ſciences, il eſt en droit de conclure qu'il néglige ſes devoirs eſſentiels & ce qu'il doit au bonheur de ſon peuple, pour ſe livrer à une occupation qui conſume inutilement ſon tems & les forces de ſon eſprit.

Il faut pourtant rendre cette juſtice à Denys, qu'on ne lui a jamais reproché que la poéſie l'ait rendu moins actif & moins appliqué à ſes grandes affaires, ni qu'elle lui en ait jamais fait négliger aucune.

Diod. lib. 14. p. 318. J'ai déja dit que ce Prince, dans un intervalle de paix, avoit envoié à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie. Quand il fut arrivé dans l'aſſemblée, la beauté auſſi bien que le nombre des chars, & la magnificence des riches pavillons brodés d'or & d'argent, attirérent les yeux & l'admiration de tous les ſpectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poémes de Denys. Il avoit choiſi pour faire cette lecture des * hommes d'une voix pleine, ſonore, agréable, qui ſe faiſoient entendre de loin & diſtinctement, & qui ſavoient donner du poids & du nombre aux vers qu'ils récitoient. On fut donc enlevé d'abord, & cette heureuſe prononciation, ſoutenue avec tant d'art & d'agrément, en impoſa à tous les auditeurs. Mais le charme ceſſa bientôt, & l'eſprit ne fut pas lontems la dupe des oreilles. On ſentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges & les applaudiſſemens ſe changérent en riſées & en brocards pleins d'inſultes. Le mépris & l'indignation allérent juſqu'à mettre en piéces les riches pavillons de Denys. Lyſias, le célébre Orateur, qui étoit venu aux Jeux Olympiques pour y diſputer le prix de l'éloquence qu'il avoit déja remporté

* *Ces lecteurs s'appelloient* παλαιοὶ.

pluſieurs fois, entreprit de prouver par un ſavant diſcours qu'il étoit contre l'honneur de la Gréce, amie & protectrice de la liberté, d'admettre à la célébration des Jeux ſacrés un Tyran impie, qui ne ſongeoit qu'à réduire les Grecs en ſervitude. Il ne paroit pas qu'on fit alors cet affront à Denys: mais l'événement lui en tint lieu. Ses chariots étant entrés dans la lice, ou furent emportés par une aveugle impétuoſité au-delà des bornes, ou ſe briſérent tous les uns contre les autres. Pour comble de malheurs, la galére qui remenoit ceux que Denys avoit envoiés pour aſſiſter aux Jeux, fut battue d'une rude tempête, & eut bien de la peine à regagner Syracuſe. Quand les pilotes y furent arrivés, ils répandirent dans toute la ville, par haine & mépris pour le Tyran, que c'étoient ſes mauvais poémes qui avoient attiré & aux Lecteurs & aux Coureurs, & à la Galére même, tant de fâcheux accidens. Un ſi malheureux ſuccès ne découragea point Denys, & ne lui fit rien rabattre de la haute opinion qu'il avoit de ſa verve poétique. Les flateurs, dont ſa Cour étoit pleine, ne manquérent pas de lui faire entendre qu'un tel déchaînement contre ſes poémes ne pouvoit être que l'effet de l'envie, qui s'attache toujours à ce qu'il y a de plus excellent, & que tôt ou tard ſes envieux

mêmes, forcés par l'évidence, rendroient juſtice à ſon mérite, & reconnoitroient ſa ſupériorité au-deſſus de tous les autres Poétes.

Diod. l. 15. pag. 331. L'entêtement de Denys ſur cet article eſt inconcevable. Il étoit certainement grand homme de guerre, & excellent Capitaine : mais il ſe flatoit d'être encore meilleur Poéte, & il comptoit que ſes vers lui faiſoient plus d'honneur que toutes ſes victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion ſi avantageuſe, outre qu'il n'y avoit nulle eſpérance d'y réuſſir, c'eût été lui faire mal ſa cour. Auſſi tous les ſavans, tous les poétes, qui mangeoient en grand nombre à ſa table, quand il leur liſoit ſes poémes, paroiſſoient au dehors extaſiés d'admiration. Jamais, ſelon eux, on n'avoit rien vû de pareil. Tout étoit grand, tout étoit noble dans ſa poéſie : tout y étoit roial, ou, pour mieux dire, tout y étoit divin.

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un ſeul qui ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de louanges & de flateries : c'étoit Philoxéne. Il avoit grande réputation, & excelloit dans la poéſie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont la Fontaine a bien ſu faire uſage. Etant à la table de Denys, & voiant qu'on avoit ſervi un très-petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le Roi, il

s'aviſa d'approcher de ſon oreille le poiſſon fretin. Interrogé pourquoi cette momerie : » C'eſt, dit-il, que je voulois ſa» voir certaines nouvelles du tems de Né» rée; mais ce jeune hôte de la mer n'a pu » me répondre. Le vôtre eſt plus vieux: il » ſaura ſans doute ce que je demande.

Denys, un jour, aiant lu à ce Philoxéne une piéce de vers, & l'aiant preſſé de lui en dire ſon ſentiment, il lui parla avec une entiére franchiſe, & lui dit librement tout ce qu'il penſoit. Le Prince, qui n'étoit pas accoutumé à ce langage, en fut très-bleſſé; & attribuant une telle audace à jalouſie, ordonna qu'on le conduisît dans les carriéres: c'étoit la priſon publique. Toute la Cour, affligée & allarmée, s'intéreſſa pour le généreux Priſonnier, & obtint ſa délivrance. Il fut élargi le lendemain, & rentra dans les bonnes graces du Prince.

Dans le repas que Denys donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le ſceau de la réconciliation, & dans lequel la joie & la gaieté régnérent plus que jamais; après qu'on eut fait bonne chere & longuement, le Prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table ſes vers, qui en faiſoient le ſujet le plus ordinaire. Il choiſit ſur-tout certains morceaux qu'il avoit travaillés avec grand ſoin, qu'il regardoit comme

ſes chef-d'œuvres, & qu'il ne pouvoit lire ſans une ſenſible complaiſance & ſans une vraie ſatisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à ſa joie, il avoit beſoin du ſuffrage & de l'approbation de Philoxéne, dont il faiſoit d'autant plus de cas, qu'il n'avoit pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'étoit paſſé la veille étoit une bonne leçon pour ce Poéte. Denys lui demanda donc ce qu'il penſoit des vers qu'il venoit de lire. Philoxéne ne ſe déconcerta point, & ſans lui répondre un mot, ſe tournant vers ſes gardes qui étoient autour de la table, il dit d'un ton ſérieux mélé de gaieté, *Qu'on me reméne aux Carriéres.* Le [a] Prince ſentit tout le ſel & toute la fineſſe de cette ingénue plaiſanterie, & il ne ſentit que cela. Ce qu'elle avoit de ſpirituel émouſſa la pointe d'une liberté qui dans un autre tems l'auroit piqué & offenſé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, & ne lui en ſut point du tout mauvais gré.

Plut. in Moral. p. 78. & 83.

Il n'en uſa pas de même à l'occaſion d'une mauvaiſe plaiſanterie d'Antiphon, qui auſſi étoit d'un genre bien différent, & partoit d'un eſprit violent & brutal. Le Prince, dans une converſation, de-

a Τότε μὲν διὰ τὴν ἐυτραπελίαν τῶν λόγων μεθεὶς ὁ Διονύσιος, ἤνεγκε τὴν παῤῥησίαν, τῷ γέλωτος τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντος.

manda quelle étoit la meilleure eſpéce d'airain. Chacun aiant dit ſon avis, Antiphon répondit que c'étoit celle dont on avoit fait les ſtatues * d'Harmodius & d'Ariſtogiton. Ce bon mot, s'il faut l'appeller ainſi, lui couta la vie.

Les amis de Philoxéne, craignant que ſa trop grande liberté n'eût auſſi pour lui des ſuites funeſtes, lui parlérent ſérieuſement, & lui repréſentérent, que ceux qui ont à vivre avec les Princes, doivent parler leur langage : qu'ils veulent qu'on leur diſe des choſes agréables : que quiconque ne ſait point diſſimuler, n'eſt point propre à la Cour; que les graces & les libéralités dont Denys les combloit, méritoient bien qu'on les achetât par quelque complaiſance; qu'en un mot, avec ſa liberté véridique, il couroit riſque de perdre, non-ſeulement ſa fortune, mais la vie. Philoxéne leur dit qu'il profiteroit de leurs avis, & qu'à l'avenir il donneroit à ſes réponſes un tour, qui, ſans bleſſer la vérité, ſatisferoit le Prince.

En effet, quelque tems après, Denys leur aiant lu une piéce qu'il avoit compoſée ſur un ſujet fort triſte & fort lugubre, où il faloit exciter la compaſſion, & faire couler les larmes des yeux des auditeurs; il s'adreſſa encore à Philoxéne,

* *Ils avoient entrepris de délivrer Athénes de la tyrannie des Piſiſtratides.*

& lui demanda ce qu'il penſoit de ces vers. Celui-ci, pour lui répondre, ſe ſervit d'un * mot qui dans la langue grecque a deux ſens. Dans l'un il ſignifie des choſes lugubres, touchantes, propres à émouvoir la pitié, & à inſpirer des ſentimens de compaſſion. Dans l'autre il marque quelque choſe de fort mauvais, de très-défectueux, de pitoiable, de miſérable. Denys, qui étoit plein d'eſtime pour ſes vers, & qui ne croioit pas qu'on pût penſer autrement que lui, prit ce mot dans le ſens qui lui étoit favorable, & fut fort content de Philoxéne: les autres ne s'y trompérent pas, & l'entendirent dans le vrai ſens, mais ſans s'expliquer.

Diod. p. 332. Rien n'étoit capable de guérir ſa folie par raport à la verſification. Il paroit, par Diodore de Sicile, qu'aiant envoié une ſeconde fois à Olympie des poémes de ſa façon, il y eſſuia les mêmes riſées & le même affront qu'auparavant. Cette nouvelle, qu'on ne put lui cacher, le jetta dans une noire mélancolie qui ne le quittoit point, & qui ſe changea bientôt en une eſpéce de fureur & de phrénéſie. A l'entendre, l'envie & la jalouſie, toujours ennemies du vrai mérite, lui faiſoient une cruelle guerre. Tout le monde con-

* Οἰκτρά. *Notre mot,* pitoiable, *répond en quelque choſe au grec. Cependant* des vers pitoiables *ne ſignifient que* de méchans vers. *Peut-être que,* des vers qui font pitié, *rendroit mieux l'équivoque du grec.*

ſpiroit contre lui, pour ruiner ſa réputation. Il accuſoit ſes meilleurs amis d'être entrés dans ce complot. Il en fit mourir pluſieurs ſous de vains prétextes, en exila d'autres, parmi leſquels étoient Leptine ſon frere, & Philiſte qui lui avoit rendu de ſi grands ſervices, & à qui il étoit redevable de ſa puiſſance. Ils ſe retirérent à Thurium en Italie, d'où ils furent rappellés quelque tems après, & rétablis dans tous leurs biens, & dans leur ancienne faveur. Leptine même épouſa la fille de Denys.

Pour le tirer de la mélancolie que lui cauſoit le mauvais ſuccès de ſes vers, il lui faloit de l'occupation. Les guerres & les bâtimens qu'il entreprit lui en donnérent. Il ſongea à établir de puiſſantes colonies dans la partie de l'Italie qui eſt ſituée ſur la mer Adriatique, & qui regarde l'Epire, afin d'avoir une retraite aſſurée pour ſa flote quand il tourneroit ſes forces de ce côté-là; & dans cette vûe il fit alliance avec les Illyriens, & rétablit Alcéte roi des Moloſſes dans ſes Etats. Son principal deſſein étoit d'attaquer l'Epire, & de ſe rendre maître des tréſors immenſes amaſſés depuis pluſieurs ſiécles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entrepriſe qui demandoit de grands préparatifs, il ſembla vouloir comme s'eſſaier dans une autre *Diod. l. 15. p. 336. 337.*

du même genre, mais d'une plus facile exécution. Aiant fait une irruption ſubite dans la Toſcane, ſous prétexte de donner la chaſſe aux pirates, il pilla un temple fort riche qui étoit dans le fauxbourg d'une ville de ce pays nommée Agylle, 1500 *talens.* & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux dépenſes conſidérables qu'il faiſoit à Syracuſe, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aiſe deux cens galéres, que pour environner toute la ville de bons murs, conſtruire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la riviére d'Anape.

Pag. 338-340. & 384. *Voyez l'hiſt. des Carthag. Tom.* 1. *pag.* 271. Il forma dans le même tems le deſſein de chaſſer entiérement de la Sicile les Carthaginois. Une premiére victoire qu'il remporta, le mit preſque en état d'y réuſſir : mais la perte d'une ſeconde bataille, où ſon frere Leptine fut tué, ruina toutes ſes eſpérances, & l'obligea de faire un traité par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur paioit de groſſes ſommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nouvelle entrepriſe qu'il fit contre eux quelques années après pour profiter du ravage que la peſte avoit cauſé à Carthage, ne lui réuſſit pas mieux.

Diod. pag. 384. 385. Une autre victoire, d'un genre bien

différent, mais qui ne lui tenoit pas moins au cœur, le dédommagea, ou du moins le consola, des malheureux succès qu'il avoit eus du côté des armes. Il avoit fait représenter à Athénes une Tragédie dans la célébre fête de Bacchus pour y disputer le prix, & il fut déclaré vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étoient les meilleurs connoisseurs en ce genre, semble marquer que la poésie de Denys n'étoit pas si mauvaise ni si pitoiable; & il se peut bien faire que l'aversion des Grecs pour tout ce qui venoit d'un Tyran, influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ses vers aux jeux Olympiques. Quoi qu'il en soit, Denys reçut cette nouvelle avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de graces, & à peine les temples suffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en festins & en réjouissances, & le Prince régala tous ses amis avec une magnificence extraordinaire. Content de lui-même au-delà de ce qu'on peut dire, & se croiant au comble de la gloire, il faisoit les honneurs de la table avec une gaieté & une aisance & en même tems avec une grace & une noblesse qui charmoient tout le monde. Il invitoit les convives à boire & à manger, encore plus par son exemple que par ses paroles; &

il pouſſa les choſes ſi loin, qu'au ſortir du repas il fut ſaiſi de violentes douleurs cauſées par une indigeſtion, dont on prévit bien dès-lors les ſuites.

Plut. in Dion. p. 960. Denys avoit eu trois enfans de ſa femme Doris, & quatre de ſa femme Ariſtomaque dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophroſine, l'autre nommée Aréte. Sophroſine fut mariée à ſon fils aîné, le jeune Denys, qu'il avoit eu de ſa femme Locrienne; & Aréte épouſa ſon frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épouſa ſa veuve Aréte, qui étoit ſa niéce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laiſſoit aucune eſpérance, Dion prit ſur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Ariſtomaque, qui étoient ſes beaux-freres & ſes neveux, & de lui inſinuer qu'il étoit juſte de préférer les fils de ſa femme Syracuſaine à ceux de l'étrangére. Mais les médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne deſtiné au trône, ne lui en laiſſérent pas le tems. Car le Prince aiant demandé qu'on lui donnât un reméde pour le faire dormir, ils lui en donnérent un ſi fort, qu'ils aſſoupirent tous ſes ſens, & firent ſuccéder la mort au ſommeil ſans aucun milieu. Il avoit régné trente-huit ans.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de

la ſcience militaire; & il en avoit eu beſoin pour s'élever, comme il avoit fait, d'une baſſe condition à un ſi haut rang. Après avoir conſervé la ſouveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ſes enfans qu'il lui plut de choiſir; & il l'avoit établie ſur des fondemens ſi ſolides, que ce fils, malgré ſon peu de capacité pour gouverner, la conſerva pendant douze ans. Or tout cela ne ſe peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'objet de la haine de ſes ſujets: une ambition qui ne connoiſſoit ni bornes ni loix, une avarice qui n'épargnoit pas les lieux les plus ſacrés, une cruauté qui ſouvent n'épargnoit pas ſes plus proches, enfin une impiété ouverte & déclarée, qui ne reconnoiſſoit la divinité que pour lui inſulter?

Comme il retournoit à Syracuſe avec un vent très-favorable après avoir pillé à Locres le temple de Proſerpine: *Voyez-vous*, dit-il à ſes amis avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favoriſent la navigation des ſacriléges?* *Cic. de Nat. deor. lib. 1. n. 83. 84.*

Aiant beſoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, & ôta à ce dieu un manteau d'or maſſif, qui étoit un orne-

ment que lui avoit donné le tyran Hiéron de ſes priſes ſur les Carthaginois. Il en plaiſanta même, diſant qu'un manteau d'or étoit bien peſant en été, & bien froid en hiver, & il lui en fit jetter ſur les épaules un de laine, qui ſeroit bon, diſoit-il, pour toutes les ſaiſons.

Une autre fois il fit ôter à l'Eſculape d'Epidaure ſa barbe d'or, ſous prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puiſque le * pere n'en avoit point.

* *On peignoit Apollon ſans barbe.*

Il fit auſſi enlever de tous les temples les tables d'argent : & comme on y avoit mis, ſuivant l'ancien uſage de la Gréce, AUX BONS DIEUX, il vouloit, diſoit-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui eſt des petites victoires, des coupes & des couronnes d'or, que les ſtatues tenoient à la main, il les emportoit ſans façon, diſant que ce n'étoit point les prendre, mais ſeulement les recevoir; & qu'il y avoit de la folie, demandant ſans ceſſe des biens aux dieux, de les refuſer lorſqu'ils étendoient eux-mêmes la main pour nous donner. Ces dépouilles furent portées par ſon ordre au marché, & vendues à l'encan : puis en aiant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choſes tirées des lieux ſaints, euſſent à les reſtituer toutes, dans le tems preſcrit, aux tem-

ples d'où elles venoient. C'eſt ainſi qu'à l'impiété envers les dieux, il ajouta l'injuſtice envers les hommes.

Les précautions étonnantes que Denys jugeoit néceſſaires pour mettre ſa vie en ſureté, nous marquent à quelles inquiétudes & à quelles fraieurs il étoit livré. Il étoit obligé de porter ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour, & croioit ſe rendre invulnérable en ſe rendant inacceſſible. N'oſant ſe fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves, & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condanner lui-même à une eſpéce de priſon. Ces précautions extraordinaires regardent ſans doute certains tems de ſon régne, où de fréquentes conſpirations formées contre lui le rendoient plus timide & plus ſoupçonneux : car dans d'autres tems nous avons vû qu'il converſoit aſſez librement avec le peuple, & ſe rendoit acceſſible juſqu'à la familiarité. Dans ces jours de nuages & de crainte, il croioit voir toutes les mains armées contre lui. Une parole échapée à ſon barbier, qui ſe vanta, en plaiſantant, de porter toutes les ſemaines le raſoir à la gorge du Tyran, lui couta la vie. Depuis ce tems-là, pour ne plus abandonner ſa tête & ſa vie à la main

Cic. Tuſc. tul. Quaſt l. 5. n. 57-63.

Plut. de Garrul. pag. 508.

d'un barbier, il chargea ſes filles de ce vil miniſtére: &, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le raſoir, & leur apprit à lui bruler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix: & enfin il fut réduit à ſe rendre lui-même ce ſervice, n'oſant plus apparemment ſe fier à ſes propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ſes femmes, ſans avoir fait fouiller par-tout auparavant avec grand ſoin. Le lit étoit environné d'un foſſé très-large & très-profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le paſſage. Après avoir bien fermé & bien vérouillé les portes de ſa chambre, il levoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en ſureté. Ni ſon frere, ni ſon fils même, n'entroient dans ſa chambre ſans avoir changé d'habits, & ſans avoir été viſités par les gardes. Eſt-ce régner, eſt-ce vivre, que de paſſer ainſi les jours dans des fraieurs continuelles?

Offic. lib. 2. n. 25.

Plut. in vit. Dion. p. 961.

Au milieu de toute ſa grandeur, dans le ſein des richeſſes & des délices, pendant un régne de près de quarante ans, malgré ſes largeſſes & ſes profuſions, il n'avoit pu ſe faire un ſeul ami. Il ne vivoit qu'au milieu d'eſclaves tremblans, & de lâches flateurs; & il n'avoit jamais goûté la douceur d'aimer & d'être aimé, ni les charmes d'une ſociété ſincére, &

d'une confiance réciproque. Il l'avoua lui-même ingénuement en une occaſion qui mérite d'être raportée.

Damon & Pythias, tous deux élevés dans les principes de la ſecte de Pythagore, & liés enſemble par les nœuds ſacrés d'une étroite amitié, s'étoient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut miſe à une rude épreuve. L'un d'eux, condanné à mort par Denys le Tyran, demanda par grace qu'il lui fût permis de faire un voiage dans ſa patrie pour y régler ſes affaires, avec promeſſe de revenir dans un certain tems; & l'autre s'offrit généreuſement pour caution. Les Courtiſans, & Denys ſur-tout, attendoient avec impatience quelle ſeroit l'iſſue d'une avanture ſi extraordinaire & ſi délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenoit point, chacun blâmoit le zêle imprudent & téméraire de celui qui l'avoit cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondoit avec un viſage tranquille, & d'un ton affirmatif, qu'il étoit ſûr que ſon ami reviendroit; & en effet, il arriva au jour & à l'heure marqués. Le Tyran, ravi en admiration d'une ſi rare fidélité, & attendri à la vûe d'une ſi aimable union, lui accorda la vie, & leur demanda par grace d'être admis en tiers dans leur amitié.

Cic. de offic. lib. 3. n. 45. Val. Max. lib. 4. cap. 7.

Cic. Tuſc. Quæſt. l. 5. n. 61. 62.

Il marqua dans une autre occaſion avec une pareille ingénuité ce qu'il penſoit lui-même de ſon état. Un de ſes courtiſans, nommé Damoclès, vantoit tous les jours avec une eſpéce d'extaſe ſes richeſſes, ſa grandeur, le nombre de ſes troupes, l'étendue de ſa domination, la magnificence de ſes palais, & l'abondance univerſelle de toutes ſortes de biens & de plaiſirs où il vivoit, ne ceſſant de répéter que jamais perſonne n'avoit été plus heureux. » Puiſque vous » penſez ainſi, lui dit un jour le Tyran, » voulez-vous goûter vous-même de mon » bonheur, & en faire épreuve ? « L'offre eſt acceptée avec joie. On place Damoclès ſur un lit d'or, couvert de tapis les plus richement brodés. Les bufets étoient remplis de vaſes d'or & d'argent. Des eſclaves d'une rare beauté, & vétus magnifiquement, l'environnoient, attentifs pour le ſervir au moindre ſignal qu'il donnoit. On n'avoit point épargné les eſſences les plus exquiſes, ni les parfums les plus délicats. La table étoit ſervie à proportion. Damoclès nageoit dans la joie, & ſe regardoit comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureuſement, en levant les yeux, la pointe d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête, & qui ne tenoit au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même

une ſueur froide le ſaiſit : tout diſparoit à ſes yeux : il ne voit que l'épée, & ne ſent que ſon danger. Pénétré de fraieur, il demande qu'on le laiſſe aller, & déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un Tyran ! Celui dont nous parlons avoit régné, comme je l'ai déja dit, pendant l'eſpace de trente-huit ans.

CHAPITRE SECOND.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire du ſecond Denys Tyran de Syracuſe, fils du premier, & celle de Dion ſon proche parent.

§. I. *Denys le Jeune ſuccéde à ſon pere. Dion l'engage à faire venir Platon à la Cour. Merveilleux changement que ſa préſence y cauſe. Conſpiration des Courtiſans pour en prévenir les ſuites.*

DENYS L'ANCIEN eut pour ſucceſſeur un de ſes fils qui porta le même nom que lui, & que l'on appelle ordinairement Denys le Jeune. Après lui avoir fait des funérailles magnifiques, il aſſembla le peuple, & le pria d'avoir pour lui les mêmes bontés qu'il avoit témoignées à ſon pere. Il étoit bien éloigné de ſon caractére. Car autant que le premier Denys

AN. M. 3632. AV. J. C. 372. *Diod. l. 15. pag. 385.*

Id. lib. 16. pag. 410.

avoit été vif & entreprenant, autant celui-ci étoit-il paiſible & tranquille; ce qui n'auroit pas été un malheur pour ſon peuple, ſi cette douceur & cette tranquillité avoit été l'effet d'un eſprit ſage & modéré, non d'une pareſſe & d'une nonchalance naturelle.

On eſt étonné de voir Denys le Jeune recueillir paiſiblement, après la mort de ſon pere, la ſucceſſion à la Tyrannie comme un patrimoine héréditaire, malgré la pente naturelle aux Syracuſains pour la liberté, réveillée par une occaſion ſi favorable, & malgré la foibleſſe d'un jeune Prince, ſans mérite connu, & ſans expérience. Il paroit que les derniéres années de Denys l'ancien, qui s'appliqua ſur la fin de ſa vie à faire goûter à ſes ſujets les douceurs du gouvernement, les avoient en quelque ſorte réconciliés avec la tyrannie; ſur-tout depuis que par ſes grands exploits ſur terre & ſur mer il s'étoit acquis à lui-même une grande renommée, & avoit infiniment relevé la gloire de l'empire de Syracuſe, qu'il avoit ſu rendre formidable à Carthage même, auſſi bien qu'aux plus puiſſans peuples de l'Italie & de la Gréce. D'ailleurs ils avoient lieu de craindre, que ſi l'on entreprenoit de changer de gouvernement, les ſuites funeſtes d'une guerre civile ne leur fiſſent perdre tous ces avantages: au

lieu que le caractére doux & humain du jeune Denys ne leur montroit dans l'avenir que de favorables eſpérances. Il monta donc tranquillement ſur le trône de ſon pere.

On a vû quelque choſe de ſemblable en Angleterre. Le fameux Cromwel mourut auſſi paiſiblement dans ſon lit qu'auroit fait le meilleur Prince, & ſon corps fut enſeveli avec les mêmes honneurs & la même pompe que ceux des Rois légitimes. Les Anglois élevérent Richard ſon fils à la dignité de Protecteur, & ils lui demeurérent auſſi ſoumis qu'ils l'avoient été au pere, quoiqu'il n'eût aucune de ſes grandes qualités.

Dion, le plus brave auſſi bien que le plus ſage des Syracuſains, & qui étoit beau-frere du jeune Denys, auroit pu lui être d'un grand ſecours, s'il avoit ſû profiter de ſes avis. A la premiére aſſemblée que tous les amis du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de ſens de ce qui étoit utile & expédient dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & qu'en franchiſe & liberté de parler ils n'étoient que de vils eſclaves de la tyrannie, lâchement occupés de l'unique ſoin de plaire au Prince. Mais ce qui les ſurprit & les étonna plus que tout, c'eſt que

Plut. in Dion. pag. 960. 961.

Dion, voiant tous ces Courtiſans ſaiſis de crainte à la vûe de l'orage déja formé du côté de Carthage, & prêt à fondre ſur la Sicile, il eut le courage de promettre que ſi Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à ſa ſatisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ſes dépens cinquante galéres à trois rangs tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant juſqu'aux nues une magnanimité ſi généreuſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté: mais les Courtiſans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & ſa grande puiſſance comme une diminution de la leur, tirérent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnérent aucun des diſcours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Ils lui faiſoient entendre qu'en ſe rendant fort ſur mer, il s'ouvroit un chemin à la tyrannie; & qu'avec ſes vaiſſeaux, il penſoit à tranſporter toute la puiſſance aux fils d'Ariſtomaque qui étoient ſes neveux.

Mais ce qui les indiſpoſoit le plus contre Dion, c'eſt la vie qu'il menoit, qui étoit une cenſure perpétuelle de la leur. Car ces Courtiſans s'étant d'abord

emparés

emparés de l'eſprit du jeune Tyran, qui avoit été très mal élevé, ne penſoient qu'à lui fournir ſans ceſſe de nouveaux amuſemens, le tenant toujours occupé à des feſtins, abandonné à des femmes, & livré à tous les autres plaiſirs les plus honteux. Dès le commencement de ſon régne, il fit des débauches qui duroient des trois mois entiers: & pendant tout ce tems-là ſon palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, étoit plein d'ivrognes; & tout retentiſſoit du bruit de farces & de plaiſanteries obſcénes, de chanſons impudiques, de danſes, de maſcarades, & de toutes ſortes de diſſolutions. Il n'y avoit donc rien de ſi importun pour eux, comme on le peut penſer, ni qui leur fût tant à charge, que la préſence de Dion, qui ne donnoit dans aucun de ces plaiſirs. C'eſt pourquoi, prétant à ſes vertus les couleurs les plus apparentes du vice, ils trouvérent le moien de le calomnier auprès du Prince, & de faire paſſer ſa gravité pour arrogance, & ſa liberté de parler pour une inſolence ſéditieuſe. S'il vouloit donner quelques ſages conſeils, on le traitoit de ſévére pédagogue, qui s'ingéroit mal-à-propos de faire des leçons & des reproches au Prince; & s'il refuſoit de faire la débauche avec les autres, c'étoit, diſoit-on, un miſanthrope & un atrabilaire, qui du

Athen. lib. 10. p. 435.

haut de ſa vertu mépriſoit tous les autres, & s'érigeoit en cenſeur du genre humain.

Auſſi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans l'air & dans les maniéres quelque choſe d'auſtére & de dur, qui ſentoit la hauteur, & qui étoit capable de rebuter, non-ſeulement un jeune Prince nourri continuellement de flateries & de complaiſances, mais les meilleurs même de ſes amis, & ceux qui lui étoient le plus fortement attachés. Pleins d'admiration pour ſa droiture, ſa fermeté, & ſa nobleſſe de penſer, ils lui repréſentoient que pour un homme d'Etat, qui a beſoin de ſavoir manier les eſprits pour les conduire à ſon but, il avoit dans l'humeur quelque choſe de trop rude & de trop ſauvage. Platon, dans la ſuite, travailla à le corriger de ce défaut, en le liant particuliérement avec un Philoſophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'eſprit, & qui étoit fort propre à lui inſpirer des maniéres douces & inſinuantes. Il l'en fit auſſi ſouvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainſi : » Faites réflexion, je vous prie, » qu'on trouve que vous manquez de » douceur & d'affabilité; & mettez-vous » bien dans l'eſprit que le moien le plus » ſûr de faire réuſſir les affaires, c'eſt de » ſe rendre agréable à ceux avec qui l'on

Plat. Epiſt. 4.

» a à traiter. La [a] fierté écarte le monde, » & réduit un homme à la ſolitude. « Malgré ce défaut, il ne laiſſoit pas d'être fort conſidéré à la Cour, où la ſupériorité de ſes lumiéres, & un mérite tranſcendant, le rendoient abſolument néceſſaire, ſur-tout dans un tems où l'état étoit menacé de grands orages.

Comme il croioit que tous les vices du jeune Denys venoient de la mauvaiſe éducation qu'il avoit eue, & de la profonde ignorance où il étoit de ſes devoirs, il ſentit bien que le premier pas qu'il y avoit à faire étoit de le lier, s'il étoit poſſible, avec des perſonnes d'eſprit, dont la converſation ſolide, mais agréable, pût l'inſtruire en le divertiſſant. Car ce Prince, par lui-même, n'avoit point un mauvais fonds. *Plut. in Dion. p. 962. Plat. Epiſt. 7. p. 327. 328.*

La ſuite fera voir que Denys le Jeune avoit de la diſpoſition pour le bien & pour la vertu. Il ne manquoit pas de goût & d'ouverture pour les arts & pour les ſciences. Il ſavoit faire cas du mérite & des talens qui diſtinguent les hommes. Il aimoit la converſation des gens habiles, & par le commerce qu'il eut avec eux il ſe rendit capable des connoiſſances les plus élevées. Il vint juſqu'à familiariſer le

[a] Ἡδὺ ἀυθάδεια, ἐρημίας ξύνοικος. *M. Dacier traduit ainſi ces mots.* La fierté eſt toujours compagne de la ſolitude. *J'ai montré ailleurs en quoi cette verſion étoit vicieuſe.* Man. d'enſeig. Tom. 3. p. 505.

trône avec des ſciences qui ne ſont pas en poſſeſſion d'en approcher de ſi près, & en les rendant de la ſorte comme ſes favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de nobleſſe, il les mit en honneur. Il n'étoit pas inſenſible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de ſa maiſon il étoit bon parent & bon maître, & il ſe faiſoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point à la violence ni à la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit Tyran par ſucceſſion & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pu faire de lui un aſſez bon Prince, ſi d'abord on avoit pris ſoin de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit apportées en naiſſant. Mais ſon pere, à qui tout mérite, juſques dans ſes enfans même, faiſoit ombrage, s'étoit appliqué à étoufer en lui toute ſemence de bien, tout ſentiment de nobleſſe & d'élévation par une éducation baſſe & obſcure, afin que dans la ſuite il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agiſſoit donc de lui trouver un homme du caractére que j'ai marqué, ou plutôt de lui inſpirer à lui-même le deſir de le chercher.

C'eſt à quoi Dion travailla avec une merveilleuſe dextérité. Il lui parloit ſouvent de Platon, le plus habile & le plus

illuſtre des Philoſophes, dont il avoit connu le mérite par lui même, & à qui il étoit redevable de ce qu'il ſavoit. Il faiſoit valoir la beauté de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, la douceur de ſon caractére, l'agrément de ſa converſation. Sur-tout il le lui repréſentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de régner, d'où dépendoit ſon propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faiſoit entendre que ſes ſujets, gouvernés déſormais avec douceur, comme une famille eſt gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à ſa modération & à ſa juſtice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la force & à la violence, & que par-là il deviendroit de Tyran un Roi juſte, à qui tout ſe ſoumettroit par amour.

Il eſt incroiable combien ces diſcours, jettés de tems en tems dans la converſation comme par hazard, ſans affectation, & ſans qu'il parût de deſſein prémédité, allumérent dans l'eſprit du jeune Prince un deſir ardent de connoitre Platon, & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également preſſantes & obligeantes. Il dépécha à Athénes couriers ſur couriers, pour hâter ſon voiage. Platon, qui en craignoit les ſuites, & qui n'en eſpéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur, & ſans refuſer ab-

ſolument, il faiſoit aſſez ſentir qu'il auroit de la peine à ſe déterminer. Les obſtacles & les difficultés qu'on oppoſoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne ſervirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ſes deſirs. Les Philoſophes Pythagoriciens, établis dans la grande Gréce en Italie, joignirent leurs priéres aux ſiennes & à celles de Dion, qui de ſon côté redoubla ſes inſtances, & emploia les raiſons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. » Il s'agit, lui diſoit il, non » d'un ſimple particulier, mais d'un » Prince puiſſant, dont le changement » entraînera celui de tous ſes Etats; & » vous en connoiſſez l'étendue. C'eſt lui-» même qui fait toutes les avances, qui » vous preſſe & vous ſollicite de venir à » ſon ſecours, & qui emploie auprès de » vous le crédit de tous vos amis. Quelle » conjoncture plus favorable pouvons-» nous attendre que celle que la divine » providence nous offre? Ne craignez-» vous point que vos délais ne donnent » aux flateurs qui environnent le jeune » Prince le tems de l'attirer à eux, & de » le faire changer de réſolution? Quels » reproches auriez-vous à vous faire, & » quel deshonneur même ſeroit-ce pour » la philoſophie, ſi l'on diſoit un jour » que Platon, pouvant par les conſeils

» qu'il auroit donnés à Denys, établir
» dans la Sicile un gouvernement ſage
» & modéré, l'a replongée dans tous les
» maux de la tyrannie par la crainte d'eſ-
» ſuier les fatigues d'un voiage, ou par
» je ne ſai quelles autres difficultés ima-
» ginaires.

Platon ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations. Vaincu par la conſidération de ce qu'il ſe devoit à lui-même, comme il nous l'apprend dans ſes écrits, & pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philoſophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroitre tel par ſes actions; & d'ailleurs enviſageant le grand bien que ſon voiage pourroit procurer à la Sicile, il ſe laiſſa perſuader. *Plut. in Dion. pag. 962.*

Les flateurs qui étoient à la Cour de Denys, effraiés de la réſolution qu'il avoit priſe malgré leurs remontrances, & redoutant la préſence de Platon dont ils prévoioïent toutes les ſuites, ſe liguérent enſemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeoient bien que ſi, ſelon les maximes du nouveau gouvernement, tout ſe réduiſoit au vrai mérite, & qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du Prince que pour les ſervices rendus à l'Etat, ils n'auroient plus de part à la faveur, & ne feroient que ſe morfondre à la Cour. Ainſi ils dreſſérent

une forte batterie pour empêcher l'effet du voiage qu'ils ne pouvoient traverſer. Ce fut d'engager le Prince à rappeller d'exil Philiſte, non-ſeulement homme de guerre, mais grand Hiſtorien, très-éloquent, fort verſé dans les Lettres, & zélé partiſan de la tyrannie; pour avoir en lui un contrepoids capable de contrebalancer Platon & toute ſa philoſophie. Exilé par le vieux Denys pour quelque mécontentement perſonnel, il s'étoit retiré dans la ville d'Adria; & l'on croit qu'il y compoſa la plus grande partie de ſes Ecrits. Il avoit fait l'hiſtoire d'Egypte en douze livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en ſix. Il ne nous eſt rien reſté de tous ces Ouvrages. Cicéron [a] lui donne de grands éloges, juſqu'à dire qu'il étoit preſque un petit Thucydide, *pene puſillus Thucydides*; pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il fut donc rappellé. En même tems les Courtiſans adreſſérent à Denys des plaintes contre Dion, l'accuſant d'avoir eu des conférences avec Théodote & Héraclide, ennemis ſecrets

Diod. lib. 13. p. 222.

a Hunc (Thucydidem) conſecutus eſt Syracuſius Philiſtus, qui cùm Dionyſii Tyranni familiariſſimus eſſet, otium ſuum conſumpſit in hiſtoria ſcribenda, maximéque Thucydidem eſt, ſicut mihi videtur, imitatus. *Cic. de orat. lib. 2. n. 57.*

Siculus ille, creber, acutus, brevis, pene puſillus Thucydides. *Id. Epiſt. 13. ad Q. frat. lib. 2.*

du Prince, pour chercher avec eux les moiens de détruire la tyrannie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies, & avec les plus grands honneurs. A la deſcente de ſa galére il trouva un des chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le Tyran offrit un ſacrifice comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne ſe trompoit pas. Un homme ſage, & capable de donner de bons conſeils à un Prince, eſt un tréſor précieux & ineſtimable pour tout un roiaume. Mais il eſt rare qu'on en connoiſſe le prix, & encore plus rare qu'on en faſſe l'uſage qu'on devroit. *Plut. in Dion. p. 963. 964.*

Platon trouva les plus heureuſes diſpoſitions du monde dans le jeune Denys, qui ſe livra ſans réſerve à ſes leçons & à ſes conſeils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate ſon maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganiſme pour faire goûter la vérité, il eut ſoin de manier l'eſprit du jeune Tyran avec une adreſſe merveilleuſe, évitant de heurter de front ſes paſſions, travaillant à gagner ſa confiance par des maniéres douces & inſinuantes, & ſur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuſe du

vice, qui ne retient les hommes dans ſes liens qu'à force d'attraits, de douceurs, & de délices.

Le changement fut promt & étonnant. Le jeune Prince, plongé juſques-là dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans l'ignorance de tous ſes devoirs qui en eſt une ſuite inévitable, ſortant comme d'un ſommeil létargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une converſation également ſolide & agréable; & il ſe livra avec autant d'empreſſement au deſir d'apprendre & de s'inſtruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui eſt le ſinge des Princes, & qui ſuit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes ſentimens. Toutes les ſales du Palais, comme autant d'écoles de Géométrie, étoient pleines de la pouſſiére dont les Géométres ſe ſervent pour tracer leurs figures, & en très-peu de tems l'étude de la Philoſophie & des plus hautes ſciences devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études par raport à un Prince, n'eſt pas ſeulement de lui remplir l'eſprit d'une infinité de connoiſſances très-curieuſes, très-utiles, & ſouvent très-néceſſaires, mais encore plus de le retirer de l'oiſiveté, de l'indolence, &

des vains amuſemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & ſérieuſe; de lui faire naître le deſir de s'inſtruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ſes propres yeux, c'eſt-à-dire, d'être véritablement Roi. Mais c'eſt à quoi les Courtiſans & les flateurs s'oppoſérent de concert, comme cela arrive ordinairement.

Ils furent ſérieuſement effraiés d'un mot qui échapa à Denys, & qui montroit qu'elle impreſſion avoient déja fait ſur ſon eſprit les diſcours qu'on lui avoit tenus ſur le bonheur d'un Roi qui eſt aimé tendrement de ſes ſujets comme un pere, & ſur la vie malheureuſe d'un Tyran qui en eſt haï & déteſté. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le tems d'un ſacrifice ſolennel que l'on faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſpérité du Prince. Là le Héraut aiant prononcé à haute voix ſelon la coutume cette priére, *Qu'il plût aux dieux de maintenir lontems la Tyrannie, & de conſerver le Tyran :* Denys, qui étoit tout proche, & à qui ces noms commençoient à devenir odieux, lui dit tout haut : *Ne ceſſeras-tu point de me maudire ?* Cette parole allarma infiniment Philiſte & ſon parti. Ils jugérent de là que le tems &

une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de peu de jours avoit déja changé entiérement l'esprit de ce jeune Prince. Ils songérent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencérent par jetter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisoit mener à Denys, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme s'il se fût agi d'en faire un Philosophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zêle de Dion & de Platon, en [a] les lui représentant comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge, ni à son rang. Il [b] n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis lontems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il

a Tristes & supercilioſos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. Epist.* 123.

b Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 15.

étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne ceſſoient de le louer & de lui applaudir en tout.

Le principal ſoin des courtiſans fut de décrier la perſonne & la conduite de Dion même, non plus ſéparément ni en ſecret, mais tous enſemble & à découvert. Ils diſoient hautement, & à quiconque vouloit l'entendre, que c'étoit une choſe toute viſible qu'il ſe ſervoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour enſorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en ſaisît, & y établît les enfans d'Ariſtomaque, qui étoient ſes neveux. Ils répandoient publiquement qu'il étoit bien fâcheux de voir que les Athéniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y avoient tous péri ſans avoir pu prendre Syracuſe; & que maintenant avec un ſeul Sophiſte ils vinſſent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en perſuadant à ce Prince de caſſer les dix mille étrangers qui compoſoient ſa garde, de ſe défaire des quatre cens galéres qu'il tenoit toujours armées, de congédier les dix mille hommes de cheval, & de réformer la plus grande partie de ſon infanterie, pour aller chercher dans l'Académie (c'étoit le lieu où Platon tenoit ſes aſſemblées) un prétendu ſouverain bien qu'on n'expliquoit point, &

pour se rendre heureux en idée par l'étude de la Géométrie, en abandonnant à Dion & à ses neveux une félicité réelle & solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs.

§. II. *Exil de Dion. Peu de tems après Platon quitte la Cour & retourne en Gréce. Dion s'y fait admirer par tous les Savans. Troisiéme voiage de Platon à Syracuse.*

LES COURTISANS, attentifs à profiter de tous les momens favorables, obsédoient sans cesse le jeune Prince, & couvrant leur secret dessein d'une apparence de zêle pour ses intérêts, & d'une modération affectée à l'égard de Dion, ils ne se lassoient point de l'exhorter à prendre de sages mesures pour mettre son trône & sa vie en sureté. Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion, qui dégénérérent bientôt en une furieuse colére, & éclatérent par une rupture ouverte. On apporta secrettement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fissent point leurs conférences qu'il n'y fût présent, parce qu'il leur aideroit à*

faire leur traité plus ferme & plus solide. Denys lut ces lettres à Philiſte, & aiant concerté avec lui ce qu'il devoit faire, il amuſa & trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena ſeul au-deſſous de la citadelle ſur le bord de la mer, lui montra ſes lettres, & l'accuſa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut ſe juſtifier; mais il refuſa de l'entendre; & à l'heure même il le fit monter ſur un brigantin, & ordonna aux matelots de le mener ſur les côtes d'Italie, & de l'y laiſſer. Dion, auſſitôt après, fit voile de là au Péloponnéſe. *Diod. l. 16. p. 410. 411.*

Un traitement ſi dur & ſi injuſte ne pouvoit pas manquer de faire un grand éclat, & de révolter toute la ville, ſurtout le bruit s'étant répandu, quoique ſans fondement, qu'on avoit fait mourir Platon. Denys, qui en craignoit les ſuites, s'appliqua à adoucir les eſprits, & à étoufer les plaintes. Il donna aux parens de Dion deux vaiſſeaux, afin qu'ils y chargeaſſent toutes ſes richeſſes & toute ſa maiſon, car il avoit un équipage de Roi, & qu'ils l'allaſſent trouver dans le Péloponnéſe. *Plut. p. 964. Plat. Epiſt. 7.*

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le fit paſſer dans la Citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'aſſurer de ſa perſonne, & pour l'empêcher

d'aller joindre Dion. Sa vûe auſſi, en l'approchant de lui, pouvoit être de ſe mettre en état de l'entendre plus ſouvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de ſa converſation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une eſtime, ou plutôt une paſſion, qui alloit juſqu'à la jalouſie, mais une jalouſie violente, qui ne pouvoit ſouffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le poſſéder tout ſeul, régner ſeul dans ſon eſprit & dans ſon cœur, en être ſeul eſtimé & aimé. Il paroiſſoit diſpoſé à lui céder tous ſes tréſors & toute ſon autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la ſienne. Plutarque a raiſon d'appeller cet amour, *un amour tyrannique.* Platon avoit beaucoup à en ſouffrir. Car cette paſſion avoit tous les ſymptomes de la jalouſie la plus marquée. [a] Tantôt c'étoient des marques d'amitié, des careſſes, & une effuſion de cœur ſans borne & ſans fin : tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux : bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles priéres pour obtenir ſon pardon.

πράσθη τυραννικοι ἐρωτα.

a In amore hæc omnia inſunt vitia, ſuſpiciones, inimicitiæ, injuriæ, inducíæ, bellum, pax rurſum. *Terent. in Eunuch.*

In amore hæc ſunt mala, bellum, pax rurſum. *Horat.*

Dans ce tems-là il ſurvint, fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoier, & à lui rendre ſa liberté. A ſon départ il voulut le combler de préſens que Platon refuſa, ſe contentant de la promeſſe qu'il lui fit de rappeller Dion le printems ſuivant : mais il ne tint pas ſa promeſſe, & lui envoia ſeulement ſes revenus, priant Platon dans ſes lettres de l'excuſer s'il avoit manqué au tems préfix, & d'en accuſer la guerre ſeule. Il lui donna ſa parole, qu'auſſitôt que la paix ſeroit conclue, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il ſe tiendroit en repos, qu'il ne ſe méleroit de rien, & qu'il ne le décrieroit point dans l'eſprit des Grecs.

Platon s'en retournant en Gréce, paſſa à Olympie pour voir les Jeux. Il ſe trouva logé avec des étrangers conſidérables. Il mangeoit avec eux, paſſoit avec eux les journées entiéres, & vivoit d'une maniére très-ſimple & très-commune, ſans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'Académie, & ſans leur faire connoitre de lui autre choſe ſinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme ſi doux & ſi ſociable : mais comme il ne parloit que de choſes fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce Philoſophe dont la réputation faiſoit tant de bruit. Les jeux

finis, ils allérent avec lui à Athénes, où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le priérent de les mener voir ce fameux Philoſophe qui portoit même nom que lui, & qui étoit diſciple de Socrate. Platon leur dit en ſouriant que c'étoit lui-même; & ces étrangers, ſurpris d'avoir poſſédé un ſi riche tréſor ſans le connoitre, ſe ſurent mauvais gré à eux-mêmes, & ſe firent de ſecrets reproches de n'avoir pas diſcerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la ſimplicité & de la modeſtie dont il le couvroit, & l'en admirérent encore davantage.

Plut. in Dion. p. 964. Le tems que Dion paſſa à Athénes ne lui fut pas inutile : il l'emploia principalement à l'étude de la philoſophie, pour laquelle il avoit un grand goût, & qui étoit devenue ſa paſſion. Il [a] ſut pourtant, ce qui n'eſt pas aiſé, la renfermer dans de juſtes bornes, & il ne s'y livra jamais aux dépens de ſon devoir. Ce fut pour lors que Platon le lia d'une amitié particuliére avec Speuſippe ſon neveu, qui joignant à la gravité d'un Philoſophe les maniéres aiſées & inſinuantes d'un homme de Cour, ſavoit méler agréablement les jeux & les plaiſirs honnêtes aux occupations les plus ſérieuſes : & qui, par ce

a Retinuitque, quod eſt difficillimum, ex ſapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n. 4.*

caractére aſſez rare dans un ſavant, étoit plus propre que perſonne à adoucir ce qu'il y avoit de trop dur & de trop auſtére dans l'humeur de Dion.

Pendant que Dion étoit à Athénes, le tour de Platon vint de donner des Jeux & de faire repréſenter des Tragédies à la fête de Bacchus, ce qui ſe faiſoit avec beaucoup de magnificence & à grands frais par l'émulation extraordinaire qui s'y étoit introduite. Dion fournit à toute la dépenſe; Platon, qui ne cherchoit qu'à le faire paroitre, aiant bien voulu lui céder cet honneur, afin que ſa magnificence le fît encore plus aimer & eſtimer des Athéniens.

Dion viſita auſſi les autres villes de Gréce, ſe trouvant à toutes les fêtes & à toutes les aſſemblées, & s'entretenant avec les plus excellens eſprits & les plus profonds dans la politique. Ce n'étoit point par une fierté & une hauteur aſſez ordinaire aux perſonnes de ſon rang, qu'il ſe diſtinguoit dans les compagnies, mais au contraire par un air ſimple & modeſte, & plus encore par la beauté de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, & la ſageſſe de ſes réflexions. Toutes les villes lui rendirent de grands honneurs, juſques-là que les Lacédémoniens le déclarérent citoien de Sparte, ſans ſe mettre en peine de la colére de Denys,

quoiqu'actuellement il leur donnât un ſecours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains. Tant de marques d'eſtime & de diſtinction réveillérent la jalouſie du Tyran. Il ceſſa d'envoier à Dion les revenus de ſes terres, & les fit régir par ſes propres Receveurs.

Plat. Epiſt. 7. pag. 338-340. Plut. in Dion. pag. 964-966.

Après que Denys eut finit la guerre qu'il ſoutint en Sicile, dont l'hiſtoire ne nous apprend aucune circonſtance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon ne le décriât parmi les Philoſophes, & ne le fit paſſer pour leur ennemi. C'eſt pourquoi il fit venir à ſa Cour les plus ſavans hommes de l'Italie, & il tenoit dans ſon palais des aſſemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les ſurpaſſer tous en éloquence & en profondeur de ſavoir, débitant mal-à-propos les diſcours qu'il avoit retenus de Platon. Mais comme ces diſcours n'étoient que dans ſa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la ſource en fut bientôt tarie. Alors il ſentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du tréſor de ſageſſe qu'il poſſédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté juſqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philoſophe qui fût au monde.

Comme tout eſt violent & fougueux dans les Tyrans, Denys ſe ſentit ſaiſi tout-

à-coup d'une impatience démeſurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réuſſir. Il obligea Architas & les autres Philoſophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſureté, & à ſe rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoiérent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de ſon côté deux galéres à trois rangs de rames avec pluſieurs de ſes amis, pour obtenir de lui par leurs priéres ce qu'il deſiroit. Il lui écrivit auſſi des lettres de ſa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne ſe laiſſoit perſuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût diſpoſé à faire en ſa faveur.

Dion reçut par la même voie pluſieurs lettres de ſa femme & de ſa ſœur, qui le preſſoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voiage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en uſer mal à ſon égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voiage, il ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations, & il ſe détermina à aller pour la troiſiéme fois en Sicile à l'âge de ſoixante & dix ans.

Son arrivée releva les eſpérances de tout le peuple, qui ſe flatoit que ſa ſa-

geſſe vaincroit enfin la tyrannie; & Denys en témoigna une joie qui ne ſe peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laiſſoit approcher à toute heure ſans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ſes meilleurs amis.

Après les premiéres careſſes, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de ſon voiage. Denys uſa d'abord de remiſe : enſuite ce ne furent que plaintes & brouilleries, qui n'éclatoient point encore au-dehors. Le Tyran avoit grand ſoin de les cacher, s'efforçant par toutes ſortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaiſances poſſibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de ſon côté, diſſimuloit; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole ſi indigne, il ne le faiſoit pas ſentir.

Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils penſoient que perſonne n'avoit pénétré leur ſecret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de ſoleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys en fut tellement ſurpris & émerveillé, (preuve qu'il n'étoit pas grand

philoſophe) qu'il lui donna un talent. *Mille écus.*
Ariſtippe, badinant ſur cette avanture avec les autres philoſophes, dit qu'il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroiable & de fort extraordinaire. Comme on le preſſa de s'expliquer : » Je vous » prédis, leur dit-il, qu'avant qu'il ſoit » peu, Denys & Platon, qui vous pa- » roiſſent ſi bien enſemble, ſeront en- » nemis.

En effet Denys, las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du château au milieu de ſes gardes, qui le haïſſoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples. Platon reconnoit qu'il fut redevable de ſa vie à l'amitié du Tyran, qui arréta la fureur des Gardes.

Architas, célébre philoſophe Pythagoricien, qui tenoit le premier rang à Tarente, & y exerçoit la premiére magiſtrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoia promtement des Ambaſſadeurs & une galére à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa

caution, & ſur celle de tous les philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il n'avoit rien à craindre : qu'ainſi il ne pouvoit ni le retenir malgré lui, ni ſouffrir qu'on lui fît aucune inſulte, ſans manquer ouvertement à ſa parole, & ſans ſe décrier abſolument dans l'eſprit de tous les gens de bien. Ces juſtes remontrances réveillérent un reſte de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Gréce.

Plut. in Moral. p. 52.

La philoſophie & la ſageſſe partirent avec lui du Palais. A ces converſations auſſi agréables qu'utiles, à ce goût empreſſé pour les arts & pour les ſciences, à ces entretiens graves & judicieux d'une ſage politique, on vit ſuccéder de vains [a] diſcours, de frivoles amuſemens, & une ſtupide indolence, ennemie de tout ce qui étoit ſérieux. La crapule & les débauches reprirent à la Cour leur ancien empire, & la changérent, d'école de vertu qu'elle avoit été ſous Platon, en vraie étable de Circé.

a Τὸ λυρεῖν, ἀμουσία, λήθη, εὐηθεία.

§. III.

§. III. *Dion part pour délivrer Syracuſe. Prompt & heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Horrible ingratitude des Syracuſains. Bonté inouie de Dion à leur égard, & à l'égard de ſes plus cruels ennemis. Sa mort.*

QUAND Platon eut quitté la Sicile, Denys ne garda plus de meſures, & maria ſa ſœur Aréte, femme de Dion, à un de ſes amis, nommé Timocrate. Un ſi indigne traitement fut comme le ſignal de la guerre. Dès ce moment Dion réſolut d'attaquer à forces ouvertes le Tyran, & de ſe venger de toutes les injuſtices qu'on lui avoit faites. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette penſée: mais voiant que ſes efforts étoient inutiles, il lui prédit les malheurs qu'il alloit cauſer, & lui déclara qu'il ne devoit attendre de lui ni ſecours ni conſeils: que puiſqu'il avoit eu l'honneur d'être commenſal de Denys, de loger dans ſon palais, & de participer aux mêmes ſacrifices, il ſe ſouviendroit toujours des devoirs auxquels l'hoſpitalité l'engageoit; & que pour ſatisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avoit pour Dion, il demeureroit neutre, toujours prêt à faire les fonctions d'un bon médiateur pour les réconcilier, & toujours également oppoſé à leurs deſſeins, quand ils chercheroient à ſe détruire.

AN. M. 3643. AV. J. C. 361. *Plut. in Dion. p. 966. 968.*

Soit prudence, ou reconnoiſſance, ou conviction que Dion ne pouvoit légitimement entreprendre de détrôner Denys, Platon penſoit ainſi. D'un autre côté, Speuſippe & tous les autres amis de Dion l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joie. Telle étoit véritablement la diſpoſition de Syracuſe, que Speuſippe, dans le ſéjour qu'il y avoit fait avec Platon, avoit reconnue par lui-même. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde, qui preſſoit & conjuroit Dion de venir: qu'il ne ſe mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaiſſeaux, ni infanterie, ni cavalerie: qu'il montât ſeulement ſur le premier vaiſſeau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt préter ſa perſonne & ſon nom aux Syracuſains contre Denys.

Dion n'héſita plus à prendre ce parti, qui d'un certain côté dut lui couter beaucoup. Depuis que Denys l'avoit obligé de quitter Syracuſe & la Sicile, il menoit dans ſon exil la vie la plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour un homme qui a bien gouté une fois la douceur de l'étude; jouiſſant tranquillement de la converſation des philoſophes; aſſiſtant à leurs diſputes; brillant d'une maniére toute particuliére par la beauté de ſon génie & par la ſolidité de ſon juge-

ment ; parcourant les villes de la docte Gréce pour y voir & y entretenir l'élite des ſavans & des beaux eſprits, & pour y conſulter les plus habiles politiques ; laiſſant par-tout des marques de ſa libéralité & de ſa magnificence ; également aimé & reſpecté de tous ceux qui le connoiſſoient ; & recevant dans tous les lieux où il paſſoit des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à ſon mérite qu'à ſa naiſſance. C'eſt du milieu d'une vie ſi douce qu'il s'arracha pour aller ſecourir ſa patrie qui imploroit ſa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie ſous lequel elle gémiſſoit depuis lontems.

Jamais peut-être entrepriſe ne fut ni formée avec tant de hardieſſe, ni conduite avec tant de prudence. Dion commença à lever en ſecret des troupes étrangéres par des perſonnes interpoſées, pour mieux cacher ſon deſſein. Un grand nombre de perſonnes conſidérables, & qui étoient à la tête des affaires, ſe joignirent à lui. Mais, ce qui eſt étonnant, de tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnérent à cette expédition, tant la fraieur avoit ſaiſi les eſprits. Le rendez-vous fut dans l'île de Zacynthe, où les troupes s'aſſemblérent au nombre de près de huit

cens hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occaſions, tous merveilleuſement exercés & robuſtes, tous d'une audace & d'une expérience au-deſſus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des ſoldats que Dion eſpéroit trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec toute la valeur que demandoit une ſi noble entrepriſe.

Mais quand il fut queſtion de partir, & qu'on ſût que cet armement étoit deſtiné contre la Sicile & contre Denys, car juſques-là on ne l'avoit point encore déclaré, ils furent tous conſternés, & ſe repentirent de s'être engagés dans une entrepriſe, qu'ils ne pouvoient s'empécher de regarder comme l'effet d'une témérité folle & inſenſée, qui dans un dernier déſeſpoir croit devoir tout hazarder. Dion eut beſoin ici de toute ſa fermeté & de toute ſon éloquence pour ranimer le courage des troupes, & pour diſſiper leur crainte. Mais après qu'il leur eut parlé, & que d'un ton aſſuré quoique modeſte il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit point à cette expédition comme ſoldats, mais comme Officiers, & pour les mettre à la tête de tous les Syracuſains & de tous les peuples de Sicile préparés à la révolte depuis lontems, la conſternation & le morne ſilence ſe changérent en cris

de joie & d'allégreſſe, & ils ne demandérent plus qu'à partir.

Dion aiant préparé un ſacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, ſe mit à la tête de ſes troupes armées de pied en cap, & marcha ainſi en proceſſion vers le temple. Enſuite il fit un grand feſtin à toute ſa troupe. A la fin du repas, après les libations & les priéres ſolennelles, tout-à-coup la lune vint à s'éclipſer. Dion, qui étoit bien inſtruit, raſſura les ſoldats que ce phénoméne avoit d'abord effraiés. Ils s'embarquérent le lendemain ſur deux vaiſſeaux de charge. Ils étoient ſuivis d'un troiſiéme vaiſſeau, qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames.

Qui auroit jamais cru, dit un Hiſtorien, qu'un homme, avec deux vaiſſeaux de charge, eût oſer attaquer un Prince qui avoit quatre * cens navires de guerre, *Diod. lib. 16. pag. 413.*

* *On a de la peine à comprendre comment les deux Denys ont pu entretenir de ſi grandes forces de terre & de mer, leur domaine ne s'étendant que ſur une partie de la Sicile, & par conſéquent étant renfermé dans des bornes fort étroites. Il eſt vrai que Syracuſe étoit une ville que le commerce avoit rendu fort riche & fort opulente. Ces deux Princes tiroient ſans doute de groſſes contributions des villes qui étoient de leur dépendance ſoit dans la Sicile, ſoit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aiſément comment tout cela a pu ſuffire aux dépenſes énormes que faiſoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuſes armées, pour conſtruire de magnifiques bâtimens. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens nous donnaſſent plus de lumiéres ſur cet article.*

cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, une ſi grande proviſion d'armes & de blé, & autant de richeſſes qu'il en faloit pour entretenir & pour ſoudoier des troupes ſi nombreuſes? qui, outre cela, étoit maître d'une des plus grandes & des plus fortes villes qu'il y eût alors; qui avoit des ports, des arſenaux, des citadelles imprenables, & qui étoit ſoutenu & fortifié par un grand nombre d'alliés très-puiſſans? L'événement nous apprendra ſi la force & la puiſſance ſont des chaînes de diamans pour lier un empire comme le vieux Denys s'en étoit flaté, ou plutôt ſi la bonté, l'humanité, la juſtice des Princes, & l'amour des ſujets, ne ſont pas des liens infiniment plus forts & plus indiſſolubles.

Plut. in Dion. pag. 968-972. Diod. lib 16. pag. 414-417.

Dion s'étant mis en mer avec ſa petite troupe, ils navigérent douze jours par un vent foible & petit, & le treiziéme ils arrivérent à Pachine, qui eſt un cap de Sicile, éloigné de Syracuſe d'environ douze ou quinze lieues. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on deſcendît promtement à terre, craignant une violente bouraſque ſi l'on s'éloignoit de la côte. Mais Dion, qui craignoit de faire ſa deſcente ſi près des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachine. Il ne l'eut pas plutôt paſſé, qu'il s'éleva une furieuſe tempête, accom-

pagnée de pluie, d'éclairs, & de tonnerres, qui les pouſſa ſur la côte orientale d'Afrique, où ils coururent grand riſque d'être briſés ſur la pointe des rochers. Heureuſement pour eux un vent de midi s'étant levé tout-à-coup contre leur eſpérance, ils déploiérent toutes leurs voiles, & après avoir fait leurs priéres aux dieux, ils s'avancérent en pleine mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainſi quatre jours fort légérement, & le cinquiéme ils entrérent dans le port de Minoa, petite ville de Sicile, & de la domination des Carthaginois, dont le Commandant, nommé Synalus, étoit ami particulier & hôte de Dion. Ils y furent parfaitement bien reçus, & y ſeroient reſtés quelque tems pour ſe rafraîchir, & pour ſe délaſſer des rudes fatigues qu'ils avoient eſſuiées pendant la tempête, s'ils n'euſſent appris que Denys ſe trouvoit alors abſent, & qu'il s'étoit embarqué peu de jours auparavant, & avoit pris la route d'Italie avec quatre-vingts vaiſſeaux. Les ſoldats demandérent avec inſtance qu'on les fît partir ſur le champ, & Dion, aiant prié Synalus de lui envoier ſes bagages quand il en ſeroit tems, marcha droit à Syracuſe.

A meſure qu'il s'avançoit, ſa troupe groſſiſſoit conſidérablement par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés ſe joindre à lui. Le bruit de ſa venue

s'étant répandu promtement dans Syracuſe, Timocrate, qui avoit épouſé la femme de Dion ſœur de Denys, & à qui il avoit laiſſé le commandement de la ville en ſon abſence, lui dépécha un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, prêt d'arriver, ſe trouva ſi fatigué, aiant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arréter pour dormir quelque moment. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à ſon ſac, accourut, & emporta la chair & le ſac où étoient les lettres. Ainſi Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'eſt qu'à une demie lieue de la ville, il fit alte, offrit un ſacrifice ſur le bord de la riviére, & adreſſa ſes priéres au ſoleil levant. Tous ceux qui étoient préſens, voiant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cauſe du ſacrifice, ſe couronnérent auſſi en même tems comme animés par un ſeul & même eſprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans ſa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus conſidérables des habitans qui étoient reſtés, vont au-devant de lui, vétus de belles robes blanches, pour

le recevoir aux portes. Dans le même tems, le peuple alla ſe jetter ſur les amis du Tyran, & enlever ceux qui faiſoient le métier d'eſpions & de délateurs, [a] GENS MAUDITS, ENNEMIS DES DIEUX ET DES HOMMES, dit Plutarque, qui couroient journellement la ville, & ſe mélant avec les citoiens, s'ingéroient dans toutes les affaires, & raportoient au Tyran ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé, & ſouvent ce qu'ils n'avoient ni penſé ni dit. Ceux-là furent les premiéres victimes de la fureur du peuple: on les aſſomma ſur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'aiant pu ſe jetter dans la citadelle, prit un cheval, & ſortit de la ville.

Dans ce moment, Dion parut à la vûe des murailles. Il marchoit à la tête de ſes troupes magnifiquement armé, aiant d'un côté ſon frere Mégaclès, & de l'autre l'Athénien Callipe, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent ſoldats étrangers très-bien faits, qu'il avoit choiſis pour ſes gardes. Les autres ſuivoient en bel ordre de bataille, conduits par leurs Capitaines, & par leurs Officiers. Les Syracuſains les voioient avec une ſatisfaction merveilleuſe, & les recevoient comme une proceſſion ſacrée, que les dieux mêmes voioient avec plaiſir, & qui leur rame-

a Ἀνθρώπους ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

noit la Démocratie & la liberté quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré, il fit ſonner les trompettes pour appaiſer le tumulte & le bruit; & dès qu'on eut fait ſilence, il fit publier par un héraut *que Dion & Mégaclès, venus pour abolir la Tyrannie, affranchiſſoient les Syracuſains & tous les peuples de Sicile, du joug du Tyran.* Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville par le quartier de l'Achradine. Par-tout où il paſſoit, les Syracuſains avoient dreſſé des deux côtés des rues des tables & des coupes, & préparé des victimes, & à meſure qu'il paſſoit devant leurs maiſons, ils jettoient ſur lui toutes ſortes de fleurs, & lui adreſſoient leurs vœux & leurs priéres comme à un dieu. Telle a été la ſource de l'idolâtrie, qui rendoit des honneurs divins à ceux qui avoient fait de grands biens aux peuples. Et en eſt-il un qui leur ſoit plus doux & plus cher que la liberté? Au pié de la citadelle, & au-deſſous du lieu appellé Pentapyle, il y avoit une horloge ſolaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, & l'exhorta à faire tous ſes efforts pour recouvrer & pour conſerver ſa liberté. Les Syracuſains, ravis de l'entendre, & vou-

lant lui marquer leur reconnoiſſance & leur affection, l'élurent lui & ſon frere Capitaines Généraux avec une autorité ſouveraine, & de leur conſentement & à leur priére même ils leur joignirent vingt des citoiens les plus conſidérables, dont la moitié étoit de ceux qui, aiant été chaſſés par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Enſuite aiant pris le château d'Epipole, il délivra tous les citoiens qui y étoient priſonniers, & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans la citadelle. Le même jour un grand nombre de chariots apportérent à Dion les armes qu'il avoit laiſſées à Synalus, & d'abord il les diſtribua aux citoiens qui n'en avoient point. Tous les autres s'armérent & s'équipérent le mieux qu'ils purent, ſe montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys commença par envoier des Ambaſſadeurs à Dion & aux Syracuſains. Ils firent des propoſitions qui paroiſſoient fort avantageuſes. La réponſe fut qu'avant tout il faloit abdiquer la tyrannie. Denys ne s'en montra pas éloigné. On en vint à des entrevûes & à des pourparlers. Ce n'étoit qu'une feinte: il cherchoit à gagner du tems, & à rallentir l'ardeur des Syracuſains par l'eſpérance d'un ac-

commodement. En effet, aiant retenu & fait priſonniers les Députés qu'on lui envoioit pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ſes troupes le mur dont les Syracuſains avoient environné la citadelle, & y fit pluſieurs bréches. Une attaque ſi vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendoient point, jetta le trouble & la confuſion parmi leurs ſoldats, qui prirent auſſitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arréter. Il crut que l'exemple ſeroit plus efficace que les diſcours, & ſe jetta tête baiſſée au milieu des ennemis. Il ſoutint leur choc avec un courage intrépide, & fit un grand carnage. Il fut bleſſé à la main d'un coup de pique : ſa cuiraſſe put à peine réſiſter à tous les traits qu'on lançoit contre lui, & ſon bouclier étant percé de piques & de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses ſoldats l'enlevérent ſur l'heure du milieu des ennemis. Il leur laiſſa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arréta la fuite des Syracuſains, & aiant pris les ſoldats étrangers qu'il avoit laiſſés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais contre les troupes de Denys déja fatiguées, & entiérement rebutées d'une ſi vigoureuſe réſiſtance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand

nombre de ces ſoldats demeura ſur la place, le reſte ſe ſauva avec peine vers la citadelle. Cette victoire fut éclatante & glorieuſe. Les Syracuſains, pour récompenſer la valeur de ces ſoldats étrangers, leur donnérent à chacun une ſomme aſſez conſidérable ; & ces ſoldats honorérent Dion d'une couronne d'or.

Auſſitôt après il vint de la part de Denys des hérauts chargés de pluſieurs lettres pour Dion de la part des femmes de ſa maiſon, & d'une auſſi de Denys même. Dion les fit toutes lire en pleine aſſemblée. Celle de Denys étoit tournée en forme de priére & de juſtification, mélée cependant de terribles menaces contre les perſonnes qui devoient être les plus chéres à Dion, contre ſa ſœur, ſa femme, & ſon fils. Elle étoit écrite avec un art & une adreſſe merveilleuſement propre à rendre Dion ſuſpect. Denys le faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zêle pour le maintien de la Tyrannie. Il l'exhortoit en termes couverts & cachés, mais aſſez clairs pour être entendus, à ne pas l'abolir entiérement, à la garder pour lui-même, à ne pas remettre en liberté des hommes qui dans le fond du cœur ne l'aimoient point, & à ne pas abandonner au caprice d'une multitude inconſtante &

violente ſon propre ſalut, & celui de ſes amis & de ſes parens.

Plut. pag. 972-975. Diod. l. 16. p. 419-422. La lecture de cette lettre produiſit l'effet que Denys s'étoit propoſé. Les Syracuſains, ſans être touchés de la bonté de Dion pour eux, & de la grandeur d'ame qui lui faiſoit oublier ſes plus chers intérêts & étoufer la voix du ſang & de la nature pour leur procurer la liberté, prirent ombrage de ſa trop grande autorité, & conçurent contre lui d'injuſtes ſoupçons. L'arrivée d'Héraclide acheva de les déterminer. C'étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens conſidérables qu'il avoit eus ſous les Tyrans, plein de hardieſſe & d'ambition, & ennemi ſecret de Dion avec qui il avoit eu quelque différent dans le Péloponnéſe. Il étoit arrivé à Syracuſe avec ſept galéres à trois rangs de rames & trois autres vaiſſeaux, non pour ſe joindre à Dion, mais réſolu de marcher avec ſes ſeules forces contre le Tyran. Il le trouva réduit à ſe tenir enfermé dans ſa citadelle. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, à quoi ſon air inſinuant & ouvert le rendoit fort propre, au lieu que l'auſtére gravité de Dion rebutoit la multitude, ſur-tout depuis que devenue encore plus fiére & plus difficile à manier par la der-

niére victoire, [a] elle prétendoit être traitée comme un État populaire, avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'eſt-à-dire, pour développer la force du mot grec, qu'elle vouloit être traitée avec complaiſance, avec ménagement, avec flaterie, avec déférence pour tous ſes caprices.

Quelle reconnoiſſance peut-on attendre d'un peuple qui ne conſulte que ſa paſſion & ſon emportement? Les Syracuſains de leur chef courent ſur le champ à l'aſſemblée, & choiſiſſent Héraclide pour leur Amiral. Dion étant ſurvenu ſe plaint hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revétir Héraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée, & qu'il ne ſeroit donc plus Généraliſſime ſi un autre commandoit ſur mer. Ces remontrances obligent les Syracuſains malgré eux à ôter à Héraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer. Au ſortir de l'aſſemblée Dion le mande, & après lui avoir fait quelques légéres réprimandes ſur l'étrange conduite qu'il gardoit à ſon égard dans une conjoncture ſi délicate où la moindre diviſion entre eux pouvoit tout perdre, il convoque lui-même une nouvelle aſſemblée, & en préſence du peuple il nomme Héraclide Amiral, & lui fait donner des

a Πρὸ τῦ δῆμος εἶναι, τὸ δημαγωγεῖσθαι θέλοντες.

Gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force de bienfaits la mauvaise volonté de son rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroissoit au-dehors, faisoit la cour à Dion, confessoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance, étoit petit & soumis devant lui, & exécutoit ses ordres avec une promtitude & une ponctualité qui montroient un homme entiérement dévoué à son service, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais sous main, par ses brigues & par ses cabales, il soulevoit les esprits contre lui; & le traversoit en tout. Si Dion consentoit que Denys sortît de la citadelle par un traité, on l'accusoit de l'épargner & de vouloir le sauver. Si, pour leur plaire, il continuoit le siége sans vouloir prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien aise de faire durer la guerre, afin de commander plus lontems, & de tenir toujours ses citoiens en respect & en crainte.

Philiste, qui étoit arrivé de l'Apouille au secours du Tyran avec plusieurs galéres, aiant été défait & mis à mort, Denys envoia offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes qui y étoient, & les troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoier pendant cinq mois, si

on vouloit, par un Traité, lui permettre de ſe retirer en Italie pour y paſſer le reſte de ſes jours, & lui accorder le revenu de certaines terres dans le voiſinage de Syracuſe qu'il déſignoit. Les Syracuſains, qui eſpéroient de prendre Denys en vie, rejettérent ces propoſitions. Denys, déchu de cette eſpérance, laiſſa la Citadelle entre les mains de ſon fils ainé Apollocrate; & aiant obſervé le moment d'un vent favorable, il embarqua ſur des vaiſ- AN. M. 3644. AV. J. C. 360.
ſeaux ſes tréſors les plus précieux, & les perſonnes qui lui étoient les plus chéres, & fit voile vers l'Italie.

On ſut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galéres, de l'avoir laiſſé échaper par ſa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait propoſer dans l'aſſemblée un nouveau partage des terres, inſinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la ſervitude. Dion s'oppoſant à ce Décret, Héraclide perſuada au peuple de retrancher la paie aux ſoldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux Capitaines, en ſe délivrant pour une bonne fois de l'inſupportable ſévérité de Dion. Les Syracuſains le firent, & nommérent vingt-

cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Héraclide.

En même tems ils envoiérent secrettement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion, & de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville comme aux citoiens naturels. Ces généreux soldats n'écoutérent point ces offres : au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui faisant un rempart de leurs corps & de leurs armes, ils le menoient hors de la ville sans faire le moindre mal à personne, mais reprochant vivement à tous ceux qu'ils rencontroient leur ingratitude & leur perfidie. Les Syracusains, qui mépriſoient leur petit nombre, & attribuoient à crainte & lâcheté leur modération, commencérent à les charger ne doutant point qu'ils ne les défissent tous dans la ville, & qu'ils ne les passassent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Dion réduit à la triste nécessité ou de combattre contre ses citoiens, ou de périr avec ses troupes, tendoit les mains aux Syracusains, emploiant les priéres les plus tendres & les plus affectueuses, & leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui contemploient avec joie tout

ce qui ſe paſſoit. Les voiant ſourds & inſenſibles à toutes ſes remontrances, il commanda à ſes ſoldats de marcher ſerrés ſans faire la moindre charge. Ils obéirent, ſe contentant de faire grand bruit de leurs armes, & de pouſſer de grands cris, comme s'ils alloient ſe jetter ſur les Syracuſains. Ceux-ci furent ſi effraiés de ce mouvement, qu'il n'en reſta pas un ſeul, & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les rues, ſans que perſonne les pourſuivît. Dion obligea ſes ſoldats à preſſer leur marche, & il les mena vers les terres des Léontins.

Les Officiers des Syracuſains, devenus l'objet des railleries & des riſées de toutes les femmes de la ville, & voulant réparer leur honte, firent reprendre les armes à leurs troupes, ſe mirent à pourſuivre Dion, & l'aiant atteint au paſſage d'une riviére, ils firent approcher leur cavalerie pour eſcarmoucher. Mais quand ils virent que Dion ſongeoit ſérieuſement à repouſſer leurs inſultes, & que plein de feu il faiſoit tourner tête à ſes ſoldats, ils furent ſaiſis de fraieur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuſe encore que la premiére, ils ſe hâtérent de regagner la ville.

Les Léontins reçurent Dion avec de grandes marques de diſtinction & d'honneur. Ils firent auſſi des largeſſes à ſes ſol- *Plut. pag. 975-981. Diod. pag. 422. 423.*

dats, & les déclarérent citoiens. Peu de jours après ils envoiérent des Ambaſſadeurs aux Syracuſains leur demander juſtice pour ces troupes qu'ils avoient ſi maltraitées : ceux-ci de leur côté envoiérent auſſi des Députés aux Léontins pour ſe plaindre de Dion. Syracuſe étoit dans l'enivrement d'une joie aveugle & d'une proſpérité inſolente, qui ne laiſſoit aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conſpiroit à nourrir & à enfler leur orgueil. La famine étoit ſi grande dans la citadelle, que les ſoldats de Denys, après avoir beaucoup ſouffert, ſe réſolurent enfin de la livrer aux Syracuſains. Ils envoiérent la nuit faire cette propoſition, & ils devoient ſe rendre le lendemain matin. Mais au point du jour, comme ils ſe préparoient à exécuter le Traité, Nypſius, Général plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoié de Naples pour porter du blé & de l'argent aux aſſiégés, parut avec ſes galéres, & aborda près d'Aréthuſe. L'abondance ſuccédant tout d'un coup à la diſette, Nypſius mit à terre ſes troupes, convoqua une aſſemblée, & parlant aux ſoldats conformément à la conjoncture préſente, il les diſpoſa à s'expoſer à toutes ſortes de dangers. Ainſi la citadelle, ſur le point de ſe rendre, fut ſauvée contre toute eſpérance.

Pendant ce tems-là les Syracuſains montent à la hâte ſur leurs galéres, & vont attaquer la flote ennemie. Ils coulérent à fond quelques galéres, en prirent quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cauſe de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes & à leur propre conduite, ſans Chef qui eût de l'autorité ſur eux, ſans conſeil, les Officiers comme les ſoldats, tous ſe livrent à la joie, aux feſtins, à l'ivrognerie, à la débauche, & à toute ſorte de licence. Nypſius ſut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnoit la citadelle. S'en étant rendu maître, & l'aiant abbatue en pluſieurs endroits, il lâche ſes ſoldats dans la ville, & la leur abandonne au pillage. Tout étoit dans la confuſion & dans le déſordre. Ici les citoiens à demi endormis ſont égorgés : là les maiſons ſont pillées : d'un autre côté on emméne les femmes & les enfans, & on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs & leurs cris.

Un ſeul homme pouvoit remédier à ce malheur, & ſauver la ville. Tous l'avoient également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, tant ils étoient honteux de la maniére indigne dont ils l'avoient chaſſé. Comme le danger augmen-

toit de moment en moment, & qu'il approchoit déja du quartier de l'Achradine, dans l'extrémité & le déſeſpoir où l'on ſe trouvoit, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des alliés & de la cavalerie, *Qu'il faloit rappeller Dion, & faire venir les troupes du Péloponnéſe qui étoient dans les terres des Léontins.* Dès que quelqu'un eut eu le courage de hazarder cette parole, ce ne fut plus qu'un cri des Syracuſains, qui avec des larmes de joie & de douleur ſe mirent à prier les dieux qu'ils vouluſſent le leur ramener. L'eſpérance ſeule de le revoir leur rendit le courage, & les mit en état de tenir tête aux ennemis. Les Députés partirent ſur le champ à toute bride, & arrivérent à la ville des Léontins à l'entrée de la nuit.

Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux piés de Dion tout baignés de larmes, ils lui expoſent l'extrémité où ſont les Syracuſains. Déja quelques Léontins & pluſieurs ſoldats du Péloponnéſe, qui les avoient vû arriver, s'étoient amaſſés autour de Dion; & ils ſe doutoient bien, à voir leur empreſſement & leur poſture humiliée, qu'il étoit ſurvenu quelque choſe de bien extraordinaire. Dès que Dion les eut entendus, ils les conduiſit à l'aſſemblée, qui ſe forma dans le moment: car tout le peuple y accou-

rut avec beaucoup de zêle. Les deux principaux Députés étant introduits, expliquérent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurérent les troupes étrangéres » de venir promtement ſecou-
» rir les Syracuſains, & d'oublier les mau-
» vais traitemens qu'ils en avoient reçus,
» d'autant plus que ces infortunés en por-
» toient une peine bien plus grande,
» qu'aucun des plus maltraités n'auroient
» voulu leur impoſer.

Ces députés aiant fini, un morne ſilence régna dans tout le théatre où ſe tenoit l'aſſemblée. Dion ſe leva: mais, dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les ſoldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, & compatiſſoient à ſa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes: » Hommes Péloponnéſiens, &
» vous nos Alliés, je vous ai aſſemblés ici
» afin que vous délibériez ſur ce qui vous
» regarde: car, pour moi, il ne m'eſt plus
» permis de délibérer, dès que Syracuſe
» eſt en danger. Si je ne puis la ſauver, je
» vais périr avec elle, & m'enſevelir ſous
» ſes ruines. Mais pour vous, ſi vous êtes
» réſolus de nous ſecourir encore cette
» fois, nous qui ſommes les plus impru-
» dens & les plus malheureux de tous les
» hommes, venez relever & ſauver la
» ville de Syracuſe qui eſt votre ouvrage.

» Que ſi les juſtes ſujets de plainte que » vous avez contre les Syracuſains vous » portent à les abandonner dans l'état où » ils ſe trouvent, & à les laiſſer périr; » puiſſiez-vous au moins recevoir des » dieux une digne récompenſe de l'affec- » tion & de la fidélité que vous m'avez té- » moignées juſqu'ici. Au reſte, ſouvenez- » vous toujours de Dion, qui en pre- » mier lieu ne vous a point abandonnés » quand vous avez été maltraités par ſes » citoiens, & qui enſuite n'a pas aban- » donné ſes citoiens quand ils ſont tom- » bés dans l'infortune.

Il n'avoit pas encore ceſſé de parler que les ſoldats étrangers ſe levérent avec de grands cris, & le preſſérent de les mener & de marcher dans le moment au ſecours de Syracuſe. Les Députés des Syracuſains, ravis de joie, les ſaluent, les embraſſent, & leur ſouhaitent à Dion & à eux toutes ſortes de biens & de proſpérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut appaiſé, Dion ordonna à ſes troupes d'aller ſe préparer au départ; &, dès qu'elles auroient ſoupé, de ſe rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit réſolu de partir cette même nuit pour voler au ſecours de ſa patrie.

Cependant à Syracuſe, les Officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour

jour le plus de mal qu'ils avoient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étoient retirés dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs ſoldats. Ce petit répit redonna courage aux Orateurs ſéditieux des Syracuſains. Se flatant que les ennemis demeureroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, ils exhortérent les habitans à laiſſer là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur ſecours avec ſes troupes étrangéres, à ne pas leur céder en courage, & à ſauver eux-mêmes par leurs ſeules forces leur ville & leur liberté. Il part donc ſur le champ de nouveaux Députés vers Dion: du côté des Officiers Généraux, pour l'empécher de venir; de celui des principaux habitans & de ſes amis, pour le prier de hâter ſa marche. Ce partage de ſentimens, cette variation de nouvelles, fut cauſe qu'il ne marcha que lentement & au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïſſoient Dion ſe ſaiſirent des portes de la ville, pour l'empécher d'y entrer. Dans ce moment Nypſius, bien averti de tout ce qui ſe paſſoit dans Syracuſe, fait ſortir de la citadelle ſes ſoldats en plus grand nombre, & encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achevent d'abbattre les murailles qui les enfermoient, courent par toute la ville, & la ſaccagent. Ce n'étoit par-tout que

meurtre & que ſang répandu. Peu s'amuſoient au pillage: on ne penſoit qu'à tout ruiner & à tout détruire. Il ſembloit que le fils de Denys que ſon pere avoit laiſſé dans la citadelle, réduit au déſeſpoir, & plein d'une haine envenimée contre les Syracuſains, vouloit comme enterrer la tyrannie ſous les ruines de la ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des déſolations & des ruines qui eſt le feu, brulant de leurs propres mains, avec des torches & des flambeaux de paille allumée, tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammés. Les Syracuſains qui fuioient pour éviter les flammes, étoient égorgés dans les rues; & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriére, ſe retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées, & qui tomboient ſur les paſſans.

Ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoiens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoia couriers ſur couriers pour hâter ſa marche. Héraclide lui-même, c'eſt-à-dire, ſon plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa ſon frere, & enſuite ſon oncle Théodote, pour le conjurer de venir promtement le ſecou-

rir, n'y aiant plus perſonne qui pût faire tête à l'ennemi, lui même étant bleſſé, & la ville preſque entiérement ruinée & réduite en cendre.

Ces nouvelles furent apportées à Dion, comme il étoit encore à ſoixante ſtades des portes. Ses ſoldats firent en cette occaſion une ſi grande diligence, & marquérent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promtement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appellé *Hécatompédon.* Là il détacha ceux qui étoient légérement armés, & les envoia contre les ennemis, afin que les Syracuſains, en les voiant, repriſſent courage. Cependant il mit en bataille ſon infanterie peſamment armée avec ceux des citoiens qui accouroient de tous côtés, & venoient ſe joindre à ſa troupe. Il les ſépara par petits corps, auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits & paroitre plus fort & plus redoutable. *Deux ou trois lieues.*

Après avoir tout diſpoſé de cette maniére, & fait ſes priéres aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il paſſoit, c'étoient des acclamations, des cris de joie, & des chants de victoire, mélés de priéres & d'exhortations de la part de tous les Syracuſains, qui appelloient Dion leur ſau-

veur & leur dieu, & ſes ſoldats leurs concitoiens & leurs freres. Dans ce moment il n'y eut pas un ſeul homme de la ville qui aimât aſſez ſa vie, pour n'être pas beaucoup plus en peine du ſalut de Dion que du ſien propre, & pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres enſemble, le voiant marcher le premier à un ſi grand péril au travers du ſang, du feu, & des morts, dont les rues & les places étoient toutes couvertes.

De l'autre côté, la vûe des ennemis n'étoit pas moins terrible. Car la rage & le deſeſpoir les animoient, & ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abbattue, & dont les débris rendoient l'accès très-difficile & très-périlleux. Ils s'étoient réduits à la défenſe de la citadelle qui faiſoit leur ſûreté & leur retraite, n'oſant pas s'en écarter dans la crainte que la communication ne leur en fût coupée. Mais ce qui étoit le plus capable de troubler & d'effraier les ſoldats de Dion, & qui rendoit leur marche très-pénible, c'étoit le danger des feux. Car, de quelque côté qu'ils tournaſſent, ils marchoient à la lueur des flammes qui dévoroient les maiſons : & il faloit qu'ils paſſaſſent ſur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'expoſaſſent à être écraſés par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient

à demi consumés par les flammes ; & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussiére, ils conservassent leurs rangs.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés qui purent en venir aux mains à cause de la petitesse du lieu, & de l'inégalité du terrain. Mais enfin les soldats de Dion, encouragés & fortifiés par les cris & par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que ceux de Nypsius furent forcés. La plupart se sauvérent dans la citadelle qui étoit fort proche, & ceux qui demeurérent dehors s'étant dissipés, furent taillés en piéces par les troupes étrangéres qui les poursuivirent.

Le tems ne permit pas que l'on goûtât sur l'heure le fruit & la joie de cette victoire, ni qu'on fît les réjouissances que méritoit un si grand exploit, tous les Syracusains étant allés au secours de leurs maisons, & étant occupés toute la nuit à éteindre le feu, dont ils ne vinrent à bout qu'avec beaucoup de peine.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs séditieux n'osa rester dans la ville : mais, se condannant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Héraclide & Théodote qui vinrent se remettre entre les mains de

Dion, avouant qu'ils en avoient très-mal uſé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter : Qu'il étoit ſéant & convenable à Dion, ſupérieur comme il étoit dans tout le reſte aux autres hommes, de ſe montrer tel auſſi par ſa grandeur d'ame, en domtant ſa colére, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote aiant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchans & remplis d'une ſi noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux ſoldats, & d'exterminer du gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, & qui n'eſt pas moins à craindre ni moins funeſte que la Tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur diſoit : » Que les » autres Capitaines bornoient ordinaire- » ment leur application à ce qui pouvoit » les mettre en état de vaincre les enne- » mis; que pour lui il avoit paſſé un fort » longtems à l'Académie à apprendre » l'art de domter la colére, l'envie, & » tout eſprit de diſpute. Que la marque de » la victoire que l'on a remportée ſur ſes » paſſions, n'eſt pas d'être doux & affa- » ble à ſes amis & aux gens de bien; mais » de ſe montrer humain à ceux qui nous » ont fait injuſtice, & toujours prêt à leur

» pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant » à paroitre ſupérieur à Héraclide en puiſ- » ſance & en prudence qu'en bonté & en » juſtice; car c'eſt en cela que conſiſte la » ſupériorité véritable & ſolide. Que ſi » Héraclide eſt un méchant, un envieux, » un perfide, faut-il que Dion ſouille & » deshonore ſa vertu par un lâche reſſen- » timent? Il eſt vrai que, ſelon les loix » humaines, il paroit moins d'injuſtice à » ſe venger d'une injure, qu'à la faire le » premier: mais, ſi on conſulte la nature, » on trouvera que l'un & l'autre viennent » de la même foibleſſe. D'ailleurs il n'y a » point de férocité qui ſoit indomtable, & » qui ne ſe puiſſe vaincre à force de bien- » faits. » Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il ſe remit enſuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle enceinte, & ordonna à tous les Syracuſains d'aller couper chacun un pieu, & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue, il fit travailler ſes ſoldats pendant que les Syracuſains repoſoient. De cette maniére il eut environné la citadelle d'une bonne paliſſade avant qu'on s'en fût aperçu; de ſorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promtitude de l'exécution, ce fut un ſujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoiens.

Sa paliſſade achevée, il enterra les morts, & aiant mis en liberté ceux qui avoient été pris ſur les ennemis, il convoqua une aſſemblée. Là Héraclide s'étant avancé, propoſa d'élire Dion Généraliſſime avec autorité ſouveraine ſur terre & ſur mer. Tous les plus gens de bien & les citoiens les plus conſidérables reçurent favorablement cette propoſition, & vouloient qu'elle fût autoriſée par les ſuffrages du peuple. Mais la troupe des Mariniers & des Artiſans, fâchée de voir ſortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & perſuadée, qu'encore qu'il fût peu eſtimable en toute autre choſe, il ſeroit au moins plus populaire que Dion, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les eſprits, ſe relâcha ſur ce point, & remit à Héraclide le commandement général ſur mer. Mais l'obſtacle qu'il apporta au partage qu'il vouloit faire des terres & des maiſons, en caſſant & annullant tout ce qui avoit été ordonné ſur cette matiére, les brouilla avec lui ſans retour.

Héraclide, profitant de ces diſpoſitions ſi favorables à ſes vûes, ne manqua pas de recommencer ſes cabales & ſes intrigues contre Dion. Elles éclatérent même ouvertement par une entrepriſe qu'il fit pour ſe rendre maître de Syracuſe, & en fermer les portes à ſon rival; mais elle

ne lui réuſſit pas. Un Spartiate, envoié au ſecours de Syracuſe, moienna encore le raccommodement d'Héraclide avec Dion ſous les ſermens les plus forts, & les plus grandes aſſurances de ſoumiſſion & d'obéiſſance de la part du premier : foibles liens pour un homme qui eſt ſans probité & ſans bonne foi.

Les Syracuſains, aiant congédié leurs troupes de mer qui leur étoient devenues inutiles, donnérent tous leurs ſoins au ſiége de la citadelle en rebâtiſſant la muraille qui avoit été abbattue. Comme perſonne ne venoit au ſecours des aſſiégés, que le pain commençoit à leur manquer, & que les ſoldats devenoient mutins & n'obſervoient plus de diſcipline, le fils de Denys, ſe voiant ſans eſpérance & ſans reſſource, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres proviſions de guerre. Il emmena avec lui ſa mere & ſes ſœurs, remplit cinq galéres de ſes effets & de ſes gens, & alla trouver ſon pere: car Dion lui donnoit tout moien de ſe retirer en ſûreté. Il eſt aiſé de concevoir quelle joie ce départ cauſa à toute la ville. Femmes, enfans, vieillards, tous s'empreſſérent de venir au port pour repaître leurs yeux d'un ſi agréable ſpectacle, & pour ſolenniſer un ſi beau jour, où après tant d'années de ſervitude, le

ſoleil levant commençoit à éclairer pour la premiére fois la liberté de Syracuſe.

Apollocrate aiant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les Princeſſes qui y étoient n'attendirent pas qu'il y fût arrivé, & ſortirent au-devant de lui juſqu'aux portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion: Aréte ſa femme marchoit après les yeux baiſſés, & fondant en larmes. Dion embraſſa d'abord ſa ſœur, & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque lui préſentant Aréte: » Ces larmes que vous voiez cou-» ler de ſes yeux, lui dit-elle, pendant » que votre préſence nous rend la joie & » la vie, cette honte peinte ſur ſon viſa-» ge, ſon ſilence même & ſon déconcer-» tement, vous marquent aſſez de quelle » douleur elle eſt pénétrée à la vûe d'un » époux, à qui malgré elle on en a ſubſti-» tué un autre, mais qui ſeul a toujours » poſſédé ſon cœur. Vous ſaluera-t-elle » comme ſon oncle? vous embraſſera-» t-elle comme ſon mari? » Ariſtomaque aiant ainſi parlé, Dion, le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon où il habitoit, parce qu'il avoit jugé à propos d'abandonner la Citadelle aux Syracuſains pour plus grande marque de leur liberté.

Pour lui, après avoir récompenſé avec

une magnificence vraiment roiale tous ceux qui avoient eu part à ſes heureux ſuccès chacun ſelon ſon rang & ſon mérite, comblé de gloire & d'honneur, expoſé en ſpectacle, non-ſeulement à la Sicile, mais à Carthage & à la Gréce entiére, qui le regardoient comme le plus ſage & le plus fortuné Capitaine qui eût jamais été; il conſerva toujours ſon ancienne ſimplicité, auſſi modeſte dans ſes habits, dans ſon équipage, & dans ſa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, des Officiers & des ſoldats, qui ſouvent ne reſpirent que les plaiſirs & la magnificence. En effet, pendant que Platon lui écrivoit que *la terre entiére n'avoit les yeux attachés que ſur lui ſeul*; peu touché de cette admiration générale, il tournoit les ſiens continuellement vers l'Académie, cette école de ſageſſe & de vertu, où l'on jugeoit des grandes actions & des grands ſuccès, non par l'éclat extérieur qui les accompagne, mais par l'uſage modéré & ſage qu'on en ſait faire.

Le deſſein de Dion étoit d'établir à Syracuſe un gouvernement compoſé de celui de Lacédémone & de celui de Créte, mais où l'Ariſtocratie domineroit toujours, & décideroit des plus grandes affaires, par l'autorité qu'il prétendoit don-

ner au Conſeil des Anciens. Il trouva encore ici de l'oppoſition du côté d'Héraclide, toujours turbulent & ſéditieux à ſon ordinaire, & uniquement occupé à gagner le peuple par ſes flateries & ſes careſſes. Un jour, que Dion l'avoit envoié appeller au Conſeil, il répondit qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'aſſemblée avec les autres citoiens quand elle ſeroit convoquée. Il vouloit par là faire ſa cour au peuple, & rendre Dion odieux. Celui-ci, las de ſouffrir tant d'inſultes, lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empéchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allérent donc dans ſa maiſon, & ſe défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracuſains furent fort affligés de cette mort : mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon armée, & qu'enſuite il harangua le peuple, ils s'appaiſérent, & lui pardonnérent ce meurtre, perſuadés qu'il n'étoit pas poſſible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de ſéditions tant qu'Héraclide & Dion auroient gouverné enſemble.

Plut. pag. 981. 983. *Dion. pag.* 432.

Depuis ce meurtre Dion ne goûta plus de joie, & n'eut point de repos. Un fantôme affreux qui ſe préſenta à lui pendant la nuit, le remplit d'un trouble effraiant

& d'une noire mélancolie. C'étoit une femme d'une taille énorme, qui par ſon appareil, & par ſon air & ſon viſage hagard, reſſembloit à une furie, & qui balaioit avec violence ſa maiſon. La mort de ſon fils, qui pour quelque chagrin particulier s'étoit précipité du haut d'un toit, paſſa pour l'accompliſſement de cette apparition, & fut le prélude de ſes malheurs. Callippe y mit le comble. C'étoit un Athénien, avec qui Dion avoit lié une amitié intime pendant qu'il logeoit chez lui à Athénes, & pour qui depuis il avoit toujours eu une entiére ouverture, & une confiance ſans bornes. Callippe s'étant livré à des vûes d'ambition, & ſongeant à ſe rendre maître de Syracuſe, ne compta plus pour rien les droits ſacrés de l'amitié & de l'hoſpitalité, & entreprit de ſe défaire de Dion, qui ſeul pouvoit mettre obſtacle à ſes deſſeins. Quelque ſoin qu'il eût pris de les tenir cachés, il en tranſpira quelque choſe juſqu'aux oreilles de la ſœur & de la femme de Dion, qui ne perdirent point de tems, & travaillérent à s'aſſurer de la vérité du fait par une exacte recherche. Pour en prévenir l'effet, il alla les trouver fondant en larmes, & paroiſſant inconſolable de ce qu'on avoit pu le ſoupçonner d'un tel crime, & le croire capable d'un ſi noir attentat. Elles exigé-

rent de lui qu'il fit ce qu'on appelloit le grand ſerment. Celui qui le prêtoit, revêtu de la mante de pourpre de la déeſſe Proſerpine, & tenant à la main une torche allumée, prononçoit contre lui-même dans le temple les exécrations les plus terribles qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Le ſerment ne lui couta rien, mais il ne raſſura pas les Princeſſes. Il leur venoit tous les jours de nouveaux indices de pluſieurs côtés auſſi-bien qu'à Dion, & tous ſes amis l'exhortoient à prévenir le crime de Callippe par une juſte & prompte punition. Il ne put jamais s'y réſoudre. Le meurtre d'Héraclide qu'il regardoit comme une tache horrible à ſa réputation & à ſa vertu, ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon imagination allarmée, & renouvelloit par des fraieurs continuelles ſa douleur & ſon repentir. Déchiré jour & nuit par ce cruel ſouvenir, il dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de ſe précautionner non-ſeulement contre ſes ennemis, mais encore contre les meilleurs de ſes amis.

An. M. 3646. Av. J. C. 358. Callippe ne méritoit pas ce nom. Il ſe hâta d'exécuter ſon crime, & fit aſſaſſiner Dion dans ſa maiſon par des ſoldats Zacynthiens qui lui étoient entiérement dévoués. La ſœur & la femme de ce Prin-

ce furent miſes en priſon, où celle-ci accoucha, & mit au monde un fils, qu'elle réſolut d'y nourrir.

Après ce meurtre, Callippe fut quelque tems dans une fortune éclatante, s'étant rendu maître de Syracuſe par le moien des troupes dont il diſpoſoit à ſon gré, & qu'il avoit gagnées à force de préſens. Les payens croioient que la Divinité devoit punir en cette vie d'une maniére promte & éclatante les grands crimes. Auſſi Plutarque obſerve-t-il que l'heureux ſuccès de Callippe excita de violentes plaintes contre les dieux, comme s'ils ſouffroient paiſiblement & ſans indignation que le plus ſcélérat des hommes ſe fût élevé à une grande puiſſance par une voie ſi déteſtable & ſi impie. La Providence ne fut pas lontems ſans ſe juſtifier, & Callippe porta bientôt la peine de ſon crime. Etant parti avec des troupes pour ſe rendre maître de Catane, Syracuſe ſe révolta contre lui, & ſecoua le joug d'une ſi honteuſe ſervitude. Il alla enſuite attaquer Meſſine, où il perdit beaucoup de monde, & en particulier tous les ſoldats Zacynthiens qui avoient tué Dion. Aucune ville de Sicile ne voulant le recevoir, mais toutes le déteſtant comme un homme exécrable, il ſe retira à Rhége. Après y avoir traîné pendant quelque tems une vie malheureuſe, il fut

tué par Leptine & par Polyperchon, & l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion.

L'hiſtoire fournit peu d'exemples où l'on voie une attention ſi marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que ſont le meurtre, la perfidie, la trahiſon; à les punir, dis-je, ſoit dans les auteurs de ces crimes qui les ont commandés ou exécutés, ſoit dans les complices qui y ont trempé en quelque maniére que ce ſoit. La Juſtice divine ſe fait ſentir ainſi de tems en tems, pour prouver ſon attention, & pour empêcher le débordement des crimes qu'une entiére impunité entretiendroit: mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réſerve de plus grandes dans une autre.

Pour Ariſtomaque & Aréte, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icétas de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les reçut chez lui, & en prit d'abord un grand ſoin avec une fidélité & une généroſité qui auroient toujours été propoſées en exemple, s'il avoit perſévéré. Mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les aiant fait embarquer comme s'il les envoioit au Péloponnéſe, il donna ordre à

ceux qui les menoient de les tuer ſur la route, & de les jetter dans la mer. Il ne fut pas lontems non plus ſans recevoir le châtiment de ſa noire perfidie : car aiant été pris par Timoléon, il fut mis à mort. Les Syracuſains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Les parens & les amis de Dion, auſſitôt après ſa mort, avoient écrit à Platon pour le conſulter ſur le parti qu'ils devoient prendre dans l'état préſent de trouble & d'agitation où ſe trouvoit Syracuſe, & pour ſavoir quelle ſorte de gouvernement il jugeoit qu'on dût y établir. Platon, qui ſavoit que les Syracuſains n'étoient capables ni de porter une entiére liberté, ni de ſouffrir une entiére ſervitude, les exhorta fortement à pacifier toutes choſes autant qu'ils pourroient, & pour cela à changer la tyrannie, dont le nom ſeul étoit odieux, en une roiauté légitime, qui rendît l'obéiſſance douce & agréable. Il conſeilloit, (&, ſelon lui, ç'avoit été l'avis de Dion) de créer trois Rois, ſavoir Hipparinus fils de Dion, un autre Hipparinus frere de Denys le jeune qui paroiſſoit fort bien intentionné pour le peuple, & Denys lui-même, ſuppoſé qu'il voulût accepter les loix qu'on lui impoſeroit; & de leur donner à-peu-près la même autorité qu'a- *Plat. Epiſt. 8.*

voient les Rois de Sparte. On devoit auſſi nommer trente cinq Magiſtrats pour veiller à l'obſervation des loix, leſquels en tems de paix & de guerre auroient un grand pouvoir, & ſerviroient comme d'équilibre à celui des Rois, du Sénat, & du peuple.

Il ne paroit pas que cet avis ait été ſuivi, & il avoit de grands inconvéniens. On ſait ſeulement qu'Hipparinus frere de Denys étant abordé à Syracuſe avec une flote & des troupes conſidérables, en chaſſa Callippe, & y exerça le ſouverain pouvoir pendant deux ans.

Diod. lib. 16. pag. 436.

L'hiſtoire de Sicile que j'ai raportée juſqu'ici, comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys qui en régna trente-huit, juſqu'à la mort de Dion.

§. IV. *Caractére de Dion.*

Il est difficile de trouver réunies dans une ſeule perſonne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne conſidére point ici ſon goût merveilleux pour les ſciences; l'art de les aſſocier avec les plus grands emplois de paix & de guerre, d'y puiſer des régles de conduite & des maximes de gouvernement, & de s'en faire un délaſſement auſſi utile qu'honorable. Je m'attache à l'homme d'Etat; & combien de ce côté-

là eſt-il admirable ! Grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, généroſité à répandre ſes biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un ſang froid & d'une prudence peu commune, un eſprit vaſte & capable des plus grandes vûes, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès. Voilà une partie des vertus de Dion. Le deſſein qu'il forma de délivrer ſa patrie du joug de la Tyrannie, la hardieſſe & la ſageſſe en même tems avec leſquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainſi, de plus au deſſus de l'humain, c'eſt cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il ſouffrit l'ingratitude de ſes citoiens. Il avoit tout quitté & tout ſacrifié pour venir à leur ſecours: il avoit réduit la Tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de ſervices, ils le chaſſent honteuſement de leur ville accompagné d'une poignée de ſoldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus

durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laiſſer agir l'indignation de ſes ſoldats. Maître de leur eſprit comme du ſien, il arrête leur impétuoſité, & ſans déſarmer leurs mains il met un frein a leur juſte colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ſes ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ſes concitoiens & comme ſes freres.

On ne pouvoit, ce ſemble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'eſt qu'il avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur, qui le rendoit moins acceſſible & moins ſociable, & qui éloignoit un peu de lui juſqu'aux plus gens de bien, & juſqu'à ſes meilleurs amis. Platon, & ceux qui s'intéreſſoient véritablement à ſa gloire, l'en avoient ſouvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faiſoit de la gravité trop auſtére & de l'inflexible ſévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piqua toujours de n'en rien relâcher, ſoit que ſon naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion, ſoit que, dans le deſſein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracuſains gâtés & corrompus par les diſcours flateurs & complaiſans des Orateurs, il crût devoir emploier

des maniéres plus fermes & plus mâles.

Dion ſe trompoit dans le point le plus eſſentiel du gouvernement. A compter depuis le trône juſqu'à la derniére place de l'Etat, quiconque eſt chargé du ſoin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art * de manier les eſprits, de les fléchir, de les tourner à ſon gré, de les amener à ſon point; ce qui ne ſe fait point en voulant les maitriſer durement, en leur commandant avec hauteur, en ſe contentant de leur montrer la régle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien méme & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une ſorte de roideur, qui ſouvent dégénére en vice, quand elle eſt pouſſée trop loin. Je ſai qu'il n'eſt jamais permis de courber la régle: mais il eſt toujours louable, & ſouvent néceſſaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable; ce qui ſe fait ſur-tout par des maniéres douces & inſinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux ſur beaucoup de petites fautes, qui ne méritent pas d'être relevées, en avertiſſant avec bonté de celles qui ſont plus conſi-

* *C'eſt ce qu'un ancien Poëte appelloit*, flexanima atque omnium regina rerum oratio. *Cic. lib. 1. de divin. n.* 80.

dérables, en un mot en tâchant par tous les moiens poſſibles de ſe faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

La permiſſion de tuer Héraclide qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force & contre ſon naturel auſſi bien que contre ſes principes, lui couta cher, & jetta dans tout le reſte de ſa vie un trouble & une amertume qui durérent juſqu'à ſa mort, & qui en furent la principale cauſe.

§. V. *Denys le Jeune remonte ſur le trône. Syracuſe implore le ſecours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuſe. Denys ſe rend à lui, & ſe retire à Corinthe.*

An. M. 3647. Av. J. C 357. *Diod. lib. 16. pag. 432. & 436.* CALLIPPE, qui avoit fait égorger Dion, & qui s'étoit fait ſubſtituer à ſa place, ne la conſerva pas lontems. Treize mois après, Hipparinus, frere de Denys, étant ſurvenu à Syracuſe avec une flote nombreuſe, le chaſſa de la ville, & recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

Syracuſe, & toute la Sicile, agitées par différentes factions & par une guerre inteſtine, étoient dans un pitoiable état. An. M. 3654 Av. J. C. 350. Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de quitter le Trône, avoit raſſemblé quelques trou-

pes étrangéres, & aiant chaſſé Nypſius qui s'étoit rendu maître de Syracuſe, il s'étoit remis en poſſeſſion de ſes Etats.

Peut-être étoit-ce pour remercier les dieux de ſon rétabliſſement, & pour leur marquer ſa reconnoiſſance, qu'il envoia à Olympie & à Delphes des ſtatues d'or & d'ivoire d'un fort grand prix. Les galéres qui les tranſportérent furent priſes par Iphicrate, qui étoit pour lors près de Corcyre avec une flote. Il écrivit à Athénes, pour ſavoir quel uſage il devoit faire de cette proie ſacrée. On lui répondit de ne point examiner ſcrupuleuſement à quoi elle étoit deſtinée, mais de s'en ſervir pour faire ſubſiſter ſes ſoldats. Denys s'en plaignit amérement aux Athéniens dans une lettre qu'il leur écrivit, où il leur fait de vifs & de juſtes reproches ſur leur avarice & leur impiété ſacrilége.

Diod. lib. 16. pag. 453.

Corfou.

Un Chef de Pirates en avoit uſé bien plus noblement & plus religieuſement à l'égard des Romains environ cinquante ans auparavant. Ceux-ci, après la priſe de Veies dont le ſiége avoit duré dix ans, envoiérent à Delphes une coupe d'or. Les Députés qui portoient ce préſent furent pris par les Pirates de Lipare, & conduits dans cette Iſle. La [a] coutume

T. Liv. Decad. 1. lib 5. cap. 18. Diod. l. 14. pag. 307.

a Mos erat civitatis, vetus publico latrocinio partam prædam dividere. Fortè eo anno in ſummo ma-

étoit de partager entre les citoiens toutes les priſes qui ſe faiſoient comme un bien commun. L'Iſle avoit alors pour premier Magiſtrat un homme, plus ſemblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernoit. Il s'appelloit Timaſithée. On va voir qu'il remplit bien la ſignification de ſon * nom. Plein de conſidération pour le caractére des Envoiés, pour le don ſacré qu'ils portoient, pour le motif de l'offrande, & plus encore pour la majeſté du dieu à qui elle étoit deſtinée, il inſpira les mêmes ſentimens de reſpect & de religion à la multitude, qui pour l'ordinaire ſe conforme aux vûes de ceux qui la conduiſent. Les Envoiés furent donc reçus avec toutes les marques poſſibles de diſtinction, & défraiés aux dépens du public. Timaſithée les conduiſit lui-même avec une bonne eſcorte juſqu'à Delphes, & les ramena de même à Rome. On juge aiſément combien les Romains furent touchés d'un ſi noble procédé. Par un Décret du Sénat, ils comblérent Timaſithée de préſens, & lui accordérent le

* *Timaſithée ſignifie, qui honore les dieux.*

giſtratu erat Timaſitheus quidam, Romanis vir ſimilior quàm ſuis: qui Legatorum nomen, donumque, & deum cui mitteretur, & doni cauſam veritus ipſe, multitudinem quoque, quæ ſemper fermè regenti eſt ſimilis, religionis juſtæ implevit; adductoſque in publicum hoſpitium Legatos, cum præſidio etiam navium Delphos proſecutus, Romam inde ſoſpites reſtituit. Hoſpitium cum eo ſenatuſconſulto eſt factum, donaque publicè data. *Tit. Liv.*

droit

droit d'hoſpitalité. Et plus de cent cinquante ans après, quand les Romains prirent la même île de Lipare ſur les Carthaginois, pleins d'une reconnoiſſance auſſi vive que ſi l'action ſe fût paſſée tout récemment, ils ſe crurent obligés d'honorer encore la famille de leur Bienfaiteur, & ils voulurent que tous ſes deſcendans fuſſent à perpétuité exemts du tribut impoſé aux autres habitans de l'île.

Voilà certainement de part & d'autre du beau & du grand : mais le contraſte ne fait pas d'honneur aux Athéniens.

Pour revenir à Denys, s'il montra du reſpect pour les dieux, il ne fit point paroitre d'humanité à l'égard de ſes ſujets. Ses malheurs paſſés, loin de le corriger & d'adoucir ſon humeur, n'avoient ſervi qu'à l'irriter, & à le rendre encore plus féroce.

Les plus gens de bien & les plus puiſſans de la ville ne pouvant ſouffrir cette dure ſervitude, avoient eu recours à Icétas Roi des Léontins, & s'étant abandonnés à ſa conduite, ils l'avoient élu pour leur Général, non qu'il fût en rien meilleur que les Tyrans les plus déclarés, mais parce qu'ils n'avoient point d'autre reſſource. *Diod. l. 16. p. 459-464. Plut. in Timol. pag. 236-243.*

Sur ces entrefaites les Carthaginois, qui étoient preſque toujours en guerre avec les Syracuſains, étant abordés en Sicile avec une groſſe flote, y avoient déja

fait des progrès très-considérables. Les Siciliens & ceux de Syracuſe, juſtement effraiés d'un ſuccès ſi rapide, réſolurent d'envoier une ambaſſade en Gréce pour demander du ſecours aux Corinthiens, de qui ceux de Syracuſe tiroient leur origine, & qui s'étoient toujours déclarés ouvertement contre les Tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui ſe propoſoit pour fin de ſon Généralat de ſe rendre maître de Syracuſe, & nullement de l'affranchir, traitoit ſous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les ſages meſures des Syracuſains, & qu'il envoioit même ſes Députés avec les leurs.

An. M. 3655. Av. J. C. 349. Corinthe reçut parfaitement bien les Ambaſſadeurs, décerna du ſecours pour Syracuſe, & nomma ſur le champ pour Général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne ſe méloit plus des affaires publiques, & il étoit bien éloigné de croire qu'à l'âge & dans l'état où il ſe trouvoit, on dût ſonger à lui.

Il étoit d'une des plus nobles familles de Corinthe. Il aimoit paſſionnément ſa patrie; & montroit en tout une douceur ſinguliére, excepté contre les Tyrans & contre les méchans. Il étoit excellent Capitaine, & comme dans ſa jeuneſſe il avoit eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans ſa vieilleſſe tout le feu & tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avoit eu un frere aîné, nommé Ti-

mophane, qu'il aimoit tendrement; & il le fit bien voir daus un combat, où il le couvrit de ſa perſonne, & lui ſauva la vie au péril de la ſienne : mais il aimoit encore plus ſa patrie. Ce frere s'en étant rendu le Tyran, une ſi noire perfidie le perça de douleur. Il emploia tous les moiens poſſibles pour le ramener à ſon devoir; douceur, amitié, tendreſſe, remontrances, menaces même. Mais voiant que tous ſes efforts étoient inutiles, & que rien ne pouvoit vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il fit aſſaſſiner ſon frere en ſa préſence par deux de ſes amis & de ſes proches, & crut qu'en cette occaſion les droits de la nature devoient le céder à ceux de la patrie.

Cette action fut admirée & applaudie par les principaux citoiens de Corinthe, & par la plupart des philoſophes, qui la regardoient comme le plus noble effort de la vertu humaine; & il ſemble que Plutarque en porte le même jugement. Tout le monde n'en jugea pas de la ſorte, & on la lui reprocha comme un parricide abominable, qui ne manqueroit pas d'attirer ſur lui la vengeance des dieux. Sa mere ſur-tout, pénétrée de la plus vive douleur, prononça contre lui les malédictions & les imprécations les plus effroiables, & quand il vint pour la conſoler, ne pouvant ſouffrir la vûe du meur-

trier de ſon fils, elle le rejetta avec indignation, & ferma ſa porte ſur lui.

Il ſentit alors toute l'horreur de ſon crime. Livré à de cruels remords, qui ne lui faiſoient plus enviſager dans Timophane un Tyran mais un frere, il réſolut de renoncer à la vie, & prit le parti de ſe laiſſer mourir en s'abſtenant de manger. Ses amis eurent bien de la peine à le faire renoncer à cette funeſte réſolution. Vaincu par leurs priéres & leurs inſtances, il conſentit à prendre de la nourriture, mais ſe condanna à paſſer le reſte de ſes jours dans la ſolitude. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premiéres années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus déſerts, toujours dévoré par ſon chagrin, & plongé dans une noire mélancolie : tant il eſt vrai que ni les louanges des flateurs, ni les faux raiſonnemens des politiques, ne peuvent étouffer ce cri de la conſcience, qui eſt en même tems le témoin, le juge, & le bourreau de ceux qui oſent violer les droits les plus ſacrés de la nature!

Il paſſa vingt ans dans cet état. A la vérité dans les derniers tems il étoit revenu à Corinthe, mais il y vivoit en ſimple particulier, toujours retiré, & ſans ſe méler du gouvernement. Ce ne fut point ſans beaucoup de répugnance qu'il accep-

ta le Généralat : mais il ne crut pas qu'il lui fût permis de ſe refuſer à ſa patrie ; & ſon devoir l'emporta ſur ſon inclination.

Pendant que Timoléon aſſembloit ſes troupes, & qu'il ſe préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres, par leſquelles il leur mandoit, » qu'il n'étoit plus beſoin qu'ils » fiſſent des levées, & qu'ils ſe conſu- » maſſent en frais pour venir en Sicile » s'expoſer à un danger évident. Il leur re- » préſentoit que les Carthaginois, avertis » de leur deſſein, attendoient avec un » grand nombre de vaiſſeaux leur eſcadre » ſur ſon paſſage, & que leur lenteur à » envoier leurs troupes l'avoit forcé à ap- » peller ces mêmes Carthaginois à ſon ſe- » cours, & à les emploier contre le Ty- » ran. « Il avoit fait avec eux un Traité ſecret, par lequel il ſtipuloit qu'après qu'il auroit chaſſé Denys de Syracuſe, il occuperoit ſa place.

La lecture de ces lettres, loin de refroidir le zêle des Corinthiens, ne fit que les irriter encore davantage ; & hâta le départ de Timoléon. Il s'embarqua avec dix galéres, & aborda heureuſement ſur la côte de l'Italie. Mais, quand il y fut arrivé, des nouvelles venues de Sicile le jettérent dans une grande perplexité, & abbattirent extrêmement le courage de ſes troupes. On apprit qu'Icétas venoit

de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuſe, il avoit obligé le Tyran à ſe renfermer dans la Citadelle, & dans le quartier appellé l'*Iſle*, où il le tenoit aſſiégé, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empécher Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de ſe retirer, ils puſſent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile.

En effet les Carthaginois avoient envoié à Rhége vingt galéres. Les Corinthiens y étant arrivés, y trouvérent des Ambaſſadeurs de la part d'Icétas, qui déclarérent à Timoléon qu'il pouvoit venir à Syracuſe, & qu'il y ſeroit fort bien reçu, pourvû qu'il eût renvoié ſes troupes. La propoſition étoit tout-à-fait injurieuſe, & encore plus embarraſſante. Il paroiſſoit impoſſible de battre les vaiſſeaux que les Barbares avoient fait avancer ſur leur paſſage, car ils étoient plus forts du double. Se retirer, c'étoit abandonner à un ſort malheureux toute la Sicile, qui alloit être viſiblement pour Icétas le prix de ſa trahiſon, & pour les Carthaginois la récompenſe de l'appui qu'ils auroient donné à la Tyrannie.

Dans cette conjoncture ſi délicate, Timoléon demande une conférence avec les Ambaſſadeurs & les principaux Offi-

ciers de l'eſcadre Carthaginoiſe en préſence de ceux de Rhége. C'étoit, diſoit-il, uniquement pour ſa propre décharge & pour ſa ſureté, afin que ſa patrie ne pût point l'accuſer d'avoir contrevenu à ſes ordres, & trahi ſes intérêts. Les Gouverneurs & les Magiſtrats de Rhége étoient d'intelligence avec lui. Ils ne demandoient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, & ne craignoient rien tant que le voiſinage des Barbares. Ils convoquent donc une aſſemblée, & ferment les portes de la ville, ſous prétexte d'empécher les citoiens de ſortir, afin qu'ils puſſent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant aſſemblé, on fait de longs diſcours qui n'aboutiſſent à rien, chacun traitant la même matiére, & rebattant les mêmes raiſons, ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, & pour gagner du tems. Cependant neuf galéres des Corinthiens partirent, & les vaiſſeaux des Carthaginois les laiſſérent paſſer, croiant que cela ſe faiſoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galéres s'en retournoient à Corinthe, la dixiéme demeurant pour mener Timoléon à Syracuſe à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ſes galéres étoient en mer,

il ſe coula doucement parmi la foule ; qui, pour favoriſer ſon évaſion, ſe preſſoit extrêmement autour de la Tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promtement, & aiant rejoint ſes galéres, ils arrivérent enſemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque qui en étoit Maître, & qui joignit ſes citoiens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aiſément quelle fut la ſurpriſe & la honte des Carthaginois, de ſe voir ainſi trompés. Mais, leur diſoit-on, étant Phéniciens, (ils paſſoient pour les plus grands fourbes du monde) les ruſes & les fourberies ne devoient pas tant les étonner, ni leur déplaire ſi fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effraié fit venir la plupart des galéres des Carthaginois. Ils avoient cent cinquante vaiſſeaux longs, cinquante mille hommes de pié, & trois cens chariots armés. Les Syracuſains perdirent toute eſpérance de ſalut, voiant les Carthaginois ſaiſis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la Citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de ſa liſiére, où il occupoit la petite ville de Tauroménium avec très-peu d'eſpérance & encore moins de forces, car ſes troupes ne montoient

en tout qu'à mille ſoldats, & à peine avoit-il les proviſions néceſſaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne ſe fioient point à lui. Les maux qu'elles venoient de ſouffrir par les extorſions & par les cruautés qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les Commandans de troupes, ſur-tout depuis l'horrible perfidie de Callippe & de Pharax, qui étant venus tous deux, l'un d'Athénes, & l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile, & pour chaſſer les Tyrans, leur avoient fait paroitre la Tyrannie douce & déſirable, tant étoient dures les vexations dont on les avoit accablées. Elles craignoient d'eſſuier encore les mêmes traitemens de la part de Timoléon.

Les habitans d'Adrane, petite ville de Sicile au-deſſous du mont Etna, étant diviſés entr'eux, les uns avoient appellé Icétas & les Carthaginois, & les autres avoient envoié vers Timoléon. Les deux Chefs arrivérent preſque en même tems près d'Adrane. Le premier avoit avec lui près de cinq mille hommes, & l'autre n'en avoit que douze cens. Malgré cette inégalité, Timoléon, qui ſe doutoit bien qu'il trouveroit les Carthaginois en déſordre, occupés à prendre leurs logemens & à dreſſer leurs tentes, fait avancer ſa troupe, & ſans perdre de tems à ſe repoſer comme les officiers le lui conſeil-

loient, va fondre ſur l'ennemi; qui, ſur le champ, ſe met à fuire. Cela fut cauſe qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de priſonniers: mais on prit leur camp, & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & ſe rendent à Timoléon. D'autres villes lui envoiérent auſſitôt leurs Députés pour faire leurs ſoumiſſions.

Denys lui-même, qui renonçoit à ſes vaines eſpérances, & qui ſe voioit à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas qui s'étoit laiſſé vaincre avec tant de honte, & pénétré d'admiration & d'eſtime pour Timoléon, envoia à ce dernier des Ambaſſadeurs pour ſe rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la Citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur ſi ineſpéré, fit filer dans le Château Euclide & Télémaque, deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens ſoldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impoſſible, les Carthaginois étant maîtres du port; mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes gliſſées heureuſement dans la Citadelle, s'en ſaiſiſſent & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les proviſions qu'il avoit faites. Car il y avoit quantité de chevaux, toutes ſortes de machines de guerre & de traits, & on trouva

juſqu'à ſoixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amaſſées de longue main. Denys avoit encore deux mille ſoldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reſte. Et pour lui, prenant ſon argent, & quelques-uns de ſes amis en petit nombre, il s'embarqua ſans être apperçu des troupes d'Icétas, & ſe rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la premiére fois de ſa vie qu'il parut dans l'état vil & abjet d'un ſimple particulier & d'un ſuppliant, lui qui étoit né dans le ſein de la Tyrannie, & qui s'étoit vû maître du plus puiſſant roiaume qui ait jamais été uſurpé par des Tyrans. Il l'avoit poſſédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui; & après encore il le poſſéda quelques années, mais toujours parmi les guerres & les combats. Il fut envoié à Corinthe avec une ſeule galére, ſans eſcorte, & avec très-peu d'argent. Il y ſervit de ſpectacle, & tous accouroient vers lui, les uns avec une ſecrette joie pour repaître leurs yeux de la vûe des maux d'un homme que le nom de Tyran rendoit odieux, les autres touchés d'une ſorte de compaſſion en comparant l'état d'où il étoit déchu avec le profond abyme de miſéres où ils le voioient plongé. An. M. 3657. Av. J. C. 347.

La maniére dont il ſe conduiſit à Corinthe, n'excita plus à ſon égard que des

ſentimens de mépris & d'indignation. Il paſſoit les journées entiéres ou dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarêts, ou avec des femmes de mauvaiſe vie, ou avec des comédiennes & des chanteuſes, diſputant avec elles ſur les régles de la muſique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en uſoit ainſi par politique, pour ne ſe point rendre ſuſpect aux Corinthiens, & pour ne laiſſer entrevoir de ſa part aucune penſée ni aucun deſir de recouvrer ſes Etats. Mais c'eſt lui faire trop d'honneur, & il paroit bien plus vraiſemblable que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faiſoit ici que ſe livrer à ſon penchant, & qu'il vivoit, dans cette eſpéce d'eſclavage où il étoit tombé, à-peu-près comme il avoit vécu ſur le trône, ne trouvant point dans ſon infortune d'autre dédommagement ni d'autre conſolation.

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 27.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il ſe trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans : peut-être, [a] dit Cicéron ſans doute en plaiſantant, pour ſe conſerver encore une eſpéce d'empire, & ne pas renoncer abſolument à l'habitude & au plaiſir de commander. Qu'il ait eu cette penſée ou non, il eſt bien cer-

Val. Max. l. 6. c. 9.

a Dyoniſius Corinthi pueros docebat, uſque adeo | imperio carere non poterat.

tain que Denys, qui s'étoit vû maître de Syracuſe & de preſque toute la Sicile, qui avoit poſſédé d'immenſes richeſſes, qui avoit eu ſous ſes ordres de nombreuſes flotes, de grandes armées, & une puiſſante cavalerie, que [a] ce Denys, réduit maintenant preſque à la mendicité, & de Roi devenu Maître d'école, étoit une grande leçon pour les perſonnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop ſe fier à leur grandeur, & à ne point trop compter ſur leur fortune. C'eſt l'avertiſſement que les Lacédémoniens donnérent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur aiant écrit d'un air fort haut & fort menaçant, ils lui mandérent pour toute réponſe : *Denys à Corinthe.* *Dem. Phaler. de Elocut. lib. 8.*

Un mot qu'on nous a conſervé de Denys, s'il eſt vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince ſut faire un bon uſage de ſon adverſité, & mettre ſes maux à profit, ce qui ſeroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai raporté auparavant. Dans ſon ſéjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiſcrette groſſiéreté ſur le commerce qu'il avoit eu avec les philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda, *Plut. in Timol. p. 243.*

a Tanta mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magiſter ludi factus ex tyranno docuit. *Val. Max.*

comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avoit servi. *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voiant porter mon infortune comme je fais ?*

§. VI. *Timoléon, après avoir remporté plusieurs victoires, rend la liberté à Syracuse, & y établit de sages loix. Il se démet de son autorité, & passe le reste de sa vie dans la retraite. Il y meurt. Honneurs rendus à sa mémoire.*

An. M. 3658. Av. J. C. 346. *Plut. in Timol. p. 243-248. Diod. l. 16. p. 465-474.*

Depuis la retraite de Denys, Icétas pressoit vivement la citadelle de Syracuse, & la serroit de si près, que les convois que l'on envoioit aux Corinthiens ne pouvoient y entrer qu'à peine. Timoléon, qui étoit à Catane, y en faisoit couler de tems en tems. Pour leur ôter cette ressource, Icétas & Magon partirent ensemble dans le dessein d'aller assiéger cette place. Pendant leur absence, Léon le Corinthien, qui commandoit dans la citadelle, aiant remarqué du haut de ses remparts que ceux qu'on avoit laissés pour continuer le siége se tenoient mal sur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuse sortie sur eux pendant qu'ils étoient dispersés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, & se saisit du quartier de la ville appellé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort, & celui

que les ennemis avoient le moins maltraité. Léon en fortifia l'enceinte à la hâte, & la joignit à la citadelle par des ouvrages qui ſervoient de communication.

Cette fâcheuſe nouvelle fit revenir promtement Magon & Icétas. Dans le même tems, un corps de troupes que Corinthe avoit envoié entra heureuſement en Sicile, aiant trompé la vigilance de l'eſcadre Carthaginoiſe qui gardoit les paſſages. Quand elles furent débarquées, Timoléon les reçut avec joie; & après s'être ſaiſi de Meſſine, il marcha en bataille contre Syracuſe. Il n'avoit pas avec lui plus de quatre mille combattans. Dès qu'il fut près de la ville, ſon premier ſoin fut d'envoier des émiſſaires parmi les ſoldats qui portoient les armes pour Icétas. Ils leur repréſentérent qu'il étoit bien honteux que des Grecs comme eux travaillaſſent à livrer Syracuſe & toute la Sicile aux Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les Barbares. Qu'Icétas n'avoit qu'à ſe joindre à Timoléon, & que de concert ils opprimeroient l'ennemi commun. Ces ſoldats aiant ſemé tout auſſitôt ces propos dans tout le camp, donnérent à Magon de furieux ſoupçons qu'il étoit trahi; outre qu'il y avoit déja quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe retirer. C'eſt pourquoi, malgré les priéres & les

vives instances d'Icétas, il leva l'ancre, & fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile.

Le lendemain Timoléon parut en bataille devant la place, & l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icétas furent renversées par-tout, & mises en fuite. Ainsi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un instant Syracuse, une des plus fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui les forteresses & les édifices publics à cause de leur beauté & de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avoient décrié, quoique sans fondement, & enfin perdu ce grand homme, il fit publier à son de trompe, que tous les Syracusains qui voudroient venir avec des outils n'avoient qu'à se mettre à démolir les forteresses des Tyrans. A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication & cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accourent en foule, & ne rasent pas seulement la citadelle, mais tous les palais des Tyrans, & fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent & dissipent.

La forteresse étant rasée, & la place rendue toute unie, Timoléon y fit bâtir

des Tribunaux pour y rendre la Juſtice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, ſous les Tyrans, on avoit vû partir tous les jours des Edits ſanglans, devînt l'aſyle & le rempart de la liberté & de l'innocence.

Timoléon étoit maître de la ville, mais il manquoit d'habitans pour la peupler. Car les uns étant péris dans les guerres & dans les ſéditions, & les autres aiant pris la fuite pour éviter la domination des Tyrans, la ville de Syracuſe étoit devenue un déſert, où l'herbe étoit crûe ſi haute, que les chevaux y paiſſoient. Il en étoit de même de preſque toutes les villes de Sicile. Timoléon & les Syracuſains trouvérent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoiât de Gréce des hommes pour peupler Syracuſe; qu'autrement le pays ne pourroit jamais ſe remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre. Car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit ſi mal acquitté de ſa charge, avoient fait mettre ſon corps en croix, & faiſoient de grandes levées pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du printems.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambaſſadeurs de Syracuſe, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville,

& d'en vouloir être les fondateurs pour la ſeconde fois, les Corinthiens ne regardérent point la calamité de ce peuple comme une occaſion de s'aggrandir, & de ſe rendre maîtres de leur ville, ſelon les maximes d'une baſſe politique : mais envoiant à tous les Jeux ſacrés de la Gréce & dans toutes les aſſemblées, ils firent publier par des Hérauts, que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuſe & chaſſé le Tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracuſains & tous les peuples de Sicile qui voudroient retourner dans leur pays, & qu'ils les exhortoient à en aller partager entr'eux les terres avec une entiére & juſte égalité. En même tems ils dépêchent des courriers en Aſie, & dans toutes les îles où un grand nombre de ces fugitifs s'étoient retirés, pour les inviter à ſe rendre promtement à Corinthe, qui leur fourniroit à ſes frais des vaiſſeaux, des Capitaines, & une eſcorte ſûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe ſe vit combler de louanges & de bénédictions, qu'elle méritoit à juſte titre. On publia par-tout qu'elle avoit délivré Syracuſe des Tyrans, qu'elle l'avoit tirée des mains des Barbares, & qu'elle l'avoit redonnée à ſes citoiens. Il n'eſt pas néceſſaire ici d'inſiſter ſur la grandeur & ſur la

nobleſſe d'une action ſi belle & ſi généreuſe. Au ſimple récit de cette hiſtoire chacun ſent l'impreſſion que fait ſur ſon cœur le beau & le grand, & l'on reconnoit que jamais conquête ni triomphe n'égalérent la gloire qu'un ſi parfait déſintéreſſement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui ſe rendirent à Corinthe n'étant pas en aſſez grand nombre, demandérent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe & de toute la Gréce pour groſſir cette nouvelle eſpéce de colonie. L'aiant obtenu, & ſe voiant bien dix mille au moins, ils s'embarquent pour Syracuſe, où ils trouvérent un grand peuple qui de toute l'Italie & de la Sicile s'étoit déja rendu auprès de Timoléon. On prétend que le nombre en montoit à plus de ſoixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres: mais il vendit les maiſons, dont il fit une très-grande ſomme, laiſſant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moien il aſſembla un fonds conſidérable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi ſubvenir à ſes néceſſités, ni de quoi ſoutenir la guerre.

On vendit auſſi à l'encan les ſtatues de tous les Tyrans & de tous les Princes qui avoient gouverné Syracuſe: mais auparavant elles furent citées en Juſtice, & on leur fit leur procès dans les formes. Une

ſeule échapa à la rigueur de cette recherche, & fut conſervée : ce fut celle de Gélon, qui avoit remporté une célébre victoire ſur les Carthaginois près d'Himére, & qui avoit gouverné les peuples avec bonté & juſtice, & dont, par cette raiſon, la mémoire étoit encore chérie & reſpectée. Si l'on faiſoit ſubir une pareille enquête à toutes les ſtatues, je ne ſai s'il y en auroit beaucoup qui demeuraſſent ſur pié.

Suidas in Nixων. Pauſan. lib. 6. pag. 364.

L'hiſtoire nous a conſervé un autre jugement prononcé auſſi à l'égard d'une ſtatue, mais d'une eſpéce bien différente. Le fait eſt très-curieux, & fera excuſer la digreſſion. Nicon, fameux Athléte de * Thaſe, avoit été couronné comme vainqueur juſqu'à quatorze [a] cens fois dans les Jeux ſolennels de la Gréce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après ſa mort, un de ſes rivaux inſulta ſa ſtatue, & la frapa de pluſieurs coups, peut-être pour ſe venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle repréſentoit. Mais la ſtatue, comme ſi elle eût été ſenſible à cet outrage, tomba tout de ſon haut ſur l'auteur de l'inſulte, & le tua. Les fils de l'homme écraſé pourſuivirent la ſtatue juridiquement, com-

** Thaſe étoit une île de la mer Egée.*

a *Ce nombre paroit ſuſpect. Peut-être faut-il lire dans les deux Auteurs cités*, quatre cens. *Encore eſt-ce beaucoup.*

me coupable d'homicide, & puniſſable en vertu de la loi de Dracon. Ce fameux Légiſlateur d'Athénes, pour inſpirer une plus grande horreur de l'homicide, avoit ordonné qu'on exterminât les choſes même inanimées, dont la chute cauſeroit la mort d'un homme. Les Thaſiens, conformément à cette loi, ordonnérent que la ſtatue ſeroit jettée dans la mer. Mais quelques années après, étant affligés d'une grande famine, & aiant conſulté l'oracle de Delphes, ils la firent retirer de la mer, & lui rendirent de nouveaux honneurs.

Syracuſe étant ainſi comme reſſuſcitée, & de tous côtés des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoléon, qui vouloit auſſi affranchir les autres villes, & achever entiérement de déraciner de la Sicile la tyrannie & les Tyrans, ſe mit en marche avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raſer ſes fortereſſes, & à vivre en ſimple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, Tyran d'Apollonie & de pluſieurs autres villes & châteaux, ſe voiant en danger d'être pris par force, ſe rendit. Timoléon lui ſauva la vie, & l'envoia à Corinthe. Car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus honorable, que de faire voir à toute la Gréce les Tyrans de la Sicile réduits dans l'hu-

miliation, & vivant comme des bannis.

Il retourna enſuite à Syracuſe, pour travailler à la police, & y établir les loix les plus importantes & les plus néceſſaires, conjointement avec Céphale & Denys, deux Légiſlateurs que les Corinthiens lui avoient envoiés : car il n'avoit pas la foibleſſe de vouloir ſe rendre maître de tout, & dominer ſeul. Mais en partant, pour faire gagner quelque choſe aux troupes qu'il avoit à ſa ſolde, & pour les tenir auſſi en haleine par ce moien, il les envoia ſous la conduite de Dinarque & de Démarate dans tous les lieux qui obéiſſoient aux Carthaginois. Ces troupes débauchérent pluſieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, & raportérent même beaucoup d'argent monnoié, qui fut d'un très-grand ſecours pour ſoutenir la guerre.

Plut. in Timol. pag. 248-255.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée, ſous la conduite d'Aſdrubal & d'Amilcar, avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, deux cens vaiſſeaux de guerre, & mille vaiſſeaux de charge qui portoient les machines, les chariots armés, les chevaux, & toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche. Ils ne ſe propoſoient rien moins que de chaſſer tous les Grecs de la Sicile. Timoléon ne crut pas devoir les attendre;

& quoiqu'il n'eût pu lever que ſix ou ſept mille hommes, tant la terreur avoit ſaiſi les eſprits, il marcha avec cette petite troupe contre l'armée formidable des ennemis, & remporta près du fleuve Criméſe une célébre victoire. On en peut voir le détail dans l'hiſtoire des Carthaginois. Timoléon retourna à Syracuſe au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens publics. *Tome premier.*

Il étoit parvenu auparavant à vaincre & à réduire les Tyrans de Sicile, mais il ne les avoit point changés, & ne leur avoit point ôté l'humeur tyrannique. S'étant unis enſemble, ils formérent contre lui une puiſſante ligue. Timoléon ſe mit auſſitôt en campagne, & en vint aiſément à bout. Il leur fit ſouffrir à tous la juſte peine de leur révolte. Entre autres, Icétas & ſon fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres. Sa femme & ſes filles aiant été conduites à Syracuſe, & préſentées à l'aſſemblée du peuple, on les condanna auſſi à mort, & elles furent exécutées. Le peuple ſans doute voulut par-là venger Dion ſon premier libérateur. Car c'étoit Icétas même qui avoit jetté dans la mer Aréte femme de Dion, ſa ſœur Ariſtomaque, & ſon fils encore enfant.

Il eſt rare que la vertu n'ait point d'envieux. Deux accuſateurs appellérent Ti-

moléon en jugement, & l'aiant aſſigné à comparoitre à certain jour, lui demandoient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation, & vouloit diſpenſer un ſi grand homme des formalités ordinaires. Il s'y oppoſa fortement; & ſa raiſon étoit qu'il n'avoit entrepris tant de travaux que pour faire obſerver les loix. On l'accuſoit de malverſation pendant ſon Généralat. Timoléon ne s'amuſa pas à réfuter ces calomnies, mais il s'écria, » qu'il rendoit graces aux dieux de ce » qu'ils avoient exaucé ſes priéres, & de ce » qu'enfin il voioit les Syracuſains jouir » de la pleine liberté de tout dire; liberté, » qui ſous les Tyrans étoit abſolument in- » connue, mais qu'il étoit bon de conte- » nir dans de juſtes bornes.

Ce grand homme avoit donné à Syracuſe de ſages loix, avoit purgé toute la Sicile des Tyrans qui l'avoient ſi lontems infeſtée, avoit rétabli par-tout la ſureté & la paix, & fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de ſe relever. Après de ſi glorieuſes actions, qui lui avoient donné un crédit ſans bornes, il ſe démit lui-même de ſon autorité, pour vivre dans la retraite. Les Syracuſains lui avoient donné la plus belle maiſon de la ville, pour reconnoitre les grands ſervices qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnérent auſſi une maiſon de campagne très-belle

& très-agréable, où il se tenoit la plupart du tems avec sa femme & ses enfans qu'il avoit fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans son pays, & Syracuse étoit devenue sa patrie. Il eut la sagesse, en renonçant à tout, de se soustraire aussi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, & qui ne respecte pas même le mérite le plus solide. Il évita un écueil, où souvent les plus grands hommes, par une soif insatiable d'honneurs & de puissance, vont se briser; qui est de s'engager jusqu'à la fin dans de nouveaux soins & de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, & d'aimer mieux succomber sous le poids, que de le déposer.

Malunt deficere quàm desinere. *Quint.*

Timoléon, qui connoissoit tout le prix d'un noble & glorieux loisir, n'en usa pas ainsi. Il passa le reste de sa vie en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui parussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, & s'il n'y avoit mis la derniére main.

Otium cum dignitate. *Cic.*

Sa vieillesse fut éprouvée par une afflic-

tion bien ſenſible, qu'il ſupporta avec une patience étonnante, je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la conſidération & du reſpect qu'on avoit pour lui, ne ſervit qu'à les augmenter. Les Syracuſains ne ſe contentérent pas de lui rendre de fréquentes viſites, ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'aſſemblée publique ſur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur ſecours : & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théâtre, & monté ſur ce char il étoit introduit dans l'aſſemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoiens le reconduiſoient juſques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après ſa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mélées aux bénédictions dont chacun s'empreſſoit d'honorer ſa mémoire. Ces larmes n'étoient ni accordées à la coutume

& à la bienſéance, ni commandées par une ordonnance publique, mais couloient de ſource, & partoient d'une affection ſincére, d'une vive reconnoiſſance, & d'une douleur inconſolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de ſa mort, on célébreroit en ſon honneur des Jeux de Muſique & des Jeux Gymniques, & qu'on feroit des courſes de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'eſt le décret par lequel le peuple de Syracuſe arréta que toutes les fois que la Sicile ſeroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un Général à Corinthe.

Je ne ſai ſi l'on voit rien dans l'Hiſtoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas ſeulement de ſes exploits guerriers, & de l'heureux ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Plutarque y obſerve un caractére, qui, ſelon lui, diſtingue Timoléon de tous les plus grands hommes de ſon tems, & il ſe ſert pour cela d'une comparaiſon très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture & de poéſie, des ouvrages excellens en eux-mêmes, & que l'on reconnoit, au premier coup d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font ſentir qu'ils ont couté beaucoup de peine & de travail, au lieu qu'on voit dans les

autres un air aiſé & une grace naturelle qui en relevent de beaucoup le prix, & il met dans ce dernier rang les poéſies d'Homére. Il en eſt de même, continue-t-il, des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agéſilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On ſent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force & avec d'innombrables difficultés : mais dans ceux-ci on voit une aiſance & une facilité, qui montre clairement que c'eſt l'ouvrage, non de la Fortune, mais de la Vertu que la Fortune a pris plaiſir à ſeconder. C'eſt toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, ſans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire le plus en lui, c'eſt ſon amour vif & déſintéreſſé pour le bien public, ne ſe réſervant que le plaiſir de voir les autres heureux par ſes ſervices : c'eſt ſon extrême éloignement de tout eſprit de domination & de hauteur, ſon honorable retraite à la campagne, ſa modeſtie, ſa modération, ſon indifférence pour les honneurs, &, ce qui eſt encore plus rare, ſon averſion pour toute flaterie, & même pour les plus juſtes louanges. Quand [a] on relevoit en ſa

a Cùm ſuas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm ſe in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare conſtituiſſent, tum ſe potiſſimum ducem eſſe voluiſſent. Nihil enim rerum humanarum ſine deorum numine agi putabat. *Corn. Nep. in Timol. c. 4.*

préſence ſa ſageſſe, ſon courage, & la gloire qu'il avoit eue de chaſſer les Tyrans, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il ſe ſentoit obligé de témoigner une grande reconnoiſſance envers les dieux, de ce qu'aiant réſolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu le choiſir préférablement à tout autre pour un ſi honorable miniſtére : car il étoit bien perſuadé que tous les événemens humains ſont conduits & réglés par les ordres ſecrets de la Providence divine. Quel tréſor, quel bonheur pour un Etat, qu'un tel Miniſtre !

Pour en mieux connoitre le prix, il ne faut que comparer l'état où ſe trouve Syracuſe ſous Timoléon, & celui où elle avoit été ſous les deux Denys. C'eſt la même ville, ce ſont les mêmes habitans & les mêmes peuples : mais quelle différence y voit-on ſous les deux ſortes de gouvernement dont nous parlons ! Les deux Tyrans ne ſongeoient qu'à ſe faire craindre, & qu'à abbattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis. Ils étoient craints en effet, comme ils le vouloient être : mais en même tems ils étoient haïs & déteſtés ; & ils avoient encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'avoient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'eſt regardé comme le pere

des Syracuſains, & qui n'a ſongé qu'à les rendre heureux, goûte le plaiſir d'en être aimé & reſpecté comme un pere l'eſt de ſes enfans, & ſa mémoire eſt parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent ſentir la paix & la joie dont ils jouiſſent, ſans ſe ſouvenir que c'eſt un ſage Légiſlateur qui leur a fait ces riches préſens.

LIVRE DOUZIÉME.

CE LIVRE renferme principalement l'hiſtoire de deux Chefs de Thébes fort illuſtres, Epaminondas & Pélopidas; la mort d'Agéſilas roi de Sparte, & celle d'Artaxerxe-Mnémon roi de Perſe.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Etat de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe ſe rend.*

LA PAIX d'Antalcide, dont il a été parlé dans le Chapitre III du Livre IX, avoit jetté parmi les villes Grecques beaucoup de ſemences de mécontentement & de diviſion. En exécution de ce Traité, les Thébains avoient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laiſſer jouir de la liberté, & les Corinthiens de faire ſortir leur garniſon d'Argos, qui par-là devenoit libre & indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs & exécuteurs de ce Traité, voioient par

AN. M. 3617. AV. J. C. 387. *Xenophont. hiſt. Græc. lib. 5. p. 550. 553.*

ce moien leur puiſſance extrêmement accrue, & ils travaillérent encore à l'augmenter. Ils forcérent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendoient avoir eu pluſieurs ſujets de plaintes dans la derniére guerre, d'abbattre les murailles de leur ville, & de diſperſer leur habitation en quatre endroits différens comme elle l'avoit été autrefois.

Diod. lib. 15. p. 341. Les deux Rois de Sparte Agéſipolis & Agéſilas, d'un caractére tout différent, penſoient auſſi diverſement ſur l'état préſent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, & rigide obſervateur de la juſtice, vouloit que Sparte, qui s'étoit déja beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laiſſât jouir de leur liberté les villes Grecques comme ce Traité même le portoit, & ne troublât point leur repos par un injuſte deſir d'étendre ſa domination. L'autre au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vûes d'ambition & de conquêtes, ne reſpiroit que la guerre.

AN. M. 3621. AV. J. C. 383. *Xenoph. ibid. p. 554-556.* Dans le même tems, il arriva à Lacédémone des Députés d'Acanthe & d'Apollonie, villes très-conſidérables de la Macédoine, au ſujet d'Olynthe, ville de Thrace, poſſédée par des Grecs originaires de Chalcide ville d'Eubée. Athénes, après les victoires de Salamine & de Marathon, avoit conquis beaucoup de pla-

ces vers la Thrace, & dans la Thrace même. Ces villes ſecouérent le joug dès que Lacédémone, à la fin de la guerre du Péloponnéſe, eut abbattu la puiſſance d'Athénes. Olynthe étoit de ce nombre. Les Députés d'Acanthe & d'Apollonie repréſentérent dans l'aſſemblée générale des Alliés qu'Olynthe, ville ſituée dans leur voiſinage, ſe fortifioit extraordinairement de jour en jour, qu'elle étendoit de plus en plus ſa domination par de nouvelles conquêtes, qu'elle forçoit toutes les villes des environs de ſe ſoumettre à elle & d'entrer dans ſes vûes, & qu'elle étoit prête de conclure un traité d'alliance avec les Athéniens & les Thébains. L'affaire aiant été miſe en délibération, il fut conclu d'un commun conſentement qu'il faloit déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint que les villes alliées fourniroient dix mille hommes de troupes, avec liberté, à celles qui le voudroient, d'y ſubſtituer de l'argent, ſur le pié de trois oboles pour la paie journaliére de chaque fantaſſin, & quatre fois plus pour un cavalier. *Cinq ſols.* Pour ne point perdre de tems, les Lacédémoniens firent partir ſur le champ leurs troupes ſous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des Ephores que Phébidas ſon frere commanderoit celles qui devoient bientôt ſuivre, & ſe joindre aux ſiennes. Quand le pre-

mier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui eſt auſſi appellée la Thrace, il mit des garniſons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui ſe rendit ſans faire de défenſe; & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ſes troupes.

AN. M. 3622. AV. J. C. 382. *Xenoph. p. 556-558. Plut. in Ageſil pag. 608. 609. Id. in Pelop. p 280. Diod. l. 15. p. 341. 342.*

Phébidas ſe mit en marche peu de tems après. Etant arrivé près de Thébes, il campa hors de la ville, vers le Gymnaſe ou lieu public d'exercices. Iſménie & Léontide, tous deux alors Polémarques, c'eſt-à-dire Généraux d'armée, & les premiers Magiſtrats de Thébes, étoient à la tête de deux factions oppoſées. Le premier, qui avoit attiré dans ſon parti Pélopidas, n'étoit point ami des Lacédémoniens, & n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il ſe déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire & pour la liberté. L'autre au contraire favoriſoit l'Oligarchie, & étoit ſoutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Je ſuis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être raporté, & qui en fut la ſuite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choſes étant dans cet état à Thé-

bes, Léontide alla trouver Phébidas, & lui propoſa de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chaſſer ceux qui tenoient le parti d'Iſménie, & de la mettre ſous la puiſſance des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de ſe rendre maître de Thébes, pendant que ſon frere travailloit à ſoumettre Olynthe; que par là même il faciliteroit à ſon frere le moien de réuſſir dans ſon entrepriſe; & que les Thébains, qui avoient défendu par un Décret à leurs citoiens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueroient pas, dès qu'il ſeroit maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie & de cavalerie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avoit beaucoup d'ambition & peu de tête, & qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ſans en examiner les ſuites ni les conſéquences, ſe laiſſe facilement perſuader. Pendant que les Thébains, tranquilles & en ſureté ſous la bonne foi du Traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, & ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hoſtilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le Sénat étoit actuellement aſſemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la

part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne ſont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que pour lui, par le pouvoir que lui donne ſa charge de Polémarque de faire arréter quiconque cabale contre l'Etat, il va mettre en lieu de ſureté Iſménie, qui brouille & cherche à faire la guerre. En effet ſur le champ il eſt enlevé, & conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Iſménie, voiant leur Chef arrété, & craignant pour eux les derniéres violences, ſortent précipitamment de la ville, & ſe retirent à Athénes au nombre de plus de quatre cens. Ils ſont auſſitôt bannis par un Décret public. Pélopidas étoit du nombre. Epaminondas demeure en repos à Thébes, parce qu'on le mépriſoit, comme un homme uniquement occupé de la philoſophie & qui ne ſe méloit point d'affaires, & auſſi à cauſe de ſa pauvreté qui ne laiſſoit rien à craindre de ſa part. On nomme un nouveau Polémarque à la place d'Iſménie, & Léontide ſe tranſporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entrepriſe de Phébidas, qui en pleine paix s'étoit emparé par violence d'une citadelle ſur laquelle il n'avoit aucun droit, avoit excité de grands murmures & de grandes plaintes. Ceux ſur-tout qui étoient oppoſés à Agéſilas, qu'on ſoupçonnoit d'être entré dans ce

complot, demandoient par quels ordres Phébidas avoit exécuté une ſi étrange perfidie. Agéſilas, qui ſentoit bien que ces reproches crians tomboient ſur lui, ne fit nulle difficulté de ſoutenir Phébidas, & de dire hautement & devant tout le monde: » Qu'il faloit regarder l'action en elle-» même, & voir ſi elle étoit utile; que » tout ce qui étoit expédient pour Lacédé-» mone, il étoit permis & même comman-» dé de le faire de ſon propre mouvement, » ſans attendre les ordres de perſonne. « Voila les étranges principes qu'avançoit un homme, qui d'ailleurs ſoutenoit hautement que la Juſtice étoit la premiére de toutes les vertus, & que ſans elle la valeur même & toutes les plus grandes qualités ne pouvoient être utiles. C'eſt lui qui répondit, lorſqu'en ſa préſence on faiſoit valoir extrêmement la grandeur du Roi des Perſes: *Ce Roi, que vous appellez Grand, comment eſt-il plus grand que moi, à moins qu'il ne ſoit plus juſte?* Maxime véritablement noble & admirable, QU'IL FAUT PRENDRE LA JUSTICE POUR RÉGLE DU BEAU ET DU GRAND! mais maxime qu'il n'avoit que dans la bouche, & qu'il démentoit par ſes actions, conformément au principe de la plupart des Politiques, qui croient qu'un homme d'Etat doit toujours vanter la Juſtice, mais qu'il ne doit perdre aucune

occaſion de la violer pour l'avantage de ſon pays.

Ecoutons maintenant la ſentence que va prononcer l'auguſte aſſemblée de Sparte, ſi renommée pour la ſageſſe de ſes délibérations & l'équité de ſes jugemens. L'affaire mûrement peſée, les moiens diſcutés de part & d'autre & mis dans tout leur jour, le réſultat de l'aſſemblée eſt que Phébidas ſera privé du commandement, & condanné à une amende de cent mille dragmes : mais qu'on retiendra la citadelle, & qu'on y mettra bonne garniſon. Quelle étrange perverſité, s'écrie Polybe ! quel renverſement de toute régle & de toute raiſon ! Punir le criminel, & approuver le crime ! & non-ſeulement approuver le crime en paſſant & ſans y prendre part, mais le ratifier du ſceau de l'autorité publique, & le continuer au nom de l'Etat, pour en recueillir le fruit ! On n'en demeura pas là. Des Commiſſaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, ſe tranſportérent dans la citadelle de Thébes, y firent le procès à Iſménie, & prononcérent contre lui un arrêt de mort, qui ſur le champ fut mis à exécution. Il eſt rare que des injuſtices ſi criantes demeurent impunies. En uſer de la ſorte, ce n'eſt, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à ſa patrie, ni s'en vouloir à ſoi-même.

Cinquante mille livres.

Lib. 4. pag. 296.

Téleutias, frere d'Agéſilas, avoit été ſubſtitué à la place de Phébidas choiſi d'abord pour conduire le reſte des troupes des alliés vers Olynthe; & il s'y rendit en diligence. La ville étoit très-forte, & munie de tout ce qui étoit néceſſaire pour faire une bonne défenſe. On fit pluſieurs ſorties avec ſuccès : il ſe donna pluſieurs combats, dans l'un deſquels Téleutias fut tué. L'année ſuivante, le roi Agéſipolis fut chargé du commandement des troupes. La campagne ſe paſſa en eſcarmouches de part & d'autre, ſans qu'il y eût rien de déciſif. Agéſipolis mourut bientôt après de maladie; Cléombrote ſon frere lui ſuccéda au trône, & régna neuf ans. On commençoit pour lors la centiéme Olympiade. Sparte fit de nouveaux efforts pour terminer la guerre contre les Olynthiens. Polybidas qui en fut chargé, pouſſa vivement le ſiége; & comme ils manquoient de vivres, ils furent enfin obligés de ſe rendre. Lacédémone les reçut au nombre de ſes alliés.

Xenoph. l. 5. pag. 559-565.

Diod. l. 15. p. 342. 343.

An. M. 3614. Av. J. C. 380.

§. II. *Proſpérité de Sparte. Caractére de deux illuſtres Thébains, Epaminondas & Pélopidas. Celui-ci forme le deſſein de rendre la liberté à ſa patrie. Conſpiration contre les Tyrans ſagement conduite, & heureuſement exécutée. La citadelle eſt repriſe.*

Xenoph. p.

JAMAIS, ce ſemble, la fortune des 565.

Diod. pag. 334. Lacédémoniens n'avoit été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie. Tout leur étoit ſoumis dans la Gréce, ſoit par force, ſoit par amitié. Ils tenoient dans leur main Thébes, ville fort puiſſante, & par elle toute la Béotie. Ils avoient trouvé le moien d'humilier Argos, & de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur étoit entiérement dévouée, & ſuivoit en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, & réduits preſque à eux ſeuls, n'étoient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville, ou quelque peuple allié, avoit tenté de ſe ſouſtraire à leur empire, une promte punition les avoit obligés de rentrer dans le devoir, & avoit effraié tous les autres. Ainſi, maîtres & par terre & ſur mer, tout trembloit devant eux; & les Princes les plus puiſſans, tels que le Roi de Perſe & le Tyran de Syracuſe, briguoient à l'envi leur alliance & leur amitié.

Une proſpérité qui n'eſt fondée que ſur l'injuſtice, ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abbattre la puiſſance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avoit exercé les plus injuſtes violences, & d'où il ſemble qu'elle n'avoit rien à craindre, c'eſt-à-dire de Thébes. Deux illuſtres citoiens de cette ville paroitront dans la ſuite avec éclat ſur le théatre de la Gréce, & méritent par cette raiſon d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas & d'Epaminondas. Tous deux étoient des premiéres familles de Thébes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, ſeul héritier d'une maiſon très-riche & très-floriſſante, emploioit dès lors ſon bien à ſecourir ceux qui en avoient beſoin & qui en étoient dignes, montrant par ce ſage emploi de ſes richeſſes qu'il en étoit véritablement le maître, & non l'eſclave. Car, ſelon la remarque d'Ariſtote raportée [a] par Plutarque, la plupart des hommes, ou n'uſent pas de leur bien par avarice, ou en abuſent par de mauvaiſes & folles dépenſes. Pour Epaminondas, la pauvreté étoit ſon partage, & faiſoit ſon honneur, on pourroit preſque dire ſa joie & ſes délices. Il étoit né de parens pauvres, & par conſéquent avoit été familiariſé dès ſon enfance avec la pauvreté. Il ſe la rendit encore plus douce & plus aiſée par le goût qu'il eut pour la philoſophie. Pélopidas, qui aidoit un grand nombre de citoiens, n'aiant jamais pu l'engager à accepter ſes offres & à faire uſage de ſes richeſſes, prit part lui-même à la pauvreté de ſon ami en l'imitant, & devint le modéle auſſi-bien que l'admiration de la ville par la modeſtie dans ſes habits, & la frugalité dans ſa table.

Plut. in Pelop. pag. 279.

a Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν ἀ|μικρολογίαν, οἱ δὲ παρα-
χρῶνται τῷ πλούτῳ διὰ|χρῶνται δὲ ἀσωτίαν.

Cornel. Nep. in Epaminon. cap. 3. Si Epaminondas étoit pauvre du côté des biens de la fortune, en récompenſe il étoit richement partagé de ceux de l'eſprit & du cœur. Modeſte, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures favorables, poſſédant dans un ſouverain degré la ſcience de la guerre, également homme de main & de tête, facile & complaiſant dans le commerce de la vie, ſouffrant avec une patience incroiable les mauvais traitemens du peuple & même de ſes amis, joignant à l'ardeur pour les exercices militaires un goût merveilleux pour l'étude & pour les ſciences, il ſe piquoit ſur-tout de vérité & de ſincérité, juſques-là qu'il ſe faiſoit un ſcrupule de mentir même par jeu & par divertiſſement. *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Plut. ibid. Ils avoient tous deux un égal penchant pour la vertu. Mais Pélopidas prenoit plus de plaiſir aux exercices du corps, & Epaminondas à la culture de l'eſprit. C'eſt pourquoi ils emploioient tout leur loiſir, l'un à la paleſtre & à la chaſſe, & l'autre à la converſation & à l'étude de la philoſophie.

Mais ce que les gens de ſens & de bon eſprit doivent le plus admirer en eux, & ce qui ſe trouve le plus rarement dans les perſonnes de leur rang, c'eſt cette parfaite union & cette amitié conſtante qui

ſubſiſta toujours entr'eux pendant tout le tems qu'ils furent emploiés enſemble au maniement des affaires publiques ſoit en paix, ſoit en guerre. Qu'on examine l'adminiſtration d'Ariſtide & de Thémiſtocle, celle de Cimon & de Périclès, celle de Nicias & d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de diſſenſions, de diſputes. Les deux amis dont nous parlons, occupoient les premiéres charges de l'Etat: toutes les grandes affaires paſſoient par leurs mains: tout étoit confié à leurs ſoins & à leur autorité. Dans des conjonctures ſi délicates, que d'occaſions, pour l'ordinaire, de pique & de jalouſie! Jamais ni la différence de ſentimens, ni la diverſité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérérent leur union & leur bonne intelligence. C'eſt qu'elle étoit fondée ſur un principe inaltérable, c'eſt-à-dire, ſur la vertu, qui leur faiſoit chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire & les richeſſes, ſource funeſte de querelles & de diviſions, mais le ſeul bien public; & qui leur faiſoit deſirer, non d'avancer leur famille ou d'illuſtrer leur maiſon, mais de rendre leur patrie plus puiſſante & plus floriſſante. Voila les deux grands hommes qui vont paroitre ſur la ſcéne, & qui vont donner le branle aux grands événemens qui

changeront la face des affaires de la Gréce.

An. M. 3626. Av. J. C. 378. *Xenoph. hiſt. Græc. l. 5. pag. 566-568. Plut. in Pelopid. pag. 280-284. Id. de Socrat. Gen. p. 586-588. & 594-598. Diod. l. 15. p. 344-346. Cornel. Nep. in Pelopid. c. 2-4.*

Léontide aiant appris que les bannis s'étoient retirés à Athénes, & qu'ils y étoient bien traités du peuple & honorés de tous les honnêtes gens, leur dreſſa ſecrettement des embuches par le moien de quelques hommes inconnus qu'il y envoia pour aſſaſſiner les plus conſidérables d'entr'eux. Androclide ſeul fut tué, & Léontide manqua ſon coup ſur tous les autres.

En même tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendoient de recevoir les bannis, ou de leur préter ſecours; & qui leur ordonnoient de les chaſſer comme gens déclarés ennemis communs de la Gréce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre & naturelle aux Athéniens, leur fit rejetter avec horreur une ſi infâme propoſition. Ils furent ravis de trouver une occaſion de témoigner leur reconnoiſſance aux Thébains, en leur rendant la pareille. Car c'étoient les Thébains qui avoient le plus contribué à rétablir à Athénes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un Décret public malgré les défenſes de Sparte; & c'étoit de Thébes qu'étoit parti Thraſybule pour délivrer Athénes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune en-

core, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon étoit l'un des plus conſidérables d'entr'eux. Les aiant tous aſſemblés, il leur repréſenta, » Qu'il n'é-
» toit ni ſéant ni juſte, que, contens d'a-
» voir ſauvé leur vie, ils regardaſſent
» d'un œil tranquille leur patrie captive
» & priſonniére. Que quelque bonne vo-
» lonté que leur témoignât le peuple d'A-
» thénes, il ne faloit pas faire dépendre
» leur ſort de ſes Décrets, que ſa propre
» inconſtance, ou la malignité des Ora-
» teurs qui le tournoient à leur gré, pou-
» voient en peu de tems faire changer.
» Qu'il faloit tout hazarder à l'exemple
» de Thraſybule, & ſe propoſer pour
» modéle ſon courage intrépide & ſa gé-
» néreuſe hardieſſe: afin que, comme
» Thraſybule, parti de Thébes, étoit allé
» heurter & briſer les Tyrans d'Athénes,
» eux de même, partis d'Athénes, allaſſent
» rendre à Thébes ſa premiére liberté.

Ce diſcours fit ſur l'eſprit des bannis toute l'impreſſion qu'on en devoit attendre. Ils envoiérent ſecrettement à Thébes apprendre à ceux de leurs amis qui y étoient reſtés ce qu'ils avoient réſolu. Ces amis approuvérent extrêmement leur deſſein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit ſa maiſon, pour y recevoir les Conjurés. Philidas trouva le moien de ſe faire Greffier d'Archias &

de Philippe, qui étoient Polémarques, c'eſt-à-dire, les premiers Magiſtrats de la ville. Pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il s'appliquoit en particulier à inſpirer par ſes diſcours aux jeunes Thébains un vif deſir de ſecouer le joug de Sparte. Il n'ignoroit rien de tout ce qui ſe tramoit, mais il ne crut pas y devoir prendre aucune part, aiant peine, diſoit-il, à tremper ſes mains dans le ſang de ſes citoiens; prévoiant qu'on ne ſe tiendroit pas dans les juſtes bornes de cette entrepriſe légitime en elle-même, & que les Tyrans ne périroient pas ſeuls; & perſuadé d'ailleurs qu'un citoien, qui paroitroit n'avoir point pris de parti, ſeroit en état de faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit du peuple.

Plut. de Gen. Socrat. pag. 594.

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvérent à propos que Phérénice, après avoir aſſemblé tous les Conjurés, s'arrêtât au bourg de Thriaſie, qui n'étoit pas fort loin de Thébes, & qu'un petit nombre des plus jeunes ſe hazardât à entrer dans la ville. Douze, des premiéres maiſons de Thébes, tous liés enſemble d'une étroite & fidéle amitié, mais rivaux de gloire & d'honneur, s'offrent pour cette hardie entrepriſe: Pélopidas étoit de ce nombre. Après avoir embraſſé leurs compagnons, & avoir envoié un courier à Charon pour

l'avertir de leur départ, ils ſe mettent en marche, vétus de ſimples veſtes, menant avec eux des chiens de chaſſe, & tenant à la main des pieux à ſoutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin ne ſe doutaſſent de rien, & qu'ils les priſſent ſeulement pour des chaſſeurs que la chaſſe avoit égarés.

Leur courier étant arrivé à Thébes, & aiant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, l'approche du danger ne lui fit point changer de ſentiment : comme il étoit plein de courage & d'honneur, il prépara ſa maiſon pour les recevoir.

Un des Conjurés, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit ſa patrie, & qui de tout ſon cœur auroit voulu ſervir les bannis, mais qui n'avoit ni l'audace ni la fermeté néceſſaires pour une telle entrepriſe, occupé uniquement des difficultés & des obſtacles qui ſe préſentent en foule à ſon eſprit, & troublé à la vûe des dangers, ſe retire dans ſa maiſon ſans rien dire, & dépêche un de ſes amis à Mélon & à Pélopidas pour les prier de différer leur entrepriſe, & de s'en retourner à Athénes pour y attendre un tems plus favorable. Heureuſement cet ami n'aiant point trouvé la bride de ſon cheval, & aiant perdu beaucoup de tems à quereller contre ſa femme, ne put partir,

Pélopidas, & ceux de ſa bande, aiant pris des habits de payſan, & s'étant partagés, entrent ſur le déclin du jour par différentes portes dans la ville. Comme on étoit alors au commencement de l'hiver, il régnoit un petit vent de biſe, & il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans ſa maiſon à cauſe du froid qui leur donnoit à eux-mêmes le prétexte de ſe couvrir le viſage. Ceux qui étoient de la confidence reçurent les bannis, & les menérent tout d'abord chez Charon, où ils ſe trouvérent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Il y avoit déja quelque tems que Philidas, Greffier des * Béotarques, qui étoit du complot, avoit promis à Archias & à ſa compagnie de leur donner à ſouper ce jour-là même, de leur faire grand'chére, & de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Tous les conviés s'étant rendus à l'heure marquée, on ſe met à table. Ils étoient déja en pointe de vin & bien près d'être ivres, lorſqu'il ſe répand, on ne ſait par quelle voie, un bruit ſourd que les bannis étoient dans la ville. Philidas, ſans marquer un air embarraſſé, fait tous ſes efforts pour détour-

* *Les Magiſtrats & Généraux qui étoient chargés à Thébes du gouvernement, s'appelloient* Béotarques, *c'eſt-à-dire, Commandans ou Gouverneurs de la Béotie.*

ner

ner la converſation: mais Archias envoie un de ſes Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver ſur l'heure. Il étoit déja tard. Pélopidas & les Conjurés ſe préparoient à partir, & avoient pris leurs cuiraſſes & leurs épées. Tout-à-coup on entend fraper à la porte. Quelqu'un y va, & aiant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Magiſtrats qui mandoient Charon, il va tout hors de lui-même lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration étoit découverte, & ſe crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, & qu'il ſe préſentât aux Magiſtrats avec aſſurance, comme n'aiant rien à craindre, & ne ſe ſentant coupable de rien.

Charon étoit un homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que ſa perſonne: mais alors, effraié du danger de ſes amis, & craignant auſſi qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon, ſi tant de braves citoiens, qu'il avoit reçus dans ſa maiſon, venoient à périr, il va dans l'appartement de ſa femme, prend ſon fils unique âgé tout au plus de quinze ans, & qui ſurpaſſoit en beauté & en force tous les jeunes gens de ſon âge, le remet entre les mains de Pélopidas, & lui dit: » Si vous venez à découvrir que je vous

» aie trahi, & que j'aie uſé à votre égard
» de mauvaiſe foi, traitez en ennemi ce
» fils unique que je vous abandonne,
» quelque cher qu'il me ſoit, & vengez-
» vous ſur lui de la perfidie du pere ſans
» en avoir aucune pitié.

Ce diſcours les perça juſqu'au cœur: mais ce qui leur cauſoit la douleur la plus vive, étoit qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un aſſez lâche & aſſez ingrat pour former contre lui le plus léger ſoupçon. Ils le conjurérent unanimement de ne pas laiſſer ſon fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de ſûreté, afin de conſerver à ſes amis & à ſa ville un vengeur, s'il étoit aſſez heureux pour échaper aux Tyrans. » Non, répliqua le pere, il de-
» meurera avec vous, & n'aura point
» d'autre ſort que le vôtre. Eh, s'il a à
» périr, quelle plus belle fin peut-il faire,
» que de périr avec ſon pere, & les meil-
» leurs de ſes amis! Pour vous, mon cher
» enfant, vous élevant au-deſſus de votre
» âge, montrez un courage digne de vous
» & de moi. Vous voiez ici l'élite de nos
» citoiens. Faites, ſous de tels maîtres,
» un noble apprentiſſage de gloire, &
» apprenez à combattre, &, s'il le faut,
» à mourir comme eux pour la liberté.
» Au reſte je ne ſuis point ſans eſpérance,
» & je compte que la juſtice de notre
» cauſe attirera ſur nous les regards & la

» protection des dieux. « En même tems il leur adreſſe ſa priére, embraſſe tous les les conjurés l'un après l'autre, & ſort.

En chemin il travaille à ſe remettre, & à compoſer ſon viſage & ſa voix, pour ne point faire paroitre de trouble. Quand il fut à la porte de la maiſon du feſtin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent ce que veut dire un bruit qui ſe répand qu'il eſt arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui ſont cachés dans quelque maiſon. Il fait l'étonné, & jugeant par les réponſes qu'ils faiſoient à ſes queſtions qu'on ne ſavoit rien de précis, il prend un ton plus ferme, & leur dit: » Il y a bien de l'appa-
» rence que ces bruits dont vous me par-
» lez ne ſont qu'une fauſſe allarme qu'on
» aura voulu vous donner, pour troubler
» vos plaiſirs. Cependant il ne faut rien
» négliger, &, ſans perdre de tems,
» je vais faire l'enquête la plus exacte
» qu'il ſera poſſible. « Philidas le loua de ſa prudence & de ſon zêle, & remenant Archias dans la ſalle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en faiſant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ſes amis tout préparés, non à vaincre ni à ſauver leur vie, mais à mourir glorieu-

ſement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La ſérénité & la joie qui régnoient ſur ſon viſage, leur annonça par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit paſſé, & l'on ne ſonge plus qu'à mettre promtement à exécution un deſſein, auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obſtacles.

En effet, dans le moment même, ſurvient tout-à-coup un ſecond orage bien plus violent & plus dangereux que le premier, & qui paroiſſoit devoir faire échouer infailliblement l'entrepriſe. Un courier, parti d'Athénes, arrive en grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la ſuite. Ce courier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noié dans le vin, & qui ne reſpiroit que la joie. En lui rendant ſa dépêche, il dit : » Seigneur, » celui qui vous écrit ces lettres, vous » conjure de les lire ſur le champ, parce » qu'il vous écrit pour des affaires ſé» rieuſes. Archias, ſe mettant à rire, [a] *à demain*, dit-il, *les affaires ſérieuſes* : paroles qui paſſérent depuis en proverbe parmi les Grecs ; & prenant les lettres, il les mit ſous ſon * chevet,

[a] Οὐκοῦν εἰς ἄυριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

* *Les Grecs mangeoient couchés ſur des lits.*

& continua la converſation & le repas.

Déja les Conjurés étoient ſortis, partagés en deux troupes : les uns, ſous la conduite de Pélopidas, marchoient contre Léontide qui n'étoit pas du feſtin ; les autres contre Archias, aiant à leur tête Charon. Ceux-ci avoient mis ſur leurs cuiraſſes des robes de femme, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur couvroient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin, tous les conviés firent un grand bruit, & jettérent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets ; ce qui fut exécuté ſur le champ. On les fit paſſer dans des maiſons voiſines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les Conjurés, devenus par ce ſtratagême maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, ſe montrent pour ce qu'ils ſont, font main-baſſe ſur tous les convives, & égorgent ſans peine avec eux les Magiſtrats, qui tous étoient pleins de vin, & hors d'état de ſe défendre. Pélopidas trouva plus de réſiſtance. Léontide étoit couché & endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il ſauta bruſquement de ſon lit, s'arma de ſon épée, en fit tomber à ſes piés quelques-uns : mais enfin il fut lui-même égorgé.

Cette grande affaire exécutée ainſi avec tant de bonheur & de promtitude, ils dépêchent ſur le champ des couriers aux bannis qui étoient reſtés à Thriaſie, forcent les portes des priſons & en tirent les priſonniers au nombre de cinq cens, appellent tous les Thébains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient attachées, & enfonçant les boutiques des armuriers & des fourbiſſeurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur ſecours avec leurs armes, accompagnés d'un aſſez grand nombre de jeunes gens, & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramaſſés.

Toute la ville étoit remplie de fraieur & de trouble, toutes les maiſons éclairées de flambeaux, & les rues pleines de gens qui alloient & venoient. Le peuple tout conſterné de ce qui venoit d'arriver, & n'étant pas encore bien informé de ſon ſort, attendoit le jour avec impatience. C'eſt pourquoi on trouva que les Capitaines des Lacédémoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombés ſur eux pendant ce déſordre. Car la garniſon étoit de quinze cens hommes, ſans compter plus de trois mille bourgeois ou autres qui s'étoient réfugiés dans la Citadelle. Effraiés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroiſſoient par toutes les

maiſons, & du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà & là, ils demeurérent en repos, & ſe contentérent de garder la Citadelle, après avoir envoié à Sparte des couriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, & pour demander qu'on leur envoiât promtement du ſecours.

Le lendemain à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une aſſemblée du peuple. Epaminondas & Gorgidas y ménent Pélopidas & ſa troupe, environnée de tous les ſacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes ſacrées, & qui exhortent les citoiens à ſecourir leur patrie & leurs dieux. A ce ſpectacle toute l'aſſemblée ſe léve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit les Conjurés comme ſes bienfaiteurs & ſes libérateurs. Ce même jour Pélopidas eſt nommé Béotarque avec Mélon & Charon.

L'arrivée des bannis fut ſuivie de près, de celle de cinq mille hommes de pié, & de cinq cens chevaux que les Athéniens envoiérent à Pélopidas ſous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivérent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie, & de deux mille chevaux; &, ſans perdre de tems, formérent le ſiége de la Citadelle,

pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du ſecours de Sparte.

Les aſſiégés ſe défendoient vigoureuſement dans l'eſpérance d'un promt ſecours, & paroiſſoient déterminés à mourir plutôt que de céder la place : du moins c'étoit la diſpoſition des Lacédémoniens, mais ils ne faiſoient pas le plus grand nombre de la garniſon. Quand les vivres commencérent à manquer, & qu'on ſe ſentit preſſé de la faim, le reſte des troupes les obligea de capituler. Toute la garniſon eut la vie ſauve, & on lui permit de ſe retirer où il lui plairoit. A peine étoit-elle ſortie, que le ſecours arriva. Les Lacédémoniens trouvérent à Mégare Cléombrote, qui étoit à la tête d'une puiſſante armée. Un peu plus de diligence auroit ſauvé la Citadelle. Mais ce n'eſt pas là la premiére fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer des entrepriſes de la derniére importance. Ils firent le procès aux trois *Harmoſtes* ou Commandans qui avoient capitulé. Deux furent punis de mort, & le troiſiéme condanné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la paier, il ſe bannit lui-même du Péloponnéſe.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par ſurpriſe & par ruſe. Plutarque a raiſon de le com-

parer à celui de Thraſybule. L'un & l'autre bannis & exilés, dénués par eux-mêmes de toute reſſource, réduits à implorer un ſecours étranger, forment le hardi deſſein de heurter avec une petite poignée de gens une puiſſance formidable; & aiant vaincu par leur ſeul courage tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leur entrepriſe, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, & d'y changer entiérement la face des affaires. Car c'eſt à Thraſybule qu'Athénes dut cet heureux & ſubit changement, qui la tirant de l'oppreſſion où elle gémiſſoit, non-ſeulement la rétablit dans ſa liberté, mais lui rendit tout ſon ancien éclat, & la mit en état d'humilier à ſon tour & de faire trembler Sparte, ſon ancienne & perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre, qui bientôt abaiſſera l'orgueil de Sparte, & qui lui ôtera l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni château ni place, mais entrant lui douziéme dans une maiſon, [a] délia & rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens ſe ſervoit pour retenir les autres Etats dans l'eſclavage, & qui ne

a Πελοπίδας, εἰ δεῖ μι ταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, ἔλυσε καὶ διέκοψε τὰς δεσμὰς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκούσας.

paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni déliées ni briſées.

§. III. *Sphodrias Lacédémonien forme une entrepriſe inutile contre le Pïrée. Athénes ſe déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci & les Lacédémoniens.*

An. M. 3627. Av. J. C. 377. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 5. p. 568-572. Plut. in Ageſil. pag. 609. 610. Id. in Pelop. p. 284. 285.*

LES LACÉDÉMONIENS, après l'injure qu'ils prétendoient avoir reçue par l'entrepriſe de Pélopidas, ne demeurérent pas en repos, & ſongérent ſérieuſement à s'en venger. Agéſilas, ſentant bien qu'une telle expédition, dont le but étoit de ſoutenir des Tyrans, ne lui feroit pas beaucoup d'honneur, la laiſſa à Cléombrote qui venoit de ſuccéder au roi Agéſipolis mort depuis peu, ſous prétexte que ſon grand âge le diſpenſoit de s'en charger. Cléombrote entra donc avec ſon armée dans les terres de Béotie. Cette premiére campagne fut aſſez languiſſante, & ſe termina à quelques ravages de terres, après quoi le Roi ſe retira. Il remit une partie de ſes troupes à Sphodrias, qui commandoit dans Theſpies, & retourna à Sparte.

Les Athéniens, qui ne ſe croioient pas en état de tenir tête aux Lacédémoniens, & qui craignoient les ſuites de la guerre dans laquelle la ligue qu'ils avoient faite

avec les Thébains alloit les engager, ſe repentirent d'y être entrés, & y renoncérent. Ils mirent en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, & condannérent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thébains paroiſſoient donc preſque déſeſpérées, perſonne ne ſe préſentant pour les ſecourir. Pélopidas ſe trouvoit alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchoient enſemble un moien de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginérent.

Le Spartiate Sphodrias avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes, pour recevoir & protéger les Béotiens qui voudroient ſe révolter contre Thébes. Il avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & ne manquoit ni d'audace ni d'ambition: mais c'étoit un homme étourdi, léger, plein de lui-même, & par cette raiſon porté naturellement à ſe repaître de vaines eſpérances. Pélopidas & Gorgidas lui envoient ſecrettement un marchand de ſes amis qui lui offrit comme de lui-même une ſomme d'argent aſſez conſidérable, & qui lui tint des diſcours plus propres encore à le perſuader que l'argent, parce qu'ils flatoient ſa vanité. » Après lui » avoir repréſenté qu'avec le mérite & la

» réputation qu'il avoit, il devroit former » quelque grande entrepriſe qui le ren- » dît mémorable à jamais, il lui propoſe » de s'emparer du Pirée, en attaquant les » Athéniens à l'improviſte, & lorſqu'ils » s'y attendroient le moins. Que rien ne » pouvoit être ſi agréable aux Lacédémo- » niens, que de ſe voir maîtres d'Athénes; » & que ceux de Thébes, irrités contre » les Athéniens qu'ils regardoient comme » des déſerteurs & des traîtres, ne leur » donneroient aucun ſecours.

Sphodrias, cherchant à ſe faire un grand nom, & jaloux de la gloire de Phébidas, qui ſelon lui s'étoit rendu très-illuſtre & très-célébre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thébes, s'imagina que ce ſeroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, ſi de ſon propre mouvement il ſe ſaiſiſſoit du port du Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entrepriſe, qui n'étoit ni moins injuſte ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée, ni avec autant de prudence, ni avec le même ſuccès. Car étant parti la nuit de Theſpies dans l'eſpérance de ſurprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine de Thriaſie près d'Eleuſis, & ſe

voiant découvert il s'en retourna honteuſement à Theſpies avec quelque butin qu'il avoit fait.

En même tems les Athéniens envoiérent des Ambaſſadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces Ambaſſadeurs trouvérent que les Lacédémoniens n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athénes accuſer Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité devant le conſeil pour lui faire ſon procès. Il n'oſa comparoitre, craignant l'iſſue du jugement, & la juſte colére de ſes citoiens. Il avoit un fils, qui étoit lié d'une étroite & tendre amitié avec celui d'Agéſilas. Celui-ci ſollicita ſi vivement ſon pere, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité & de perſévérance, qu'il ne put refuſer ſa protection à Sphodrias; & il le fit abſoudre pleinement. Agéſilas étoit peu délicat, comme on l'a déja vû, ſur les devoirs de la juſtice, quand il s'agiſſoit de ſervir ſes amis. On ſait d'ailleurs qu'il étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaiſant pour ſes enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux, & ſe divertiſſoit à aller à cheval ſur un bâton; & qu'aiant été ſurpris un jour en cet état par un de ſes amis, il le pria de n'en rien dire à perſonne avant qu'il fût lui-même devenu pere.

Le jugement injuſte prononcé à Sparte *Xenoph. lib.*

5. p. 584-589. en faveur de Sphodrias, irrita extrême-
Plut. in Age-ſil. pag. 610. 611. ment les Athéniens, & les détermina à renouveller dans le moment même l'al-
Id. in Pelop. p. 285-288. liance avec ceux de Thébes, qu'ils réſolurent de ſecourir de tout leur pouvoir. Ils équipérent une flote de ſoixante voiles, & ils en donnérent le commandement à Timothée, fils de l'illuſtre Conon, dont il ſoutint bien la réputation par ſon courage & ſes grandes actions.
Plut. in Syll. pag. 454. C'eſt lui que ſes ennemis, jaloux de la gloire que lui avoient attiré ſes heureux ſuccès, firent peindre dans un tableau où ils le repréſentoient dormant, & la fortune à ſes piés qui prenoit pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'étoit pas endormi. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua
Corfou. l'île de Corcyre, & s'en rendit maître. Il en traita les habitans avec beaucoup de bonté, leur laiſſa leur liberté & leurs loix; ce qui rendit les villes voiſines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates de leur côté armérent puiſſamment. Avant toutes choſes ils ſongérent à reprendre Corcyre. Son heureuſe ſituation entre la Sicile & la Gréce rendoit cette île fort importante. Ils intéreſſérent Denys le Tyran dans cette expédition, & lui demandérent du ſecours. En attendant, ils firent partir leur flote, commandée par Mnaſippe. Les Athéniens en même

tems en envoiérent une de ſoixante voiles au ſecours de Corcyre. D'abord on en avoit donné le commandement à Timothée : mais bientôt après, ſur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui ſubſtitua Iphicrate. Mnaſippe s'étant rendu odieux à ſes troupes par ſa hauteur, ſa dureté, & ſon avarice, en fut très-mal ſervi, & il perdit la vie dans un combat. Ce fut après ſa mort qu'Iphicrate arriva. Il apprit que les dix galéres de Syracuſe approchoient. Il les attaqua ſi à propos, qu'aucune n'échapa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoint l'orateur Calliſtrate, & Chabrias l'un des chefs les plus renommés de ce tems. En quoi Xénophon admire ſa ſageſſe & ſa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroitre avoir beſoin de conſeil, & de n'avoir point appréhendé que d'autres vinſſent partager avec lui la gloire de ſes heureux ſuccès.

On avoit engagé Agéſilas à ſe mettre à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thébes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, & ne fut pas lui-même exemt de pertes. Les deux armées étoient tous les jours aux mains, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles en forme, mais plutôt des

eſcarmouches, & ſervoient comme d'apprentiſſage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnoient du courage, de la hardieſſe, & de l'expérience. C'eſt pourquoi on raporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos un jour qu'on le raportoit de la Béotie fort bleſſé : *Seigneur Agéſilas, vous recevez un beau ſalaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre.* C'étoit pour prévenir cet inconvénient que Lycurgue, dans une des trois Ordonnances qu'il aploit *Rhétres*, avoit défendu aux Lacédémoniens de faire ſouvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop ſouvent à ſe défendre.

Il ſe paſſa ainſi quelques campagnes, ſans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action déciſive. C'étoit prudence de la part des Commandans Thébains de ne point encore hazarder de bataille, & de donner le tems à leurs ſoldats de ſe fortifier & de s'enhardir. Lorſque l'occaſion étoit favorable, ils les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chaſſe, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelloient contens de leur courage & de leur

ardeur. Et c'eſt Pélopidas à qui étoit dûe la principale gloire de ces ſuccès & de cette ſage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut ſa réputation. Aiant manqué ſon entrepriſe contre Orchoméne qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, à ſon retour les ennemis ſe trouvérent ſur ſon chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un courant de toute ſa force à Pélopidas, lui dit : *Nous ſommes tombés entre les mains des ennemis. Et pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils ſont tombés entre les nôtres ?* En même tems il commanda à la cavalerie, qui faiſoit l'arriére garde, de paſſer de la queue à la tête, pour commencer le combat. Il ſe tenoit bien ſûr que ſon infanterie, qui n'étoit que de trois cens hommes, & qu'on appelloit le *Bataillon ſacré*, par-tout où elle donneroit, enfonceroit les ennemis, quoique ſupérieurs en nombre : ils avoient au moins le triple de ſes forces. Le choc commença par l'endroit où étoient les Chefs des deux partis, & il fut très-rude. D'abord les deux Généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jettés ſur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat.

Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner passage aux Thébains. Ils auroient pu continuer leur route, & se sauver, s'ils avoient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un si grand carnage, que le reste effraié se mit à fuir en désordre. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin, de peur de surprise. Ils se contentérent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuse, qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers des troupes ennemies dissipées & défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeller autrement, fut comme le germe & la semence des grandes actions & des grands événemens dont il sera bientôt parlé. Il n'étoit jamais arrivé jusques-là dans aucune guerre, soit contre les Barbares, soit contre les Grecs, que les Lacédémoniens aiant l'avantage du nombre eussent été défaits, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, & leur réputation seule étonnoit leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auroient osé se présenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur est en-

levée. Les Thébains à leur tour vont devenir la terreur & l'effroi de ceux même, qui jusqu'à ce tems s'étoient rendu partout si formidables.

L'entreprise d'Artaxerxe Mnémon contre l'Egypte, & la mort d'Evagore roi de Cypre, devroient naturellement trouver ici leur place. Mais, pour ne point couper & interrompre ce qui regarde les Thébains, je différe à parler de ces deux articles. AN. M. 3627. AN. M. 3630.

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thébes. Ils sont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance jusqu'aux portes de Sparte.*

PENDANT que les Perses faisoient la guerre en Egypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Gréce. Ce fut dans cet intervalle, que les Thébains, s'étant rendu maîtres de * Platée, & ensuite de Thespies, ruinérent entiérement ces deux villes, après en avoir chassé tous les habitans. Les Platéens se retirérent à Athénes avec leurs femmes & leurs enfans. Ils y furent reçus avec bonté, & adoptés au nombre des citoiens. *Diod. l. 15. p. 361. 362.* * Platée, *ville de Béotie : Thespies, d'Achaïe.*

Artaxerxe apprenant l'état où étoit la Gréce, y envoia une nouvelle ambassade pour exhorter les Etats & les villes qui AN. M. 3633. AV. J. C. 371. *Xenoph. hist. Grac. lib. 6.*

pag. 590-593. Diod. pag. 365-366.

ſe faiſoient la guerre, à mettre bas les armes, & à s'accorder ſuivant le plan du traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en ſon lieu, il étoit réglé que toutes les villes de Gréce jouiroient de la liberté, & ſe gouverneroient par leurs propres loix. En vertu de cet article les Lacédémoniens preſſoient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée & Theſpies qu'ils y avoient démolies, & de les rendre, avec les terres qui en dépendoient, à leurs anciens habitans. Les Thébains, de leur côté, vouloient auſſi que les Lacédémoniens rendiſſent la liberté à toutes celles de la Laconie, & que la ville de Meſſéne fût reſtituée à ſes anciens maîtres. L'équité le demandoit: mais les Lacédémoniens, ſe croiant toujours fort ſupérieurs à ceux de Thébes, prétendoient les ſoumettre à une loi qu'ils ne vouloient pas ſuivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Gréce, las & fatigués d'une guerre qui avoit déja occupé pluſieurs campagnes, & qui n'avoit d'autre cauſe que l'ambition & l'injuſtice de Sparte, ni d'autre but que ſon aggrandiſſement, ſongeoient ſérieuſement à faire une paix générale, & dans cette vûe avoient envoié à Lacédémone des Députés, pour concerter enſemble les moiens de parvenir à une fin ſi deſirée &

ſi néceſſaire. Parmi ces députés Epaminondas tenoit un des premiers rangs. Il étoit dès-lors très-célébre pour ſa grande érudition, & pour la profonde connoiſſance qu'il avoit de la philoſophie, mais il n'avoit point encore été en ſituation de donner des preuves bien éclatantes de ſa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voiant que tous les Députés, par reſpect pour Agéſilas qui ſe déclaroit ouvertement pour la guerre, n'oſoient le contredire en rien, ni s'écarter de ſon avis, effet que produit aſſez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuſe, & de l'autre une ſoumiſſion trop ſervile; il fut le ſeul qui parla avec une ſage & noble hardieſſe, comme il convient à un homme d'Etat qui n'a en vûe que le bien public. Il fit une harangue, non pour les ſeuls Thébains, mais en général pour toute la Gréce, faiſant voir que la guerre augmentoit la puiſſance des ſeuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoibliſſoit tous les autres Grecs. Il inſiſta principalement ſur la néceſſité qu'il y avoit de fonder la paix ſur l'égalité & ſur la juſtice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal. *Plut. in Ageſil. pag. 611.*

Un diſcours comme celui-là, fondé

visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'apperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prété, que tous les Députés en avoient été extrêmement frapés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis: Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thébes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agésilas se levant de son siége plein de colére, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre.* Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre.* Agésilas, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur le champ leur nom du Traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres Alliés le signérent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir.

En conſéquence de ce Traité, on devoit licentier toutes les troupes qui étoient en campagne. Cléombrote, l'un des Rois de Sparte, ſe trouvoit alors en Phocide à la tête de l'armée. Il écrivit aux Ephores pour ſavoir les intentions de la République. Prothoüs, l'un des premiers Sénateurs, repréſenta qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer; & que Sparte ne pouvoit ſe diſpenſer, ſelon l'accord qui venoit d'être fait, de rappeller ſes troupes. Ce n'étoit pas le ſentiment d'Agéſilas. Piqué contre les Thébains, & en particulier contre Epaminondas, il vouloit abſolument la guerre pour avoir lieu de ſe venger; & l'occaſion lui parut alors très-favorable, toute la Gréce étant libre & unie, & les Thébains ſeuls exclus du Traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejetté par tout le Conſeil, [a] qui le traita de bon homme & de radoteur qui n'y entendoit rien, la Divinité, remarque Xénophon, les pouſſant dès lors dans le précipice. Les Ephores mandérent ſur l'heure à Cléombrote de mener ſes troupes contre les Thébains; &, ſans perdre un moment, ils envoiérent par-tout pour aſſembler les forces de leurs Alliés, qui étoient très-fâchés de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui

Xenoph. lib. 6. p. 593-597. Diod. l. 15. p. 365-371. Plut. in Ageſil. p. 611. 612. Id. in Pelop. p. 288. 289.

a Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο· ἤδη γὰρ, ὡς, ἔοι- | κε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν

n'oſoient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur déſobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux ſuccès dans une guerre entrepriſe viſiblement contre toute juſtice & toute raiſon, & par le ſeul motif de colére & de vengeance; cependant les Lacédémoniens, qui ſe ſentoient beaucoup ſupérieurs en nombre, comptoient ſur une victoire aſſurée, & ſe flatoient que Thébes, délaiſſée de ſes Alliés, étoit hors d'état de leur tenir tête.

AN. M. 3634. AV. J. C. 370. L'allarme fut grande d'abord chez les Thébains. Ils ſe voioient ſeuls, ſans alliés & ſans ſecours. Tous les Grecs alors regardérent Thébes comme perdue. On ne ſavoit pas qu'en un ſeul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il eſt nommé Général, & on lui donne pluſieurs Collégues. Il leve promtement le plus de troupes qu'il lui eſt poſſible; (elles ne montoient qu'à ſix mille hommes, & l'ennemi en avoit plus de vingt-quatre mille) & ſe met en marche. Comme pour l'arréter on lui annonçoit pluſieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homére, dont le ſens eſt : *Il* [a] *n'y a qu'un ſeul bon augure, qui eſt de combattre pour ſa patrie.* Cependant, pour raſſurer l'eſprit des ſol-

a Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. *Iliad.* 12. *v.* 243.

dats,

dats, naturellement ſuperſtitieux, & qu'il voioit intimidés, il ſuborna pluſieurs particuliers, qui vinrent de différens endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage & l'eſpérance.

Pélopidas n'étoit point alors en charge, mais il commandoit *le Bataillon ſacré*. Comme il ſortoit de ſa maiſon pour aller à l'armée, ſa femme qui l'accompagnoit pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de ſe conſerver : *Voila*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens ; mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conſerver les autres.*

Epaminondas avoit pris la ſage précaution de s'aſſurer d'un paſſage, qui auroit épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie entre Platée & Theſpies. On délibéra de part & d'autre ſi l'on donneroit la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ſes Officiers, qui lui repréſentérent, que ſi, avec des troupes beaucoup ſupérieures en nombre, il refuſoit de combattre, ce refus confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu que ſous main il favoriſoit ceux de Thébes. Ceux-ci avoient une raiſon eſſentielle de hâter le combat, pour prévenir l'arri-

vée des troupes que les ennemis attendoient de jour à autre. Cependant les avis ſe trouvérent partagés entre les ſix Chefs qui formoient le Conſeil. Un ſeptiéme étant ſurvenu fort à propos, ſe joignit aux trois qui vouloient qu'on allât préſenter la bataille à l'ennemi; & cet avis, qui étoit celui d'Epaminondas, l'aiant emporté, la bataille fut réſolue. On étoit pour lors dans la ſeconde année de la cent deuxiéme Olympiade.

Les deux armées étoient bien inégales pour le nombre. Celle des Lacédémoniens, comme on l'a déja dit, étoit compoſée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, & de ſeize cens chevaux, celle des Thébains n'avoit que quatre cens chevaux, & ſix mille hommes de pié, mais tous aguerris, & animés par les campagnes qu'ils avoient faites avec tant de ſuccès, & déterminés à vaincre ou à mourir. La cavalerie des Lacédémoniens, compoſée d'hommes pris au hazard, ſans valeur, ſans expérience, le cédoit autant à celle des ennemis pour le courage, qu'elle l'emportoit pour le nombre. Ils ne pouvoient pas compter ſur leur infanterie, à l'exception des Lacédémoniens, les Alliés, comme il a déja été remarqué, ne s'étant engagés dans cette guerre qu'à contre-cœur, parce qu'ils n'en approuvoient pas le ſujet, & que

d'ailleurs ils étoient mécontens des Lacédémoniens.

Les deux Généraux, par leur habileté, tenoient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuſes, ſur-tout le Thébain, qui étoit le Capitaine de ſon tems le plus accompli. Il étoit ſoutenu par Pélopidas, qui commandoit le Bataillon ſacré. Ce Bataillon étoit compoſé de trois cens jeunes Thébains, unis enſemble d'une étroite & tendre amitié, engagés par un ſerment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à ſe défendre les uns les autres juſqu'au dernier ſoupir.

Quand le jour du combat fut venu, les deux armées ſe mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote étoit à la droite compoſée principalement des Lacédémoniens, ſur leſquels il comptoit le plus, & qui étoient à douze de hauteur; & pour profiter de la ſupériorité de ſa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en premiére ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agéſilas, étoit à la tête des Alliés, qui formoient l'aîle gauche.

Epaminondas, réſolu d'attaquer par ſa gauche qu'il commandoit en perſonne, la fortifia de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite & peſamment armés, qu'il rangea ſur cinquante de hauteur. *Le Bataillon ſacré*, placé à ſa gauche, fer-

noit cette aîle. Le reſte de ſon infanterie s'étendoit ſur ſa droite en ligne oblique, qui, à meſure qu'elle ſe prolongeoit, s'éloignoit davantage du front de l'ennemi. Par cette diſpoſition, qui n'eſt pas ordinaire, ſon deſſein étoit de couvrir ſon flanc droit, d'écarter & de mettre comme en réſerve ſon aîle droite, afin de ne point hazarder le ſuccès du combat par ce qu'il avoit de plus foible; & de commencer l'action par ſon aîle gauche où étoit l'élite de ſes troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote & les Spartiates. Il ſe tenoit bien ſûr, que, s'il pouvoit enfoncer la phalange Lacédémonienne, tout le reſte de l'armée ſeroit bientôt mis en déroute. Pour ce qui eſt de ſa cavalerie, il ſe régla ſur la diſpoſition de celle des ennemis, & la plaça en premiére ligne devant ſa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains étoit mieux montée & plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas lontems ſans être rompue & renverſée ſur ſon infanterie, qu'elle commença à mettre en confuſion. Epaminondas, ſuivant de près ſa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, & tombe ſur ſa phalange avec tout le poids de ſon épais bataillon. Celui-ci, pour faire diverſion, détache

un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Epaminondas en flanc, & de l'envelopper. Pélopidas, s'apercevant de ce mouvement, s'avance avec une viteſſe & une hardieſſe incroiable à la tête du bataillon ſacré pour prévenir l'ennemi, prend Cléombrote lui-même en flanc, & par cette attaque bruſque & inopinée le met en déſordre. Le combat fut très-rude & très-opiniâtre, & pendant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuſe, & balança lontems entre les deux partis. Quand il fut tombé mort de ſes bleſſures, les Thébains pour achever leur victoire, les Lacédémoniens pour n'avoir pas la honte d'avoir abandonné le corps de leur Roi, firent de nouveaux efforts de part & d'autre, & le carnage fut grand. Ceux-ci ſe battirent avec tant de fureur autour du corps, qu'enfin ils vinrent à bout de l'emporter. Animés par ce glorieux avantage, ils vouloient revenir à la charge, & l'auroient peut-être fait avec ſuccès, ſi les Alliés avoient ſéconde leur ardeur. Mais l'aile gauche voiant que la phalange Lacédémonienne avoit été enfoncée, & croiant tout perdu, ſur-tout quand elle eut appris la mort du Roi, prit la fuite, & entraîna avec elle tout le reſte de l'armée. Epaminondas la pourſuivit vivement, & en fit périr un grand nombre. Les Thébains, demeurés maîtres du

champ de bataille, érigérent un trophée, & permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts.

Jamais les Lacédémoniens n'avoient reçu un pareil échec. Les plus ſanglantes défaites juſqu'alors ne leur avoient couté guéres plus de quatre ou cinq cens hommes de leurs citoiens. On avoit vû Sparte, d'ailleurs ſi animée, ou plutôt ſi acharnée contre Athénes, racheter d'une tréve de trente années huit cens de ſes citoiens, qui s'étoient laiſſés envelopper dans la petite île de Sphactérie. Ici il demeura ſur la place quatre mille hommes, dont il y avoit mille Lacédémoniens, & quatre cens * Spartiates de ſept cens qui s'étoient trouvés à la bataille. Les Thébains ne perdirent que trois cens hommes, parmi leſquels il ſe trouva peu de citoiens de Thébes.

La ville de Sparte célébroit actuellement les Jeux Gymniques, & elle étoit pleine d'étrangers que la curioſité y avoit amenés, lorſque les couriers arrivérent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les Ephores, quoiqu'ils en ſentiſſent parfaitement toutes les ſuites, & qu'ils viſſent bien qu'elle portoit un coup mortel à l'empire de Sparte, ne

* *On appelloit proprement* Spartiates, *ceux qui habitoient dans Sparte, &* Lacédémoniens, *ceux qui étoient établis à la campagne.*

permirent pourtant ni aux Chœurs de ſe retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la Fête. Ils envoiérent dans toutes les maiſons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurérent au théatre à faire continuer les Danſes & les Jeux juſqu'à la fin.

Le lendemain matin, chacun ſachant le ſort des ſiens, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués s'étant rendus à la place publique, ſe ſaluoient & s'embraſſoient les uns les autres avec un viſage plein de joie & de ſérénité : au lieu que les autres ſe tenoient cachés dans leurs maiſons ; ou, ſi la néceſſité les obligeoit de paroître au-dehors, c'étoit avec une triſteſſe & un abbattement qui marquoit d'une maniére bien ſenſible leur vive & profonde douleur. Cette différence ſe remarquoit encore mieux dans les femmes. La triſteſſe, le ſilence, les larmes découvroient celles qui attendoient le retour de leurs fils : mais on voioit celles dont les fils avoient été tués, courir avec empreſſement aux temples pour rendre graces aux dieux, & ſe féliciter les unes les autres de leur gloire & de leur bonheur. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans de tels ſentimens un grand courage : mais je voudrois qu'il n'étoufât pas entiérement ceux de la nature, & qu'il eût moins de férocité.

On ſe trouva dans un grand embarras à Sparte au ſujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille. Comme ils étoient en grand nombre, & des plus puiſſans de la ville, on n'oſoit leur faire ſouffrir les peines ordonnées par les loix, de peur que le déſeſpoir ne leur fît prendre quelque réſolution extrême, & funeſte à l'Etat. Car, non-ſeulement les fuiards étoient exclus de toutes ſortes de charges & d'emplois, mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par des mariages. Tous ceux qui les rencontroient ſur leur chemin pouvoient les fraper, & ils étoient forcés de le ſouffrir. De plus ils ne pouvoient porter que des robes ſales, déchirées, & pleines de piéces de diverſe couleur. Enfin il faloit qu'ils ſe fiſſent raſer la moitié de la barbe, & qu'ils laiſſaſſent croître l'autre moitié. C'étoit faire un grand tort à Sparte que de la priver de tant de gens de guerre, dans un tems où elle en avoit un ſi preſſant beſoin. Pour ſe tirer de cet embarras, elle choiſit Agéſilas pour Légiſlateur, & lui donna un ſouverain pouvoir de faire dans les loix tous les changemens qu'il lui plairoit. Agéſilas, ſans y rien ajouter, ſans en rien retrancher, ſans y rien changer, trouva le moien de ſauver les fuiards & l'Etat. S'étant rendu à l'aſſemblée des Lacédémoniens, il dit en plein Conſeil, *que pour*

ce jour il faloit laiſſer dormir les Loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité. Par ce peu de mots il conſerva à Sparte ſes loix entiéres, & lui rendit auſſi ce grand nombre de citoiens qu'il empécha d'être pour toujours deshonorés, & de devenir inutiles à la République.

Après la bataille de Leuctres, les deux partis travaillérent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire. *Xenoph. l. 6. pag. 598. Diod. l. 15. p. 375-378. Plut. in Ageſil. pag. 613-615. Id. in Pelop. p. 290.*

Agéſilas, pour relever le courage des ſiens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien réſolu d'éviter avec grand ſoin d'en venir à un combat. Il s'attacha ſeulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le pays: ce qui réjouit un peu Sparte, & ranima ſon courage, en lui faiſant croire que ſon ſalut n'étoit pas entiérement déſeſpéré.

Les Thébains, auſſitôt après leur victoire, avoient envoié à Athénes pour y en porter la nouvelle, & pour demander du ſecours contre l'ennemi commun. Le Sénat étoit actuellement aſſemblé. Il reçut fort froidement le courier, ne lui fit point les préſens ordinaires, & le renvoia ſans lui parler de ſecours. Les Athéniens, allarmés de l'avantage conſidérable que Thébes venoit de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent diſſimuler

l'ombrage & l'inquiétude que leur donnoit l'accroiſſement prompt & inopiné d'une puiſſance voiſine, qui pouvoit bientôt ſe rendre formidable à toute la Gréce.

A Thébes, Epaminondas & Pélopidas avoient été nommés Gouverneurs de la Béotie tous deux enſemble. Aiant réuni toutes les troupes des Béotiens & de leurs Alliés, dont le nombre augmentoit tous les jours, ils entrérent dans le Péloponnéſe, & firent révolter beaucoup de villes & de peuples contre les Lacédémoniens; Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au ſolſtice d'hiver, & à la fin du dernier mois de l'année; de ſorte que dans très-peu de jours ils devoient ſortir de charge. Car, le premier jour du mois ſuivant, il faloit qu'ils cédaſſent leur place à ceux qui ſeroient nommés, ou qu'ils encouruſſent la peine de mort s'ils la retenoient au-delà de ce terme. Leurs Collégues, craignant la mauvaiſe ſaiſon, & encore plus les ſuites redoutables de cette loi, vouloient à toute force ramener l'armée à Thébes. Pélopidas fut le premier qui entrant dans le ſentiment d'Epaminondas, excita le courage de ſes citoiens, & les engagea à profiter de l'allarme où étoient les ennemis, & à pourſuivre leurs entrepriſes, en paſſant par-deſſus une formalité dont ils ſe devoient croire légiti-

ment diſpenſés par l'Etat même, puiſque l'intérêt de l'Etat, quand il eſt fondé ſur la juſtice, eſt une loi ſouveraine pour les ſujets.

Ils entrérent donc dans la Laconie à la tête d'une armée de plus de ſoixante & dix mille bons ſoldats, dont les Thébains ne faiſoient pas la douziéme partie. Mais la grande réputation de ces deux Généraux faiſoit, que même ſans ordre & ſans décret public, tous les Alliés ſe rangeoient avec un reſpectueux ſilence ſous leurs enſeignes, & marchoient pleins de confiance & de courage ſous leur conduite. Il y avoit ſix cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone, & depuis tout ce tems-là c'étoit ici la premiére fois qu'ils voioient les ennemis ſur leurs terres: auparavant jamais aucun n'avoit oſé y mettre le pié, bien moins encore attaquer la ville, quoiqu'elle fût ſans murailles. Les Thébains & leurs Alliés trouvant donc un pays auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le ſaccagérent, & le pillérent juſqu'à la riviére d'Eurotas, ſans que perſonne ſe mît en devoir de les en empécher.

On avoit placé en quelques endroits des corps de garde pour défendre des paſſages importans. Iſcholas Spartiate, qui commandoit un de ces détachemens,

s'y distingua d'une maniére particuliére. Voiant bien qu'avec sa petite troupe il ne pouvoit pas soutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il étoit honteux à un Spartiate d'abandonner son poste, il renvoia dans la ville les jeunes gens qui étoient en âge & en état de servir utilement leur patrie, & ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous ensemble au bien public à l'imitation de Léonide, ils vendirent bien cher leur vie, & après s'être lontems défendus, & avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup d'habileté & de sagesse. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il auroit été non-seulement inutile mais dangereux de s'opposer, & dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages se dissiperoit de lui-même. Il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans ses meilleures troupes; & de bien assurer tous les postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir & à ne point hazarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défioient en l'appellant par son nom, & qui le

preſſoient de ſortir pour défendre ſon pays, lui qui ſeul en avoit cauſé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui attriſtoit encore davantage Agéſilas, c'étoient les mouvemens tumultueux & les troubles qui s'excitoient dans la ville, le murmure & les plaintes des vieillards affligés juſqu'au déſeſpoir d'être témoins de ce qu'ils voioient, auſſi bien que des femmes qui paroiſſoient comme forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, & en voiant les embraſemens qu'ils excitoient aux environs, dont la lumiére & la fumée, qui venoient preſque juſques ſous leurs yeux, ſembloient leur annoncer un pareil malheur. Quelque courage que montrât au-dehors Agéſilas, il ne pouvoit pas ne point être ſenſiblement touché d'un ſi triſte ſpectacle, auquel ſe joignoit la douleur de voir ternir ſa réputation, en ce qu'aiant trouvé la ville très-floriſſante & très-puiſſante quand il fut chargé du gouvernement, il la voioit dépérir entre ſes mains, & perdre ſous lui tout ſon ancien éclat. Il avoit encore un ſecret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit ſouvent uſé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vû la fumée d'un camp ennemi.*

Pendant qu'il donnoit différens ordres dans la ville, on vint l'avertir qu'un cer-

tain nombre de mutins s'étoient emparés d'un poſte important, où ils vouloient ſe cantonner. Agéſilas y courut auſſitôt, & comme s'il n'eût rien ſû de leur mauvais deſſein : *Camarades*, leur dit-il, *ce n'eſt pas là où je vous avois envoiés.* Il leur marqua en même tems différens poſtes pour les ſéparer ; & ils s'y rendirent, perſuadés qu'on n'avoit rien ſoupçonné de leur entrepriſe. Cet ordre, donné ainſi de ſang froid, montre une grande préſence d'eſprit dans Agéſilas, & fait voir que dans les troubles il ne faut pas paroître tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux ſuppoſer cette petite troupe innocente, que de la jetter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuſe.

L'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvérent plus de difficulté qu'ils n'avoient cru à le paſſer, tant à cauſe de la trop grande froideur de ſes eaux, qu'à cauſe de leur rapidité. Comme Epaminondas paſſoit tout le premier à la tête de ſon infanterie, quelques Spartiates le montrérent à Agéſilas. Celui-ci, après l'avoir regardé lontems, & l'avoir ſuivi des yeux, ne dit que ce ſeul mot : [a] *Quel*

a Ὦ τῶ μεγαλοποιήμενος ἀνθρώπω. *Je n'ai pu rendre la force du mot grec, qui ſignifie*, O le faiſeur de grandes choſes !

komme ! admirant le courage qui lui faiſoit entreprendre de ſi grandes choſes. Epaminondas auroit fort ſouhaité de donner un combat dans Sparte même, & d'y ériger un trophée. Il n'oſa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville, & n'aiant pu engager Agéſilas à en ſortir, il prit le parti de ſe retirer. Il auroit été difficile que Sparte ſans défenſe & ſans murailles eût réſiſté lontems à une armée victorieuſe. Mais l'habile Chef qui la conduiſoit appréhenda de s'attirer ſur les bras toutes les forces du Péloponnéſe, & plus encore d'exciter la jalouſie des Grecs, qui n'auroient pu lui pardonner d'avoir, pour ſon coup d'eſſai, détruit une ſi puiſſante république, & *arraché*, comme diſoit Leptine, *un œil à la Gréce.* Il ſe borna donc à la gloire d'avoir terraſſé des ſuperbes, en qui le langage Laconique redoubloit la fierté du commandement, & de les avoir, ainſi que lui-même s'en vantoit, réduits à la néceſſité d'allonger leurs * monoſyllabes. A ſon retour, il fit encore le dégât dans la campagne. *Ariſt. Rhet. l. 3. c. 10.*

Dans cette expédition les Thébains *Pauſ. lib. 4. p. 267. 268.*

* *Les Lacédémoniens quelquefois pour toute réponſe aux plus importantes dépêches, n'emploioient qu'un monoſyllabe. Philippe leur aiant mandé, ſi* j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu & à ſang, *ils répartirent,* Si : *pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point.*

remirent l'Arcadie en un ſeul & même corps, & ôtérent la Meſſénie aux Spartiates, qui s'en étoient rendu maîtres depuis * fort lontems, après en avoir chaſſé tous les habitans. C'étoit un pays qui n'avoit pas moins d'étendue que toute la Laconie, & qui ne le cédoit point en fertilité aux meilleurs terroirs de la Gréce. Les anciens habitans, qui étoient diſperſés en différentes régions de la Gréce, de l'Italie, de la Sicile, au premier ſignal qu'on leur en donna, accoururent tous avec une joie incroiable, animés par l'amour de la patrie naturel à tous les hommes, & preſque autant auſſi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avoit fait qu'augmenter en eux. On leur bâtit une ville, qui, du nom de l'ancienne, fut appellée Meſſéne. Parmi les triſtes événemens de cette guerre, celui-ci cauſa aux Lacédémoniens une vive douleur & un ſenſible déplaiſir, parce que de tems immémorial il y avoit toujours eu entre Sparte & Meſſéne une haine irréconciliable, qui paroiſſoit ne pouvoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Polyb. l. 4. p. 299. 300. Polybe reléve dans la conduite des Meſſéniens à l'égard de Sparte un ancien défaut qui fut la cauſe de tous leurs mal-

* *Il s'étoit écoulé 287 ans depuis que les Meſſéniens avoient été chaſſés de leur pays.*

heurs: c'étoit de trop rechercher une tranquillité préſente, & par un amour exceſſif de la paix de négliger les moiens de ſe l'aſſurer pour toujours. Ils avoient pour voiſins deux des plus puiſſans peuples de la Gréce, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établiſſement dans le pays, leur déclarérent une guerre ouverte: les autres, au contraire, s'attachérent toujours à eux, & entrérent dans tous leurs intérêts. Mais les Meſſéniens n'eurent, ni le courage de s'oppoſer fortement & conſtamment à des ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec ſoin des amis fidéles & affectionnés. Quand ces deux peuples ſe faiſoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Meſſéniens, peu prévoians pour l'avenir, & qui ne ſongeoient qu'à ſe procurer un repos préſent, ſe faiſoient un devoir de n'épouſer les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils ſe félicitoient alors eux-mêmes ſur leur ſageſſe & ſur leur bonheur, de demeurer ainſi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voiſinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient ſur eux avec toutes leurs forces; & les trouvant ſeuls, ſans ſecours & ſans dé-

fenſe, les obligeoient ou de ſubir le joug d'une dure ſervitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'eſt ce qui leur arriva pluſieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que [a] comme il n'y a rien de plus déſirable ni de plus ſalutaire qu'une paix fondée ſur la juſtice & ſur l'honneur, auſſi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même tems qu'une paix ménagée par de mauvaiſes voies, & achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour ſont accuſés & abſolus. Lacédémone implore le ſecours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perſe.*

IL SEMBLE que les deux grands Généraux Thébains, à leur retour dans leur patrie après de ſi mémorables actions, devoient être reçus avec un applaudiſſement général, & comblés de toutes ſortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainſi. On les appella tous deux en juſtice comme criminels d'Etat, ſur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux Offi-

a Εἰρήνη γὰρ, μετὰ μὲν τῆς δικαίας καὶ πρεπόντος καλλίστον ἐστὶ κτῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ ἀλλοίας ἐποιησίου, πάντων αἴσχιστον καὶ βλαβερώτατον.

ciers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant leſquels ils avoient exécuté dans la Meſſénie, dans l'Arcadie, & la Laconie, toutes les grandes choſes dont nous avons parlé.

On eſt étonné d'une pareille conduite, & l'on ne peut en lire le récit ſans une ſecrette indignation. Mais cette conduite avoit un fondement plauſible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvoient craindre la contagion de cet exemple, en autoriſant quelque autre Magiſtrat à ſe maintenir dans le commandement au-delà du terme expiré, & à tourner enſuite ſes armes contre ſa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome; & ſi les Romains étoient ſi ſévéres contre un Officier, quoique vainqueur, qui auroit combattu ſans l'ordre de ſon Général, qu'auroit-ce été contre un Général qui ſe ſeroit conſervé, contre les loix, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Pélopidas fut cité le premier devant le Tribunal. Il ſe défendit avec moins de force & de grandeur d'ame qu'on n'avoit ſujet de l'attendre d'un homme de ſon caractére, car il étoit vif & bouillant. Ce courage, fier & intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement. Son air & ſon diſcours, qui avoient je ne ſai *Plut. de ſui laude, p. 540.*

quoi de timide & de rampant, annonçoient un homme qui craignoit la mort, & ne diſpoſérent point les Juges en ſa faveur : ce ne fut point ſans peine qu'ils le renvoiérent abſous. Epaminondas parut d'un air & parla d'un ton tout différent, & il ſe préſenta, pour ainſi dire, de front au péril ſans changer de contenance. Au lieu de ſe juſtifier, il fit ſon éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avoit ravagé la Laconie, rétabli la Meſſénie, réuni l'Arcadie en un ſeul corps; & conclut, en diſant qu'il mourroit avec joie, ſi les Thébains vouloient bien lui laiſſer à lui ſeul la gloire de toutes ces actions, & déclarer qu'il les avoit faites de ſon chef & ſans leur aveu. Tous les ſuffrages furent pour lui, & il ſortit de ce Jugement, comme il avoit coutume de ſortir des combats, couvert de gloire & généralement applaudi; tant le véritable courage a de grandeur, & enleve comme par force l'admiration des hommes!

Plut. de præcep. reip. ger. pag. 811.

Il étoit né pour les grandes choſes, & donnoit lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faiſoit. Un jour ſes ennemis, jaloux de ſa gloire, & pour lui faire injure, l'avoient fait nommer Téléarque: c'étoit une commiſſion peu digne d'un homme de ſon mérite. Il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit qu'il feroit voir,

que [a] *non-ſeulement la charge montre quel eſt l'homme, mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la charge.* En effet il éleva à une grande dignité cet Office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoier les rues, emporter les fumiers, & prendre ſoin des égoûts pour faire écouler les eaux.

Les Lacédémoniens, aiant tout à craindre de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venoit de remporter rendoit encore plus fier & plus entreprenant que jamais, & ſe voiant expoſés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, & députérent vers ce peuple pour implorer ſon ſecours. Celui qui porta la parole, commença par décrire d'une maniére touchante le triſte état & l'extrême danger où Sparte ſe trouvoit réduite. Il expoſa la fierté inſolente des Thébains, & leurs vûes ambitieuſes, qui n'alloient à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de la Gréce. Il fit ſentir au peuple ce qu'Athénes avoit à craindre pour elle-même de Thébes, ſi on lui laiſſoit prendre de nouveaux accroiſſemens par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachoient à ſon parti, & groſſiſſoient ſes troupes. Il rappella le ſouvenir de ces tems heureux où l'union étroite d'Athénes & de Sparte avoit ſauvé la Gréce, & com-

Xenoph. l. 6. pag. 609-613.

[a] Οὐ μόνον ἀρχὴ ἀνδρὸς δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνὴρ.

blé également de gloire les deux peuples. Il finit, en ajoutant que c'en seroit une grande pour les Athéniens de venir au secours d'une ville anciennement amie & alliée, qui plus d'une fois s'étoit sacrifiée généreusement pour l'intérêt & le salut commun.

Les Athéniens ne pouvoient disconvenir de tout ce que le Député avoit avancé dans son discours : mais aussi ils n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occasion, & sur-tout depuis la déroute de Sicile. Cependant la compassion du malheur présent de Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes injures. Il fut résolu qu'Athénes secourroit les Lacédémoniens de toutes ses forces. Peu de tems après, les Députés de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athénes, on y conclut même contre les Thébains une ligue & une confédération, conforme à l'ancien Traité d'Antalcide, & aux intentions du Roi de Perse, qui ne cessoit d'en demander l'exécution.

Xenoph. l. 7. pag. 613. 616.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportérent sur leurs ennemis, les tira de l'abbattement où ils avoient été jusqu'alors, comme il arrive ordinairement que dans une maladie mortelle le moindre raion de santé ranime l'espérance, & rappelle la joie. Archidamus fils

Plut. in Agesil. pag. 614. 615.
Xenoph. l. 7. pag. 619. 620.
Diod. lib. 15. pag. 383.

d'Agéſilas, aiant reçu un grand ſecours que lui envoioit Denys le Jeune Tyran de Sicile, ſe mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille ſans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un ſeul homme, & qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates, auparavant, étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étoient devenus preſque inſenſibles au plaiſir de la victoire. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, perſonne ne put ſe contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere ſortit le premier audevant de lui, pleurant de joie & de tendreſſe. Il étoit ſuivi des Officiers & des Magiſtrats. La foule des vieillards & des femmes deſcendit juſqu'au bord de la riviére en tendant les mains au ciel, & en remerciant les dieux, comme ſi par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours dont la gloire avoit autrefois porté ſi loin ſa réputation.

Philiſcus, envoié de la part du Roi de Perſe pour concilier entre eux les peuples de la Gréce, s'étoit rendu à Delphes, où il convoqua leurs Députés. Le dieu ne fut point du tout conſulté. On diſcuta

Xenoph. p. 619. *Diod. pag.* 381.

l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandoient qu'on remît sous leur puissance Messéne & ses habitans. Sur le refus què firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, & Philiscus se retira, après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes, & continuer la guerre. Sparte, humiliée & affoiblie par ses pertes, ne donnoit plus de crainte & de jalousie aux Perses; mais Thébes, victorieuse & triomphante, leur causoit de justes inquiétudes.

Xenoph. l. 7. pag. 620-622. *Plut. in Pelop. p. 294.* Pour former avec plus de sureté une ligue contre les Thébains, les Alliés avoient député vers le grand Roi. Ceux de Thébes y envoiérent aussi de leur côté Pélopidas; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du Député, ce qui n'est pas indifférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avoit porté son nom & fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la Cour, & qu'il parut devant les Satrapes: *Voila*, s'écrioient-ils pleins d'admiration, *voila cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à se renfermer entre le Taïgéte & l'Eurotas; Sparte, qui depuis peu encore,*

sous

ſous la conduite d'Agéſilas, ne tendoit à rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suſe & dans Ecbatane.

Artaxerxe, ravi de ſon arrivée, lui rendit des honneurs extraordinaires, & prit à tâche de le relever devant les grands Seigneurs de ſa Cour, par eſtime à la vérité pour ſon grand mérite, mais encore plus par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ſes ſujets que les plus grands & les plus illuſtres perſonnages venoient lui faire la cour, & rendre hommage à ſon bonheur & à ſa puiſſance. Mais, après qu'il l'eut admis à ſon audience, & qu'il eut entendu ſes diſcours, ſelon lui plus forts que ceux des Ambaſſadeurs d'Athénes, & plus ſimples que ceux des Lacédémoniens, (c'étoit beaucoup dire) il l'aima encore davantage; & comme [a] il eſt aſſez ordinaire aux Rois qui ſavent peu ſe contraindre, il ne diſſimula point l'extrême conſidération qu'il avoit pour lui, & la préférence qu'il lui donnoit ſur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avoit fait ſentir au Roi de quelle importance il étoit pour les intérêts de ſa Couronne, de protéger une puiſſance naiſſante qui n'avoit jamais porté les armes contre les Perſes, & qui formant une eſpéce d'équilibre entre Sparte & Athénes, pouvoit

a Πάθος βασιλικὸν παθών.

faire une utile diverſion contre ces deux Républiques, ennemies perpétuelles & irréconciliables de la Perſe, & qui, tout récemment encore, lui avoient cauſé tant d'inquiétudes & de dommages. Timagore Athénien fut le mieux reçu après lui, parce que fortement occupé du deſir d'humilier Sparte, & auſſi de plaire au Roi, il avoit paru ne pas s'éloigner des vûes de Pélopidas.

Le Roi aiant preſſé Pélopidas de marquer quelle faveur il vouloit de lui, il demanda, » Que Meſſéne demeurât li-» bre, & affranchie du joug de Lacédé-» mone; que les Athéniens, qui s'étoient » mis en mer pour infeſter les côtes de la » Béotie, retiraſſent leurs galéres, ou » qu'on leur déclarât la guerre; que ceux » qui ne voudroient pas entrer dans la » ligue, ou marcher contre les réfrac-» taires, fuſſent attaqués les premiers. « Tout cela fut ordonné, & les Thébains déclarés amis & alliés du Roi. Lorſqu'on fit la lecture de ce Décret aux Ambaſſadeurs, Léon, collégue de Timagore, dit aſſez haut pour qu'Artaxerxe pût l'entendre: *Athénes n'a qu'à chercher maintenant un autre Allié que le Roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter, partit de la Cour ſans avoir accepté de tous les préſens du Roi que ce qu'il faloit pour porter chez

lui une marque de ſa faveur & de ſa bienveillance ; & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambaſſadeurs des Grecs, qui n'avoient pas été ſi réſervés ni ſi délicats ſur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'étoit celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avoit vû à la Cour du Roi, force eſclaves, mais point d'hommes. Il ajoutoit que toute ſa magnificence n'étoit qu'une vaine montre, & que le * Platane d'or tant vanté, & que l'on faiſoit ſi fort valoir, ne pouvoit pas faire ombre à une cigale.

De tous les Députés, Timagore étoit celui qui avoit reçu le plus de préſens. Il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des eſclaves pour le faire, les Grecs ne lui paroiſſant pas aſſez adroits pour ce miniſtére : ce qui marque que la molleſſe & les délices étoient peu connues à Athénes. Il reçut auſſi quatre-vingts vaches & des eſclaves pour les ſoigner, comme aiant beſoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à ſon départ, il ſe fit porter en chaiſe juſqu'à la mer aux dépens du Roi, qui donna quatre talens à ſes porteurs. Quand il fut ar

Quatre mille écus.

* *C'étoit un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui étoit d'un grand prix, & qu'on alloit voir par curioſité.*

rivé à Athénes, Léon ſon collégue l'accuſa de n'avoir eu aucune communication avec lui, & de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit ſon procès, & il fut condanné à mort.

Il ne paroit pas que ce fut l'acceptation des préſens qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore. Car Epicrate, ſimple porte-faix, qui avoit été du voiage, & qui avoit auſſi reçu des préſens, aiant dit en pleine aſſemblée qu'il étoit d'avis qu'on fît un Décret, par lequel il ſeroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on éliſoit tous les ans, on éliroit neuf Ambaſſadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les envoieroit au Roi afin qu'ils en revinſſent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaiſanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé. En quoi, dit Plutarque, ils ne conſidéroient pas aſſez la grande réputation de Pélopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour perſuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambaſſadeurs, ſur-tout auprès d'un Prince accoutumé à careſſer & à ménager les plus forts; & les Thébains pour lors l'étoient ſans contredit: & d'ailleurs il n'étoit pas fâché d'humi-

lier Sparte & Athénes, anciennes & mortelles ennemies de ſon trône.

L'eſtime & la conſidération que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par l'heureux ſuccès de cette ambaſſade, qui avoit procuré l'affranchiſſement des Grecs & le rétabliſſement de Meſſéne, & il en fut extrêmement loué à ſon retour.

Le théatre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat, fut la Theſſalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre Tyran de Phéres. Je la raporterai de ſuite, en réuniſſant ſous un ſeul point de vûe tout ce qui regarde ce grand événement; & je n'en interromprai le récit que par le voiage que fit Pélopidas en Macédoine dans ce même tems, pour y appaiſer les troubles dont la Cour étoit agitée.

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour ôtage. Il retourne en Theſſalie. Il eſt arrêté par trahiſon, & fait priſonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & eſt tué dans le combat. Hon-*

neurs ſinguliers rendus à ſa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.

Xenoph. l. 6. pag. 579. 583. & 598. 601. L'AFFOIBLISSEMENT de Sparte & d'Athénes, qui depuis tant d'années étoient en poſſeſſion de dominer ſur toute la Gréce ou toutes deux enſemble ou ſéparément, avoit inſpiré le deſir & fait naître l'eſpérance à quelques peuples voiſins de ſupplanter ces deux villes, & de s'arroger la primauté. Il s'étoit élevé dans la Theſſalie une puiſſance qui commençoit à devenir formidable. Jaſon, Tyran de Phéres, avoit été déclaré Généraliſſime des Theſſaliens du commun conſentement de tous les peuples de la province; & c'étoit à ſon mérite généralement reconnu que cette dignité avoit été accordée. Il étoit à la tête d'une armée compoſée de plus de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes peſamment armés, ſans compter ceux qui étoient armés à la légére. Que n'auroit-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries & intrépides comme étoient les ſiennes, & qui avoient une entiére confiance dans la valeur & la prudence de leur Chef? La mort arréta ſes deſſeins: il fut aſſaſſiné par des particuliers qui avoient conſpiré ſa perte.

Diod. lib. 15. pag 371. 373.

AN. M. 3634. AV. J. C. 370.

Ses deux freres, Polydore & Poly-

phron, furent ſubſtitués à ſa place. Celui-ci, pour régner ſeul, tua Polydore; & bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phéres, qui s'empara de la tyrannie, ſous prétexte de venger la mort de Polydore ſon pere. C'eſt contre lui que Pélopidas fut envoié. AN. M. 3635. AV. J. C. 369.

Comme ce Tyran faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie, & s'ouvroit ſecrettement un chemin pour les aſſujettir tous, les villes envoiérent à Thébes des Ambaſſadeurs, pour demander des troupes & un Général. Pélopidas, voiant Epaminondas occupé dans le Péloponnéſe, ſe chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Theſſalie avec une armée, ſe rend maître de Lariſſe, & oblige Alexandre de venir à ſes piés. Là il travaille par douceur & par amitié à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juſte. Mais le trouvant incorrigible & d'une brutalité ſans exemple, & voiant qu'on ſe plaignoit tous les jours de ſa cruauté, de ſes débauches, & de ſon avarice inſatiable, il commença à emploier contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Le Tyran allarmé ſe dérobe avec ſes gardes; & Pélopidas, laiſſant les Theſſaliens à couvert des entrepriſes du Tyran & en bonne intelligence les uns avec les *Plut. in Pelopid. p. 291. 292. Diod. lib. 15. p. 379.*

autres, prend le chemin de la Macédoine où on l'appelloit.

Amyntas II venoit de mourir. Il avoit laiſſé trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe; & un fils naturel, appellé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an, & eut pour ſucceſſeur * Perdiccas, à qui ſon frere Ptolémée diſputa la couronne. Ces deux freres appellérent Pélopidas pour le faire l'arbitre & le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embraſſer le parti de celui qui auroit raiſon, & à qui on auroit fait injuſtice.

Pélopidas n'eſt pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, & rétablit les bannis de part & d'autre. Aiant pris pour ôtage Philippe, frere du Roi Perdiccas, & trente autres enfans des plus grandes maiſons de Macédoine, il les méne à Thébes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiére que l'on avoit en leur juſtice & en leur fidélité. Ce fut ce Philippe, pere d'Alexandre le

* *Plutarque met cette querelle entre Alexandre & Ptolémée : ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eſchine* (de falſ. legat. pag. 400.) *fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, & que je rapporterai dans l'hiſtoire de Philippe. Comme Eſchine étoit contemporain, j'ai cru devoir ſubſtituer Perdiccas à Alexandre.*

Grand, qui, dans la ſuite, fit la guerre aux Grecs pour les aſſervir.

Les troubles & les factions recommencérent quelques années après dans la Macédoine, à l'occaſion de la mort de Perdiccas qui avoit été tué dans une bataille. Les amis du mort appellérent Pélopidas. Celui-ci voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenoit encore de s'établir ſur le trône, eût le tems de ſe reconnoitre, & n'aiant point d'armées, leva à la hâte des ſoldats mercénaires, & avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en préſence, Ptolémée à force d'argent corrompit ces ſoldats mercénaires, & les obligea à paſſer de ſon côté. En même tems, craignant la réputation & le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de ſon ſupérieur & de ſon maître, eut recours aux careſſes & aux priéres, & promit ſolennellement qu'il garderoit le roiaume pour le fils du défunt, qu'il reconnoitroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le ſeroient des Thébains; & pour ſureté de ſes promeſſes il donna en ôtage ſon fils Philoxéne, & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoia à Thébes.

La trahiſon des ſoldats mercénaires lui tenoit fort au cœur. Il apprit qu'ils avoient retiré dans la ville de * Pharſale la plus

* *Ville Theſſalie.*

grande partie de leurs biens, avec leurs femmes & leurs enfans. Il jugea que c'étoit une belle occaſion de ſe vænger de leur perfidie. Il aſſemble donc quelques troupes de Theſſaliens, & marche à Pharſale. A peine y eſt-il arrivé, que le Tyran Alexandre ſe préſente devant lui avec une puiſſante armée. Pélopidas, qui avoit été envoié vers lui comme ambaſſadeur, croiant qu'il venoit pour ſe juſtifier, & pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Iſménias ſeul ſans autre précaution. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcélérat & pour un homme ſans foi & ſans honneur : mais il ſe flatoit que le reſpect qu'il auroit pour Thébes, & la conſidération de ſa dignité & de ſa réputation, l'empécheroit de rien entreprendre contre ſa perſonne. Il fut trompé. Le Tyran les voiant ſeuls & ſans armes, les prend priſonniers, & ſe ſaiſit de Pharſale.

Lib. 8. pag. 512. Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit-il, dans le commerce de la ſociété des aſſurances & comme des liens de la bonne foi, ſur leſquels on peut raiſonnablement compter. Tels ſont la ſainteté du ſerment, le gage de femmes & d'enfans livrés en ôtage, &, plus que tout cela encore, la conduite paſſée & uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces

preuves, on eſt trompé, c'eſt un malheur, mais non une faute. Mais ſe fier à un perfide & à un ſcélérat connu pour tel, c'eſt une témérité qui n'eſt point pardonnable.

Cette noire perfidie d'Alexandre remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes ſujets, qui ſe doutérent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, le Tyran n'épargneroit plus perſonne, & ſe comporteroit en toutes rencontres & contre toutes ſortes de gens en homme déſeſpéré, & qui n'avoit plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thébes, les Thébains, irrités d'un ſi criminel attentat, envoiérent ſur le champ une armée en Theſſalie; &, comme ils étoient fâchés contre Epaminondas, qu'ils ſoupçonnoient, quoique ſans raiſon, d'avoir été, dans une occaſion particuliére, trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommérent d'autres Généraux; ainſi il n'alla à cette expédition que comme ſimple particulier. L'amour de la patrie & du bien public étoufoit dans le cœur de ces grands hommes tout reſſentiment, & ne leur permettoit pas, comme cela n'eſt que trop ordinaire, de quitter le ſervice pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement perſonnel. *Plut. in Pelop. pag 292. 293.* *Diod. l. 15. p. 382. 383.*

Le Tyran méne cependant Pélopidas

à Phéres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié ſa fierté & abbatu ſon courage. Mais Pélopidas, voiant les habitans de Phéres tout conſternés, ne ceſſoit de les conſoler & de les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur promettant que le Tyran ſeroit bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même, qu'il étoit bien imprudent & bien injuſte de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons citoiens qui ne lui avoient fait aucun mal, & de l'épargner lui, ſachant bien qu'il ne ſeroit pas plutôt ſorti de ſes mains, qu'il lui feroit porter la peine dûe à ſes crimes. Le Tyran, étonné de ſa grandeur d'ame, lui aiant fait demander pourquoi il cherchoit ainſi la mort: *c'eſt*, lui fit dire ſon illuſtre priſonnier, *afin que tu périſſes d'autant plus tôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que perſonne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thébé ſa femme, & fille de Jaſon qui avoit été auſſi Tyran de Phéres, aiant appris la conſtance & le courage de Pélopidas ſur le raport de ceux qui le gardoient, eut la curioſité de le voir & de l'entretenir: & Alexandre ne put lui refuſer cette permiſſion. Il l'aimoit tendrement; (ſi pourtant on peut dire qu'un

Cicer. de offic. lib. 2. n. 25.

Tyran aime quelqu'un :) mais malgré cette tendreſſe, il la traitoit fort durement, & étoit dans une défiance continuelle même à ſon égard. Il n'entroit jamais dans ſon appartement que précédé d'un eſclave qui tenoit à la main une épée nue, & il envoioit auparavant quelqu'un de ſes Gardes fouiller dans tous ſes coffres, pour voir ſi l'on n'y trouveroit point quelque poignard caché. Malheureux Prince, s'écrie Cicéron, qui ſe fioit plus à un eſclave & à un barbare qu'à ſa propre femme !

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triſte état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, & dénué de toute conſolation. Ne pouvant retenir ſes larmes à un tel ſpectacle : *Ah*, s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme ! Non*, lui répliqua-t-il : *c'eſt vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir ſouffrir un monſtre comme Alexandre, n'étant point ſa priſonniére.* Ce mot toucha Thébé juſqu'au vif : car elle ne ſupportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, & les débauches infâmes du Tyran. C'eſt pourquoi allant ſouvent voir Pélopidas, & ſe plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle ſouffroit, elle s'aigriſſoit de plus en plus contre ſon mari, & ſen-

toit croître dans ſon cœur de jour en jour les ſentimens de haine, & le deſir de ſe venger.

Les Généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Theſſalie, n'y firent rien, & furent obligés par leur incapacité & leur mauvaiſe conduite d'abandonner le pays. Le Tyran les pourſuivit dans leur retraite, les harcela honteuſement, & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, ſi les ſoldats n'euſſent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, avec la cavalerie & l'infanterie armée à la légére, ſe mit à l'arriére-garde. Poſté de la ſorte, tantôt ſoutenant l'ennemi, & tantôt le chargeant à ſon tour, il acheva heureuſement la retraite, & ſauva les Béotiens. Les Généraux à leur retour furent condannés chacun à une amende de dix mille dragmes, *Cinq mille livres.* & Epaminondas ſubſtitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oublioit l'injuſte traitement & l'eſpéce d'affront qu'on venoit de lui faire : & il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite ſi généreuſe & ſi déſintéreſſée lui attira.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, & entra en Theſſalie. Sa réputation l'y avoit précédé. Elle avoit déja ré-

pandu dans tout le pays & la terreur & la joie: la terreur parmi les amis du Tyran, que le ſeul nom d'Epaminondas effraioit; la joie parmi les peuples, dans l'aſſurance où ils étoient que bientôt ils ſeroient délivrés du joug de la tyrannie, & le Tyran puni de tous les crimes qu'il avoit commis. Mais Epaminondas, préférant le ſalut de Pélopidas à ſa propre gloire, au lieu de pouſſer la guerre vivement comme il l'auroit pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le Tyran réduit au déſeſpoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute ſa rage contre ſon priſonnier. Car il connoiſſoit ſa violence & ſa brutalité, qui n'écoutoit ni la raiſon ni la juſtice. Il ſavoit qu'il prenoit plaiſir à faire enterrer des hommes tout vifs: qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours, & que lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches. C'étoient là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Mélibée & de Scotuſſe, qui lui étoient alliées, il convoqua à une aſſemblée les citoiens, & les fit environner par ſes gardes, qui égorgérent devant lui toute leur Jeuneſſe. *Villes de la Theſſalie.*

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il ſortit promtement du Théatre,

& envoia dire à cet Acteur qu'il ne s'allarmât point ; que s'il sortoit, ce n'étoit point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avoit honte que ses citoiens le visſent pleurer des malheurs d'Hécube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.

S'il étoit peu susceptible de compassion, il le fut bien ici de crainte & de fraieur. Etonné de la promte arrivée d'Epaminondas, & ébloui de la majesté qui l'environnoit, il se hâta de lui envoier des gens pour se justifier. Epaminondas ne put pas souffrir que les Thébains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme. Il lui accorda seulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ses mains Pélopidas & Isménias, il ramena ses troupes.

Plut. in Pelopid p. 295-298.

Xenoph. l. 6. pag. 601.

La crainte n'est pas un maître dont les leçons fassent une profonde & durable impression sur les esprits. Le Tyran de Phéres retourna bientôt à son naturel. Il ruina plusieurs villes de Thessalie, & mit garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens, & des Magnésiens. Ces villes députérent à Thébes pour demander un secours de troupes : priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas : ce qui leur fut accordé. Celui-ci étoit près de partir, lorsque tout-à-coup le soleil vint à s'éclipser, & les ténébres à couvrir

en plein jour la ville de Thébes. L'épouvante & la conſternation fut générale. Pélopidas ſavoit bien ce qu'il faloit penſer de cet événement, qui n'avoit rien que de naturel ; mais il ne crut pas devoir expoſer ſept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la fraieur dont il les voioit ſaiſis. Il ſe donna ſeul aux Theſſaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thébains ou étrangers qui voulurent le ſuivre, il partit malgré la défenſe des Devins, & contre l'avis des plus ſages.

Il étoit perſonnellement animé contre Alexandre par le reſſentiment des outrages qu'il en avoit reçus. Ce que Thébé ſa femme lui avoit dit, & ce qu'il ſavoit par lui-même, du mécontentement univerſel où l'on étoit à ſon égard, lui faiſoit eſpérer qu'il trouveroit de grandes brouilleries dans ſa maiſon, & une diſpoſition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté & la grandeur de l'action en elle-même. Car tous ſes deſirs & toute ſon ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même tems que les Lacédémoniens envoioient à Denys le Tyran des Généraux & des Officiers, & que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la ſolde d'Alexandre, & lui avoient érigé une ſtatue de bronze com-

me à leur bienfaiteur; les Thébains étoient les seuls qui déclaraſſent une guerre ouverte à la tyrannie, & qui entrepriſſent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuſte & violent.

Après avoir donc aſſemblé ſon armée à Pharſale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voiant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, & que lui il avoit une infanterie plus forte du double que celle des Theſſaliens, il alla à ſa rencontre. Quelqu'un aiant dit à Pélopidas que le Tyran venoit à lui avec une groſſe armée: *Tant mieux*, lui répondit-il; *nous en battrons un plus grand nombre.*

Il y avoit, près du lieu qu'on appelle Cynoſcéphales, des collines fort élevées & fort droites, ſituées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; & en même tems Pélopidas ordonne à ſa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre, & comme elle la pourſuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre ſur le haut des collines qui avoit devancé l'infanterie des Theſſaliens, & qui tombant rudement ſur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancés, & repouſſoit les autres, & à force de bleſſures les obligeoit de reculer. Ce

que voiant Pélopidas, il rappella ſa cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis, & prenant ſon bouclier, il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Il eut bientôt percé ſon infanterie, & paſſant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler : mais, lorſqu'ils virent que cette infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la cavalerie, revenue de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencérent à lâcher le pié, en ſe retirant à pas lents, & faiſant toujours face. Alors Pélopidas voiant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en déſordre, il s'arréta & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercénaires, il ne fut plus maître de lui-même, mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons, & courut de toute ſa force en appellant & défiant Alexandre. Le Ty-

ran ne répondit point à ſon défi, & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, & la plupart des gardes tués ſur la place. Les autres, ſe battant de loin, percérent enfin ſes armes, & lui enfoncérent leurs javelots dans l'eſtomac. Les Theſſaliens, allarmés du péril où ils le voioient, accoururent du haut des collines à ſon ſecours : mais il étoit déja tombé mort quand ils arrivérent. Alors l'infanterie & la cavalerie Thébaines retournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts; car ils tuérent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle ſemble partir d'un grand fonds de valeur, n'eſt point excuſable, & elle a été généralement condannée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur ſans ſageſſe & ſans prudence. Le courage, quand il eſt grand, eſt froid & tranquille. Il ſe ménage où il faut, & s'expoſe où il eſt néceſſaire. Un Général doit voir tout, penſer à tout; & pour être en état de remédier à tout, il ne ſe jette pas téméraire-ment dans un danger où il peut être enveloppé, & cauſer par ſa mort la perte de toute l'armée.

Euripide, après avoir dit dans une de ſes piéces qu'il eſt très-glorieux à un Général d'armée de remporter la victoire en ſauvant ſa vie, ajoute *que s'il doit mourir, ce doit être en laiſſant ſa vie entre les mains de la vertu*; comme pour faire entendre que la Vertu ſeule, non la paſſion, ni la colére, ni la vengeance, a droit ſur la vie d'un Général; & que le premier devoir du courage eſt de ſauver celui qui ſauve les autres. *Plut. in Pelopid. pag. 317.*

C'eſt ce qui doit faire eſtimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès montroit aux Athéniens les bleſſures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur Général, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique : *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'aſſiégeois Samos, un trait étant venu tomber aſſez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant expoſé en jeune homme ſans néceſſité, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une ſi grande armée.* Annibal certainement ne peut pas être ſoupçonné de timidité. On a remarqué que dans un ſi grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune bleſſure, ſi ce n'eſt au ſiége de Sagonte. *Ibid. p. 278.*

C'eſt donc avec raiſon qu'on reproche à Pélopidas d'avoir ſacrifié à ſa valeur toutes ſes autres vertus en prodiguant ainſi ſa vie, & d'être mort plutôt pour lui-même que pour ſa patrie.

Jamais Capitaine ne fut plus regretté que lui. Sa mort convertit en deuil la victoire qui venoit d'être remportée. Un morne silence & un déconcertement général régnoient dans l'armée, comme si elle eût été entiérement défaite. Quand on transporta son corps à Thébes, on vit sortir de toutes les villes qui étoient sur le passage, les enfans, les jeunes gens, les vieillards, les Magistrats, les Prêtres qui alloient au devant du cercueil, portant avec eux des couronnes, des trophées, & des armures toutes d'or. Les Thessaliens, pénétrés en même tems de la plus sensible douleur & de la plus vive reconnoissance, demandérent par grace qu'il leur fût permis de célébrer seuls & à leurs dépens les obséques d'un Général qui s'étoit dévoué pour leur salut, & l'on ne put refuser à leur zêle cet honorable privilége.

Ses funérailles furent magnifiques, sur-tout par la douleur sincére tant des Thébains que des Thessaliens. Car, dit Plutarque, cette pompe extérieure de deuil, & ces marques de douleur qui sont de commande, & que l'autorité publique impose aux peuples, ne sont pas toujours des preuves certaines de leurs vrais sentimens. Des larmes qui coulent en particulier comme en public, des regrets que montrent également les grands

& les petits, des louanges qu'une voix générale & perſévérante accorde à un homme qui n'eſt plus, & de qui l'on n'attend plus rien, ſont un témoignage non ſuſpect, & un hommage qui ne ſe rend qu'à la vertu. Telles furent les obſéques de Pélopidas, & je ne ſai ſi l'on peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Thébes ne ſe contenta pas de pleurer Pélopidas, elle ſongea à le venger. Elle envoia ſur le champ contre Alexandre un petit corps d'armée de ſept mille hommes de pié, & de ſept cens chevaux. Le Tyran, encore tout conſterné de ſa défaite, n'étoit pas en état de ſe défendre. On l'obligea de rendre aux Theſſaliens les villes qu'il leur avoit priſes, de laiſſer les Magnéſiens, les Phthiotes, les Achéens en liberté, de retirer ſes garniſons de leur pays, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, & qu'il marcheroit ſous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'étoit une punition bien légére. Auſſi, dit Plutarque, ne parut-elle pas aux dieux ſuffiſante, ni proportionnée à ſes crimes : ils lui en réſervoient une digne d'un Tyran. Thébé ſa femme, qui voioit avec horreur & déteſtoit la cruauté & la perfidie de ſon mari, & qui n'avoit pas oublié les leçons & les avis que lui avoit

donné Pélopidas pendant qu'il étoit en priſon, fait avec ſes trois freres un complot de le tuer. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit : mais il ne s'y fioit pas, & comme ſa vie étoit en quelque ſorte entre leurs mains, il les craignoit plus que le reſte des hommes. Il couchoit dans une chambre haute, où l'on montoit par une échelle, qui apparemment ſe tiroit quand il y étoit entré. Près de cette chambre étoit poſté un gros dogue enchaîné, pour y faire la garde. Il étoit terrible, & ne connoiſſoit que le maître, la maitreſſe, & le ſeul eſclave qui lui donnoit à manger.

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine. Quand le Tyran fut entré de nuit dans la ſienne, comme il étoit chargé de viande & de vin, il s'endormit ſur le champ d'un profond ſommeil. Thébé ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors parce que ſon mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle par où il faloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armés de poignards. Arrivés à la porte, la fraieur les ſaiſit, & ils

ils n'oſent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller ſur le champ Alexandre, & de lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment : elle les fait entrer, les mene près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frapent le Tyran à grands coups de poignards, & le tuent. La nouvelle de ſa mort ſe répand bientôt dans la ville. Son cadavre eſt expoſé à toutes ſortes d'outrages, foulé aux piés par ſes ſujets, & livré en proie aux chiens & aux vautours: digne ſalaire de toutes ſes violences & de toutes ſes cruautés !

§. VII. *Epaminondas eſt mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa ſeconde tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

LA PROSPÉRITÉ extraordinaire de Thébes n'étoit pas un petit ſujet d'allarme pour les peuples voiſins. Tout étoit alors en mouvement dans la Gréce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Eléens, qui en produiſit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellérent à leur ſecours les Thébains, & ceux de Mantinée les Lacédémoniens & les Athéniens. Il y avoit encore des deux côtés quelques autres Alliés. Les premiers donnérent le commandement de leurs troupes à Epa-

An. M. 3641. Av. J. C. 363. *Xenoph. l. 7. pag. 642-644. Plut. in Ageſil. pag. 615. Diod. pag. 391. 392.*

minondas. Il entra auſſitôt dans l'Arcadie, & ſe campa à Tégée, dans le deſſein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thébes pour embraſſer celle de Sparte.

Aiant été averti qu'Agéſilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, il forma une entrepriſe qu'il croioit capable d'éterniſer ſon nom, & d'abbattre entiérement la puiſſance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec ſon armée à l'inſû des Mantinéens, & marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agéſilas. Il auroit certainement pris d'emblée la ville qui étoit ſans murs, ſans défenſe, & ſans troupes. Mais, heureuſement pour Sparte, un Crétois aiant informé en diligence Agéſilas de ce qui ſe paſſoit, celui-ci dépécha ſur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçoit, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains paſſer l'Eurotas, & marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit ſon deſſein découvert, crut cependant ne devoir pas ſe retirer ſans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ſes troupes, & emploiant le courage au lieu de la ruſe, il attaque la ville par différens côtés, perçe juſques dans la place publique, &

Polyb. l. 9. pag. 547.

s'empare de cette partie de Sparte qui étoit du côté du fleuve. Agéſilas fait face par-tout, & ſe défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de ſon âge. Il vit bien que ce n'étoit pas alors, comme la premiére fois, le tems de ſe ménager & de ſe précautionner ſeulement, mais qu'il faloit paier d'audace, & combattre en deſeſpéré, moiens dont il ne s'étoit jamais ſervi, & dans leſquels il n'avoit jamais mis ſa confiance, mais qu'il emploia alors fort utilement pour repouſſer ce danger. Car, par ce beau déſeſpoir & cette ſage audace, il arracha ſa ville des mains d'Epaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeuneſſe Spartaine, ſe portoit avec un courage incroiable partout où le danger étoit le plus grand, & avec ſa petite troupe arrétoit par tout l'ennemi, & lui faiſoit tête.

Un jeune Spartiate, nommé Iſadas, ſe diſtingua particuliérement dans cette journée. Il étoit très-beau de viſage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuſe, & dans la fleur de l'âge. Il étoit ſans armes & ſans habits, le corps tout reluiſant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueuſement hors de ſa maiſon, & fendant la preſſe des Spartiates qui combattoient, il ſe jette ſur les ennemis, porte par-tout des coups mor-

tels, & renverſe à ſes piés tout ce qui s'oppoſe à lui, ſans recevoir lui-même aucune bleſſure, ſoit que les ennemis fuſſent effraiés d'un ſi étonnant ſpectacle, ſoit, dit Plutarque, que les dieux priſſent plaiſir à le préſerver à cauſe de ſa grande valeur. On dit, qu'après le combat, les Ephores lui décernérent une couronne pour honorer ſes exploits: mais qu'enſuite ils le condannérent à une amende de mille dragmes, pour avoir oſé s'expoſer ſans armes à un ſi grand danger.

Cinq cens livres.

Epaminondas, aiant manqué ſon coup, & prévoiant que les Arcadiens ne manqueroient pas d'accourir au ſecours de Sparte, & ne voulant pas les avoir en même tems ſur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens & les Athéniens avec leurs Alliés, l'y ſuivirent de près.

Xenoph. lib. 7. pag. 645-647.

Ce Général, conſidérant que ſon commandement alloit expirer, & que s'il ne combattoit, c'en étoit fait de ſa réputation, & qu'auſſitôt après ſa retraite les ennemis tomberoient ſur les Alliés de Thébes, & les écraſeroient, ordonna à ſes troupes de ſe tenir prêtes pour le combat.

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuſes. L'armée des Lacédémoniens étoit compoſée de plus de vingt mille hommes de

pié, & de deux mille chevaux, celle des Thébains de trente mille hommes de pié, & de près de trois mille chevaux. A l'aile droite des premiers étoient placés ſur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens, & les Lacédémoniens : au centre, les Eléens & les Achéens, qui étoient les plus foibles de leurs troupes. Les Athéniens formoient ſeuls l'aile gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étoient à l'aile gauche : les Argiens à la droite. Les autres Alliés compoſoient le centre. De part & d'autre la cavalerie étoit répandue ſur les ailes.

Le Général Thébain fit ſa marche dans le même ordre de bataille, dans lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en préſence de l'ennemi, de perdre dans la diſpoſition des troupes un tems qu'on ne ſauroit trop ménager dans les grandes entrepriſes.

Il n'alla pas droit & de front aux ennemis, mais marchant toujours par ſa gauche ſur une colonne le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux environ à un quart de lieue, il fit alte, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit eu deſſein de camper là. Les ennemis en effet y furent trompés, & ne comptant plus ſur le combat, ils quittérent leurs armes, ſe diſper-

ſérent dans le camp, & laiſſérent éteindre certaine ardeur qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des ſoldats à la vûe prochaine d'une bataille.

Cependant Epaminondas aiant tout d'un coup, par un quart de converſion à droite, converti ſa colonne en ligne, & aiant tiré de la tête de ſa colonne les meilleures troupes qu'il y avoit placées exprès dans la marche, les replia ſur le front de ſon aile gauche pour la fortifier, & la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, laquelle par le mouvement qu'il venoit de faire, s'y trouvoit directement oppoſée. Il ordonna au centre & à l'aile droite de ſon armée de marcher très-lentement, & de faire alte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point riſquer la victoire par des troupes ſur leſquelles il ne pouvoit pas compter.

Il prétendoit décider de tout le ſuccès de la bataille par ce corps de troupes choiſies qu'il commandoit en perſonne, & qu'il avoit rangé en colonne, pour choquer l'ennemi en pointe comme une galére, dit Xénophon. Il ſe tenoit bien aſſuré que s'il pouvoit percer la phalange des Lacédémoniens qui faiſoit la principale force des ennemis, il n'auroit pas de peine à mettre tout le reſte en déroute, en chargeant avec ſes troupes victorieu-

ſes tout ce qu'il trouveroit à droite & à gauche.

Mais, afin d'empécher les Athéniens qui étoient à l'aile gauche de venir au ſecours de leur aile droite dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie & d'infanterie, & le poſta ſur des hauteurs à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger ſa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, & leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc & en queue s'ils s'avançoient pour ſoutenir leur droite.

Après avoir fait cette diſpoſition de toutes ſes troupes, il s'ébranla pour tomber ſur les ennemis avec tout le poids de ſa colonne. Ils furent étrangement ſurpris, lorſqu'ils virent Epaminondas s'avancer vers eux avec ſa phalange renforcée. Ils reprennent leurs armes, bident leurs chevaux, & courent à la hâte reprendre leurs rangs.

Pendant qu'Epaminondas marchoit ainſi vers l'ennemi, la cavalerie qui couvroit ſon flanc gauche, la meilleure qui fût alors dans la Gréce, toute compoſée de Thébains & de Theſſaliens, eut ordre d'attaquer la cavalerie ennemie. Le Général Thébain, à qui rien n'échapoit, avoit habilement mélé dans les intervalles de ſa cavalerie des archers, des

frondeurs, & des gens de trait, afin qu'ils commençaſſent à mettre le déſordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de fléches, & de javelots. L'autre armée avoit négligé de prendre la même précaution. Elle avoit fait une ſeconde faute non moins conſidérable, en donnant à ſes eſcadrons autant de profondeur que ſi ç'avoit été une phalange. Auſſi cette cavalerie ne put ſoutenir lontems l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait pluſieurs charges, & ſouffert une grande perte, elle fut obligée de ſe retirer derriére ſon infanterie.

En même tems Epaminondas, avec ſon corps d'infanterie, avoit attaqué la phalange Lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part & d'autre avec une ardeur incroiable, les Thébains & les Lacédémoniens étant réſolus de périr, plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencérent à ſe battre avec la demi-pique, & ces premiéres armes aiant été bientôt briſées par les efforts des combattans, ils mirent l'épée à la main. La réſiſtance des deux côtés fut opiniâtre, & le carnage fort grand. Chacun mépriſant le danger, & ne cherchant qu'à ſe diſtinguer par quelque coup d'éclat, aimoit mieux mourir dans ſon rang, que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque aiant duré lontems, ſans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, Epaminondas, pour la forcer à ſe déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire, & paier de ſa perſonne ſans ménager ſa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves & les plus déterminés, en forme une troupe, ſe met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuoſité ſur les ennemis où la mélée étoit la plus vive, & du premier coup de javelot qu'il lance il bleſſe le Général des Lacédémoniens. Sa troupe, à ſon exemple, aiant bleſſé & tué tout ce qui ſe rencontroit, rompt & perce la phalange. Les Lacédémoniens, effraiés par la préſence d'Epaminondas, & accablés par le poids de cette troupe intrépide, ſont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple & le ſuccès de leur Général & de ſa troupe choiſie, enfonce à droite & à gauche les ennemis, & en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Epaminondas s'abandonnoit trop à ſon ardeur, ſe rallient tout d'un coup, retournent contre lui, & le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repouſſe une partie de ces traits, qu'il évite & écarte les autres, & qu'il combat en héros pour aſſurer la victoire

aux ſiens, un Spartiate nommé Callicrate, lui porte avec ſon javelot un coup mortel dans la poitrine à travers ſa cuiraſſe. Le bois du javelot aiant été briſé, & le fer qui étoit demeuré dans la plaie lui cauſant une douleur inſupportable, il tombe auſſitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faiſant tous leurs efforts pour le prendre vif, & les autres pour le ſauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, aiant mis en fuite les ennemis. Ils ne les pourſuivirent qu'à une courte diſtance, & étant revenus ſur leurs pas, ils ſe contentérent de demeurer maîtres du champ de bataille & des corps morts, ſans profiter de leur victoire, & ſans ſonger à rien entreprendre, comme s'ils euſſent attendu l'ordre du Général.

La cavalerie, conſternée par l'accident d'Epaminondas qu'elle croioit mort, & paroiſſant plutôt vaincue que victorieuſe, négligea pareillement de pouſſer ſes avantages, & retourna à ſon premier poſte.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit à l'aile gauche des Thébains, la cavalerie Athénienne attaqua celle des Thébains qui étoient à l'aile droite. Mais comme celle-ci, outre la ſupériorité du nombre, avoit l'avantage d'être ſecondée par l'infanterie légére mélée dans ſes intervalles, elle

chargea rudement les Athéniens, & les aiant accablés de traits, les rompit, & les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainſi repouſſés & mis en déſordre, au lieu de les pourſuivre, elle jugea plus à propos de tourner ſes armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, & la pouſſa fort vivement. Dans le moment qu'elle étoit prête à prendre la fuite, le Général de la cavalerie des Eléens qui commandoit un corps de réſerve, voiant le danger où étoit cette phalange, accourut à ſon ſecours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendoient à rien moins, les força de ſe retirer, & regagna ſur eux tout l'avantage qu'ils avoient pris. Dans ce même tems, la cavalerie Athénienne, qui avoit d'abord été miſe en déroute, voiant qu'on ne la pourſuivoit point, ſe rallia, & au lieu de venir au ſecours de ſon infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avoient poſté ſur les hauteurs hors de la ligne, & le paſſa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvemens, & cette alternative d'avantages & de pertes, toutes les troupes de part & d'autre demeurérent dans l'inaction, & les trompettes des deux armées, comme de concert, ſonnérent en même tems la retraite. Les deux partis s'attribuérent chacun la vic-

toire, & dreſſérent un trophée : les Thébains, parce qu'ils avoient défait l'aile droite, & qu'ils étoient demeurés maîtres du champ de bataille ; les Athéniens, parce qu'ils avoient taillé en piéces le détachement. Et par ce point d'honneur, chacun refuſa d'abord de demander les corps morts, ce qui étoit chez les Anciens donner un aveu de ſa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoiérent les premiers un héraut pour demander la liberté d'enſevelir les morts. Et pour lors chacun ne ſongea plus qu'à rendre aux ſiens les derniers devoirs.

Tel fut le ſuccès de la fameuſe bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, & qui termine ſon hiſtoire, avertit le Lecteur de ſe rendre attentif à la diſpoſition des troupes Thébaines, & à l'ordre de bataille qu'il décrit en homme ſavant dans la guerre & expérimenté. Et Monſieur le Chevalier Follard, qui regarde avec raiſon Epaminondas comme un des Généraux les plus accomplis que la Gréce ait portés, dans la deſcription qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

On avoit porté Epaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarérent que, dès qu'on auroit tiré le fer de la plaie, il expireroit. Cette

parole remplit de trouble & de douleur tous les aſſiſtans : ils étoient inconſolables de voir mourir un ſi grand homme, & de le voir mourir ſans enfans. Pour lui, la ſeule inquiétude qu'il témoigna, fut ſur ſes armes, & ſur le ſuccès de la bataille. Quand on lui eut montré ſon bouclier, & qu'on l'eut aſſuré que les Thébains avoient remporté la victoire ; alors ſe tournant vers ſes amis avec un viſage tranquille & ſerein : » Ne regar-» dez pas, leur dit-il, ce jour-ci comme » la fin de ma vie, mais comme le com-» mencement de mon bonheur, & le » comble de ma gloire. Je laiſſe Thébes » triomphante, la ſuperbe Sparte humi-» liée, & la Gréce délivrée du joug de la » ſervitude. Au reſte, je ne compte point » mourir ſans enfans : Leuctres & Man-» tinée ſont pour moi deux filles illuſ-» tres, qui ne laiſſeront point périr mon » nom « Après avoir ainſi parlé, il tira le fer de ſa plaie, & rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puiſſance de Thébes expira en quelque ſorte avec ce grand homme, que Cicéron [a] paroit mettre au-deſſus de tout ce que la Gréce a porté d'hommes illuſtres. En effet, [b] dit Juſtin, comme un dard, lorſ-

a Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. *Acad. Quæſt. l. 1. n. 4.*

b Nam ſicuti telo, ſi primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi

qu'on en a briſé la pointe, n'eſt plus en état de nuire; Thébes auſſi, après avoir perdu ſon Chef, ne fut plus formidable à ſes ennemis, & ſa puiſſance parut comme émouſſée & anéantie par la mort d'Epaminondas. Avant lui, cette ville ne s'étoit diſtinguée par aucune action mémorable: après lui, elle retomba dans ſa premiére obſcurité. Ainſi l'on vit naître & périr ſa gloire avec ce grand homme.

On [a] a douté s'il étoit plus grand Capitaine ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre ſa patrie dominante: & il porta le déſintéreſſement ſi loin, qu'il ne laiſſa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ſes funérailles. Philoſophe de bonne foi, & pauvre par goût, il mépriſa les richeſſes, ſans vouloir ce ſemble qu'on lui tînt compte de ce mépris; &, ſi l'on

ſuſtuleris: ſic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ ſunt: ut non tam illum amiſiſſe, quàm cum illo interiiſſe omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum geſſere; nec poſtea virtutibus, ſed cladibus, inſignes fuere: ut manifeſtum ſit, patriæ gloriam & natam & extinctam cum eo fuiſſe. *Juſtin. l. 6. c. 8.*

[a] Fuit incertum, vir melior an dux eſſet. Nam & imperium non ſibi ſemper, ſed patriæ quæſivit; & pecuniæ adeo parcus fuit, ut ſumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ: quippe recuſanti omnia imperia ingeſta ſunt, honoreſque ita geſſit, ut ornamentum non accipere, ſed dare ipſi dignitati videretur. *Juſtin.*

en croit Juſtin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé; & il s'y conduiſit de telle maniére, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & ſans revenus, ſa pauvreté même, qui lui attiroit l'eſtime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ſes amis ſe trouvant fort à l'étroit, il l'envoia chez un des citoiens de Thébes les plus opulens, avec ordre de lui demander de ſa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adreſſer cet ami: [a] *C'eſt*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien eſt dans le beſoin, & que vous êtes riche.* *Plut. de præcept. reipub. ger. pag. 809.* *Un talent.*

Il [b] avoit puiſé ces ſentimens de généroſité & de nobleſſe dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philoſophie, qui avoient fait dès ſes plus tendres années ſa plus ordinaire occupation, & ſon unique plaiſir; de ſorte que l'on étoit étonné, & que l'on ſe demandoit, comment & dans quel tems cet homme, tou-

a Ὅτι Χρησὸς, εἰ πεν τοιος ἂν, πένης ἐστὶ σὺ δὲ πλουτεῖς.

b Jam literarum ſtudium, jam philoſophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur unde tam inſignis militiæ ſcientia homini inter literas nato. *Juſtin.*

jours occupé de ſciences, avoit pu apprendre, ou plutôt ſaiſir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de ſon loiſir, qu'il conſacroit à l'étude de la philoſophie qui étoit ſa paſſion, il fuioit les emplois publics, & ne briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit ſi bien, qu'il vivoit preſque inconnu. Son mérite le décéla pourtant. On l'arracha de la ſolitude, pour le mettre à la tête des armées: & il fit voir que la philoſophie, mépriſée ordinairement par ceux qui aſpirent à la gloire des armes, eſt merveilleuſement propre à former des Héros. Car, outre que la plus grande avance pour vaincre les ennemis, c'eſt de ſavoir ſe vaincre ſoi-même, on apprenoit * anciennement dans cette école les grandes maximes de la ſaine politique, la régle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter, ce qu'on doit à ſa patrie, l'uſage qu'on doit faire de ſon autorité, en quoi conſiſte le vrai courage, en un mot ce qui fait le bon citoien, l'homme d'Etat, le grand Capitaine.

Il avoit l'eſprit orné en toutes maniéres: il poſſédoit parfaitement le talent de la parole: il s'étoit exercé dans les ſciences les plus ſublimes. Mais une modeſte retenue jettoit un voile ſur toutes ces rares

* *Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Ariſtote, en ſont la preuve.*

qualités, qui en augmentoit encore le prix; & il ne ſavoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faiſant ſon éloge, diſoit *qu'il n'avoit jamais connu perſonne, ni qui ſût plus que lui, ni qui parlât moins.* *Plut. de audit. p. 39.*

Ainſi l'on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes groſſiers & ſtupides. C'étoit [a] l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la groſſiéreté de l'air du pays, comme auſſi l'on attribuoit la délicateſſe du goût des Athéniens à la ſubtilité de l'air qu'ils reſpiroient. Horace dit qu'à juger d'Alexandre par ſon mauvais goût ſur la poéſie, on jureroit que c'eſt un franc Béotien : *Epiſt. 1. lib. 2.*

Bœotum in craſſo jurares aere natum.

Un jour qu'on reprochoit à Alcibiade ſon peu d'inclination pour la muſique, il s'aviſa de dire pour derniére excuſe : *C'eſt aux Thébains à * chanter comme ils font, eux qui ne ſavent point parler.* Pindare & Plutarque, deux Béotiens qui ne ſentent guére le terroir, & qui prouvent bien que l'eſprit eſt de tout pays, paſſent eux-mêmes condannation ſur la bétiſe ** Ils étoient grands Muſiciens.*

a Inter locorum naturas quantum interſit videmus..... Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici : craſſum Thebis, itaque pingues Thebani. *Cic. de Fato, n. 7.*

de leurs compatriotes. Epaminondas fit honneur à ſa patrie, non-ſeulement par ſes grands exploits de guerre, mais encore par cette ſorte de mérite que donne la beauté de l'eſprit, & l'étude des ſciences.

Je finirai ſon portrait & ſon caractére par un trait, qui ne le céde en rien à tous les autres, & qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur & une ame ſenſible; qualité rare, ſurtout parmi les Grands, mais infiniment plus eſtimable que toutes ces qualités brillantes, qui ſont l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, & qui preſque ſeules paroiſſent dignes d'être imitées & enviées. La victoire de Leuctres avoit attiré ſur Epaminondas les yeux & l'admiration de tous les peuples voiſins, & le faiſoit regarder comme l'appui & le reſtaurateur de Thébes, comme le vainqueur & le triomphateur de Sparte, comme le Libérateur de toute la Gréce, en un mot comme le plus grand homme & le plus grand Capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudiſſement général, ſi capable de cauſer dans l'eſprit d'un Général d'armée une ſorte d'enivrement, Epaminondas, peu ſenſible à une gloire ſi flateuſe & ſi méritée: *Ma joie*, dit-il, *eſt celle que je ſai que cauſera à mon*

Plut. in Coriol. p. 215.

pere & à ma mere la nouvelle de ma victoire.

Il me ſemble que l'Hiſtoire n'a rien de plus précieux que de pareils ſentimens, qui ſont honneur à l'humanité, & qui partent d'un cœur que la fauſſe gloire & la fauſſe grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir ſans douleur ces nobles ſentimens s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, ſur-tout dans ceux que leur naiſſance ou leur rang élévent au-deſſus des autres, qui ſouvent ne ſont ni bons peres, ni bons fils, ni bons maris, ni bons amis, & qui croiroient ſe dégrader s'ils témoignoient à l'égard de pere & de mere cette affectueuſe tendreſſe, dont un payen nous donne ici un ſi bel exemple.

Juſqu'au tems d'Epaminondas on avoit vû deux villes exercer alternativement une eſpéce d'empire ſur toute la Gréce. La juſtice & la modération de Sparte lui avoient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté & la hauteur de ſes Généraux, & ſur-tout de Pauſanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, juſqu'à la guerre du Péloponnéſe, occupérent le premier rang, mais de telle ſorte qu'on ne s'en apercevoit preſque qu'au ſoin qu'ils avoient de le remplir dignement, & que leurs inférieurs avoient lieu de ſe croire toujours leurs égaux. Ils ju-

geoient pour lors, & avec raiſon, que la véritable maniére de commander & d'être maître, c'eſt de ne faire ſentir ſa ſupériorité que par des bienfaits. Ce tems, ſi glorieux pour Athénes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conſervérent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-ſept années que dura la guerre du Péloponnéſe; ce qui fait en tout les 72 ou 73 ans que Démoſthéne donne à la durée de leur empire. Mais pendant ce dernier eſpace de tems, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athénes, n'en recevoient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Gréce, & le furent près de trente ans, à compter depuis que Lyſandre ſe fut rendu maître d'Athénes, juſqu'à la premiére guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fiére que jamais, pour ſe ſouſtraire eux & les autres Grecs à ſa tyrannie. Enfin Thébes parut ſur les rangs, & par le mérite éclatant d'un ſeul homme ſe vit à la tête de toute la Gréce. Mais cet éclat fut d'une courte durée, & la mort d'Epaminondas, comme nous l'avons déja obſervé, replongea cette ville dans la même obſcurité où il l'avoit trouvée.

Demoſth. Philip. 3. p. 89.

Démoſthéne remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on vouloit bien accorder

ſoit à Sparte ſoit à Athénes, étoit une prééminence d'honneur non de domination, & que l'eſprit de la Gréce étoit de conſerver dans les autres villes une ſorte d'égalité & d'indépendance. Auſſi, dit-il, dès que la ville dominante tentoit de s'arroger ce qui ne lui appartenoit point, & vouloit, contre les régles de la juſtice, ébranler les uſages établis, tous les Grecs croioient devoir courir aux armes, & ſans nul ſujet de mécontentement perſonnel, épouſer avec ardeur la querelle des offenſés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe bien ſenſée. Il attribue la ſage conduite des Athéniens dans les tems dont j'ai parlé, à la ſageſſe des Chefs qui étoient pour lors à la tête des affaires, & il ſe ſert d'une comparaiſon qui marque bien le caractére de ce peuple. Un vaiſſeau qui eſt ſans maître, dit-il, ſe trouve expoſé à de grands périls, lorſque chacun exige qu'on le méne à ſon gré, & ne veut point ſe laiſſer conduire. Quand il ſurvient une rude tempête, alors le danger même réunit les eſprits: on s'abandonne à l'habileté du pilote, & tous les rameurs faiſant leur devoir, le vaiſſeau eſt ſauvé & mis en ſureté. Mais ſi, l'orage ceſſé, & le tems devenu ſerein, la diſcorde recommence dans le vaiſſeau; que ceux qui y ſont n'écoutent plus le pilote, *Polyb. l. 7. p. 488.*

& prétendent ſe conduire à leur tête; que les uns veuillent continuer leur voiage, les autres s'arréter au milieu de la courſe; que d'un côté on déploie les voiles, & que de l'autre on les plie : il arrive ſouvent, qu'après avoir échapé à de violens orages, on fait naufrage dans le port même. Voilà, dit Polybe, une image naïve de la République d'Athénes. Tant qu'elle ſe laiſſa conduire, & qu'elle écouta ſes illuſtres Chefs, un Ariſtide, un Thémiſtocle, un Périclès, elle ſortit toujours victorieuſe des plus grands périls. Mais la proſpérité l'aveugla & la perdit. Ne ſuivant plus que ſon caprice, & devenue indocile & intraitable, elle ſe précipita dans les plus grands malheurs.

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès ſon fils lui ſuccéde. Caractére admirable de ce Prince.*

An. M. 3630. Av. J. C. 374. *Diod. l. 15. p. 363.* LA TROISIÉME année de la CI^e^ Olympiade, & peu de tems après que les Thébains eurent détruit Platée & Theſpies, comme on l'a marqué auparavant, Evagore roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut aſſaſſiné par un de ſes Eunuques. Nicoclès ſon fils lui ſuccéda. Il avoit un beau modéle dans la perſonne de ſon pere, & il

paroit qu'il ſe fit un devoir & qu'il prit à tâche de marcher ſur ſes traces. Quand il prit poſſeſſion du trône, il trouva le Tréſor public abſolument épuiſé par les grandes dépenſes que ſon pere avoit été obligé de faire dans la longue guerre qu'il eut à ſoutenir contre le Roi de Perſe. Il ſavoit que la plupart des Princes, dans de pareilles conjonctures, ſe croient tout permis, & que tout moien leur paroit légitime pour rétablir leurs affaires. Pour lui, il ſe conduiſit ſelon d'autres principes. On n'entendit point parler ſous ſon régne d'exils, de taxes, de confiſcation de biens. La félicité publique fut ſon unique objet, & la juſtice ſa vertu favorite. Il acquitta peu à peu les dettes de l'Etat, ſans fouler le peuple par des impôts exceſſifs, mais en retranchant toutes les dépenſes inutiles, & uſant d'une ſage économie dans l'adminiſtration de ſes revenus. » Je ſuis ſûr, diſoit-il, qu'il ne » ſe trouvera aucun citoien qui ſe plaigne » que je lui aie fait le moindre tort ; & » j'ai la conſolation d'en avoir enrichi » pluſieurs, & de les avoir comblés de » bienfaits. » Il croioit que cette ſorte de vanité, ſi c'en eſt une, devoit être permiſe à un Prince, & qu'il lui étoit glorieux de pouvoir faire un tel défi à ſes ſujets.

Iſocrat. in Nicocle, pag. 64.

Ibid. 65. 66.

Il ſe piquoit encore principalement d'une autre vertu, d'autant plus admira-

Ibid. p. 67.

ble dans les Princes, qu'elle y eſt plus rare; je veux dire la tempérance. Il eſt beau, mais bien difficile, dans un âge & dans une fortune où tout paroit permis, & où la volupté armée de tous ſes attraits & de tous ſes artifices dreſſe ſans ceſſe des embuches à un jeune Prince, & va au-devant de ſes deſirs, de réſiſter lontems à de ſi violentes & de ſi douces attaques. Nicoclès faiſoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la ſienne pendant tout le tems de ſon régne; & il s'étonnoit que tous les autres contrats étant reſpectés dans la ſociété civile, celui du mariage, le plus ſacré & le plus inviolable de tous, fût impunément violé; & qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de ſon épouſe une infidélité, dont on ſeroit au déſeſpoir qu'elle ſe rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de raporter de la juſtice & de la tempérance de Nicoclès, Iſocrate le met dans la bouche de ce Prince même; & il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainſi parler, ſi ſa conduite n'eût répondu à de tels ſentimens. C'eſt dans un diſcours où ce Roi marque à ſon peuple quels ſont les devoirs des ſujets à l'égard des Princes; amour, reſpect, obéiſſance, fidélité, dévouement entier & ſans bornes: & pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne

dédaigne pas de leur rendre compte de ſa conduite & de ſes ſentimens.

Dans un autre diſcours qui précéde celui-ci, Iſocrate expoſe à Nicoclès tous les devoirs de la Roiauté, & lui donne ſur ce ſujet d'excellens avis. Je ne puis en raporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de ſecours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux & les ſoins qui en ſont inſéparables, par les malheurs où ſouvent ils ſe trouvent expoſés, par l'éloignement des délices & du luxe, & ſur-tout par la liberté qu'ont leurs parens & leurs amis de leur donner des conſeils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux Princes. Il ajoute qu'un Roi, pour ſe mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oiſive & deſoccupée, donner un tems réglé au travail & aux affaires, ſe former un Conſeil de ce qu'il y a dans un roiaume de gens plus habiles & plus expérimentés, travailler à ſe rendre ſupérieur aux autres par ſon mérite & ſa prudence, comme il l'eſt par ſa dignité, ſur-tout ſe faire aimer de ſes ſujets, & pour cela les aimer lui-même ſincérement, & s'en regarder comme le pere. » Conſervez, lui dit-il, la » religion que vous avez reçue de vos pe» res, mais comptez que le culte & le ſa-

Iſocrat. ad Nicocl.

» crifice le plus agréable que vous puiſ-
» ſiez offrir à la Divinité, eſt celui du
» cœur, en vous rendant bon & juſte.
» Montrez en toute occaſion un tel reſ-
» pect pour la vérité, qu'on ſe fie plus à
» une ſimple parole de votre part, qu'au
» ſerment des autres. Soyez guerrier par
» l'habileté dans le métier des armes, &
» par un appareil de guerre capable d'in-
» timider vos ennemis, mais pacifique
» par inclination, & par une rigide exac-
» titude à ne rien prétendre & à ne rien
» entreprendre d'injuſte. L'unique preuve
» certaine que vous aurez bien régné, ſera
» de pouvoir vous rendre ce témoignage,
» que ſous votre régne votre peuple eſt
» devenu & plus heureux, & plus ſage.

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce diſcours, c'eſt que les avis qu'Iſocrate donne à ce Roi n'y ſont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés & de ces tours artificieux, ſans leſquels la timide vérité n'oſe approcher du trône; ce qui eſt un grand éloge, encore plus pour le Prince, que pour l'Ecrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnoit, les reçut avec joie; & pour en marquer ſa reconnoiſſance à Iſocrate, il lui fit préſent de vingt talens, c'eſt-à-dire de vingt mille écus.

Plut. in vit. Iſocrat. pag. 838.

§. IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate Athénien eſt mis à la tête des troupes Grecques. Cette entrepriſe échoue par la faute de Pharnabaze Général des Perſes.*

ARTAXERXE, après avoir donné quelques années de relâche à ſes peuples, avoit formé le deſſein de réduire l'Egypte, qui depuis pluſieurs années avoit ſecoué le joug de la domination des Perſes. Il fit pour cela de grands préparatifs de guerre. Acoris, qui régnoit pour lors en Egypte, & qui avoit donné de puiſſans ſecours à Evagore contre les Perſes, prévoiant l'orage, leva beaucoup de troupes de ſes ſujets, & prit à ſa ſolde un grand nombre de Grecs & d'autres troupes auxiliaires, dont Chabrias l'Athénien eut le commandement. Il l'avoit accepté de ſon chef, & ſans ordre de la République. An. M. 3617. Av. J. C. 377. *Diod. l. 15. p. 328. & 347. Corn. Nep. in Chabr. & in Iphicrat.*

Pharnabaze aiant été chargé de cette guerre, envoia faire des plaintes à Athénes de ce que Chabrias s'engageoit à ſervir contre ſon Maître, & menaça du reſſentiment du Roi cette République, ſi elle ne le rappelloit inceſſamment. Il demandoit auſſi en même tems Iphicrate, autre Athénien, qui étoit regardé comme un des plus excellens Capitaines de ſon tems, pour lui donner dans cette guerre le commandement du corps de-

troupes Grecques que ſon Maître avoit à ſon ſervice. Les Athéniens, qui avoient grand intérêt de ménager l'amitié du Roi, rappellérent Chabrias, & lui ordonnérent, ſous peine de mort, de ſe rendre à Athénes au jour marqué. Iphicrate fut envoié à l'armée de Perſe.

Les Perſes firent leurs préparatifs avec tant de lenteur, que deux années entiéres s'écoulérent avant qu'on entrât en action. Acoris, roi d'Egypte, vint à mourir. *Euſeb. in Chron.* Pſammuthis, qui lui ſuccéda, ne régna qu'un an. Après lui vint Néphrérite, & quatre mois après Nectanébus, qui régna dix ou douze ans.

AN. M. 3630. AV. J. C. 374. *Diod. l. 15. pag. 355.* Pour tirer plus de troupes de Gréce, Artaxerxe y envoia des Ambaſſadeurs déclarer à tous les Etats, que le Roi entendoit qu'ils vécuſſent tous en paix entr'eux ſur le pié du Traité d'Antalcide, qu'on retirât toutes les garniſons, & qu'on laiſſât toutes les villes jouir de la liberté ſous leurs propres loix. Toute la Gréce reçut avec plaiſir cette Déclaration, excepté les Thébains qui refuſérent de s'y conformer.

Diod. pag. 358, 359. Enfin tout étant prêt pour attaquer l'Egypte, on forma un camp à Acé, appellée depuis Ptolémaïs, dans la Paleſtine, où étoit le rendez-vous général. Dans la revûe qui s'y fit, il ſe trouva deux cens mille Perſes que commandoit Pharnabaze, & vingt mille Grecs ſous Iphicrate.

Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre. Car leur flote étoit de trois cens galéres, outre deux cens autres vaiſſeaux à trente rames, & un nombre prodigieux de barques pour les proviſions néceſſaires à la flote & à l'armée de terre.

L'armée & la flote ſe mirent en mouvement en même tems; &, pour agir de concert, elles s'éloignoient le moins qu'il leur étoit poſſible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devoit ſe faire par l'attaque de Péluſe; mais on avoit donné tant de tems aux Egyptiens, que Nectanébus leur en rendit l'approche impraticable & par terre & par mer. Ainſi la flote, au lieu de faire là ſa deſcente, comme on l'avoit projetté, paſſa outre, & alla dans la bouche du Nil appellée Mendéſienne. Le Nil, en ce tems-là, ſe jettoit dans la mer par ſept différentes bouches, dont il ne reſte plus aujourd'hui que deux; & à chaque embouchure il y avoit un Fort avec une bonne garniſon pour en défendre l'entrée. La Mendéſienne n'étant pas ſi bien fortifiée que celle de Péluſe où l'on attendoit l'ennemi, la deſcente s'y fit ſans beaucoup de peine. Le Fort fut emporté l'épée à la main, & on n'y fit quartier à perſonne. *Damiette & Roſette.*

Après cette action d'éclat, Iphicrate vouloit qu'on remontât le Nil ſans per-

dre de tems, pour aller attaquer Memphis la capitale de l'Egypte. Si cet avis eût été ſuivi avant que les Egyptiens euſſent eu le tems de revenir de la fraieur où les avoit jetté cette formidable invaſion, & le premier coup qu'on venoit de fraper, on auroit trouvé cette capitale ſans défenſe, elle eût été immanquablement emportée, & toute l'Egypte étoit reconquiſe. Mais le gros de l'armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre, & ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût raſſemblé toutes ſes forces, ſous prétexte qu'alors elles ſeroient invincibles, & qu'il n'y auroit point d'obſtacle capable de l'arréter.

Iphicrate, qui ſavoit, que dans les affaires de la guerre ſur-tout, il y a des momens favorables & déciſifs qu'il faut ſaiſir, en jugeoit tout autrement; & au déſeſpoir de voir qu'on laiſsât échaper une occaſion qui ne ſe retrouveroit jamais, il demanda inſtamment qu'au moins on lui permît d'y aller ſeulement avec ſes vingt mille hommes. Pharnabaze lui en refuſa la permiſſion par un ſentiment de baſſe jalouſie, craignant que, ſi cette entrepriſe réuſſiſſoit, tout l'honneur de la guerre ne fût pour Iphicrate. Ce délai donna le tems aux Egyptiens de ſe reconnoitre. Ils raſſemblérent toutes leurs troupes en un corps, mirent une

bonne garniſon dans Memphis, & avec le reſte tinrent la campagne, & haraſſérent tellement l'armée des Perſes, qu'ils l'empéchérent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela ſurvint l'inondation du Nil, qui aiant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perſes de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainſi cette expédition, qui avoit couté des ſommes immenſes, & dont les ſeuls préparatifs avoient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entiérement, & n'aboutit qu'à cauſer une haine irréconciliable entre les deux Généraux qui y avoient commandé. Pharnabaze, pour s'excuſer, accuſoit Iphicrate d'en avoir empéché la réuſſite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raiſon, en attribuoit toute la faute à Pharnabaze. Mais ſachant fort bien que ce Seigneur ſeroit cru à la Cour préférablement à lui, & n'aiant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un ſort pareil à celui de cet illuſtre Athénien, de ſe ſauver à Athénes dans un petit vaiſſeau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuſer d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athénes lui fit répondre, que ſi on pouvoit l'en convaincre, il ſeroit puni comme ſon crime le mériteroit. Mais ſon

innocence étoit trop bien connue à Athénes, pour l'inquiéter là dessus. Il ne paroit pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaires; &, peu de tems après, les Athéniens le déclarérent seul amiral de leur flote.

Diod. pag. 358. La plupart des projets de la Cour de Perse échouoient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les Généraux avoient les mains liées: on ne laissoit rien à leur discrétion. Ils avoient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osoient pas s'écarter. Survenoit-il quelque accident qu'on n'avoit pas prévu? il faloit attendre de nouveaux ordres de la Cour; & avant qu'ils vinssent, l'occasion étoit perdue. Iphicrate aiant remarqué que Pharnabaze prenoit ses résolutions avec toute la présence d'esprit & la pénétration qu'on pouvoit souhaiter dans un habile Général, & que néanmoins l'exécution ne suivoit pas, lui demanda un jour d'où venoit que ses vûes étoient si vives, & ses actions si lentes. *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vûes ne dépendent que de moi, & que l'exécution dépend de mon Maître.*

Diod. pag. 357.

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort.*

Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe.

APRÈS la bataille de Mantinée, les deux partis, également las de la guerre, avoient fait avec tous les autres Etats de la Gréce une paix générale, ſur le plan du Roi de Perſe, par laquelle on aſſuroit à chaque ville la jouiſſance de ſes loix & de ſa liberté, & les Meſſéniens y furent compris malgré tous les mouvemens que ſe donnérent les Lacédémoniens pour l'empécher. Le dépit qu'ils en eurent les ſépara des autres Grecs. Ils furent les ſeuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'eſpérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Meſſénie. Cette réſolution, dont Agéſilas étoit l'auteur, le fit regarder avec raiſon comme un homme violent, opiniâtre, inſatiable de gloire & de commandement, qui ne craignoit point de replonger les ſujets de la République dans des malheurs inévitables par la néceſſité où la diſette d'argent la mettroit d'emprunter de groſſes ſommes, & de faire de groſſes impoſitions; au lieu de profiter de l'occaſion favorable qu'il avoit de conclure la paix, & de faire finir tous ces maux. *Plut. in Ageſil. pag. 616-618 Diod. lib. 15. pag. 397-401.*

Pendant que ceci ſe paſſoit en Gréce, Tachos, qui étoit monté ſur le trône de l'Egypte, ramaſſoit autant de troupes *An. M. 3641. Av J. C. 363. Xenoph. de Ageſil. p. 663.*

Corn. Nep. in Ageſil. c. 8.

qu'il pouvoit pour ſe défendre contre le Roi de Perſe qui ſongeoit à attaquer de nouveau l'Egypte malgré le mauvais ſuccès des efforts qu'il avoit déja faits pour réduire ce roiaume.

Pour cet effet Tachos envoia en Gréce, & obtint des Lacédémoniens un corps de leurs troupes, & Agéſilas pour les commander : il lui promettoit de le faire Généraliſſime de ſes troupes. Les Lacédémoniens étoient piqués de ce qu'Artaxerxe les avoit forcés de comprendre les Meſſéniens dans la paix qu'ils venoient de conclure, & ils furent ravis d'avoir cette occaſion de lui en marquer leur reſſentiment. Chabrias Athénien ſe donna auſſi à Tachos, mais de ſon chef, & ſans être avoué de ſa République.

Cette commiſſion ne fit pas d'honneur à Agéſilas. On trouvoit indigne qu'un Roi de Lacédémone, un grand Capitaine comme lui qui avoit rempli la terre du bruit de ſon nom, un homme plus qu'octogénaire, allât ſe mettre à la ſolde d'un Egyptien, & ſervir ſous un barbare qui s'étoit révolté contre ſon Maître.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux Capitaines du Roi, & les premiers Officiers de ſa maiſon, ſe rendirent à ſon vaiſſeau pour le recevoir, & pour lui faire la cour. Les autres Egyp-

tiens n'eurent pas moins d'empreſſement, à cauſe de la grande attente qu'avoit excité le nom & la réputation d'Agéſilas. Ils accouroient tous en foule ſur le rivage pour le voir. Mais lorſqu'au lieu d'un grand & magnifique Prince, ſelon l'idée que leur en avoient donné ſes belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni ſur ſa perſonne, ni dans ſon équipage, & qu'ils virent ſeulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, ſans aucune apparence, & vétu d'une méchante robe d'une étofe fort groſſiére, il leur prit une envie démeſurée de rire, & ils lui appliquérent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ſes troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas Général de toute cette armée comme il s'y étoit attendu, mais ſeulement des troupes étrangéres; que Chabrias l'Athénien fut fait Général des troupes de mer, & que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le ſeul déplaiſir qu'il eut à eſſuier.

Tachos prit la réſolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théatre de la guerre, que d'attendre l'ennemi dans l'Egypte. Agéſi-

las, qui en ſavoit plus que lui, eut beau lui repréſenter que ſes affaires n'étoient pas aſſez bien établies au-dedans pour s'éloigner ainſi de ſes Etats, qu'il feroit beaucoup mieux d'y demeurer, & de ſe contenter de faire agir ſes Généraux hors de ſon pays. Tachos mépriſa ce ſage avis, & ne marqua pas de plus grands égards pour lui dans toutes les autres occaſions. Agéſilas fut ſi outré de toute cette conduite, qu'il ſe joignit aux Egyptiens qui s'étoient ſoulevés contre lui pendant ſon abſence, & qui avoient mis Nectanébus ſon * couſin à ſa place. Agéſilas, abandonnant ainſi le Roi au ſecours duquel il avoit été envoié, & entrant au ſervice du rebelle qui l'avoit détrôné, alléguoit pour ſa juſtification, qu'il étoit envoié pour ſecourir les Egyptiens, & que ceux-ci aiant pris les armes contre Tachos, il ne lui étoit pas permis de ſervir contr'eux ſans de nouveaux ordres de Lacédémone. Il y envoia des exprès, & les inſtructions qu'il reçut furent, qu'il fît ce qu'il jugeroit le plus avantageux pour ſa patrie. Il n'héſita pas à ſe déclarer pour Nectanébus. Alors Tachos, obligé de ſortir de l'Egypte, ſe retira à Sidon, d'où il ſe rendit à la Cour de Perſe. Artaxerxe,

* *Selon Diodore, c'étoit ſon propre fils; ſelon Plutarque, ſon couſin.*

non content de lui pardonner ſa faute, lui donna encore le commandement de ſes troupes contre les rebelles.

Agéſilas couvroit une action ſi lâche & ſi noire du voile de l'utilité publique. Mais, dit Plutarque, que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juſte & le ſeul véritable que l'on puiſſe donner à cette démarche, c'eſt celui de perfidie & de trahiſon. Il eſt vrai que les Lacédémoniens faiſant conſiſter la plus grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui eſt utile à leur patrie, dont ils ſe font une idole, ne connoiſſent d'autre juſtice que ce qui leur paroit pouvoir ſervir à augmenter la grandeur de Sparte, & à étendre ſa domination. Je m'étonne qu'un Auteur auſſi judicieux que Xénophon ait cherché à pallier une telle conduite, en diſant ſimplement qu'Agéſilas s'attacha à celui des deux Rois qui lui parut le plus affectionné à la Gréce.

Dans le même tems, un troiſiéme Prince de la ville de Mendès, ſe mit ſur les rangs, & voulut diſputer la couronne à Nectanébus. Ce nouveau prétendant avoit une armée de cent mille hommes pour ſoutenir ſes prétentions. Agéſilas conſeilla de les charger avant qu'ils fuſſent exercés & diſciplinés. En effet, ſi ſon avis eût été ſuivi, on auroit eu bon marché de gens levés à la hâte, & ſans

expérience dans la guerre. Mais Nectanébus ſe mit dans la tête qu'Agéſilas ne lui donnoit ce conſeil que pour le trahir enſuite comme il avoit trahi Tachos. Ainſi il laiſſa à ſon ennemi le tems d'exercer & de diſcipliner ſes troupes, qui bientôt après l'obligérent lui-même de ſe tetirer dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une fort grande enceinte. Agéſilas fut obligé de l'y ſuivre. Le Prince Mendéſien les y aſſiégea. Alors Nectanébus vouloit charger l'ennemi, avant que les travaux qu'on commençoit pour enfermer la ville fuſſent avancés, & preſſoit Agéſilas de le faire. Celui-ci refuſa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les ſoupçons qu'on avoit pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage aſſez avancé, & qu'il ne reſtoit plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes, qu'en pouvoient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanébus qu'il étoit tems d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empécheroient de l'enveloper; & que l'entre-deux, encore vuide, étoit juſtement ce qu'il lui faloit pour ranger ſes troupes de maniére qu'elles puſſent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agéſilas l'avoit imaginée. Les aſſiégeans furent battus; & depuis ce tems-là Agéſilas conduiſit toutes les

opérations de la guerre avec tant de ſuccès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin priſonnier.

L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Nectanébus ſur le trône, il ſe mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le pouſſérent ſur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de preſque toute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne ſoutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence ſur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ſes vertus, & diſſimulé ſes défauts. An. M. 3643. Av. J. C. 361.

Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y ſubſtituérent de la cire. Son fils Archidamus lui ſuccéda au trône, qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-

quiéme roi de ſa famille depuis Agéſilas.

Vers la fin de la guerre d'Egypte éclatérent les révoltes de la plupart des provinces ſoumiſes aux Perſes.

Artaxerxe Mnémon, ſans le vouloir, y avoit donné lieu. Ce Prince, par lui-même, étoit bon, équitable, bienfaiſant. Il aimoit les peuples, & en étoit aimé. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractére, mais une douceur qui dégénéroit en molleſſe, ſurtout dans les derniéres années de ſa vie; qui lui donnoit de l'éloignement pour toute application & tout travail; & qui, par-là, rendoit inutiles les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs, auſſi bien que ſes bonnes intentions. Les Satrapes & les Gouverneurs des provinces, abuſant de ſa bonté & de la foibleſſe de ſon grand âge, vexoient les peuples, les traitoient avec hauteur & dureté, les accabloient d'impôts, & faiſoient tout ce qu'il faloit pour leur rendre le joug de la domination Perſanne inſupportable.

Le mécontentement devint général, & après une longue patience il éclata, preſque en même tems, de tous côtés. L'Aſie Mineure, la Syrie, la Phénicie, & pluſieurs autres provinces, ſe déclarérent ouvertement & prirent les armes. Les principaux Chefs qui entrérent dans cette conſpiration, étoient Ariobarzane Sa-

trape de Phrygie, Mauſole Roi de Carie, Oronte Gouverneur de Myſie, Autophradate de Lydie. Datame, qui commandoit en Cappadoce, & dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva auſſi engagé. Par là, tout d'un coup, la moitié des ſources des revenus de la Couronne ſe trouva tarie; & le reſte n'eût pas ſuffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils euſſent agi de concert. Mais leur union ne dura guéres, & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à ſecouer le joug, furent auſſi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Les provinces de l'Aſie Mineure, en ſe retirant de ſon obéiſſance, s'étoient confédérées, afin de ſe mieux défendre contre lui. Elles avoient choiſi Oronte, Gouverneur de Myſie, pour Général de la Confédération. Elles avoient auſſi réſolu qu'on prendroit vingt mille hommes de troupes étrangéres pour joindre à celles du pays; & ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent néceſſaire pour la levée de ces troupes, & pour un an de paie, il garda l'argent pour lui, & livra au Roi ceux qui le lui avoient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des Chefs dans

l'Asie Mineure, étant envoié en * Egypte pour en tirer du secours, commit une perfidie & une trahison toute pareille. En effet, aiant apporté de ce pays-là cinq cens talens, & obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie Mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre compte de sa négociation, les arréta tous, les livra au Roi pour faire sa paix, & garda l'argent qu'il avoit raporté d'Egypte pour la Confédération. Ainsi cette formidable révolte, qui avoit mis l'Empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même, ou, pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque tems.

Cinq cens mille écus.

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce Prince.*

Plut. in Artax. pag. 1024-1027. Diod. l. 15. pag. 400. Justin. lib. 10. c. 1. & 2.

LA FIN du régne d'Artaxerxe fut pleine de cabales. Tout le monde à sa Cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cens soixante, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe, & Ochus. Pour arréter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son suc-

* *Diodore dit que ce fut vers Tachos ; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanébus.*

ceſſeur. Et afin d'ôter tout lieu de lui diſputer ſon droit après ſa mort, il lui permit dès-lors de prendre le titre de Roi, & de porter la * Tiare roiale. Mais ce jeune Prince vouloit quelque choſe de plus réel. D'ailleurs le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ſes concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, & il fit une conſpiration contre la vie de ſon pere, où il engagea cinquante de ſes freres.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé pluſieurs fois dans le Volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une réſolution ſi dénaturée; & cela pour un pareil ſujet de mécontentement contre le Roi, qui aiant promis de lui donner en mariage une de ſes filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, & les épouſa lui-même. Ces inceſtes abominables étoient pour lors permis en Perſe, ſans que la religion qu'on y profeſſoit réclamât contre.

Déja le nombre des conjurés étoit grand, & le jour pris pour l'exécution, lorſqu'un Eunuque, bien inſtruit de tout, en donna avis au Roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe penſa que ce ſeroit

* *Cette Tiare étoit un Turban, ou une eſpéce de coeffure, dont l'aigrette étoit droite. Les ſept Conſeillers avoient auſſi une aigrette, mais elle étoit couchée, & en avant. Tous les autres la portoient couchée, & en arriére.*

une fort grande imprudence de mépriſer un ſi grand danger en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en ſeroit encore une plus grande d'y ajouter foi ſans aucune preuve certaine & indubitable. Il s'en aſſura par ſes propres yeux. On laiſſa venir les Conjurés juſques dans la chambre du Roi, puis ils furent arrêtés. Darius & tous ſes complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencérent tout de nouveau. Trois de ſes freres ſe mirent ſur les rangs; Ariaſpe, Ochus, & Arſame. Les deux premiers prétendoient à la couronne par droit de naiſſance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troiſiéme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à ſe défaire de ſes deux rivaux. Comme il étoit également cruel & ruſé, il emploia ſa cruauté contre Arſame, ſes ruſes & ſes fineſſes contre Ariaſpe. Connoiſſant ce dernier pour un homme fort ſimple & fort crédule, il lui fit faire par des Eunuques du Palais qu'il avoit gagnés, de ſi terribles menaces de la part du Roi ſon pere, que s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avoit été Darius, il s'empoiſonna lui même pour l'éviter. Il ne reſtoit plus après

cela qu'Arſame qui lui fit ombrage, parce que ſon pere, auſſi bien que tout le monde en général, le regardoit comme le plus digne du trône à cauſe de ſon habileté & de ſes autres belles qualités. Il le fit aſſaſſiner par Harpate fils de Tiribaze.

Cette perte qui ſuivit l'autre de fort près, & la ſcélérateſſe qui les avoit accompagné toutes deux, cauſérent une douleur mortelle à ce vieux Roi. A ſon âge, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ne ſe trouvât pas aſſez de force pour ſoutenir le poids d'une telle affliction. Elle l'accabla, & le mit au tombeau après un régne de quarante-trois ans, qui pourroit paſſer pour heureux, s'il n'avoit été troublé par beaucoup de révoltes. Le régne ſuivant ne le ſera pas moins. AN. M. 3643. AV. J. C. 361.

§. XII. *Cauſes des ſoulévemens & des révoltes qui arrivoient ſi fréquemment dans l'Empire des Perſes.*

J'AI EU SOIN, en raportant les ſéditions arrivées dans l'Empire des Perſes, de marquer de tems en tems les abus qui y donnoient lieu. Mais, comme ces révoltes ont été plus fréquentes que jamais dans les derniéres années, & qu'elles le ſeront encore, ſur-tout ſous le régne qui va ſuivre, j'ai cru qu'il étoit à propos de réunir ici ſous un même point de vûe les différentes cauſes de ces ſoulévemens, qui

annonceent pour l'Empire des Perſes une prochaine décadence.

I. Après le régne d'Artaxerxe Longuemain, les Rois de Perſe s'abandonnérent de plus en plus aux charmes de la volupté & du luxe, & à la douceur d'une vie indolente & déſoccupée. Renfermés ordinairement dans leurs palais au milieu des femmes & d'une foule de courtiſans flateurs, ils ſe contentoient de goûter dans une molle oiſiveté, le plaiſir d'être les maîtres de tout; & ils faiſoient conſiſter leur grandeur dans l'éclat des richeſſes, & dans une ſomptueuſe magnificence.

II. C'étoient d'ailleurs des Princes ſans grands talens pour le maniement des affaires, ſans grande capacité pour le gouvernement, ſans goût pour la gloire. Ne ſe ſentant pas aſſez d'étendue d'eſprit pour animer toutes les parties de ce vaſte Empire, ni aſſez de force pour en ſoutenir le poids, ils ſe déchargeoient ſur leurs Officiers du ſoin des affaires, des fatigues du commandement des armées, & des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entrepriſes; & leur ambition ſe bornoit à porter ſeuls le titre faſtueux de Grand-Roi, & de Roi-des-Rois.

III. Les premiéres charges de la Couronne, les gouvernemens des provinces, les commandemens des armées, étoient

ordinairement donnés à des gens ſans ſervice & ſans mérite. C'étoit le crédit des favoris, les intrigues ſecrettes de la Cour, les ſollicitations des femmes du palais, qui décidoient du choix des ſujets pour remplir les plus importantes places de l'Empire, & qui faiſoient tomber ſur leurs créatures les récompenſes dûes aux Officiers qui avoient le plus utilement ſervi l'Etat.

IV. Souvent ces Courtiſans, par une baſſe jalouſie contre le mérite qui leur faiſoit ombrage, & qui leur reprochoit leur peu d'habileté, éloignoient leurs rivaux des affaires, & rendoient leurs talens inutiles à l'Etat. Quelquefois même ils rendoient leur fidélité ſuſpecte par d'artificieuſes délations, les faiſoient citer en jugement comme des criminels d'Etat, & forçoient les fidéles ſerviteurs du Roi, pour ſe défendre contre leurs calomniateurs, de chercher leur ſureté dans la révolte, & de tourner contre leur Prince les armes qu'ils avoient ſi ſouvent fait triompher pour ſa gloire & pour le ſervice de l'Empire. *Pharnabaze. Tiribaze. Datame, &c.*

V. Ces Miniſtres, pour retenir les Généraux dans leur dépendance, les génoient par des ordres bornés, qui les mettoient dans la néceſſité de laiſſer échaper les occaſions de vaincre, & les empéchoient, par l'attente de nouveaux or-

dres, de pouſſer leurs avantages. Souvent ils les rendoient reſponſables des mauvais ſuccès, après les avoir laiſſé manquer de tout ce qui étoit néceſſaire pour réuſſir.

VI. Les Rois de Perſe avoient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus & des anciens Perſes, qui ſe contentoient de creſſon pour nourriture, & d'eau pour boiſſon. Toute la nobleſſe avoit été entraînée par la contagion de cet exemple. En conſervant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faiſoient durer pendant la plus grande partie du jour, & le prolongeoient juſques dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils ſe faiſoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caſpienne & le Pont-Euxin juſqu'à la Mer Rouge & à l'Ethiopie, depuis les fleuves de l'Inde & du Gange juſqu'à la Mer Egée, étoit un grand obſtacle à l'attachement & à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la ſatisfaction de jouir de la préſence de leurs Maîtres, qui ne les connoiſſoient que par la peſanteur des impôts, par l'orgueil & l'avarice de leurs Satrapes; & qui, en ſe tranſportant même à la Cour pour y porter leurs demandes & leurs plaintes, ne pouvoient eſpérer de trouver accès auprès des Princes,

qui

qui croioient qu'il étoit de leur majeſté de ſe rendre inviſibles & inacceſſibles.

VIII. Cette multitude de provinces aſſujetties aux Perſes, ne compoſoit pas un Empire uniforme, ni un corps d'Etat régulier, dont tous les membres fuſſent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langages, & de religion; qui fuſſent animés d'un même eſprit de gouvernement, & conduits par des loix ſemblables. C'étoit plutôt un aſſemblage confus, mal aſſorti, tumultuaire, & même forcé de différens peuples, autrefois libres & indépendans, dont quelques-uns, arrachés de leurs patries & des ſépulcres de leurs peres, ſe voioient avec peine tranſportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuoient de ſe gouverner par des loix particuliéres & par une police propre. Ces différentes nations, qui non-ſeulement vivoient ſans avoir de liaiſon ni de relation entre elles, mais qui conſervoient une diverſité d'uſages & de culte, & ſouvent même une antipathie de caractéres & d'inclinations, ne ſoupiroient qu'après la liberté & qu'après le rétabliſſement dans leurs patries. Tous ces peuples ne s'intéreſſoient donc point à la conſervation d'un Empire, qui ſeul mettoit un obſtacle à de ſi vifs & de ſi juſtes deſirs, & ils ne pouvoient s'affectionner à un gouvernement qui les trai-

toit toujours en étrangers & en vaincus ; & qui ne leur donnoit jamais part à ſon autorité ni à ſes priviléges.

IX. L'étendue de l'Empire, & l'éloignement de la Cour, obligeoient de donner aux Vicerois des provinces frontiéres une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever & ſoudoier des armées, pour impoſer des tributs, pour juger les différends des villes, des provinces & des Rois vaſſaux, pour faire des traités avec les États voiſins. Une puiſſance ſi étendue & preſque indépendante, dans laquelle on les continuoit pluſieurs années ſans les relever, & ſans leur donner ni Adjoints ni Conſeil pour délibérer ſur les affaires, les accoutumoit au plaiſir de commander abſolument, & de régner. Ils ſouffroient enſuite avec peine qu'on les retirât de leurs Gouvernemens, & ſouvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

X. Les Gouverneurs de provinces, les Généraux d'armée, & tous les autres Officiers & Miniſtres, ſe faiſoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, la pompe & l'éclat de la Cour où ils avoient été élevés. Pour ſoutenir un faſte ſi ruineux, & fournir à des dépenſes qui paſſoient la fortune & les forces des particuliers, ils étoient ré-

duits à vexer les ſujets de leurs départemens par des taxes arbitraires, par des concuſſions criantes, par le trafic honteux d'une vénalité publique, qui faiſoit acheter à prix d'argent des places qui n'auroient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguoit, tout ce que le luxe épuiſoit, étoit remplacé par les artifices & par la violence d'une avarice inſatiable.

Ces excès, & beaucoup d'autres encore, qui demeuroient ſans reméde, & que l'impunité augmentoit tous les jours, laſſérent enfin la patience des peuples, & répandirent dans les eſprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des Etats. Leurs juſtes plaintes, lontems mépriſées, en précipitérent pluſieurs dans une rebellion ouverte, & les portérent à ſe rendre eux-mêmes la juſtice qui leur étoit refuſée. Ils manquoient en cela contre la ſoumiſſion & la fidélité que les ſujets doivent à leurs Souverains : mais le paganiſme ne portoit pas ſi loin ſes lumiéres, & n'étoit pas capable d'une perfection ſi ſublime, réſervée à une religion qui enſeigne que nul prétexte, nulle injuſtice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriſer la rebellion contre le Prince.

LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *Ochus monte ſur le trône de Perſe. Ses cruautés. Révoltes de pluſieurs peuples.*

PLus la mémoire d'Artaxerxe-Mnémon étoit honorée & reſpectée dans tout l'Empire, plus Ochus croioit avoir à craindre pour lui-même, perſuadé qu'en lui ſuccédant il ne trouveroit pas des diſpoſitions ſi favorables dans les peuples ni dans la Nobleſſe dont il venoit de ſe rendre l'horreur par la mort de ſes deux freres. Pour empêcher que cette haine ne lui fît donner l'excluſion, il gagna les Eunuques & les autres qui ſe trouvoient auprès de la perſonne du Roi, & fit cacher ſa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, & ſcellant des Décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie, & dans un de ces Décrets, il ſe fit proclamer Roi par tout l'Empire, toujours par ordre d'Artaxerxe. Après avoir gouverné ainſi près de dix mois, ſe croiant aſſez bien établi, il déclara enfin la mort de ſon pere, & monta ſur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'Hiſtoire lui donne néanmoins plus communément celui d'O-

Polyæn. ſtrateg. VII.

AN. M. 3644. AV. J. C. 360.

chus : & c'eſt de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la ſuite de cette hiſtoire.

Ochus fut le Prince de ſa race le plus cruel & le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connoitre. Dans fort peu de tems il remplit le palais & tout l'Empire de meurtres. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre ſur le trône quelque autre de la famille roiale, & ſe débarraſſer tout d'un coup de toutes les peines que les Princes ou les Princeſſes du ſang pourroient lui cauſer, il les fit tous mourir, ſans aucun égard pour le ſexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive ſa propre ſœur Ocha, dont il avoit épouſé la fille; & aiant renfermé un de ſes oncles avec cent de ſes fils & de ſes petits-fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de fléches, uniquement parce que ces Princes étoient fort eſtimés par les Perſes pour leur probité & leur courage. Cet oncle eſt apparemment le pere de Siſygambis mere de Darius Codoman. Car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avoit fait maſſacrer quatre-vingts freres de Siſygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'Empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la Nobleſſe qu'il pou-

Juſtin. lib. 10. cap. 3.

Val. Max. l. 9. c. 2.

Q. Curt. l. 10. c. 5.

voit ſoupçonner être tant ſoit peu mécontent.

An. M. 3648. Av. J. C. 356. Diod. l. 16. p. 433. 434. Les cruautés qu'Ochus avoit exercées ne le délivrérent pas de toute inquiétude. Artabaze, Gouverneur d'une des provinces d'Aſie, engagea dans ſon parti Charès Athénien, qui commandoit une flote & un corps de troupes Grecques dans ces quartiers-là : & avec ſon aſſiſtance, il défit une armée du Roi de ſoixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoiée pour le réduire. Artabaze, en récompenſe d'un ſi grand ſervice, donna à Charès de quoi paier tous les frais de l'armement. Le Roi de Perſe reſſentit vivement cette conduite des Athéniens à ſon égard. Ils étoient pour lors occupés à la guerre des Alliés. La menace que fit le Roi de ſe joindre à eux avec une nombreuſe flote, obligea les Athéniens de rappeller Charès.

An. M. 3651. Av. J. C. 353. Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à ſa ſolde, avec Pamméne pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires ſur les troupes du Roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes Thébaines, & à celui qui les commandoit. Il faloit que Thébes fût bien animée contre le

Roi de Perſe, pour envoier à ſes ennemis un ſecours ſi puiſſant dans le tems même qu'elle étoit occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être étoit-ce un effet de ſa politique, pour ſe rendre par là plus formidable, & pour faire acheter plus cher ſon alliance. Ce qui eſt certain, c'eſt que peu de tems après elle ſe réconcilia avec le Roi, qui lui fit compter trois cens talens, c'eſt-à-dire trois cens mille écus. Artabaze, deſtitué de tout ſecours, ſuccomba enfin, & fut obligé de ſe réfugier chez Philippe en Macédoine. *Diod. pag.* 438.

Ochus, délivré d'un ſi dangereux ennemi, tourna toutes ſes penſées du côté de l'Egypte, qui depuis lontems s'étoit révoltée. Dans le même tems il ſe paſſa en Gréce quelques événemens aſſez remarquables, qui ont peu de liaiſon avec les affaires de la Perſe. Je les inférerai ici: après quoi je reviendrai au régne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de ſon hiſtoire.

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.*

Peu d'années après les révoltes de l'Aſie Mineure dont je viens de parler, c'eſt-à-dire la troiſiéme année de la cent-cinquiéme Olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, ſe ſoulevérent contre An. M. 3646. Av. J. C. 358.

Athénes dont juſques-là elles avoient dépendu. Elle emploia, pour les réduire, & de grandes forces, & de grands Capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce [a] furent les derniers des Généraux Athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant diſtingué par ſon mérite ni par ſa réputation.

Cornel. Nep. in Chab. cap. 1.

CHABRIAS s'étoit déja fait un grand nom, lorſqu'envoié au ſecours des Thébains contre ceux de Sparte, & ſe voiant abandonné dans le combat par les Alliés qui avoient pris la fuite, il ſoutint ſeul le choc des ennemis, ſes ſoldats, par ſon ordre, s'étant ſerrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; de ſorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés, & Agéſilas, quoique vainqueur, fut obligé de ſe retirer. Les Athéniens érigérent une ſtatue à Chabrias dans l'attitude où il avoit combattu.

Liban. in orat. Demoſt. contr. Mid. pag. 655.

IPHICRATE étoit d'une fort baſſe naiſſance, aiant eu pour pere un cordonnier. Mais, dans une ville libre comme Athénes, le mérite ſeul faiſoit la nobleſſe des citoiens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ſes actions. S'étant ſignalé dans un combat naval où il n'é-

[a] Hæc extrema fuit ætas Imperatorum Athenienſium, Iphicratis, Chabriæ, Timothæi: neque poſt illorum obitum quiſquam dux in illa urbe fuit dignus memoria. *Corn. Nep. in Timoth. cap. 4.*

toit encore que ſimple ſoldat, il fut bientôt après emploié avec diſtinction, & honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui ſuſcita, ſon accuſateur, l'un des deſcendans d'Harmodius, qui faiſoit valoir extrêmement le nom de ſes ancêtres, lui aiant reproché la baſſeſſe de ſa naiſſance : *Oui*, répliqua-t-il. *La nobleſſe de ma famille commence en moi, & celle de la vôtre finit en vous.* Il épouſa la fille de Cotys roi de Thrace.

Plut. in Apophthegm. pag. 87.

On [a] le met de pair avec les plus grands hommes de la Gréce, ſur-tout pour ce qui regarde la ſcience de la guerre, & la diſcipline militaire. Il fit pluſieurs changemens utiles dans l'armure des ſoldats. Avant lui les boucliers étoient fort longs & fort peſans, & par cette raiſon les chargeoient & les embarraſſoient extrêmement : il les rendit plus courts & plus légers, de ſorte que ſans découvrir le corps, ils lui donnoient plus de viteſſe & d'agilité. Au contraire, il allongea les piques & les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea auſſi les cuiraſſes, & au lieu qu'auparavant elles étoient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine

Diod. l. 15. pag. 360. Corn. Nep. in Iphicr. c. 1.

[a] Iphicrates Athenienſis, non tam magnitudine rerum geſtarum, quàm diſciplina militari nobilitatus eſt. Fuit enim talis dux, ut non ſolùm ætatis ſuæ cum primis compararetur, ſed ne de majoribus natu quidem quiſquam anteponeretur. *Corn. Nep.*

à concevoir comment de telles cuiraſſes pouvoient défendre les ſoldats, & les mettre en ſûreté contre les coups qu'on leur portoit. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mélé de ſel, étoit tellement préparé, qu'il ſe durciſſoit & devenoit impénétrable au fer auſſi-bien qu'au feu. L'uſage en étoit commun chez pluſieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux diſciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenoit toujours en haleine, & en tems de paix ou de repos, il leur faiſoit faire toutes les évolutions néceſſaires, ſoit pour attaquer l'ennemi, ou pour ſe défendre; ſoit pour dreſſer des embuſcades, ou pour les éviter; ſoit pour conſerver leurs rangs dans la pourſuite même des fuiards, & ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui ſouvent devient pernicieuſe, ou pour ſe rallier à propos après un commencement de déroute. Ainſi, quand il s'agiſſoit de donner un combat, au premier ſignal tout ſe mettoit en mouvement avec une promtitude & un ordre admirable. Les Officiers & les ſoldats d'eux-mêmes ſe rangeoient en bataille, & juſques dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile Général. Mérite fort rare à ce que j'entends dire, mais bien eſtimable; qui contribue plus

qu'on ne peut croire au gain d'une bataille, & qui marque dans le Chef une ſupériorité de génie non commune!

TIMOTHÉE étoit fils de Conon, ſi célébre par ſes grandes actions, & par les ſervices importans qu'il rendit à ſa patrie. [a] Il ne dégénéra point de la réputation de ſon pere, ſoit pour le mérite guerrier, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement : mais il y ajouta la gloire qui vient des talens de l'eſprit, s'étant diſtingué particuliérement par le don de la parole, & par le goût pour les ſciences.

Aucun Capitaine n'éprouva moins que lui au commencement l'inconſtance du ſort des armes. Il n'avoit qu'à tenter pour réuſſir : le ſuccès ſuivoit toujours ſes vûes & ſes deſirs. Un ſi rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalouſie Ses envieux, comme je l'ai déja obſervé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenoit des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puiſque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé ?* Il prit enſuite la choſe plus ſérieuſement, & in- *Plut. in Sylla, p. 454.*

a Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim diſertus, impiger, laborioſus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. *Corn. Nep. cap. 1.*

Timothæus Cononis filius, cùm belli laude non inferior fuiſſet quàm pater, ad eam laudem doctrinæ & ingenii gloriam adjecit. *Cic. l. 1. de Offic. n. 116.*

digné contre ceux qui prétendoient ainſi rabaiſſer la gloire de ſes actions, il proteſta en public qu'il ne la devoit qu'à lui-même, & non à la Fortune. Cette déeſſe, dit Plutarque, bleſſée d'un orgueil ſi fier & ſi inſolent, l'abandonna entiérement dans la ſuite, & il n'eut plus aucun heureux ſuccès. Voila quels Chefs furent emploiés dans la guerre des Alliés.

Diod. lib. 16. pag. 412. Corn. Nep. in Chabr. c. 4. L'ouverture de la guerre & de la campagne ſe fit par le ſiége de Chio. Charès commandoit l'armée de terre, & Chabrias celle de mer. Tous les Alliés s'empreſſérent de porter du ſecours à cette île. Chabrias aiant forcé l'entrée du port y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galéres n'oſérent pas l'y ſuivre, & l'abandonnérent. Il fut bientôt envelopé de toutes parts, & ſon vaiſſeau percé de coups. Il auroit pu ſe ſauver à la nage vers la flote Athénienne, comme firent ſes ſoldats. Mais par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un Général d'abandonner ainſi ſon vaiſſeau, & il préféra une mort, glorieuſe ſelon lui, à une fuite honteuſe.

Cette premiére entrepriſe aiant mal réuſſi, on fit de part & d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avoient équipé une flote de ſoixante galéres, & nommé Charès pour la commander : ils en armérent encore ſoixante autres, ſous

le commandement d'Iphicrate & de Timothée. La flote des Alliés étoit de cent voiles. Après avoir ravagé pluſieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, & en avoir tiré un grand butin, ils s'attachérent au ſiége de Samos. Les Athéniens de leur côté, aiant réuni toutes leurs forces, aſſiégérent Byzance. Les Alliés accoururent auſſitôt pour la défendre. Les deux flotes étant en préſence, on ſe préparoit au combat, lorſqu'il ſurvint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès vouloit qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres Chefs, plus prudens & plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hazarder le combat. Charès indigné de voir qu'on ne ſe rendoit point à ſon avis, prit les ſoldats à témoin qu'il ne tenoit pas à lui qu'on ne battît les ennemis. C'étoit un homme naturellement vain, plein d'oſtentation & d'eſtime de lui-même, qui exagéroit ſes ſervices, mépriſoit ceux des autres, & rappelloit à lui ſeul toute la gloire des bons ſuccès. Il écrivit à Athénes contre ſes deux Collégues, les accuſant de lâcheté & de trahiſon. Sur ſes plaintes, le [a] peuple, qui étoit léger, vif, ſoupçonneux, & naturellement jaloux à l'égard

[a] Populus acer, ſuſpicax, mobilis, adverſarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. *Corn. Nep.*

de quiconque ſe diſtinguoit par un crédit & un mérite éclatant, rappelle ces deux Chefs, & leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui étoit très puiſſante à Athénes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condanné à une amende de cent talens : digne récompenſe du noble déſintéreſſement qu'il avoit fait paroitre dans une autre occaſion, en raportant à ſa patrie, du butin pris ſur l'ennemi, douze cens talens, ſans en rien réſerver pour lui-même. Il ne put pas ſoutenir plus lontems la vûe d'une ville ingrate, & hors d'état, pauvre comme il étoit, de paier une ſi forte amende, il ſe retira à Chalcide. Après ſa mort le peuple, touché de repentir, réduiſit l'amende à dix talens, qu'il fit paier à ſon fils Conon, pour rétablir une certaine partie des murs. Ainſi, par un événement aſſez bizarre, ces mêmes murs que ſon grand pere avoit rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athénes, les répara en partie de ſon propre bien.

Cent mille écus.

Douze cens mille écus.

Ariſt. Rhet. l. 2. c. 23.

Iphicrate fut auſſi appellé en jugement. Ce fut dans cette occaſion qu'Ariſtophon, autre Capitaine Athénien, l'accuſa d'avoir trahi & vendu la flote qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inſpire une réputation établie, lui demanda : *Auriez vous été homme à faire une trahiſon de cette nature ? Non*, ré-

pondit Ariſtophon, *je ſuis trop homme d'honneur pour cela. Quoi!* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Ariſtophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire?*

Il ne ſe contenta pas d'emploier pour ſa défenſe la force des raiſons : il appella auſſi à ſon ſecours celle des armes. Inſtruit par le mauvais ſuccès de ſon Collégue, il vit bien qu'il ne faloit pas tant ſonger à convaincre ſes Juges, qu'à les intimider. Il avoit placé autour du lieu où ils étoient aſſemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avoient ſoin de faire entrevoir de tems en tems. Ils ne purent réſiſter à cette ſorte d'éloquence preſſante & victorieuſe, & renvoiérent l'accuſé abſous. Comme on lui reprochoit dans la ſuite ce violent procédé : *J'aurois été bien fou*, diſoit il, *ſi, réuſſiſſant à faire la guerre pour les Athéniens, j'euſſe négligé de la faire pour moi-même.* *Polyæn. ſtratag. l. 3.*

Charès, par le rappel de ſes deux Collégues, ſe trouva ſeul Général de toute l'armée, & il étoit en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athénes dans l'Helleſpont, s'il eût ſu ſe défendre des promeſſes magnifiques d'Artabaze. Ce Satrape, qui s'étoit révolté dans l'Aſie Mineure contre le Roi de Perſe ſon maître, inveſti par ſoixante dix mille hommes, & prêt à ſuccomber par l'inégalité de ſes

forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne ſongeoit qu'à s'enrichir, marcha auſſitôt au ſecours d'Artabaze, le dégagea, & reçut une récompenſe proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avoit non ſeulement abandonné le ſervice de la République pour une guerre étrangére, mais encore irrité le Roi de Perſe, qui par ſes ambaſſadeurs menaça d'armer trois cens voiles en faveur des Inſulaires ſoulevés & ligués contre Athénes. Le crédit de Charès le ſauva encore dans cette occaſion, comme il l'avoit déja fait en pluſieurs autres ſemblables. Les Athéniens intimidés par les menaces du Roi, ſongérent ſérieuſement à en prévenir les effets par une paix générale.

De pace, ſeu ſocialis. C'eſt à quoi Iſocrate, indépendamment de ces menaces, les avoit vivement exhortés par un beau diſcours qui nous reſte encore, où il leur donne d'excellens avis. Il leur reproche avec beaucoup de liberté, comme Démoſthéne le fait dans preſque toutes ſes harangues, de ſe livrer aveuglément à la flaterie des Orateurs qui entrent dans leurs paſſions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conſeils les plus ſalutaires. Il s'applique ſur-tout à réfréner en eux ce deſir violent d'augmenter leur puiſſance, & de dominer ſur les peuples

de la Gréce, qui avoit été la ſource de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux tems, ſi glorieux pour Athénes, où leurs ancêtres, par un noble & généreux déſintéreſſement, ſacrifiérent tout pour maintenir la liberté commune, & pour ſauver la Gréce; & il les compare avec ces tems funeſtes, où l'ambition de Sparte, enſuite celle d'Athénes, avoient plongé ſucceſſivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes. Il leur repréſente que la ſolide grandeur d'un état ne conſiſte point à augmenter ſon domaine, ni à étendre au loin ſes conquêtes, ce qui ne ſe peut guére faire ſans violence & ſans injuſtice; mais à gouverner ſagement ſes ſujets & à les rendre heureux, à protéger ſes Alliés, à ſe faire aimer & reſpecter des voiſins, & à ſe faire craindre des ennemis. » Un Etat, » leur dit-il, ne peut manquer de deve- » nir l'arbitre de tous les Etats voiſins, » quand il ſait réunir en ſoi deux grandes » qualités, la juſtice & la puiſſance, qui » ſe prétent un mutuel ſecours, & ne doi- » vent point être ſéparées. Car la puiſ- » ſance qui ne ſe conduit point par des » motifs de juſtice & de raiſon, ſe porte » aux derniéres violences pour accabler » & écraſer tout ce qui lui réſiſte : com- » me auſſi la juſtice, ſi elle eſt déſarmée » & impuiſſante, ſe trouve expoſée à l'in-

» jure, & hors d'état de ſe défendre elle-
» même, & de protéger les autres. « La concluſion que tire Iſocrate de tout ce raiſonnement c'eſt qu'Athénes, ſi elle veut être heureuſe & tranquille, doit renfermer ſon domaine dans de juſtes bornes, ne point affecter d'avoir l'empire de la mer pour dominer ſur tous les autres, conclure une paix qui laiſſe chaque ville, chaque peuple, dans la jouiſſance d'une pleine liberté, & ſe déclarer l'ennemie irréconciliable de quiconque oſera troubler cette paix & renverſer cet ordre.

La paix fut conclue en effet à ces conditions, & il fut arrété que Rhodes, Byzance, Chio, & Cos jouiroient d'une en-
An. M. 3648. Av. J. C. 356. tiére liberté. Ainſi ſe termina la guerre des Alliés, après avoir duré trois ans.

§. III. *Démoſthéne raſſure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faiſoit Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mauſole. Douleur extraordinaire d'Artémiſe ſa femme.*

CETTE PAIX ne raſſura pas les Athéniens par raport au Roi de Perſe. Les grands préparatifs qu'il faiſoit, leur donnoient de l'ombrage, & leur faiſoient craindre que le but de ce formidable appareil ne fût d'attaquer la Gréce, & que

l'Egypte ne fût un prétexte apparent dont le Roi couvroit ſon véritable deſſein.

Sur ce bruit, Athénes prit l'allarme, & les Orateurs augmentérent par leurs diſcours la fraieur du peuple, & l'exhortérent à prendre les armes ſans délai, à prévenir le Roi de Perſe en lui déclarant les premiers la guerre, & à faire une ligue avec tous les peuples de la Gréce contre l'ennemi commun. Démoſthéne parut alors pour la premiére fois en public, & monta ſur la Tribune aux harangues pour dire ſon avis. Il étoit âgé de vingt-huit ans. Je me réſerve à en parler avec quelque étendue à la fin de ce Volume. Dans l'occaſion dont il s'agit, plus ſage que ces fougueux Orateurs, & ſongeant dès lors ſans doute à ménager à ſa République le ſecours des Perſes contre Philippe; il n'oſa pas à la vérité s'oppoſer de droit fil à l'avis qu'on avoit propoſé, de peur de ſe rendre ſuſpect: mais, poſant d'abord pour principe qu'il faloit regarder le Roi de Perſe comme l'ennemi perpétuel de la Gréce, il repréſenta qu'il étoit de la prudence, dans une affaire auſſi importante que celle-ci, de ne rien précipiter; qu'il ne faloit pas, par une réſolution priſe à la hâte ſur des bruits vagues & incertains, & par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un Prince ſi puiſſant un juſte ſujet de tour-

AN. M. 3649. AV. J. C. 355.

Demoſth. in orat. de Claſſibus.

ner ſes armes contre la Gréce ; que ce qui étoit néceſſaire pour le préſent, c'étoit de ſonger à équiper une flote de trois cens voiles, (& il marque en * détail comment on doit s'y prendre,) & de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne & vigoureuſe réſiſtance en cas qu'ils fuſſent attaqués ; qu'alors tous les peuples de la Gréce, ſans autre invitation, ſeroient aſſez avertis par le danger commun de ſe joindre à eux ; & que le ſeul bruit de cet armement ſeroit capable de faire perdre au Roi de Perſe l'envie d'attaquer la Gréce, ſuppoſé qu'il en eût formé le deſſein.

Au reſte il n'eſt pas d'avis que, pour ſubvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à impoſer une taxe ſur les biens des particuliers, laquelle ne monteroit pas à une grande ſomme, & ne ſeroit pas ſuffiſante pour les dépenſes néceſſaires. » Il faut, dit-il, » s'en repoſer ſur le zêle & ſur la géné- » roſité de nos citoiens. On peut dire que » notre ville eſt preſque auſſi riche elle » ſeule, que toutes les autres villes de la » Gréce enſemble. « (Il avoit marqué auparavant que l'eſtimation des terres de l'Attique montoit à ſix mille talens,

* *Je réſerve à raporter à la fin du Volume ce détail, qui eſt aſſez curieux, & fort propre à expliquer comment les Athéniens équipoient & faiſoient ſubſiſter leurs flotes.*

c'eſt-à-dire à dix huit millions.) » Quand » on verra le péril réel & prochain, il » n'y aura perſonne qui ne contribue de » bon cœur aux frais de la guerre, & » qui ſoit aſſez inſenſé pour aimer mieux » hazarder de perdre avec la liberté tout » ſon bien, que d'en ſacrifier une partie » pour conſerver ſa patrie, & pour ſe » conſerver ſoi-même.

» Et il ne faut point craindre, comme » quelques-uns vous l'inſinuent, que les » grandes richeſſes du Roi de Perſe le » mettent en état de lever contre vous un » grand nombre de troupes auxiliaires, » qui rendroient ſon armée formidable. » Nos Grecs, quand il s'agit de marcher » contre l'Egypte, ou contre Oronte & » les autres Barbares, ſervent volontiers » ſous les Perſes, dans l'eſpérance de s'en- » richir : mais aucun, j'oſe l'aſſurer, au- » cun ne ſe réſoudra jamais à porter les » armes contre la Gréce.

Cette harangue eut tout ſon effet. La maniére adroite & délicate dont l'Orateur s'y prit, en conſeillant de différer l'impoſition de la taxe, & laiſſant entrevoir qu'elle ne tomberoit que ſur les ſeuls riches dont il loue le zêle, étoit fort propre à faire échouer cette affaire, qui n'avoit de fondement que dans l'imagination échauffée de quelques Orateurs in-

téreſſés peut-être à la guerre qu'ils conſeilloient.

An. M. 3651. Av. J.C. 353. *Diod. lib. 15. p. 401.* Deux années après, une entrepriſe des Lacédémoniens contre Mégalopolis ville de l'Arcadie donna encore lieu à Démoſthéne de ſignaler ſon zêle, & de faire paroitre ſon éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avoient fait entrer une nombreuſe colonie tirée de différentes villes, & qui leur pouvoit ſervir de place forte & de rempart contre Sparte, cauſoit beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, & leur donnoit de vives allarmes. Ils réſolurent donc de l'attaquer, & de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avoient renoncé à l'alliance de Thébes, eurent recours à Athénes, & implorérent ſa protection : les autres peuples intéreſſés y envoiérent auſſi leurs Députés, & l'affaire fut débatue devant le peuple.

Demoſth. Orat. pro Megalop. Démoſthéne poſe d'abord pour fondement de tout ſon diſcours, qu'il eſt de la derniére importance d'empécher que ni Sparte ni Thébes ne deviennent trop puiſſantes, & ne ſe mettent en état de faire la loi à toute la Gréce. Pour cela il eſt néceſſaire de balancer leurs forces, & de conſerver toujours entr'elles un juſte équilibre. Or il eſt évident que ſi l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémo-

niens, ils ſe rendront bientôt maîtres de Meſſéne, deux villes voiſines & puiſſantes, qui tiennent Sparte en échec, & lui ſervent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, eſt donc le plus ſûr moien de conſerver l'équilibre ſi néceſſaire entre Sparte & Thébes, parce que, quelque choſe qu'il arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire, tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puiſſance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours ſur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raiſon puiſſante combattoit l'avis de Démoſthéne, c'étoit l'alliance qu'on avoit actuellement avec les Lacédémoniens. Car enfin, diſoient les Orateurs oppoſés à Démoſthéne, quelle idée aura-t-on d'Athénes, ſi elle change ainſi ſelon les tems; & la juſtice permet-elle de compter pour rien la religion des Traités? » Il faut, répliquoit Démoſthéne, dont je crois devoir ici raporter les paroles mêmes, » il [a] faut avoir toujours en » vûe la juſtice, & la prendre pour régle » de ſa conduite; mais il faut auſſi en » même tems que la juſtice ſe trouve » jointe avec le bien & l'intérêt de » l'Etat. Notre maxime a toujours été

a Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ τὴ πράξει τὰ δίκαια· συμ- | παρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα τὴ συμφερόντα ἔσται ταῦτα.

» d'aller au ſecours de ceux qui étoient op-
» primés. (Il cite pour exemple les Lacé-
démoniens eux-mêmes, les Thébains, les
Eubéens.) » Nous n'avons jamais varié
» dans ce principe. Ainſi ce n'eſt pas ſur
» nous que doit tomber le reproche de
» changement, mais ſur ceux qui par leurs
» injuſtices & leurs uſurpations nous obli-
» gent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des Politiques. A les entendre parler, c'eſt toujours la raiſon, c'eſt l'équité toute pure qui les conduit : à les voir agir, il eſt clair que l'intérêt ſeul ou l'ambition eſt leur régle & leur guide. Ce langage eſt un effet & un reſte du reſpect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la juſtice. Il en eſt peu qui oſent démentir ce ſentiment par leurs diſcours, & qui le contrediſent ouvertement. Mais il en eſt peu auſſi qui le ſuivent avec fidélité & conſtance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Gréce tant de Traités d'alliance que dans le tems dont nous parlons, & jamais ils n'y furent moins reſpectés. Ce mépris de la religion des ſermens dans les Etats eſt une preuve de leur dépériſſement, & ſouvent une marque & une cauſe de leur ruine prochaine.

Diod. p. 402. Les Athéniens, touchés par l'éloquent diſcours de Démoſthéne, envoiérent au ſecours des Mégalopolitains trois mille hommes

hommes de pié, & trois cens chevaux, ſous la conduite de * Pamméne. Mégalopolis fut rétablie dans ſon premier état, & les habitans qui s'en étoient retirés pour retourner dans leurs patries, furent obligés d'y revenir.

LA PAIX qui avoit terminé la guerre des Alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avoient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, & ceux de Cos, qui avoient été déclarés libres par ce Traité, ne firent que changer de maître. Mauſole, roi de Carie, qui leur avoit aidé à ſecouer le joug d'Athénes, leur impoſa le ſien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches & les puiſſans, il aſſervit le peuple & le fit beaucoup ſouffrir. Il mourut la ſeconde année depuis le Traité de paix, après avoir régné vingt-quatre ans. Artémiſe ſa femme lui ſuccéda, & comme elle étoit ſoutenue par tout le crédit du Roi de Perſe, elle maintint ſa domination dans les îles nouvellement ſoumiſes. An. M. 3650. Av. J. C. 354. *Diod. l. 16. pag. 435.*

En parlant ici d'Artémiſe, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémiſe qui vivoit plus de cent trente ans auparavant ſous Xerxès, & qui ſe diſtingua ſi fort par ſon courage & ſa prudence dans le combat naval de Salamine. C'eſt une erreur où ſont tombés

* *Ce Pamméne eſt différent de celui de Thébes, dont il a été parlé ci-devant.*

par inadvertance plusieurs Ecrivains célébres.

Plin. l. 36. cap. 5. Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole son mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnasse un superbe tombeau, que l'on appella *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, & a fait donner le nom de Mausolée à tout ce qui se fait dans ce genre de grand & de magnifique.

Aul. Gell. l. 10. c. 18. Plut. in Isoc. pag. 838. Elle chercha aussi à éterniser le nom de Mausole par d'autres monumens qu'elle croioit plus durables que le marbre & le bronze, mais qui souvent ne résistent pas davantage à l'injure du tems: je parle des Ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellens Panégyriques à l'honneur de son mari, & elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le célébre Isocrate, & Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres.

Euseb. Præparat. Evang. l. 10. cap. 3. Théopompe l'emporta sur tous, & il eut la foiblesse & la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son Maître, préférant, comme il n'est que trop ordinaire, la gloire du bel esprit, à celle du bon cœur. Il avoit représenté dans son Histoire, Mausole comme un Prince d'une avarice sordide, & à qui tout moien étoit bon pour amasser de

Suidas.

l'argent. Il le peignit ſans doute par des couleurs bien différentes dans ſon Panégyrique, qui, ſans cela, n'auroit pu plaire à la Princeſſe.

Cette illuſtre Veuve prépara à Mauſole un autre tombeau que celui dont j'ai parlé. Aiant recueilli ſes cendres, & fait broier ſes os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans ſa boiſſon, juſqu'à ce qu'elle eut tout bû; voulant par là faire de ſon propre corps le ſépulcre de ſon époux. Elle ne lui ſurvécut que deux ans, & ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie. *Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 75. Val. Max. lib. 4. cap. 6.*

Au lieu des pleurs, où la plupart des Écrivains plongent Artémiſe durant ſa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-conſidérables. Il paroit par une harangue de Démoſthéne qu'on ne la regardoit point à Athénes comme une Veuve déſolée, qui négligeât les affaires de ſon roiaume. Mais nous avons ſur ce point quelque choſe de plus déciſif. Vitruve nous dit qu'après la mort de Mauſole, les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flote, & entrérent dans le grand port d'Halicarnaſſe. La Reine, avertie de leur deſſein, avoit ordonné aux habitans de ſe tenir ſur les murailles, &, quand les ennemis ſeroient arrivés, de *Demoſth. de Libert. Rhod. pag. 145. Vitruv. de Architect. l. 2. cap. 8.*

leur témoigner par leurs cris & leurs battemens de mains qu'ils étoient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens deſcendirent tous de leurs vaiſſeaux, ſe rendirent avec hâte dans la place, & laiſſérent leur flote vuide. Pendant ce tems-là Artémiſe fit ſortir ſes galéres du petit port par une ſaignée, une ouverture qu'elle avoit fait préparer exprès, entra dans le grand port, ſe ſaiſit de la flote ennemie qui étoit ſans défenſe, & y aiant fait monter ſes ſoldats & ſa chiourme, elle ſe remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'iſſue pour ſe ſauver, furent tous égorgés. La Reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitans aperçurent de loin leurs vaiſſeaux ornés de couronnes de laurier, ils jettérent de grands cris, & reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flote victorieuſe & triomphante. Elle l'étoit en effet, mais dans un autre ſens qu'ils ne le penſoient. Artémiſe n'aiant point trouvé de réſiſtance, ſe rendit maitreſſe de la ville, & fit mourir les principaux citoiens. Elle y fit dreſſer un trophée de ſa victoire, avec deux ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit la ville de Rhodes, & l'autre repréſentoit Artémiſe qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'oſérent jamais ôter de ſa place ce trophée, parce

que c'étoit une choſe que la religion défendoit, mais qu'ils l'environnérent d'un édifice qui en déroboit la vûe.

Tout cela, comme l'obſerve Bayle dans ſon * Dictionnaire, ne ſent point une Veuve déſolée & inconſolable, qui ne fait que gémir & ſoupirer; ce qui lui fait ſoupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe, pourroit bien avoir été d'abord avancé ſans fondement & hazardé par quelque Ecrivain, & enſuite copié par tous les autres.

J'aimerois aſſez, pour l'honneur d'Artémiſe, qu'on dît, & rien n'empêche de le croire, que par une force & une grandeur d'ame, dont ſon ſexe fournit pluſieurs exemples, elle ſut joindre la douleur amére d'une Veuve avec le courage agiſſant d'une Reine, & que les affaires lui tinrent lieu de conſolation. *Negotia pro ſolatiis accipiens.* *Tacit.*

LES RHODIENS, traités par Artémiſe de la maniére dont je l'ai dit, & ne pouvant plus ſouffrir cette dure & honteuſe ſervitude, eurent recours aux Athéniens, & implorérent leur protection. Ils s'en étoient rendus abſolument indignes par leur révolte: cependant Démoſthéne ne laiſſa pas de parler au peuple en leur AN. M. 3651. AV. J. C. 351. *Demoſt de Rhod. libert.*

* *Ce Dictionnaire renferme beaucoup de traits d'érudition, mais beaucoup de principes fort dangereux.*

faveur. Il met d'abord leur faute dans tout ſon jour : il exagére leur injuſtice & leur perfidie : il ſemble entrer dans les juſtes ſentimens de colére & d'indignation du peuple, & l'on diroit qu'il va ſe déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'étoit qu'un artifice de l'Orateur, qui cherchoit à s'inſinuer dans l'eſprit de ſes auditeurs, & à y exciter des ſentimens tout contraires de bonté & de compaſſion pour un peuple qui reconnoiſſoit ſa faute, qui avouoit ſon indignité, & qui néanmoins venoit avec confiance implorer ſa protection. Il étale les grandes maximes, qui dans tous les tems ont fait la gloire d'Athénes : d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, & de prendre la défenſe des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de ſe déclarer pour une ville qui favoriſe la Démocratie, & de ne pas abandonner aux ennemis une île auſſi puiſſante qu'eſt celle de Rhodes. C'eſt ce qui fait le ſujet du diſcours de Démoſthéne intitulé, *Pour la liberté des Rhodiens.*

Strab. lib. 14. pag. 656. La mort d'Artémiſe, qui arriva cette année là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour ſucceſſeur ſon frere Idriée, qui épouſa ſa propre ſœur Ada, comme Mauſole avoit

épouſé Artémiſe. C'étoit la coutume dans la Carie, que les Rois épouſaſſent ainſi leurs ſœurs, & que les veuves ſuccédaſſent à leurs maris, préférablement aux freres, & même aux enfans du défunt.

§. IV. *Expédition heureuſe d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & enſuite contre l'Egypte.*

OCHUS ſongeoit ſérieuſement à réduire au devoir l'Egypte, qui depuis lontems prétendoit ſe maintenir dans l'indépendance. Lorſqu'il faiſoit de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprit le ſoulévement de la Phénicie. Les peuples, opprimés par ceux que le Roi de Perſe envoioit pour les gouverner, réſolurent de ſecouer un joug ſi dur, & firent une ligue avec Nectanébus Roi d'Egypte, contre lequel la Perſe faiſoit marcher ſes armées. Comme il n'y avoit point d'autre paſſage pour cette invaſion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanébus. Auſſi, pour ſoutenir les rebelles, il envoia Mentor Rhodien à leur ſecours, avec quatre mille hommes de troupes Grecques. Il vouloit par là ſe faire une barriére de la Phénicie, & y arréter les Perſes. Les Phéniciens, avec ce renfort, ſe mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie & de Cilicie qu'on avoit envoiés

An. M. 3653. Av. J. C. 351.

Diod. l. 16. pag. 439.

contre eux, & chaſſérent tout-à-fait les Perſes de la Phénicie.

Diod. l. 16. p. 440. 441. Les Cypriotes, qui n'étoient pas mieux traités qu'eux, voiant l'heureux ſuccès qu'avoit eu cette révolte, ſuivirent leur exemple, & entrérent dans leur ligue avec l'Egypte. Ochus envoia ordre à Idriée roi de Carie de leur faire la guerre. Celui-ci équipa auſſitôt une flote, & l'envoia avec huit mille Grecs commandés par Phocion l'Athénien, & par Evagore qu'on croit avoir été le fils de Nicoclès. Il y a de l'apparence qu'il avoit été chaſſé par Protagore ſon oncle, & qu'il avoit embraſſé avec plaiſir cette occaſion de remonter ſur le trône. La connoiſſance qu'il avoit du pays, & les partiſans qu'il y avoit encore, l'auront fait choiſir fort ſagement par le Roi de Perſe pour y commander dans cette expédition. On fit une deſcente dans l'ile: leur armée s'y groſſit du double par les renforts qui leur vinrent de Syrie & de Cilicie. L'eſpérance de s'enrichir des dépouilles de cette île qui étoit fort opulente, y attira beaucoup de troupes; & on forma le ſiége de Salamine par mer & par terre. L'île de Cypre avoit en ce tems-là neuf villes aſſez conſidérables pour avoir chacune un petit Roi. Mais tous ces Rois étoient pourtant ſujets de la Perſe. Dans cette occaſion ils s'étoient tous unis pour ſecouer le joug, & ſe rendre indépendans.

Ochus aiant remarqué que les guerres d'Egypte étoient toujours malheureuſes par la mauvaiſe conduite des Généraux qu'on y envoioit, réſolut d'y aller lui-même en perſonne. Mais auparavant il fit encore ſignifier aux peuples de la Gréce de mettre fin à leurs diviſions, & de ceſſer de ſe faire la guerre les uns aux autres.

On eſt étonné, & avec raiſon, de voir la Cour de Perſe inſiſter ſi fortement, & à tant de repriſes, ſur l'ordre qu'elle donne aux peuples de la Gréce de vivre en repos, & de s'en tenir religieuſement aux articles de la paix d'Antalcide, dont le principal but étoit d'établir entre eux une ferme union. Elle avoit emploié autrefois une politique toute contraire. Depuis le malheureux ſuccès de ſon entrepriſe contre la Gréce ſous Xerxès, jugeant l'or & l'argent plus propres à la domter que le fer, elle ne l'attaqua plus à forces ouvertes, mais par la voie des intrigues ſourdes & cachées. Elle y faiſoit couler furtivement des ſommes conſidérables, pour gagner ceux qui avoient le plus de crédit dans les grandes villes. Elle avoit une attention continuelle à les armer les unes contre les autres, pour leur ôter le tems & le moien de la venir attaquer elle-même. Son grand ſoin ſur-tout étoit de ſe déclarer tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, pour maintenir entr'elles

une ſorte d'équilibre, qui mît chacune de ces Républiques hors d'état de trop s'aggrandir, & de ſe rendre par là formidable même à la Perſe.

Elle garde ici une conduite toute oppoſée, en interdiſant toute guerre aux peuples de la Gréce, & leur commandant à tous de garder la paix, ſous peine, aux contrevenans, de s'attirer ſon indignation & ſes armes. La Perſe, ſans doute, ne prit point une telle réſolution au hazard, & elle avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi à l'égard des Grecs.

Son deſſein pouvoit être d'amollir peu à peu leurs eſprits, en déſarmant leurs mains; d'émouſſer cette pointe de courage qui les piquoit ſans ceſſe par une noble émulation; d'éteindre en eux tout deſir de gloire & de conquête; d'amortir par une longue inaction & par un loiſir forcé cette activité qui leur étoit naturelle; enfin de les réduire au nombre de ces peuples qu'une vie douce & tranquille énerve, & à qui elle fait perdre cette ardeur martiale que les combats & les périls mêmes ont coutume d'allumer.

Le Roi de Perſe qui régnoit alors avoit un intérêt perſonnel, comme l'avoit eu ſon prédéceſſeur, d'impoſer cette loi aux peuples de la Gréce. L'Egypte depuis lontems avoit ſecoué le joug, & donnoit de juſtes inquiétudes à l'Empire. Ochus avoit

réſolu d'aller en perſonne ſoumettre les rebelles. Il avoit extrêmement à cœur cette expédition, & il ne négligeoit rien de ce qui la pouvoit faire réuſſir. La fameuſe retraite des Dix mille, ſans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avoit laiſſé dans la Perſe une grande idée du courage des Grecs. Ce Prince comptoit infiniment plus ſur un petit corps de troupes Grecques qu'il auroit à ſa ſolde, que ſur l'armée entiére de ſes Perſes, quelque nombreuſe qu'elle fût, & il ſentoit bien que les diviſions inteſtines de la Gréce mettroient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de ſoldats dont il avoit beſoin.

Enfin en bonne politique, il ne devoit point s'engager dans l'Egypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laiſſoit derriére lui, l'Ionie ſur-tout, & les autres provinces voiſines. Or le moïen le plus ſûr de les contenir dans le devoir, étoit de leur ôter toute eſpérance de pouvoir attendre du ſecours des Grecs, qui étoit leur reſſource ordinaire dans les tems de révoltes, ſans quoi ils étoient peu en état de former de grandes entrepriſes. *Diod. l. 16. p. 441-443.*

Quand Ochus eut pris toutes ſes meſures, & fait tous ſes préparatifs, il ſe rendit ſur les frontiéres de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de trente mille

de cavalerie; à la tête de laquelle il ſe mit. Mentor étoit à Sidon, avec les troupes Grecques. La tête lui tourna à l'approche d'une ſi grande armée. Il envoia traiter ſecrettement avec Ochus, & lui offrit, non-ſeulement de lui livrer Sidon, mais de le ſervir encore en Egypte, dont il connoiſſoit fort bien le pays, & où il pouvoit lui être très-utile. Ochus lui fit le parti qu'il voulut; & là deſſus il engagea Tenne, roi de Sidon, dans la même trahiſon; & de concert ils livrérent la place à Ochus.

Les Sidoniens avoient mis le feu à leurs vaiſſeaux dès qu'ils avoient vû approcher les troupes du Roi, afin de mettre tout le monde dans la néceſſité de ſe bien défendre, en leur ôtant toute autre eſpérance de ſalut. Quand ils virent qu'ils étoient trahis, que l'ennemi étoit maître de la ville, & qu'il n'y avoit plus moien de ſe ſauver ni par mer ni par terre; réduits au déſeſpoir, ils ſe renfermérent dans leurs maiſons, & y mirent le feu. Quarante mille hommes, ſans compter les femmes & les enfans, périrent de cette maniére. Le ſort de Tenne leur roi ne fut pas meilleur. Ochus ſe voiant maître de Sidon, & n'aiant plus beſoin de lui, le fit mourir; digne récompenſe de ſa trahiſon, & preuve éclatante qu'Ochus ne lui cédoit point en perfidie. Il y

avoit dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richeſſes immenſes. Le feu aiant fait fondre l'or & l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une ſomme fort conſidérable.

La terrible deſtruction de cette ville jetta une ſi grande épouvante dans tout le reſte de la Phénicie, qu'elle ſe ſoumit, & obtint du Roi des conditions aſſez raiſonnables. Ochus ne ſe rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne vouloit pas perdre là le tems dont il avoit beſoin pour exécuter ſes projets contre l'Egypte.

Avant que de ſe mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avoit fait demander des troupes en Gréce. Les Athéniens & les Lacédémoniens s'étoient excuſés d'en fournir alors ſur l'impoſſibilité où ils étoient de le faire, quelque envie qu'ils euſſent, diſoient-ils, d'entretenir une bonne correſpondance avec le Roi. Les Thébains lui envoiérent mille hommes ſous le commandement de Lacharès : ceux d'Argos trois mille, ſous celui de Nicoſtrate. Le reſte venoit des villes d'Aſie. Ces troupes ſe joignirent toutes préciſément après la priſe de Sidon.

Il faut que les Juifs aient eu part à *Solin. c. 35.*

Euſeb. in chron. &c. cette guerre des Phéniciens contre la Perſe. Car Sidon ne fut pas plutôt priſe, qu'Ochus entra en Judée, & y aſſiégea & emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroit qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, & qu'il en envoia beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caſpienne.

Diod. lib. 16. pag. 443. 444. Ochus termina auſſi alors la guerre de Cypre. Celle d'Egypte étoit ſi bien devenue ſon ſeul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf Rois de Cypre, qui ſe ſoumirent à lui ſous de certaines conditions, & furent tous conſervés dans leurs petits Etats. Evagore demandoit d'être rétabli dans le roiaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injuſtices criantes, & l'on fit voir qu'on ne l'avoit pas détrôné injuſtement. Ainſi l'on confirma à Protagore la roiauté de Salamine, & le Roi donna à Evagore un Gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduiſit pas mieux, & s'en fit encore chaſſer. Il retourna à Salamine, on l'y arréta, & on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès & ſon fils Evagore!

Diod. pag. 444-450. Après la réduction de l'île de Cypre, & celle de la Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Egypte.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluſe. De ce camp, il fit trois déra-

chemens. Il donna à chacun un Grec & un Perſan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès Thébain, & Roſace Gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le ſecond fut donné à Nicoſtrate d'Argos, & à Ariſtazane l'un des premiers Officiers de la Couronne. Le troiſiéme eut pour Commandans Mentor le Rhodien, & Bagoas un des Eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ſes ordres particuliers. Le Roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choiſi d'abord, pour attendre les événemens, & être à portée de ſecourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanébus s'attendoit depuis lontems à cette invaſion, dont les préparatifs avoient fait aſſez de bruit. Il avoit cent mille hommes ſur pié, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Lybiens; le reſte étoient des troupes Egyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontiéres, & avec le reſte, il ſe poſta dans les paſſages, pour diſputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poſter devant Péluſe, où il y avoit cinq mille Grecs en garniſon, Lacharès en forma le ſiége. Celui de Nicoſtrate s'étant mis ſur une eſcadre de quatre-vingts vaiſſeaux

de la flote de Perſe, entra cependant dans une des bouches du Nil, & alla juſques dans le cœur de l'Egypte, où il débarqua, & ſe fortifia bien dans un camp dont la ſituation étoit fort avantageuſe. Toutes les troupes d'Égypte qui ſe trouvérent dans ces quartiers-là s'aſſemblérent auſſitôt ſous Clinius, Grec de l'île de Cos, & ſe mirent en devoir de chaſſer l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes, où Clinius fut tué avec cinq mille de ſes gens, & le reſte fut entiérement rompu & diſſipé.

Cette action fut déciſive pour le ſuccès de cette guerre. Nectanébus, craignant qu'après cette victoire Nicoſtrate ne remontât le Nil, & ne prît Memphis la capitale du Roiaume, accourut en diligence pour la défendre, & abandonna les paſſages, qu'il étoit de la derniére importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand les Grecs qui défendoient Péluſe apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, & traitérent avec Lacharès, à condition qu'on les renvoieroit en Gréce avec tout ce qui leur appartenoit, ſans leur faire ſouffrir aucun mauvais traitement.

Mentor qui commandoit le troiſiéme détachement, trouvant les paſſages débouchés & ſans garde, entra dans le pays, & s'en rendit le maître ſans aucune oppoſition. Car, après avoir fait courir le bruit

dans tout ſon camp, qu'Ochus ordonnoit de bien traiter tous ceux qui ſe ſoumettroient, & d'exterminer ceux qui feroient de la réſiſtance, comme on avoit détruit les Sidoniens; il laiſſa échaper tous ſes priſonniers, afin qu'ils en portaſſent la nouvelle dans tout le pays d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes & dans leurs villages ce qu'ils avoient oui dire dans le camp ennemi. La brutalité d'Ochus le fit croire, & la terreur fut ſi grande, que dans les garniſons de toutes les villes c'étoit à qui viendroit le plus tôt ſe ſoumettre, les Grecs auſſi bien que les Egyptiens.

Nectanébus, déſeſpérant de ſe pouvoir défendre, ramaſſa ſes meilleurs effets, & ſe ſauva avec ſes tréſors en Ethiopie, d'où il ne revint jamais. C'eſt le dernier Roi de race Egyptienne qu'ait eu l'Egypte. Elle a toujours été depuis ſous une domination étrangére, ſelon qu'Ezéchiel l'avoit prédit. An. M. 3654. Av. J. C. 350. *Ezech.* 29. 14. & 15.

Ochus aiant ainſi conquis entiérement l'Egypte, fit démanteler les villes, pilla les temples, & retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Egypte, & ſur-tout de l'or & de l'argent, dont il emportoit des ſommes immenſes. Il en laiſſa le gouvernement à Phérendate, Perſan de la premiére qualité.

C'eſt ici que Manéthon finit ſes com- *Syncell. p.* 256.

Voſc. de hiſt. græc. l. 2. cap. 14.

mentaires, ou ſon hiſtoire d'Egypte. Il étoit Prêtre d'Héliopolis en Egypte, & avoit écrit en grec l'hiſtoire des différentes Dynaſties, depuis le commencement de cet Etat juſqu'au tems où nous ſommes. Son hiſtoire eſt ſouvent citée par Joſéphe, Euſébe, Plutarque, Porphyre, & par d'autres encore. Cet Hiſtorien vivoit ſous Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte : car c'eſt à lui qu'étoit dédié ſon ouvrage. Syncellus * nous en a conſervé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanébus, fut la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il avoit été porté ſur le trône par Agéſilas. Il y avoit été ſoutenu enſuite par la valeur & la prudence de Diophante Athénien & de Lamius Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avoient eu le commandement de ſes armées & la direction de la guerre, avoient rendu ſes armes victorieuſes contre les Perſes dans toutes les entrepriſes qui s'étoient formées contre lui. Il eſt fâcheux qu'on en ignore le détail, & que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce Prince, enflé de tant de ſuccès, s'étoit imaginé dans la ſuite qu'il étoit devenu capable de conduire ſeul ſes propres affaires, & avoit

* *On appelle ainſi George moine de Conſtantinople, qui fut* Syncelle ou *Vicaire du Patriarche Taraſe, vers la fin du neuviéme ſiécle.*

nvoié ceux à qui tous ces ſuccès étoient
is. Il eut tout le tems de s'en repentir,
de reconnoitre que la qualité de Roi
en donne pas le mérite.

Ochus récompenſa fort généreuſe- AN. M. 3655. AV. J. C. 349.
ient les ſervices que lui avoit rendu
lentor le Rhodien dans la réduction de
. Phénicie, & la conquête de l'Egypte.
. avoit déja renvoié les autres Grecs
omblés de préſens, avant que de partir
e l'Egypte. Pour Mentor, comme c'é-
oit à lui principalement qu'étoit dû le
uccès de toute l'expédition, non-ſeule-
nent il lui fit préſent de cent talens en *Cent mille écus.*
rgent, outre pluſieurs bijoux de grand
rix: il le fit encore Gouverneur de toute
a côte d'Aſie, le chargea de la guerre
ontre quelques Provinces qui s'étoient
évoltées au commencement de ſon ré-
gne, & le déclara Généraliſſime de toutes
es troupes de ce côté-là.

Mentor ſe ſervit de ſa faveur pour re-
mettre bien dans l'eſprit du Roi ſon frere
Memnon, & Artabaze qui avoit épouſé
leur ſœur. L'un & l'autre avoient porté
les armes contre Ochus. On a déja vû la
révolte d'Artabaze, & les victoires qu'il
avoit remportées ſur les troupes du Roi.
A la fin pourtant il avoit été accablé, &
obligé de ſe réfugier auprès de Philippe
Roi de Macédoine: Memnon, qui avoit
eu part à ſes guerres, avoit auſſi part à ſon

exil. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Ochus & à ſes ſucceſſeurs, des ſervices ſignalés; ſur-tout Memnon, qui étoit un des hommes de ce tems-là qui avoit le plus de valeur, & qui entendoit le mieux l'art de la guerre. Mentor ne ſe démentit pas non plus, & répondit parfaitement à la confiance que le Roi avoit en lui. Car à peine fut-il fixé dans ſon gouvernement, qu'il rétablit par-tout l'autorité du Roi, & ramena à la ſoumiſſion tout ce qui s'étoit révolté dans ſon voiſinage. Il réduiſit les uns par ſon habileté & par ſes ſtratagêmes, & les autres par la force. En un mot, il ſut ſi bien ſe ſervir de tous ſes avantages, qu'enfin il les remit tous ſous le joug, & rétablit les affaires du Roi dans toutes ces Provinces.

An. M. 3656. Av. J. C. 348. La premiére année de la CVIII^e^ Olympiade, mourut Platon, le fameux Philoſophe d'Athénes. Je différe à en parler ailleurs, pour ne point trop interrompre le fil de l'hiſtoire.

§. V. *Mort d'Ochus. Arsès lui ſuccéde, & à celui-ci Darius Codoman.*

Diod. l. 16. pag. 490. OCHUS, après la conquête de l'Egypte, & la réduction des provinces révoltées de ſon Empire, s'abandonna aux plaiſirs & à la molleſſe, & il y paſſa le reſte de ſa vie, laiſſant entiérement le ſoin des affaires à ſes Miniſtres. Les deux prin-

aux étoient, l'Eunuque Bagoas, favori Prince, & Mentor le Rhodien, qui tagérent le pouvoir entre eux: de ma- re que le premier eut toutes les pro- ces de la Haute Asie, & le dernier tes celles de la Basse.

Après un régne de vingt-trois ans, hus mourut du poison que lui donna goas son favori. Cet Eunuque étant né Egypte, avoit toujours conservé de l'a- ur pour sa patrie, & du zêle pour sa igion. Quand son Maître en fit la con- ête, il s'étoit flaté de pouvoir adoucir ort de l'une, & de garantir l'autre d'in- te. Mais il ne put retenir la brutalité de Prince; & il se fit à l'égard de l'une & l'autre, mille choses que cet Eunuque avec une extrême douleur, & dont le sentiment lui resta toujours dans le ur. AN. M. 3666. AV. J. C. 338.

Ochus, non content d'avoir démante- les villes, pillé les maisons & les tem- s, comme on l'a déja vû, avoit encore porté toutes les archives, qui étoient posées & gardées religieusement dans temples des Egyptiens; & pour se mo- er de leur religion, il avoit fait tuer le eu Apis, c'est-à-dire le Taureau sacré ils adoroient sous ce nom. Ce qui don- lieu à cette derniére action, c'est qu'O- us étant aussi paresseux & pesant qu'il oit cruel, les Egyptiens, à cause de cette *Ælian. l. 4. cap. 8.*

Plut. de Isid. & Osir. pag. 363.

première qualité, lui avoient donné le ſurnom choquant de l'animal ſtupide auquel ils trouvoient qu'il reſſembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien ſentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion; & que cet âne qu'ils mépriſoient tant, mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de ſon temple, le fit ſacrifier à un âne, & le fit appréter enſuite par ſon cuiſinier, & ſervir aux Officiers de ſa maiſon. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la ſuite, & les renvoia dans les endroits où elles avoient coutume d'être gardées. Mais l'affront que l'on avoit fait à ſa religion ne ſe pouvoit réparer; & l'on croit que ce fut proprement ce qui couta la vie à ſon maître.

Ælian. l. 6. cap. 8. Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi, & pour ſe venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ſes gens, il fit manger ſon corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux, & pour ſes os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, ſymboles naturels de ſa cruauté. Apparemment que quelque nouveau ſujet avoit réveillé dans le cœur de ce monſtre ſon ancien reſſentiment; ſans quoi il eſt inconcevable qu'il eût porté ſi loin la barbarie à l'égard de ſon maître & de ſon bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit ſur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu Roi, & fit mourir tout le reſte, afin de jouir plus ſûrement & ſans rival de l'autorité qu'il avoit uſurpée. Il ne donnoit à Arsès que le nom de Roi, & ſe réſervoit tout le pouvoir du gouvernement. Mais s'apercevant que ce jeune Prince commençoit à déméler ſa ſcélérateſſe, & qu'il prenoit des meſures pour le punir, il le prévint, le fit aſſaſſiner, & détruiſit toute ſa famille avec lui. Arsès avoit régné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès, le remplit en y mettant Darius, le troiſiéme du nom qui ait régné en Perſe. Son véritable nom étoit Codoman. Il ſera beaucoup parlé de lui dans la ſuite. Darius commença à régner la même année qu'Alexandre le Grand. AN. M. 3668. AV. J. C. 336.

On voit ici clairement le funeſte effet de la mauvaiſe politique des Rois de Perſe, qui, pour ſe décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un Eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté & d'intelligence que les autres, & par là mériter quelque diſtinction. Il eſt du devoir d'un Prince éclairé de diſtinguer le mérite: mais un Prince éclairé doit toujours demeurer pleine-

ment le maître, le juge, & l'arbitre de tout. Un Prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de dégrés pour monter sur le trône, & qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un Ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son Maître en perfidie & en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il vouloit ne le pas craindre, il ne faloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable, en le rendant tout-puissant.

Comme Démosthéne jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe & d'Alexandre, qui fera la matiére du Volume suivant, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux Lecteurs, & de leur faire connoitre par quels moiens il cultiva & jusqu'à quel degré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe & d'Alexandre, & le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'auroit pu faire toute la bravoure militaire.

§. VI. *Abrégé de la vie de Démosthéne jusqu'au tems où il commence à paroitre avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.*

An. M. 1623. Av. J. C. 381. Demosthene, né deux * ans après

* *La quatriéme année de la quatre-vingts-dix-neuviéme Olympiade.*

Philippe,

Philippe, & deux cens quatre-vingts avant Cicéron, eut pour pere, non un forgeron craſſeux & enfumé, comme il ſemble que [a] Juvénal le veut faire entendre, mais un homme aſſez riche, & qui faiſoit valoir des forges. Ce n'eſt pas que la naiſſance la plus baſſe pût faire tort à la réputation de Démoſthéne. Ses ouvrages ſont un titre de nobleſſe ſupérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démoſthéne nous apprend lui-même que ſon pere emploioit à ſes forges trente eſclaves, qui valoient chacun trois mines, c'eſt-à-dire cinquante écus; excepté deux, qui étoient ſans doute les plus habiles, & conduiſoient tout l'ouvrage: ils étoient eſtimés chacun cent écus. On ſait que les eſclaves faiſoient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabatus, raportoient chaque année trente mines, c'eſt-à-dire quinze cens livres. A cette premiére manufacture, deſtinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui raportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt eſclaves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Plut. in Demoſth. p. 847-849.

In orat. 1. contr. Aphob. p. 896.

Six cens livres.

a Quem Pater ardentis maſſæ fuligine lippus,
A carbone, & forcipibus, gladioſque parante
Incude, & luteo Vulcano ad Rhetora miſit.
Juven. lib. 4. Sat. 10.

Le pere de Démoſthéne laiſſa de bien en mourant quatorze talens. Son fils n'avoit alors que ſept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de Tuteurs intéreſſés & avares, qui ne ſongeoient qu'à profiter de ſon bien. Ils pouſſérent leur ſordide avarice juſqu'à refuſer aux Maîtres de leur pupille le juſte honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de ſoin que le demandoit un naturel auſſi excellent que le ſien : outre que la foibleſſe de ſa complexion & la délicateſſe de ſa ſanté, jointe à l'exceſſive tendreſſe d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ſes Maîtres de le preſſer beaucoup pour l'étude.

Quatorze mille écus.

L'école d'Iſocrate, d'où [a] ſortirent tant de grands hommes, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais, ſoit que l'avarice des tuteurs de Démoſthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un Maître qui les faiſoit paier fort * cher, ſoit que l'éloquence douce & paiſible d'Iſocrate ne fût point dès lors de ſon goût, il étudia ſous Iſée, dont le caractére étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former

**Dix mines, 500 livres.*

[a] Iſocrates . . . cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. *De Orat. n.* 94.

Démoſthéne; il lut avec grand ſoin ſes ouvrages, & reçut même de ſes leçons, & [a] il eſt aiſé de reconnoitre dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maître.

Mais il quitta bientôt l'école d'Iſée & celle de Platon, pour paſſer à une autre, où les premiéres le conduiſoient, je veux dire pour fréquenter le barreau : & voici ce qui y donna lieu. L'Orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Orope, ſituée entre la Béotie & l'Attique. Chabrias aiant porté les Athéniens à marcher au ſecours des Thébains qui étoient fort preſſés, ils y coururent, & les délivrérent. Les Thébains, oubliant ce grand ſervice, enlevérent aux Athéniens la ville d'Orope qui étoit ſur leurs frontiéres. Il tomba même quelque ſoupçon ſur Chabrias, & ce Général fut accuſé de trahiſon. Calliſtrate fut choiſi pour plaider contre lui. La réputation de l'Orateur & l'importance de la cauſe, excitérent la curioſité, & firent grand bruit dans la ville. Démoſthéne, âgé pour lors de ſeize ans, preſſa vivement ſes maîtres

Aul. Gell. l. 3. c. 13.

Demoſth. in Midi. p. 613.

An. M. 3639. Av. J. C. 365.

a Lectitaviſſe Platonem ſtudioſè, audiviſſe etiam Demoſthenes dicitur : idque apparet ex genere & granditate ſermonis. *Cic. in Brut. n. 121.*

Illud jusjurandum pet cæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. ſatis manifeſtò docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. l. 12. cap. 10.*

de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'Orateur fut écouté avec une grande attention; & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illustres, qui s'empressoient à l'envi de lui prodiguer les louanges & les applaudissemens. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'Orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir, & tant que Callistrate demeura à Athénes, il s'attacha à lui, & profita de ses conseils.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & la respiration fort courte: & cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, &

réſolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flateuſe d'une ſi glorieuſe reſſemblance, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée & plein de confuſion, un des plus excellens Acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satirus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans reméde, & que tout n'étoit point ſi déſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit ſur le champ. Satirus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte & la vivacité avec leſquels il les prononça, enſorte que Démoſthéne lui-même les trouva tout différens. Il ſentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquerir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour ſe perfectionner dans la prononciation, dont ſon ami lui avoit fait con-

noitre le prix, paroiſſent preſque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre ſurmonte tout. Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit: & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiére ſans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés: enſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient point ſon haleine. Il fit plus. Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple & aux cris tumultueux des aſſemblées.

Cic. lib. 1. de Orat. n. 260. 261.

La Rhétorique.

Quintil. lib. 10. c. 3.

Id. lib. 11. cap. 3. Démoſthéne ne prit pas moins de ſoin du geſte que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour ſe corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaiſe habitude, qui étoit de hauſſer continuellement les épau-

les, il s'exerçoit debout dans une eſpéce de tribune fort étroite où pendoit une hallebarde, afin que, ſi dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échaper, la pointe de cette hallebarde lui ſervît d'avertiſſement & de punition tout enſemble.

Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller. C'eſt qu'il en connoiſſoit bien le prix & l'importance. Auſſi [a] quand on l'interrogea, à trois différentes repriſes, ſur la qualité qu'il jugeoit la plus néceſſaire à l'Orateur, il ne dit autre choſe ſinon que c'étoit la prononciation, voulant inſinuer par cette réponſe répétée juſqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins ſe couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres; & que la prononciation ſeule pouvoit faire valoir extrêmement un Orateur même médiocre, au lieu que ſans elle le plus habile ne pouvoit point eſpérer d'avoir jamais aucun ſuccès. Il faloit qu'il en fît grand cas, puiſque pour s'y perfectionner, & pour

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt: mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum; huic ſecundas, huic tertias. *Cic. de Orat. lib.* 3. *n.* 213.

recevoir les leçons de Néoptoléme, le plus habile Comédien qui fût alors, il consacra jusqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Cinq mille livres.

Son application à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. » On » voit bien, répliquoit-il, que les vôtres » ne vous ont pas coûté tant de peines. « Il [a] se levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre plus familier le stile de ce grand homme.

Lucian. adverſ. indoct. pag. 639.

Démosthéne, après avoir exercé son

a Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucana victus esset industria. *Tusc. Quæst. lib. 4. n. 44.*

talent pour la parole dans quelques cauſes particuliéres, ſe produiſit au grand jour, & parut ſur la Tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La ſuite nous montrera avec quel ſuccès il le fit. Au jugement de [a] Cicéron, ce ſuccès alla ſi loin, qu'il ſe faiſoit un concours de toute la Gréce à Athénes pour entendre parler Démoſthéne, & il ajoute qu'avec un mérite comme le ſien, la choſe ne pouvoit pas être autrement. Je n'examine point ici le caractére de ſon éloquence, je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue: je n'en conſidére que les effets merveilleux.

Maniére d'enſeigner Tome 2.

Si l'on en croit Philippe, & ſur cette matiére c'eſt un témoin certainement digne de foi & non récuſable, l'éloquence de Démoſthéne lui faiſoit plus de tort elle ſeule, que toutes les troupes & toutes les flotes des Athéniens. Ses harangues, diſoit-il, étoient comme des machines de guerre & des batteries dreſſées de loin contre lui, par leſquelles il renverſoit tous ſes projets, & ruinoit toutes ſes entrepriſes, ſans qu'il fût poſſible d'en arrêter l'effet. Car moi-même, (c'eſt Philippe qui parloit ainſi) ſi j'avois aſſiſté à l'aſſemblée, & que j'euſſe entendu haranguer ce véhément Orateur, j'aurois conclu tout

Lucian. in Encom. Demoſth. p. 940. 941.

a Ne illud quidem intelligunt, non modò ira memoriæ proditum eſſe, ſed ita neceſſe fuiſſe, cùm Demoſthenes dictutus eſſet, ut concurſus, audiendi cauſa, ex tota Græcia fierent. *In Brut. n.* 289.

le premier qu'il faloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroiſſoit imprenable à ce Prince, pourvû qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or : mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démoſthéne étoit invincible, & qu'il l'avoit toujours trouvé inacceſſible à ſes préſens. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, friſſonnoit encore de crainte à la vûe du danger extrême où cet Orateur, par la puiſſante ligue dont il avoit été l'ame & le mobile, l'avoit expoſé lui & ſon roiaume.

Ibid. p. 934-936. Antipater en parloit de même. Je ne compte pour rien, diſoit-il, ni le Pirée, ni les galéres, ni les armées des Athéniens. Eh qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de Jeux, de Feſtins, de Bacchanales ? Démoſthéne ſeul nous allarme. Sans lui les Athéniens ne différeroient en rien des peuples de la Gréce les moins eſtimables. Lui ſeul les excite, les anime, les tire de leur ſommeil & de leur léthargie, leur met les armes & les rames à la main preſque malgré eux; & ne ceſſant de leur repréſenter les célébres journées de Marathon & de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ſes diſcours enflammés, & leur inſpire un courage & une audace incroiable. Rien n'échape à ſes yeux clairvoians, ni à ſa prudence. Il prévoit tous

nos deſſeins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; & ſi Athénes le croioit en tout, & ſuivoit ſes conſeils, nous ſerions perdus ſans reſſource. Rien ne peut tenter ni affoiblir ſon amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui, que celui de Perſe n'en trouvoit autrefois auprès d'Ariſtide.

C'eſt le glorieux témoignage que la néceſſité d'une juſte défenſe l'oblige de ſe rendre à lui-même dans le beau diſcours contre Eſchine ſon accuſateur & ſon ennemi déclaré. » Pendant que tous » les Orateurs s'étoient laiſſé corrompre » aux préſens de Philippe & d'Alexandre, » on ſait, dit-il, que ni conjectures dé» licates, ni paroles engageantes, ni pro» meſſes magnifiques, ni eſpérance, ni » crainte, ni faveur, ni rien au monde, » n'a jamais pu m'induire à rien relâcher » de ce que j'eſtimois favorable ſoit aux » droits ſoit aux avantages de la patrie. « Il ajoute qu'au lieu que les mercénaires, en propoſant leurs avis, ſe déclaroient toujours pour celui qui les paioit le mieux, ſemblables en cela à la balance qui penchetoujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conſeils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vûe que l'intérêt de la gloire de la patrie, & qu'il s'eſt toujours conſervé invincible & incorruptible à

l'or de Macédoine. La ſuite fera voir s'il ſe ſoutint juſqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voila quel étoit l'Orateur qui va déſormais monter ſur la Tribune aux harangues, ou plutôt l'Homme d'Etat qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, & qui ſera l'ame & le mobile de toutes les grandes entrepriſes qu'Athénes formera contre Philippe.

§. VII. *Digreſſion ſur l'équipement des galéres à Athénes, & ſur les exemtions & les autres marques d'honneur que cette Ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices.*

CE QUI FAIT le ſujet de cette digreſſion, devoit naturellement être placé dans l'endroit du Volume précédent où j'ai parlé du gouvernement & de la marine des Athéniens. Mais pour lors je n'avois pas fait d'attention aux harangues de Démoſthéne où il en eſt parlé. C'eſt ici un hors d'œuvre qui coupe le fil de l'Hiſtoire, mais qu'il eſt aiſé au Lecteur de paſſer.

Τριήραρχοι. Le mot *Triérarques* ne ſignifie par lui-même que *Commandans des galéres*. Mais on appelloit auſſi *Triérarques* les citoiens que l'on chargeoit du ſoin d'armer des galéres en guerre, & de les équiper de toutes les choſes néceſſaires, ou du moins d'une partie.

On les choiſiſſoit parmi les plus riches. Le nombre n'en étoit pas fixé. Quelquefois, pour équiper un vaiſſeau, il y avoit deux Triérarques, quelquefois trois, & quelquefois juſqu'à dix.

A la fin on fixa le nombre des Triérarques en général à douze cens hommes: & voici de quelle maniére on s'y prit. Athénes étoit compoſée de dix Tribus. Par chaque Tribu on nomma, pour fournir à la dépenſe des armemens, les ſix-vingts citoiens qui étoient les plus riches. Et ainſi chacune des dix Tribus fourniſſant ſix-vingts hommes, le nombre des Triérarques monta à douze cens. *Ulpian. in Olynth. 2. p. 33.*

On diviſoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune étoit compoſée de ſix cens hommes: & l'on ſubdiviſoit chaque moitié en deux parties égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers étoient choiſis d'entre les plus riches. Ils faiſoient les avances dans les beſoins preſſans, & avoient leur recours ſur les trois cens autres moins riches, qui paioient à meſure que l'état de leurs affaires le leur permettoit.

Après cela on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverſes compagnies, dont chacune étoit compoſée de ſeize citoiens, qui s'uniſſoient pour équiper une galére. Cette loi étoit fort

onéreuſe aux citoiens les moins riches, & dans le fond fort injuſte; en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de ſeize ſur l'âge, & non ſur la qualité du bien. Car elle ordonnoit que tout citoien, depuis vingt cinq ans juſqu'à quarante, ſeroit compris dans une de ces compagnies, & contribueroit d'un ſeiziéme: enſorte que, par cette loi, les citoiens les moins riches contribuoient autant que les plus opulens, & que ſouvent ils ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de fournir à une dépenſe qui excédoit leurs forces. D'où il arrivoit que les vaiſſeaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient fort mal équipés, & que par cette raiſon Athénes perdoit les occaſions les plus favorables pour agir.

Demoſth. in Orat. de Claſſibus.

Démoſthéne, toujours attentif au bien public, pour remédier à ces inconvéniens, propoſa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler. Elle portoit que les Triérarques ſeroient choiſis, non ſur le nombre des années, mais ſur l'évaluation des biens. Que tout citoien, dont le bien montoit à dix talens, ſeroit tenu d'équiper à ſes frais une galére: qu'il en équiperoit deux, ſi ſon bien montoit à vingt talens; & ainſi du reſte. Que ceux dont le bien ſeroit au-deſſous de dix talens, ſe joindroient pluſieurs enſemble juſqu'à la concurrence du nombre néceſ-

Dix mille écus.

Vingt mille écus.

ſaire pour parfaire cette ſomme, & pour équiper une galére.

Rien n'étoit plus ſage que cette loi de Démoſthéne, & elle remédioit à tous les abus de la premiére. Par ce moien les vaiſſeaux ſe trouvoient équipés à point, & pourvûs de toutes les choſes néceſſaires: les pauvres étoient conſidérablement ſoulagés, & il n'y avoit que les riches qui s'en trouvoient mal. Car, au lieu que tel d'entre eux n'étoit obligé par la premiére loi qu'à contribuer d'un ſeiziéme pour l'équipement d'une galére, il ſe voioit quelquefois obligé par la ſeconde à en équiper une lui ſeul, quelquefois deux, ou même plus encore ſi ſon bien montoit aſſez haut pour cela.

Auſſi les riches ſurent-ils bien mauvais gré à Démoſthéne de cette réforme; & il falut ſans doute avoir beaucoup de courage pour ſe mettre au-deſſus de ces plaintes, & pour hazarder de ſe faire autant d'ennemis, qu'il y avoit de citoiens puiſſans dans la ville. Il faut l'entendre lui-même. » Voiant, dit-il en parlant aux *Demoſth. pro Cteſip. p. 489.*
» Athéniens, votre marine dépérie, les
» riches en poſſeſſion d'une immunité ra-
» chetée à très-vil prix, les citoiens de mé-
» diocre ou de petite fortune abymés de
» taxes; & de plus la République, par une
» ſuite de ces déſordres, ne tenter jamais
» rien qu'après coup; j'oſai établir une

» loi, par laquelle je rangeai les riches à » leur devoir, je tirai d'oppreſſion les pau- » vres, &, ce qui étoit de la derniére im- » portance, je vins à bout de procurer à » la République les moiens de pourvoir » à tems aux préparatifs militaires. « Il ajoute qu'il n'y a rien que les Riches ne lui euſſent donné, pour l'engager à s'abſtenir de propoſer cette loi, ou du moins pour en ſuſpendre l'exécution : mais il ne ſe laiſſa point entamer ni à leurs promeſſes ni à leurs menaces, & tint ferme pour le bien public.

N'aiant pu ébranler ſa conſtance, ils prirent un détour pour la rendre inutile. Car ce fut ſans doute à leur inſtigation qu'un particulier, nommé Patrocle, appella Démoſthéne en juſtice, & le pourſuivit juridiquement comme infracteur des loix de la patrie. L'accuſateur n'aiant pas eu pour lui la cinquiéme partie des voix, fut condanné, ſelon la coutume, à
150 *livres.* une amende de cinq cens dragmes, & Démoſthéne renvoié abſous. C'eſt lui-même qui nous apprend toutes ces circonſtances.

Je doute fort qu'à Rome, ſur-tout dans les derniers tems, l'affaire eût tourné de cette ſorte. Car nous voions que quelques mouvemens que ſe donnaſſent les Tribuns du peuple, & à quelque extrêmité que cette querelle fût pouſſée, il ne fut jamais

poſſible de porter les Riches, qui étoient bien plus puiſſans & plus entreprenans que ceux d'Athénes, à renoncer à la poſſeſſion des terres qu'ils avoient uſurpées par une contravention manifeſte aux réglemens de l'Etat. La loi de Démoſthéne fut approuvée & ratifiée par le Sénat & par le peuple.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les Triérarques fourniſſoient à leurs frais & dépens, les galéres, & tout ce qui ſervoit à les équiper. C'étoit l'Etat qui paioit les matelots & les ſoldats, ordinairement ſur le pié de trois oboles par jour, c'eſt-à-dire de cinq ſols, comme je l'ai marqué ailleurs. La paie des Officiers montoit plus haut.

Le Triérarque commandoit le vaiſſeau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage. Lorſqu'ils étoient deux, chacun exerçoit pendant ſix mois.

Quand ils ſortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur adminiſtration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à ſon Succeſſeur, ou à la République. Et le Succeſſeur étoit obligé d'aller auſſitôt remplir la place vacante: s'il ne ſe rendoit pas à ſon poſte au tems marqué, il étoit mis à l'amende.

Au reſte, comme la charge de Triérarque engageoit à une grande dépenſe, il étoit permis à ceux qui étoient nommés

d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fuſſent prêts à changer de bien avec lui, & à faire la fonction de Triérarques après cet échange. Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit *la Loi des Echanges.*

Outre l'équipement des galéres qui devoit monter à une aſſez groſſe dépenſe, les riches avoient encore une autre charge à porter dans les tems de guerre, je veux dire les taxes & les impoſitions extraordinaires ſur les revenus des particuliers, ſur leſquels on levoit le centiéme, le cinquantiéme, quelquefois même le douziéme, ſelon les divers beſoins de l'Etat.

Demoſth. adverſ. Lept. pag. 545. Perſonne à Athénes, pour quelque raiſon que ce fût, ne pouvoit être exemté de ces deux charges, excepté les Novemvirs, c'eſt-à dire les neuf Archontes, qui n'étoient point obligés d'équiper des galéres. Et l'on voit bien que ſans vaiſſeaux & ſans argent la République n'étoit pas en état de ſoutenir des guerres, ni de ſe défendre.

Il y avoit d'autres immunités, d'autres exemtions, qu'on accordoit à ceux qui avoient rendu de grands ſervices à la République, & quelquefois même à tous leurs deſcendans : comme d'entretenir les lieux d'exercice de tout ce qui étoit néceſſaire à ceux qui les fréquen-

toient, de faire un feſtin public à une des dix Tribus, de fournir aux dépenſes des Jeux & des Spectacles, ce qui entraînoit de grands frais.

Ces immunités étoient, comme je l'ai déja dit, des marques d'honneur & des récompenſes de ſervices rendus à l'Etat; auſſi bien que les ſtatues qu'on érigeoit aux grands hommes, le droit de bourgeoiſie qu'on accordoit aux étrangers, le privilége d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et la vûe d'Athénes, par ces diſtinctions honorables qui ſe perpétuoient quelquefois dans les familles, étoit de marquer qu'elle ſe piquoit de reconnoiſſance, & d'allumer en même tems dans le cœur de ſes citoiens un noble deſir de la gloire, & un vif amour de la patrie.

Outre les ſtatues qu'elle érigea à Harmodius & Ariſtogiton ſes libérateurs, elle exemta à perpétuité leurs deſcendans de toute charge publique: & ils jouiſſoient encore de cet honorable privilége pluſieurs ſiécles après.

Comme Ariſtide étoit mort ſans biens, & n'avoit laiſſé à ſon fils Lyſimaque d'autre patrimoine que ſa gloire & ſa pauvreté, la République donna à celui-ci dans l'Eubée cent arpens de terre plantés d'arbres, & autant de terre labourable; outre cent mines d'argent une fois paiées, & *Demoſth. in Orat. adv. Leptin. pag. 558.*

Cinq mille livres.

quatre dragmes, c'eſt-à-dire quarante ſols par jour.

Ibid. p. 757. Athénes, dans les ſervices qui lui étoient rendus, regardoit encore plus la bonne volonté que les ſervices mêmes. Un particulier de Cyréne, il s'appelloit Epicerde, qui ſe trouva à Syracuſe dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compaſſion envers ces malheureux priſonniers diſperſés dans la Sicile qu'il voioit prêts à mourir de faim, leur diſtribua cent mines, c'eſt-à-dire cinq mille livres. Athénes l'adopta au nombre de ſes citoiens, & lui accorda toutes les immunités dont il a été parlé auparavant. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans, le même Epicerde donna à cette ville un *Mille écus.* talent. C'étoit dans l'une & l'autre occaſion peu de choſe par raport à la grandeur & à la puiſſance d'Athénes: mais elle étoit infiniment ſenſible au bon cœur d'un étranger, qui ſans aucune vûe d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuiſoit en quelque ſorte pour ſoulager des perſonnes avec qui il n'avoit nulle liaiſon, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

Ibid. p. 545. 546. La même ville d'Athénes accorda le privilége de bourgeoiſie & l'exemtion du droit d'entrée à Leucon qui régnoit dans le Boſphore, & à ſes enfans, parce qu'elle tiroit des terres de ce Prince une quantité conſidérable de blé, dont elle

avoit un extrême beſoin ; ne ſubſiſtant preſque que de ce qu'elle en faiſoit venir de dehors. Leucon à ſon tour, ſe piquant de généroſité, exemta les marchands Athéniens du trentiéme impoſé ſur tous les grains qui ſortoient de ſon pays, & leur accorda le privilége de ſe fournir chez lui de blé préférablement à tous les autres. Or cette exemtion montoit à une ſomme conſidérable. Car ils tiroient de ce pays ſeul quatre cens mille muids de blé, & le trentiéme montoit à plus de treize mille muids.

On avoit auſſi accordé à Conon & à Chabrias, & à leurs enfans, l'immunité des Charges publiques. Le nom ſeul de ces deux illuſtres Généraux juſtifie aſſez la libéralité du peuple d'Athénes. Cependant un particulier, (il s'appelloit Leptine) pouſſé par un zêle mal entendu du bien public, propoſa d'abroger par une nouvelle loi toutes les conceſſions de ce genre qui avoient été accordées de tems immémorial, excepté celles qui regardoient la poſtérité d'Harmodius & d'Ariſtogiton, & de ſtatuer qu'à l'avenir il ne ſeroit plus permis au peuple d'en accorder de pareilles.

Démoſthéne s'oppoſa fortement à cette loi, en ménageant beaucoup néanmoins celui qui l'avoit propoſée, louant ſes bon-

nes intentions, ne parlant de lui qu'avec eſtime, maniére de réfuter bien plus efficace que ces violentes invectives, dont le ſtile aigre & paſſionné n'eſt propre qu'à aliéner les eſprits, & à rendre ſuſpect un Orateur, qui décrie lui-même ſa cauſe, & en montre le foible, en ſubſtituant des injures aux raiſons, ſeules capables de perſuader.

Après avoir fait voir que cette odieuſe réforme ne procure preſque aucun avantage à la République, parce que le nombre des exemts eſt peu conſidérable, il en expoſe les inconvéniens, & les met dans tout leur jour.

» C'eſt premiérement, dit-il, faire » injure à la mémoire de ces grands hom- » mes, dont on a prétendu par ces exem- » tions reconnoitre & récompenſer le » mérite: c'eſt, en quelque ſorte, révo- » quer en doute les ſervices qu'ils ont » rendus à la patrie: c'eſt jetter ſur leurs » belles actions un ſoupçon capable d'en » ternir la gloire. Or, s'ils étoient encore » en vie, & qu'ils aſſiſtaſſent à cette aſſem- » blée, quelqu'un de nous oſeroit-il leur » faire cet affront? Le reſpect que nous » devons à leur mémoire, ne doit-il donc » pas les rendre à notre égard toujours vi- » vans, & toujours préſens?

» Mais, ſi leur intérêt nous touche peu,

» pouvons-nous être insensibles au nôtre ?
» Outre que, casser une loi si ancienne,
» c'est condanner la conduite de nos an-
» cêtres ; de quelle honte, par là, nous
» couvrons-nous nous-mêmes ? & quel
» tort ne faisons-nous pas à notre réputa-
» tion ? La gloire d'Athénes, & de tout
» Etat bien réglé, c'est de se piquer de
» reconnoissance, c'est de garder reli-
» gieusement ses paroles, & d'être fidéle
» à ses conventions. On blâme & l'on dé-
» teste un particulier qui ose y manquer,
» & qui ne craint point le reproche d'in-
» gratitude : & l'on veut que la Républi-
» que, en cassant une loi scellée du sceau
» de l'autorité publique, & consacrée en
» quelque sorte par l'usage de plusieurs
» siécles, se rende coupable d'une si hon-
» teuse prévarication ? Nous défendons,
» sous de griéves peines, le mensonge
» jusques dans les marchés mêmes, &
» nous voulons que la bonne foi y soit
» gardée : & nous y renoncerions nous-
» mêmes, en révoquant une grace accor-
» dée dans toutes les formes, & sur la-
» quelle les particuliers ont droit de
» compter ?

» En user ainsi, ce seroit éteindre dans
» le cœur de nos citoiens toute émula-
» tion pour la gloire, tout desir de se dis-
» tinguer par des actions éclatantes, tout

» zêle pour le bien & l'honneur de la pa-
» trie, qui ſont les grands reſſorts & les
» grands mobiles de preſque toutes les ac-
» tions de la vie. Et c'eſt en vain qu'on
» nous oppoſe l'exemple de Sparte & de
» Thébes, où l'on n'accorde point de pa-
» reilles exemtions. Nous repentons-nous
» de ne leur pas reſſembler en bien des
» choſes ? & eſt-il ſage de nous propoſer
» pour modéles, non leurs vertus, mais
» leurs défauts ?

Au reſte, Démoſthéne, en demandant que la loi qui accorde des exemtions ſoit conſervée dans ſon entier, conſent & demande même qu'on en prive ceux qui les poſſédent ſans un juſte titre, & qu'on en faſſe un rigoureux examen.

On ſent aſſez que je n'ai pu faire ici qu'un très-léger extrait d'un diſcours qui eſt fort long, & que mon deſſein n'a été que d'en rendre en partie l'eſprit & les penſées, ſans m'attacher aux tours ni aux expreſſions.

Il y avoit de la petiteſſe d'eſprit à Leptine de vouloir procurer à la République un léger ſoulagement, en retranchant de médiocres dépenſes qui lui faiſoient honneur, & qui ne lui étoient point à charge ; pendant qu'il y avoit d'autres abus à réformer d'une bien plus grande importance.

Ces

Ces marques de reconnoiſſance perpétuées dans les familles, perpétuent auſſi dans l'Etat un zêle ardent pour la patrie, & un vif deſir de s'y diſtinguer par des actions glorieuſes. J'ai quelque peine de voir que parmi nous on ait retranché une partie des priviléges accordés à la famille de la Pucelle d'Orléans. Charles VII l'avoit annoblie, elle, ſon pere, ſes trois freres, & tous leurs deſcendans même par filles. En 1614, ſur la réquiſition du Procureur Général, on retrancha l'article de l'annobliſſement par les femmes. *Mézerai.*

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE

DU CINQUIÉME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE *la Religion.* page 1
ARTICLE I. *Des Fêtes.* 7
§. I. *Panathénées.* ibid.
§. II. *Fêtes de Bacchus.* 12
§. III. *Fêtes d'Eleusis.* 15
ART. II. *Des Augures, des Oracles, &c.* 24
ART. III. *Des Jeux & des Combats.* 51
§. I. *Des Athlétes.* 61
§. II. *De la Lutte.* 65
§. III. *Du Pugilat.* 69
§. IV. *Du Pancrace.* 72
§. V. *Du Disque ou Palet.* 73
§. VI. *Du Pentathle.* 75
§. VII. *De la Course.* ibid.
1. *De la Course à pié.* 78
2. *De la Course à cheval.* 80
3. *De la Course des chariots.* 81
§. VIII. *Honneurs & récompenses accordés aux vainqueurs.* 90

§. IX. *Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux ſpectacles.* 96
ART. IV. *Des Combats d'eſprit, des ſpectacles & des repréſentations de Théatre.* 102
§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les repréſentations de Théatre. Emulation des Poétes pour y diſputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.* 105
§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y ſont diſtingués à Athénes : Eſchyle, Sophocle, Euripide.* 109
§. III. *Comédie ancienne, moienne, nouvelle.* 128
§. IV. *Deſcription du Théatre des Anciens.* 142
§. V. *Paſſion pour les repréſentations du Théatre, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athénes.* 150

LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *MOYENS qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuſe.* 161
§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuſe contre Denys. Il vient à bout de les diſſiper. Pour arréter les révoltes, il ſonge à attaquer*

les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un ſoin & un ſuccès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuſe. Sa liaiſon intime avec Dion. 175

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers ſuccès de cette guerre. Syracuſe réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeſte ſort de la ville de Rhége.* 194

§. IV. *Paſſion violente de Denys pour la poéſie. Réflexions ſur ce goût du Tyran. Flateries des Courtiſans. Généreuſe liberté de Phyloxéne. Mort de Denys. Ses mauvaiſes qualités.* 214

CHAP. II. §. I. *Denys le Jeune ſuccéde à ſon pere. Dion l'engage à faire venir Platon à la Cour. Merveilleux changement que ſa préſence y cauſe. Conſpiration des Courtiſans pour en prévenir les ſuites.* 237

§. II. *Exil de Dion. Peu de tems après Platon quitte la Cour & retourne en Gréce. Dion s'y fait admirer par tous les Savans. Troiſiéme voiage de Platon à Syracuſe.* 254

§. III. *Dion part pour délivrer Syracuſe. Promt & heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Horrible ingratitude des Syracuſains. Bonté inouie de Dion à leur égard, & à l'égard de ſes plus cruels ennemis. Sa mort.* 265

§. IV. *Caractére de Dion.* 306

§. V. *Denys le Jeune remonte ſur le trône. Syracuſe implore le ſecours des Corinthiens,*

qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuſe. Denys ſe rend à lui, & ſe retire à Corinthe. 310

§. VI. *Timoléon, après avoir remporté pluſieurs victoires, rend la liberté à Syracuſe, & y établit de ſages loix. Il ſe démet de ſon autorité, & paſſe le reſte de ſa vie dans la retraite. Il y meurt. Honneurs rendus à ſa mémoire.* 326

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *ETAT de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe ſe rend.* 343

§. II. *Proſpérité de Sparte. Caractére de deux illuſtres Thébains. Epaminondas & Pélopidas. Celui-ci forme le deſſein de rendre la liberté à ſa patrie. Conſpiration contre les Tyrans ſagement conduite & heureuſement exécutée. La citadelle eſt repriſe.* 351

§. III. *Sphodrias Lacédémonien forme une entrepriſe inutile contre le Pirée. Athénes ſe déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci & les Lacédémoniens.* 370

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de*

Thébes. Ils ſont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance juſqu'aux portes de Sparte. 379

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour ſont accuſés & abſous. Lacédémone implore le ſecours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perſe.* 402

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour otage. Il retourne en Theſſalie. Il eſt arrêté par trahiſon, & fait priſonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & eſt tué dans le combat. Honneurs ſinguliers rendus à ſa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.* 413

§. VII. *Epaminondas eſt mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa ſeconde tentative contre Sparte. Célebre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.* 433

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès ſon fils lui ſuccéde. Caractére admirable de ce Prince.* 454

§. IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate Athénien eſt mis à la tête des troupes Grecques. Cette entrepriſe échoue par la faute de Pharnabaze Général des Perſes.* 459

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agéſilas au*

ſecours de Tachos, qui s'étoient révolté contre les Perſes. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort. Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe. 464

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au ſujet de ſon ſucceſſeur. Mort de ce Prince.* 474

§. XII. *Cauſes des ſoulévemens & des révoltes qui arrivoient ſi fréquemment dans l'Empire des Perſes.* 477

LIVRE TREIZIÉME.

§. I. OCHUS *monte ſur le trône de Perſe. Ses cruautés. Révoltes de pluſieurs peuples.* 484

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.* 487

§. III. *Démoſthéne raſſure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faiſoit Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mauſole. Douleur extraordinaire d'Artémiſe ſa femme.* 498

§. IV. *Expédition heureuſe d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & enſuite contre l'Egypte.* 511

§. V. *Mort d'Ochus. Arſès lui ſuccéde, & à celui-ci Darius Codoman.* 524

§. VI. *Abrégé de la vie de Démoſthéne juſqu'au tems où il commence à paroître avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.* 528

TABLE.

§. VII. *Digreſſion ſur l'équipement des galères à Athénes, & ſur les exemtions & les autres marques d'honneur que cette ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices.* . . 540

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le cinquiéme volume de l'*Hiſtoire Ancienne* de Monſieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empécher l'impreſſion. Ce 11 de Décembre 1732.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ, le Duc de BOURBON, & de Monſeigneur l'Archevêque, rue des Mathurins.

369162

369162